
U d'/of OTTAWA
39003002288321

# La Poésie Scientifique

## de 1750 à nos jours

*SON ÉLABORATION - SA CONSTITUTION*





**C.-A. FUSIL**

*Docteur ès-Lettres - Agrégé des Lettres*

# LA
# POÉSIE SCIENTIFIQUE

## de 1750 à nos jours

SON ÉLABORATION - SA CONSTITUTION



ÉDITIONS " **SCIENTIFICA** "

87, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

—

1918

# PRÉLIMINAIRES

**Quelques mots sur l'objet du livre, — Union possible de la science et de la poésie. — La poésie de la science — Les périodes de la poésie scientifique de 1750 à nos jours.**

---

Dans le présent ouvrage, qui va de la seconde moitié du XVIII^e siècle à nos jours, il s'agit de dire quelle répercussion les sciences ont eue sur la poésie, quel accueil les poètes ont réservé aux principales découvertes et aux grandes hypothèses scientifiques. Nombreux ou non furent-ils ceux qu'elles ont inquiétés? Comment ont-ils compris la science et l'ont-ils célébrée? De quel usage leur ont été ses théories et avec quel succès les ont-ils illustrées? Quelles joies, quelles douleurs ou quels espoirs ses recherches et ses trouvailles ont-elles éveillés en eux? Dans les beaux livres dont s'enorgueillit la littérature savante, les *Époques de la nature*, la *Mécanique céleste*, le *Discours sur les Révolutions de la surface du globe*, le *Cosmos*, la *Philosophie zoologique*, le *Traité de l'origine des espèces*, *La synthèse chimique*, etc., quelles pages entre autres les ont particulièrement inspirés?

Tout en nous posant ces questions, et c'est ici l'intérêt principal du livre, son âme et sa raison d'être, nous verrons comment, sous l'influence des sciences toujours grandissantes, qui ont modifié notre philosophie du monde et de la vie, s'est constituée, difficilement, mais sûrement, après bien des tâtonnements, des erreurs, des excès et des régressions, une poésie nouvelle, création de la pensée moderne, et digne enfin du nom de poésie scientifique.

Cette poésie ne doit pas être confondue avec la poésie philosophique, avec toute espèce de poésie philosophique. Les rapports de la science et de la philosophie sont très variables selon les temps et les individus. Tantôt la philosophie se rapproche de la science, lui emprunte ses méthodes, s'unit à elle et la prolonge. Tantôt elle s'en sépare et prétend agir seule, en toute indépendance. Dans une lettre à Renan, Berthelot distingue d'une façon lumineuse la métaphysique *a priori*, celle qui « identifie le principe des choses avec ceux d'une logique transformée » et la métaphysique *a posteriori*, celle qui entre dans les données des sciences, établit des raccords, « comble les vides, prolonge les lignes, tout en se rendant compte que ses constructions n'ont de valeur qu'en proportion, non de la rigueur de ses raisonnements, mais de la somme des réalités qu'on y introduit (1) », et qu'elles sont relatives et tempo-

---

1. Renan, *Dialogues et fragments philosophiques*, p. 237. V. aussi E. Vacherot, *La métaphysique et la science, ou principes de métaphysique positive*.

raires. Cette philosophie, Berthelot l'admet parce qu'elle répond à un besoin de l'esprit humain, et que ce besoin est un fait d'ordre positif. Elle est aussi la seule qui nous intéresse ici, car la science lui fournit ses éléments essentiels pour bâtir de vastes ensembles, donner une représentation de l'univers et de la vie. Elle est le coup d'œil jeté sur le vaste horizon du haut des sommets où le savant est parvenu, au bout de quelque escalade difficile.

De même très souvent la poésie philosophique puise ses inspirations dans les données scientifiques, tisse en sa trame à la fois des idées poétiques d'un ordre particulier et individuel, et des données positives d'un ordre général et impersonnel ; et cette poésie nous appartient. Mais souvent elle est purement métaphysique ; sans que la science serve de promontoire à ses élans, elle s'établit et se meut d'abord dans le champ infini de la spéculation et du rêve ; elle épanche d'enthousiasme ses croyances ou ses doutes, sans daigner regarder vers la terre, sans entrer dans les officines où les savants élaborent des connaissances précises, sans tenir compte des hypothèses auxquelles ces connaissances fournissent une base temporaire.

En vérité il est parfois difficile de distinguer la poésie scientifique de la poésie philosophique ; l'une et l'autre aujourd'hui tendent à se confondre et cela se comprend aisément : la philosophie possède un champ étendu et mal délimité, situé entre la science et la poésie. La poésie scientifique, en tant que poésie, s'attache aux idées générales de la science, capables d'émotion, plus encore qu'aux faits eux-mêmes ; et la science tend à la philosophie, les savants les plus authentiques sont aussi des philosophes. C'est donc sur le terrain de la philosophie que se rencontrent fatalement les savants et les poètes. Mais si de plus en plus tous les poètes scientifiques sont des poètes philosophes, il n'est pas exact de dire que tous les poètes philosophes soient des poètes scientifiques, et nous sommes conduits à établir la règle suivante : là où interviennent les données du calcul, de l'observation, de l'expérimentation, et les conséquences de ces données, lois reconnues ou lois entrevues, là où l'application des méthodes scientifiques conduit à la certitude ou même à des probabilités, là aussi et là seulement nous avons affaire à un genre de poésie scientifique.

Par exemple l'idée de perfectibilité est une idée de raison, une idée philosophique ; la notion d'évolution, qui essaie de s'appuyer sur des faits tirés de l'observation et de l'expérimentation, est une notion scientifique, et, comme telle, toujours modifiable au gré des investigations savantes. Si Darwin pense que les êtres qui vivent actuellement serviront au développement d'organismes toujours plus beaux et plus élevés, d'autres naturalistes sont loin d'admettre cette loi de perfectionnement ; les groupes les plus élevés apparaissent avant les plus humbles, et, si parfois des pro-

grès peuvent être constatés, on peut aussi observer des reculs[1]. L'on affirmerait sans trop se risquer qu'il existe aujourd'hui autant de variétés de transformisme que de biologistes. L'idée de progrès d'ailleurs ne regarde que le progrès indéfini et continu de l'esprit humain ; l'idée d'évolution regarde la transformation de l'espèce humaine elle-même sans la séparer du milieu où elle vit et se développe. Telle est la mobilité et la complexité d'une notion scientifique, bien différente d'une idée philosophique ; et si l'une doit avoir de l'influence sur l'autre, c'est ordinairement l'idée philosophique qui est tributaire de la notion scientifique. Une ode vague au progrès ne nous retiendra pas : un chant darwinien est notre affaire.

Afin de bien éclairer notre pensée, nous opposerons encore l'atome du philosophe à l'atome tel que nous le révèlent les chimistes modernes. L'atome métaphysique était naguère réputé simple, indestructible, dénué d'activité intérieure ; il était une création de la raison pure, une limite, le dernier terme de la matière pondérable, et la dualité du pondérable et de l'impondérable semblait irréductible. Aujourd'hui, à cet atome statique la science substitue l'atome dynamiquè ; il est un raccourci de système planétaire, il est formé d'électrons, il est vivant, il naît, il se développe et il meurt. L'espèce chimique évolue comme l'espèce organique[3]. Là encore la notion scientique est infiniment plus complexe que l'idée philosophique, elle est toujours en mouvement, elle est passible de l'expérimentation et sans cesse révisable, elle est plastique et vivante.

Pour nous la poésie scientifique est donc celle qui fait directement sortir l'émotion des découvertes de la science et de ses chiffres, ou qui se meut dans la zone où la philosophie voisine avec la science. Le savant a le droit de bâtir des hypothèses, à condition d'avouer qu'elles sont transitoires, pour éclairer ses recherches et classer ses connaissances. On ne refusera pas à la poésie de saisir à son tour ces hypothèses comme des torches, pour scruter les ténèbres mystérieuses qui nous entourent.

Voilà donc que finit par se préciser pour nous le domaine de la poésie scientifique. Encore plusieurs remarques restrictives sont-elles nécessaires. Il est de toute évidence que les sciences ont sur la pensée humaine une action capitale. De leur développement dépend l'interprétation de tous les problèmes qui nous enserrent, de tous les mystères qui composent notre destinée et qui nous angoissent. En un mot les sciences créent un état d'esprit général, une philosophie,

---

1. V. Büchner, *Science et nature*, I, p. 107. Karl von Zittel proteste contre les excès du transformisme. « La théorie de la descendance a introduit des idées nouvelles dans l'histoire naturelle et lui a assigné un but plus noble ; mais nous ne devons pas oublier qu'elle n'est encore qu'une théorie *qui demande à être prouvée.* » (*Traité de Paléonthologie*, 1876-1893, cité par Depéret : *les Transformations du monde animal.*)
2. V. la critique de l'idée de progrès dans Lasserre : *Le Romantisme français*, III, Livre II, chap. 7.
3. G. Le Bon : *l'Évolution de la Matière ;* et *Revue philosophique*, Novembre 1905, compte rendu de J. Sageret.

ou si l'on veut une métaphysique. Poètes, historiens, romanciers, auteurs dramatiques, tous ceux qui vivent et qui pensent, respirent cette atmosphère et s'en nourrissent. Sans doute au cours de cette étude nous aurons à constater cette influence, à indiquer où elle est allée et comment elle a varié. Mais d'une façon précise notre tâche est d'établir les rapports plus directs qu'ont entretenus la science et la poésie, de voir pour ainsi dire la poésie s'en prendre aux données et aux hypothèses scientifiques pour les réduire à ses lois et à son rythme.

Les sciences sont nombreuses, leurs méthodes sont très différentes. Schopenhauer [1] distingue les sciences morphologigues, qui sont entièrement descriptives, et les sciences étiologiques, qui ont pour but d'étudier les causes et les effets, autrement dit, la matière en mouvement, les lois qui régissent ses manifestations et ses métamorphoses dans le temps et dans l'espace. Par exemple la géographie descriptive s'arrête aux contours extérieurs, se contente de définir et de classer, mais la géographie physique « cherche de ces formes la raison d'être, tirée des vicissitudes par lesquelles a passé durant une longue suite de siècles la surface du globe, dans l'histoire duquel les annales de l'humanité ne tiennent qu'une place insignifiante [2] ». Nous ne saurions songer ici aux sciences descriptives, à l'histoire naturelle des animaux telle que l'écrivaient Buffon ou Pline l'ancien, à la géographie telle qu'elle a été longtemps comprise, ou encore aux sciences agricoles.

Nous laisserons aussi de côté les sciences morales et politiques, l'histoire, la psychologie, la législation, la religion : toujours mobiles, l'expérimentation n'y est guère applicable : les lois en sont relatives et chancelantes : la spéculation pure y conserve sa force et sa liberté. Des sciences de l'homme en particulier ou en société nous ne retiendrons que l'anthropologie, qui traite les questions d'origine, d'hérédité, d'atavisme, posées ou renouvelées par la pensée moderne.

Enfin nous éviterons de confondre la science et le machinisme. Ce sont en vérité deux choses assez distinctes, bien qu'on ait l'habitude de n'y pas regarder d'assez près.

L'homme naturellement industrieux, tire profit des progrès scientifiques ; guidé par le calcul, il invente des machines de plus en plus ingénieuses qui lui permettent de mener un peu plus de bruit et de s'agiter un peu plus vite dans sa prison de verre. Comme des jouets nouveaux et précieux ces inventions peuvent un instant nous divertir ; le plus souvent elles ont une importance économique, politique, militaire, sociale ; avec le temps elles changent la face de la terre ; mais ordinairement elles n'ont pas de longue portée phi-

1. *Le Monde en tant que volonté*, page 100.
2. De Lapparent : *Leçons de Géographie physique*, 1-3.

losophique, à moins qu'il ne s'agisse de l'imprimerie. Au contraire les recherches vraiment scientifiques tâchent à jeter quelque jour sur les problèmes poignants qui touchent à la nature humaine, à notre place dans l'assemblage des choses. L'étude des animaux fossiles a plus de valeur philosophique que l'invention des ballons, la théorie de la descendance que la construction d'une machine à vapeur, l'analyse spectrale que la télégraphie ; les aéroplanes n'apporteront que des modifications superficielles dans notre façon de de penser ; mais la découverte descorps radio-actifs est lourde de conséquences méthaphysiques, et elle est en train de bouleverser notre conception de la matière et du monde.

Le machinisme martelant, battant, fumant, vomissant, grinçant, hurlant, rugissant, n'est pas dénué de toute poésie ; il est le labeur et la sueur de l'homme. Mais qu'on n'aille pas le confondre avec la science ; il en est une annexe, un prolongement ; et nous parvenons à comprendre qu'on professe à la fois un amour sincère de la science et un grand dédain pour ce qui en est application pratique. A moins qu'on ne voie dans le machinisme un affranchissement progressif de la pensée humaine par l'asservissement de la matière, ou que le poète ne lui emprunte des images et des symboles : ce sont les seules façons de le considérer qui doivent ici nous intéresser en passant.

*
* *

Mais la science et la poésie peuvent-elles s'unir, ou bien y a-t-il entre elles incompatibilité irréductible ? La question est des plus controversée, elle doit d'abord nous arrêter. Nous indiquerons quelles positions occupent partisans et adversaires de la poésie scientifique ; nous essaierons de montrer que la science est en elle-même poétique ; nous éclairerons ainsi notre route ; et quand nous aurons inventorié les richesses que nous possédons, alors seulement il nous sera permis de nous prononcer en toute connaissance de cause.

Les adversaires de la poésie scientifique se divisent en deux groupes : philosophes et esthètes. Nous désignons par ce dernier mot ceux qui, se traçant un certain idéal de la beauté poétique, acceptent ce qui se rapproche de cet idéal, et rejettent impitoyablement tout ce qui paraît s'en éloigner. Les uns et les autres raisonnent *a priori*.

Les philosophes voient une antinomie entre la science et la poésie ; leurs procédés, disent-ils, sont diamétralement opposés. L'une, la science, est abstraite et discursive ; elle est communicable ; il est possible de la conserver et de l'enseigner une fois qu'elle est fixée. L'autre, la poésie, est concrète, synthétique et intuitive. La connaissance abstraite seule constitue le savoir ; au savoir s'oppose le sentiment ; « le sentiment, c'est tout ce qui n'est ni un

concept, ni une notion abstraite de l'intelligence » : ainsi s'exprime Schopenhauer [1].

Th. Ribot établit la même contrariété : « le raisonnement intellectuel n'a qu'un but : connaître la vérité objective ; il est une adaptation aux faits. L'émotionnel est une adaptation aux croyances, aux désirs et aversions. Sa position est subjective. » La poésie est du domaine de l'émotionnel [2].

Opposer « l'esprit magique » et l'esprit scientifique appartient au même mode de raisonnement. L'esprit magique a pour caractère essentiel l'humanisation générale de la nature ; il est « un subjectivisme presque absolu dans lequel l'homme sujet se voit dans tous les objets. » L'esprit scientifique au contraire poursuit « la déshumanisation progressive des choses. » Il s'agit désormais pour l'homme de ne chercher dans les objets que les objets, et non lui-même. L'esprit scientifique bannit tout sentiment, excepté celui qui fait aimer la connaissance. La poésie, qui a pour but d'émouvoir et d'enchanter, qui voit dans tout objet un signe, un symbole, relève de l'esprit magique. Chaque progrès de l'esprit scientifique est marqué par un recul de l'esprit magique. La science, d'un jour à l'autre, ruine un peu plus la poésie [3].

L'antinomie une fois posée, il est facile de la développer : la science est impersonnelle ; la poésie est avant tout personnelle ; la vérité scientifique est l'authentique vérité, la vérité poétique n'est que vraisemblance, semblance ou image du vrai ; la science est déterministe, la poésie s'aheurte à la notion de la liberté humaine [4].

Les esthètes donnent mission à la poésie de suggérer ce qui est inexprimable et aussi ce qui est éternel ; elle est image, elle est rêverie, elle est musique, elle est tout ce qu'on voudra d'indéterminé, mais elle ne saurait être intellectuelle ni didactique : « Toujours la poésie commence au moment où l'on cesse de penser et de réfléchir pour ne plus faire que rêver [5]. » Du moment où l'écrivain veut penser en vers, nous admirerons sa science et son art, nous lui accorderons le mérite de la difficulté vaincue, mais il cesse d'être poète [6]. « Plus l'art se détachera de l'enseignement, dit Baudelaire, et plus il montera vers la beauté pure et désintéressée... La poésie ne peut pas, sous peine de mort ou de déchéance, s'assimiler à la science ou à la morale. Elle n'a pas la vérité pour objet, elle n'a qu'Elle-même... La Vérité n'a rien à faire avec les chansons. Tout ce qui fait le charme, la grâce, l'irrésistible d'une chanson, enlèverait à la vérité son autorité et son pouvoir » [7]. Pour ne pas être une jonglerie, un simple passe-temps, la poésie doit chanter la vie de l'âme,

1. V. *Le monde en tant que volonté*, p. 53-60.
2. V. *La logique des sentiments*, p. 59-60.
3. J. Sageret : *de l'esprit magique à l'esprit scientifique*, *Revue Bleue*, mars-avril 1907.
4. Lanson : *la littérature et la science*, *Revue Bleue*, 24 sept.-1er oct. 1893.
5. Souriau : *la rêverie esthétique*.
6. G. Paris : *Penseurs et poètes*.
7. Baudelaire : *l'Art romantique* : œuvres III, page 166.

et l'âme lui fournira son rythme. La science suivra sa route, la poésie de son côté ira son chemin, sans danger pour elles de se rencontrer jamais ; « des pièces courtes, pleines d'âme, des cris modulés ou bien des symphonies parlées, extrêmement souples, musicales, changeantes, pour mieux répondre à l'instabilité de nos émotions », voilà en quoi consiste la poésie [1].

Les esthètes en arrivent donc à rompre tout lien avec la science ; ils ne la reconnaissent pas même capable de donner de bonnes habitudes intellectuelles [2], rigueur, sévérité, modestie, qui risquent fort de devenir des habitudes anti-poétiques. Encore ne nous sommes-nous pas adressé, pour choisir nos autorités, aux plus fougueux des symbolistes, mais à des hommes sans parti-pris, qui ne se cantonnent pas dans les formules d'une école.

Philosophe et esthète, Nietszche mêle ensemble les arguments venus de part et d'autre ; il déclare que le savant est ennemi mortel de l'Art, et antidionysien par nature : « L'art fait aimer la vie en la présentant de façon synthétique ; la science la décolore et la glace en l'analysant ; ce que l'art vivifiait la science le tue ». Par elle le mythe est anéanti, et « la poésie, dépossédée de sa patrie idéale, doit errer désormais comme un vagabond sans foyer ». [3]

Plusieurs ont essayé de lever la contradiction qui semble exister entre la science et la poésie. Voici comment ils s'y prennent : sans doute la science a ses méthodes sûres et la poésie ses démarches fantaisistes ; mais de la science il sort une philosophie ; elle est entourée comme d'une atmosphère mouvante, changeante ; quand le savant a recueilli des faits, il cherche à les lier, il se forme de la vie et du monde une conception qui varie selon les époques, qui est toujours susceptible de révision, et où son tempérament et ses préférences personnelles reprennent leur liberté. Aux confins de la science et de la philosophie la poésie ne voit-elle pas s'étendre un beau domaine à conquérir et à parer de tous les charmes de l'imagination et du rêve ? « La poésie de la science doit être cherchée à côté de la science, hors de la science, non dans la science. Elle est dans l'agitation de l'âme consolée ou blessée par la connaissance, dans les conséquences que nous tirons du connaissable à l'inconnaissable, quand la science ayant achevé ses démonstrations ou impuissante à les prolonger, fait appel à l'imagination pour traduire ses formules trop abstraites en termes concrets ou réaliser ses résultats par anticipation dans leur plénitude idéale ; alors à vrai dire elle est littérature et poésie ». [4]

Ce pays ouvert au poète est revêtu de pénombre, et les vapeurs en sont peuplées de fantômes enchanteurs et vains. Jamais n'y res-

1. P. Desjardins : *les opinions sur la poésie scientifique, Revue Bleue*, 23 juin 1888.
2. R. Doumic : *science et littérature au XIX<sup>e</sup> siècle, Revue des Deux Mondes*, 15 déc. 1901.
3. Faguet : *en lisant Nietszche*, p. 92.
4. Lanson, *art. cité*.

plendit le soleil de la certitude. Pareille métaphysique est rejetée de la science par un grand nombre de savants, Cl. Bernard, A. Comte, Ampère : elle ne sera jamais qu'un *de natura rerum*, un poème susceptible de beauté esthétique, mais qui ne saurait offrir la moindre valeur positive. Nous voilà donc au rouet, comme disait Montaigne. En voulant donner à la poésie le champ de la métaphysique, nous risquons de voir chasser l'une et l'autre de la science. Le poète ne renoncera pas à ces tirées audacieuses, mais faut-il limiter son œuvre à ces conceptions ultra-scientifiques, et la science elle-même lui restera-t-elle interdite ?

Aux philosophes qui dénient à la science et à la poésie le droit de s'unir parce que l'une est objective et l'autre subjective, nous répondrons que l'esprit humain est plus complexe et plus souple qu'ils ne le disent. Entre notre monde intellectuel et notre monde sensible ne règne pas de cloison étanche. Au contraire innombrables, variées, inattendues quelquefois sont les correspondances ; il n'y a pas deux mondes à part, mais il est un seul monde enchevêtré comme une forêt immense, un seul monde intensément sonore et vivant. Quoi qu'elle prétende, la science est un fruit humain ; l'esprit scientifique a beau poursuivre la « déshumanisation des choses », espère-t-il vivre d'une vie indépendante et absolue, dans cette réalité riche, changeante et déconcertante qui s'appelle l'homme ?

Laissons donc ces raisonnements abstraits qui ne conduisent qu'à des affirmations tranchantes trop souvent contredites par les faits. En vérité ceux qui établissent une barricade entre la science et la poésie obéissent à l'idée étroite qu'ils se sont d'abord formée de l'une et de l'autre.

La science est-elle ce que disent les savants restés fidèles à la pure doctrine positiviste, une mosaïque de pièces et de morceaux juxtaposés les uns aux autres, une collection de faits entre lesquels on arrive parfois à établir un rapport qu'on nomme une loi, mais qui n'atteint jamais aux profondeurs de la vérité ? Ainsi comprise, la science n'est guère poétique, et elle ne vaut que par les quelques applications mécaniques où elle conduit. Le savant qui ne demanderait à la science rien de plus que des faits ressemblerait fort à Wagner, le disciple de Faust : « Celui-ci ne s'attache qu'à des bagatelles ; sa main avide creuse la terre pour chercher des trésors ; mais qu'il trouve un vermisseau, et le voilà content [1] ».

Au contraire si la science est considérée comme un organisme vivant, qui se forme et se déforme continuellement, si elle a le droit à certains moments de son évolution, de bâtir des synthèses, de chercher à classer et à situer dans un ensemble les richesses qu'elle a patiemment recueillies et collectionnées, tout en se rendant compte que la construction de demain ne sera plus celle d'hier,

1. Goëthe : *Faust*.

alors de tous côtés la poésie pénètre la science, la science devient poétique comme la vie elle-même. Les savants d'aujourd'hui sont les premiers à reconnaître la valeur relative et même transitoire des théories ; mais ils ne conçoivent guère une science qui n'adopterait pas d'hypothèse directrice et féconde, une biologie par exemple qui ne tiendrait pas compte du transformisme, dût le transformisme apparaître un jour comme suranné et insuffisant.

Son expérience terminée, son calcul établi, le savant aura recours au raisonnement analogique, à l'imagination, à cette force pénétrante et mystérieuse qu'est l'intuition. Derrière les lois scientifiques il ne cessera d'apercevoir les images vivantes et colorées des choses, et nous comprenons dès lors qu'il puisse y avoir des yeux de poète ouverts sur les hypothèses de la science [1].

D'autre part devez-vous concentrer la poésie dans le domaine de la sensibilité et du rêve, et lui ôter le droit de penser ? Si vous lui refusez de s'intéresser aux idées, cependant fécondes en émotions de toutes sortes, de leur donner un rythme, quelquefois même de parler sur les places publiques, pourquoi la musique n'absorberait-elle pas la poésie ? car elle est plus personnelle, plus insinuante ; son charme est insaisissable et tout puissant. Perdre la poésie dans la musique, c'est l'entreprise des symbolistes, c'est à quoi tendent ceux qui enlèvent à la poésie toute nourriture scientifique. Mais si la science peut éveiller en nous des émotions profondes, nous ne comprenons pas qu'on interdise au poète de s'instruire et de rêver ensuite.

Rien de plus lumineux sur ce sujet qu'un opuscule de J.-B. Biot, un savant authentique [2]. Pour ancien qu'il soit, il porte en lui la force de l'évidence : « Les grands poètes sont ceux qui ont été instruits des choses de leur temps, car les vraies beautés littéraires consistent dans une imitation fidèle et éclairée de la nature ». Homère est exact, Virgile est vrai ; « c'est qu'Homère et Virgile savaient tout ce qui était connu de leur temps et ils ont parlé en observateurs instruits aussi bien qu'en poètes. Lucrèce est un philosophe et un savant ». Il n'y a pas de raison pour que les poètes modernes agissent autrement ; mais qu'ils ouvrent leur intelligence aux vérités scientifiques ; du savoir humain que rien ne leur soit étranger ; l'imagination chez eux n'en sera que plus riche et n'en aura que plus de prix. Ainsi pensait un grand savant ; et c'est ce qu'avait dit aussi un grand poète, André Chénier, dans *l'Invention*.

Laissons donc pénétrer la littérature dans la science ou la science dans la littérature. « Le temps des belles ignorances est passé ; on doit accueillir dans son cerveau tout ce qu'il peut contenir de notions et se souvenir que le domaine intellectuel est un

---

1. Le mot est de Leconte de Lisle.
2. *De l'influence des idées exactes sur les ouvrages littéraires*, 1809.

paysage illimité, et non une suite de petits jardinets clos des murs de la méfiance et du dédain ». [1] A quelque cent années de distance ces paroles sont à peu près les mêmes que celles de J.-B. Biot et il est douteux qu'il se lève un grand poète pour contredire.

Nous sommes conduits à entendre la deuxième cloche agitée par ceux qui croient à l'union de la science et de la poésie.

Parmi eux se rangent les monistes, qui pensent que la science nous offrira un jour une vue de l'univers magnifique et complète ; et dans le temps où la science brillait à ses yeux comme une divinité prometteuse d'un nouveau bonheur édénique, composé de justice, d'amour et de connaissance totale, Renan n'hésitait pas à proclamer qu'il reviendrait des chantres *de la Nature,* des Héraclites et des Parménides [2].

Voici encore ceux qui tiennent pour légitime de tirer de la science des réflexions philosophiques sur l'origine des choses, sur la vie, sur la destinée humaine. L'homme, disent-ils, ne saurait se dédoubler, déclarer que les découvertes scientifiques sont un monde, et que les convictions morales en sont un autre. Pathétique et même tragique est la situation créée à l'homme par la science : toute sa vie supérieure est en jeu dans cette grande partie qui se joue autour de lui [3]. A supposer que la science ne soit pas poétique dans ses théorèmes et dans ses lois, du moins est-elle source de poésie largement humaine et infiniment émouvante. A la voix de Caro s'unissent celles de Bourget et de Lanson.

Certains vont jusqu'à indiquer quelques thèmes favorables à l'inspiration poétique ; et ceux-là sont non seulement des littérateurs comme J. Lemaître, mais des savants comme Humboldt ou Poincaré.

Humboldt convie les poètes surtout à la description des beautés de la nature, et il s'adresse en même temps aux savants eux-mêmes pour leur recommander l'exemple de Buffon, de Laplace et de Cuvier. Rien n'empêche de donner aux scènes de la nature des contours arrêtés et toute la rigueur de la science sans la dépouiller du souffle vivant de l'imagination. Il loue Goëthe d'avoir su renouveler l'alliance qui dans l'enfance de l'humanité unissait la philosophie, la physique et la poésie [4].

Humboldt ne songe guère qu'à la poésie descriptive. H. Poincaré dans son discours de réception à l'Académie française indique quelques thèmes : l'abîme de grandeur et de petitesse, l'harmonie cachée des lois physiques, la vie toujours renaissante et toujours diverse, l'âme du savant, ses émotions, ses douleurs, ses joies, aptes à devenir lyriques [5].

---

1. Remy de Gourmont : *Esthétique de la langue française.*
2. Renan : *l'Avenir de la Science.*
3. Caro : *Madame Ackermann, Revue des Deux-Mondes,* 15 mai 1874.
4. *Le Cosmos ;* II, p. 82-89.
5. Le 29 janvier 1909.

Jules Lemaître avait déjà signalé quelques-uns de ces thèmes et d'autres encore : les héroïsmes suscités par la science, très beaux parce qu'ils sont désintéressés, la fierté de l'homme maître des éléments, tout aussi poétique que celle d'un patriote comme Horace ou d'un chevalier tel que Roland, les machines énormes et délicates que nous sommes forcés d'admirer, toutes ces espérances et ces vertus neuves, qui, nées de la science, vont changer l'intérieur de l'âme humaine (1).

Mais il est à remarquer que ces thèmes sont un peu extérieurs à la science ; c'est comme si nous vantions les échafaudages hardis qui cachent un bel édifice, sans connaître l'édifice lui-même. Georges Renard enfonce jusqu'aux choses elles-mêmes de la science. Il ouvre lui aussi aux poètes le livre d'or des savants, autre Légende Dorée ; il entend le tumulte de l'âme où s'entrechoquent la raison et le sentiment ; il dit comment la science a changé notre conception du monde et nécessité une philosophie « plus complexe et plus large que les vieux systèmes désormais dépassés ». Puis il signale d'autres sujets empruntés directement aux livres savants, « les bouillonnements de la vie à la surface de notre planète, la formation lente du végétal et de l'animal dans la vase épaissie et solidifiée », l'homme primitif errant sur une terre revêtue de forêts inextricables, peuplée de ces monstres dont les monuments gigantesques nous épouvantent, ou couverte de marais morbides grouillants de reptiles hideux (2).

J. Psichari, dans un bel article sur *la science et les destinées de la poésie* dévoile la poésie du darwinisme ; « il a fait de la vie un drame pathétique où les personnages les plus infimes jouent leur rôle tour à tour, un champ aux évolutions magnifiques » (3). Les astres qui naissent, grandissent et meurent, l'amour, plus beau que

---

1. *Les Contemporains*, 1re série 1884-1885 ; Sully-Prudhomme.

2. G. Renard : *la méthode scientifique de l'histoire littéraire*, 3e partie, ch. 14. Dans un poème qui fut couronné par l'Académie française en 1879, *la Poésie de la Science*, et dont la forme grâcieuse rappelle celle des *Nuits* de Musset, M. Georges Renard avait déjà chanté les mêmes idées : en des vers plus ingénieux que ceux de Delille il signifie la télégraphie, l'éclairage électrique, l'analyse spectrale, le phonographe ; en des vers dignes d'un philosophe du XVIIIe siècle il immole les guerriers aux savants ; en des vers vibrants et pleins de mystère il chante la vie, toute la vie, telle que la science la découvre. — Le prix de poésie fut partagé entre le poème de G. Renard et celui qu'écrivirent en collaboration Louis Denayrouse et Jacques Normand. Dans cette dernière pièce la science conduit la poésie au centre de la terre, dans l'infini du ciel, enfin sur la terre, domaine de l'homme où règne son industrie. De beaux vers font songer à Sully-Prudhomme, et ils ont été écrits avant le poème du *Bonheur* :

Des astres qui peuplent l'espace
Je devine et fixe la place
Au moyen de calculs certains.
Je sais même dans leur lumière
Trouver avec quelle matière
Sont formés les soleils lointains.

L'Académie, cette année là, avait à juger entre 127 pièces. Celle de Henri Thiers mériterait de retenir l'attention. C'est une protestation éloquente contre l'athéisme scientifique. Le rapport se plaint que les poètes « moins émus de la grandeur même de la science que frappés des progrès du bien-être et des miracles par elle accomplis » se soient placés au point de vue utilitaire et mécanique.

Aux Jeux floraux de 1862, un poème de G. de Sivrey, *la Poésie de la Science*, obtint la violette.

3. *Nouvelle Revue* du 15 février 1884.

la Vénus antique, qui habite dans chaque être et le façonne, les premières palpitations de la vie dans un ferment, autant de sujets proposés au poète.

Enfin, et ceci surtout doit nous inspirer confiance, c'est notre argument irréfragable, les savants, disons-le bien, les grands savants ne sont pas toujours ceux qui s'élèvent contre la poésie de la science, tout au contraire, et leur état d'esprit, qu'ils s'appellent Buffon, Laplace, Cuvier, Lamarck, Darwin, Pasteur ou Poincaré, est magnifiquement défini dans ces lignes d'un contemporain, qui ont une valeur générale et qui sont aussi une confidence :

« Il faut les connaître personnellement pour savoir la façon dont ils vibrent devant toutes les manifestations de l'âme humaine, devant les beaux poèmes, les beaux théorèmes, les belles œuvres de tous les arts, devant tous les spectacles de la nature, que tant d'entre eux, au reste, ont longuement savourés, de la banquise polaire aux forêts de l'équateur, dans leurs pérégrinations diverses à la recherche de la vérité. » [1]

Nous pouvons dès maintenant répondre à Sainte-Beuve, pour qui la poésie de la science est à l'origine : « Les Parménide, dit-il, les Empédocle, les Lucrèce en ont recueilli les premières et vastes moissons. Arrivée à un certain âge, à un certain degré de complication, la science échappe au poète ; le rythme devient impuissant à enserrer la formule et à expliquer les lois. Le style des Laplace, des Cuvier et des Humboldt (celui de Cuvier et de Laplace surtout) est le seul qui convienne désormais à l'exposition du savant système » [2]. Tout plein du souvenir de Lucrèce, Sainte-Beuve oublie d'une part que tout ce qui est purement didactique dans l'œuvre du grand poète, est du domaine de la versification, et non de la poésie ; d'autre part, pour avoir lu quand il était jeune Delille, Fontanes et Chênedollé, il ne semble pas se douter à la date de 1860 qu'il puisse exister dans les temps modernes d'autre poésie scientifique que celle-là. Cependant nous verrons les poètes scientifiques renoncer à versifier des expériences de physique, à enserrer la formule et à expliquer les lois, pour tirer des découvertes de la science les réflexions et les émotions qu'elles font naître, et pour les chanter ; et quand nous aurons déployé toutes ces richesses nouvelles, de l'opinion de Sainte-Beuve, d'abord assez spécieuse, il ne restera plus rien.

*
* *

La science est une source féconde d'émotions poétiques. Elle éveille en nous le frisson de l'infini, elle nous émeut sur notre des-

1. Fréd. Houssay, professeur à la Faculté des Sciences de Paris : *Discours à la distribution des prix du lycée Lakanal*, 1907.
2. *Châteaubriand et son groupe littéraire*, t. II.

tinée étrange et douloureuse ; elle ouvre à nos yeux éblouis des arcanes mystérieux. En agrandissant le domaine de la pensée, elle a du même coup amplifié notre sensibilité, et même on peut se demander jusqu'où ira non seulement notre faculté de comprendre, mais surtout notre capacité de sentir et de souffrir : ou bien la pensée humaine en arrivera à une calme et grande résignation, ou bien elle succombera sous le faix de sa hautaine destinée ; à moins qu'elle ne s'élève jusqu'à Dieu, pour s'humilier et prier...

Depuis cent cinquante ans à peine, la science offre à notre imagination émerveillée au moins quatre épopées. Voici au-dessus de nos têtes *l'épopée vertigineuse*, celle du ciel, « l'armée des étoiles », millions et millions d'astres, nuages lumineux qui sont encore d'autres millions d'astres, étoiles si lointaines que leur lumière met un siècle pour venir à nous. Le rêve s'unit à la science, et le ciel des anciens est sans émotion ni poésie, comparé à l'immensité du nôtre et à la vie qu'il révèle.

Arago raconte qu'un jour un pasteur vint se plaindre au grand Euler que son auditoire ne se laissait pas émouvoir par le spectacle des beautés de la création. Euler lui dit : « Au lieu de prendre la description du monde dans les philosophes grecs ou dans la Bible, prenez le monde des astronomes, montrez-le tel que les recherches astronomiques l'ont constitué ». Le pasteur suivit le conseil ; au lieu du monde de la fable, il découvrit le monde de la science. Euler le vit revenir tout triste. « Qu'est-il donc arrivé ? — Ah ! répondit le ministre, je suis bien malheureux ; ils ont oublié la majesté du saint lieu, ils m'ont applaudi » (1).

Un simple livre de vulgarisation nous offre des figures comme celles-ci : la terre vue de Mars, vue de Jupiter, vue de Mercure, vue de Vénus ; carte d'une partie de la planète Mars (2). Quels sujets de méditation pour les poètes modernes !

Encore si cette immensité restait toujours la même ! mais un jour, dans dix ou douze mille ans, de la place où nous sommes, le firmament offrira aux hommes d'alors un aspect aussi grandiose mais un autre aspect ; ils verront d'autres astres, et, à cause du mouvement propre des étoiles, du tourbillon sans mesure qui emporte dans l'éther notre système solaire vers la constellation d'Hercule, des changements qu'éprouve l'axe terrestre sous l'influence combinée du soleil et de la lune, la Croix du Sud, que les conquistadors étonnés contemplaient du bord des blanches caravelles, et que regarde s'allumer le vaste oiseau des Cordillères, immobile, les ailes toutes grandes au-dessus du globe noir, la Croix du Sud brillera aux regards de nos arrière-neveux.

---

1. Arago : *Discours prononcé à la chambre des Députés* ; mars 1837, Lamartine répondait à Arago.
2. F. Priem : *la Terre* ; collection A. E. Brehm : *les merveilles de la Nature*.

Qu'est-ce à dire si le savant promet à ces astres, à ces mondes, des naissances et aussi des morts? si l'on rencontre dans l'immense forêt des étoiles « le gland qui lève, l'arbre adulte, ou la trace noire que laisse le vieux chêne » ? [1] si un jour notre globe doit être détruit, et si doit venir la fin des mondes que nous admirons aujourd'hui ?

Enfin les phénomènes célestes ne sont simultanés qu'en apparence, et telle étoile qui brille aujourd'hui à nos yeux est peut-être un astre éteint, tandis qu'au même moment, invisibles encore, « des myriades de mondes germent comme l'herbe de la nuit ». [2]

Mais quelle est donc cette lutte plus terrible que les luttes chantées par Homère ou que le combat dans la plaine, auquel le sage de Lucrèce assiste du haut de sa tour d'ivoire ? C'est un corps à corps farouche, l'ennemi guette l'ennemi, s'élance sur lui, s'acharne sur lui, s'en repaît et finalement l'absorbe ; et ce duel à mort se répète à la même seconde des milliers et des milliers de fois. Le champ clos, c'est quelques gouttes de sang, ces adversaires, ce sont les globules rouges et les globules blancs, et ce combat acharné, cette bataille formidable, selon que les uns ou les autres sont vainqueurs, apporte la mort ou la vie. C'est *l'épopée fantasmagorique*, celle de l'infiniment petit.

Que valent les froissements des épées, le heurt des boucliers et le bruit des mitrailles, au prix de ce combat mystérieux de tous les instants ? toutes les agitations humaines, au prix du mouvement giratoire des cellules végétales ?

Les philosophes anciens disaient que tout est dans un perpétuel changement. Devant une goutte d'eau, le savant moderne est frappé de surprise et d'admiration au spectacle qui se révèle à lui : des micro-organismes y prennent leurs ébats, des particules qu'on ne saurait assimiler aux êtres vivants sont agitées d'une sorte de danse de Saint-Guy qui s'exécute sur place. Ce mouvement se manifeste dans tous les liquides, dans les acides, et dans les alcalis concentrés, dans les solutions toxiques ; il est incessant, il est indépendant des conditions extérieures : c'est le mouvement brownien ; il ne serait qu' « un premier degré, une manifestation encore grossière des vibrations moléculaires qu'imagine la théorie cinétique » [3]. Le repos n'existe que pour notre œil impuissant ; un objet est une foule moléculaire qui est dans une agitation jamais amortie. Lucrèce avait entrevu ce perpétuel mouvement ; mais que nous sommes loin de son troupeau qui met sur la colline une tache blanche et immobile, ou de ses corpuscules de poussière éclairés par un rayon de soleil ! Ici encore la poésie a-t-elle perdu ses ressources et ses droits ?

---

1. Jansen : *Annuaire du bureau des longitudes*, 1883.

2. « Nous croyons voir un soleil et ce n'est qu'un corps opaque ; une étoile scintille à nos yeux et il y a peut-être mille ans qu'elle est anéantie. » Delisle de Salles : *l'Histoire du monde primitif*, p. 155.

3. Dastre : *la vie et la mort*.

Et si nous admettons les idées de Gustave Le Bon sur la matière, si l'atome, comme semblent le démontrer les études récentes sur la radio-activité, contient en lui des énergies énormes comprimées à des milliards d'atmosphères et qui s'usent avec une lenteur extrême, ne nous apparaît-il pas alors comme colossal, cet atome qui entre dans la composition des astres et dans celle du moindre grain de poussière ?

Notre époque est le triomphe de l'infiniment petit ; atome chimique, protoplasma biologique, électron physique, à lui nous rapportons tout, à lui nous demandons la raison d'être et l'explication de tous les phénomènes de la vie ; à lui remontent tous les savants, astronomes, géologues, biologistes, physiologistes, et même les psychologues, les historiens et les sociologues. « Les infiniment petits sont les maîtres et les organisateurs de l'univers, la vie simultanément détruite et refaite par eux est le prix des batailles formidables que se livrent ces invisibles... Aux agents brusques et simples procédant à grands coups de puissance qui nous rendaient jadis raison des révolutions du globe, de l'histoire et de l'âme, on a substitué l'évolution constante d'êtres minimes et obscurs. »[1]

Étonnante est la vie dans ses manifestations les plus humbles. Un champignon, appelé *cranium* à cause de sa forme, est exclusivement composé de cellules, il se développe en une nuit de douze heures. Un botaniste a trouvé qu'il contenait quarante-huit milliards de cellules, quatre milliards se développent en moyenne par heure, plus de soixante-six millions à la minute. On n'ose pas trop garantir ces chiffres, mais ce modeste champignon, quelle force en lui, quel sujet de méditation pour un poète ! Est-il donc impossible d'emprunter la langue éternelle de la poésie pour chanter pareilles idées et pareils spectacles ?

Sous nos pieds tressaille un autre poème, *l'épopée dramatique*, celle de la terre : masse incandescente détachée du soleil, ou peut-être formée avant le soleil lui-même de la nébuleuse d'où est sorti notre système[2], elle s'est lentement refroidie et après des bouleversements épouvantables où le feu et l'eau luttaient ensemble, la vie est apparue. Des espèces ont existé qui peu à peu se sont éteintes, d'autres qui vivaient au sein des eaux se sont accoutumées à vivre sur les continents émergés.

Que de rêves infinis ouverts à l'imagination, que d'évocations qui font haleter notre pensée ! Nous sommes transportés dans un lointain incalculable, nous assistons à ces cataclysmes effroyables qui bouleversent notre terre, à la fin des races qui jamais plus ne reparaîtront aux plages de la lumière ; et nous songeons à

---

1. De Vogüé : *le Roman Russe*, p. XIV-XIX ; et Bérenger : *les Idées modernes de M. de Vogüé, Revue bleue* du 10 oct. 1891.
2. Hypothèse de Faye sur l'origine du monde.

la mort d'autres races qui vivent sous nos yeux, au jour où l'humanité balayée dans une catastrophe terrible, ira se coucher dans un lit de sable ou de calcaire auprès de ces ancêtres monstrueux dont les rares débris nous étonnent.

Nous voilà loin d'Horace, de son déluge de Deucalion et de ses fantaisies poétiques :

grave
Sæculum Pyrrhæ nova monstra questæ,
Omne cum Proteus pecus egit altos
Visere montes,
Piscium et summa genus hæsit ulmo,
Nota quæ sedes fuerat columbis
Et superjecto pavidæ natarunt
Æquore damæ [1]

Que cette voix est grêle, et malgré de jolis détails, comme cette poésie est fanée ! Là où Horace voyait une fable et des ornements poétiques, sous le pic du géologue aujourd'hui sonnent des vérités. Qui donc recommencera sur de nouvelles données l'ode d'Horace ?

Géologue, sous ton pic écoute le granit qui grince : il dit qu'il est le contemporain des antiques révolutions, la pierre qui s'enfonce sous toutes les autres, la première matière qui ait été fixée par le refroidissement, et Goëthe songeait à une ode au granit quand il écrivait : « Je ne crains pas d'être accusé de contradiction si je passe de la peinture du cœur humain à l'étude du granit, ce fils le plus ancien, le plus profond, le plus immuable de la Nature, car toutes les choses naturelles ont une connexion entre elles » [2].

La vie est le grand mystère de la création, et l'homme en est le plus grand péché, à moins qu'il n'en soit la gloire la plus haute. L'homme et la vie constituent une dernière épopée, *l'épopée douloureuse*. Elle a été puissamment ébauchée par Lucrèce ; dans les vers inoubliables où il retrace la vie des hommes primitifs, j'entends le souffle des vents fécondants, le fracas des grands fleuves, et la course des fauves. Mais aujourd'hui un autre Lucrèce posséderait des documents plus riches ; il évoquerait l'homme primitif armé d'une mâchoire au prognathisme inférieur assez prononcé ; ses cheveux sont roux, son teint tire sur le jaune ; il vit dans un décor grandiose et tourmenté, climat insulaire, humide, pluies torrentielles, chutes de neige, glaciers, immenses cours d'eau ; il lutte au milieu d'une faune disparue mais qui nous a légué ses irrécusables témoignages.

Plus audacieux encore, le songeur essaiera de rattacher l'homme à tous les êtres vivants et passés ; il osera voir en lui l'aboutisse-

1. *Carmina*, 1, 2.
2. Cité par Zyromski : *Sully-Prudhomme*.

ment d'une longue évolution de la primitive cellule vitale ; il lui donnera le droit de sentir monter en lui des réminiscences et de réveiller toute la vie antérieure dont il est la résultante. Le panthéisme des philosophes est-il comparable à cette *panesthésie* ?

Il se posera au sujet des êtres organisés les questions de race, d'hérédité, d'atavisme. Il étudiera le germe en mouvement pour en surprendre les secrets ; l'homme en particulier, quelle est son ancienneté, à quelle haute antiquité les savants ont-ils aujourd'hui tendance à le faire remonter ? (1) Que deviendra-t-il ? Finira-t-il peu à peu misérablement, après que la chaleur se sera retirée de notre globe, ou au contraire, après combien de générations et combien de luttes, s'épanouira-t-il en un être plus complet et plus heureux ? Rêves, rêves terribles ou consolateurs, mais auxquels la science communique une certaine consistance.

Admiration ou pitié, de toute façon ses combats, ses souffrances s'entourent d'une gloire poétique ; il n'est plus rien d'humain, désormais, qui n'ait sa poésie ; même le machinisme, dont le mépris fut longtemps de règle chez les lettrés, ce travail infernal, diabolique ou cyclopéen, de ses aciers et de ses cuivres il sort des éclairs mystiques, et le poète pénètre dans l'usine ou dans l'antre des chimistes pour chanter.

Voilà comment la science devient poétique. Humboldt distingue deux états ou plutôt deux moments de l'intelligence : d'abord elle observe et expérimente ; elle est tendue vers les faits ; nul bruit extérieur ne la détourne ; elle est impassible ; alors les mains du savant sont calmes pour aligner les chiffres ou pour tenir l'éprouvette. Mais ensuite elle retrouve toute sa sensibilité et toute son imagination : c'est l'heure où s'organise et jaillit l'hypothèse, c'est-à-dire « la divination, le désir, la recherche d'une loi qu'on n'a pas encore trouvée et que l'on suppose », et c'est l'heure où naît en nous le sentiment du sublime et de la poésie (2).

Partout, toujours, dans quelque sens que l'on se tourne, la science apparaît comme une source d'émotion, par conséquent de poésie. Et tout en chantant la science, libre à chaque poète de garder son tempérament et d'affirmer son originalité. A propos de la même découverte, l'un vantera l'esprit humain et l'orgueil enflera son verbe ; un autre chantera la force toute puissante et unique de la matière s'organisant, se transformant, extraordinaire et vivant Protée ; un autre encore déplorera le néant de toutes les recherches et de toutes les découvertes (3). Est-il religieux ? Il est inutile

---

1. De 1820 à 1860, Ami Boué, Boucher de Perthes, Lyell ont cherché à prouver la haute antiquité de l'homme.

2. V. *Journal de l'Université des Annales*, 25 juin 1909. Jean Richepin : *la poésie dans la science*.

3. Un des plus beaux thèmes que la science ait fourni à la poésie consiste dans les plaintes qu'elle a arrachées. Même les prosateurs se sont sentis touchés : plaintes de Jouffroy, plaintes de Feuerbach, plaintes de Renan qui rappelle la Cassandre de Schiller regrettant sa cécité. (V. *l'Avenir de la science*, p. 92.)

de réfuter l'opinion très intéressée de ceux qui veulent que l'esprit scientifique tue le sentiment religieux ; l'effort mystérieux des choses et des êtres vers l'unité et l'harmonie est au contraire un merveilleux spectacle que la science fournit au mystique, et le sentiment religieux, c'est l'adhésion du cœur au grand principe reconnu par l'intelligence.

Donc, positiviste, matérialiste, pessimiste, chrétien ou déiste, chacun éprouvera son émotion particulière et la bercera au rythme de sa sensibilité ; si différents sont les angles sous lesquels nous pouvons considérer les données et les hypothèses scientifiques.

Domaine immense et toujours grandissant, que les poètes n'ont pas encore bien exploré et dont il s'en faut qu'ils aient reconnu toutes les richesse. Ils n'ont même pas besoin de recourir au roman de la Science, encore que nous ne puissions refuser ce droit au poète. « Veut-il un paradis? il élira domicile sur les mers roses, les plaines riantes de Mars, ou, s'il l'aime mieux, dans la pénombre de Jupiter... Pourquoi les âmes n'iraient-elles pas là ?... on a encore plus de chance de voir d'un peu plus près les anneaux de Saturne que les Atlantides... C'est affaire au poète de bâtir ainsi sa théorie sur les données de la science, et si de tels rêves le séduisent, de poursuivre ses rêves de la façon qu'il lui plaît » [1].

Nombreux sont ceux qui, pendant cent cinquante années, essaient de renouveler l'alliance dont nous parlait Goëthe, qui unissait jadis en vue d'une œuvre commune la philosophie, la physique et la poésie. Nous allons les voir à l'œuvre, et nous constaterons tantôt qu'ils ont mal compris la poésie scientifique, tantôt qu'ils ont été insuffisamment documentés, souvent que le succès a trahi la volonté. Pourtant cette poésie scientifique se formera sous nos yeux, s'organisera, prendra de mieux en mieux conscience de ses richesses et de ses méthodes, elle constituera toute une littérature, parfaitement vivante, comptant déjà des poèmes d'un prix inestimable, toujours plastique, capable de se transformer encore, pour s'adapter à des pensées nouvelles, et de toujours s'enrichir.

*
* *

Une des excellentes preuves que la poésie scientifique n'est pas quelque chose de factice, de hasardeux, mais qu'elle a ses sources dans les profondeurs de l'esprit humain nous est fournie par la suite logique de son développement. De la deuxième moitié du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours, elle a été comprise très différemment, les œuvres qu'elle a produites n'ont souvent que des ressemblances vagues ; mais, tout en s'organisant, elle a toujours suivi fidèlement

1. J. Psichari, *article cité.*

les démarches de la pensée moderne. Si bien que, diversité des tempéraments mise à part, il est possible chez les poètes scientifiques de former des groupes, de reconnaître des influences ou des tendances identiques, de distinguer des époques assez nettement déterminées, et ces époques correspondent à celles que l'on admet d'ordinaire et avec raison dans la littérature en général et dans et l'histoire des sciences.

La première époque, didactique et descriptive, s'étend de 1750 à 1820 approximativement. La science se forme. Les poètes, aussi bien que les savants, travaillent à répandre les lumières nouvelles, ils édifient, en tout ou en partie, des *de Natura rerum*.

La deuxième époque, l'époque romantique, va de 1820 à 1850 (1). La poésie, toute subjective et transportée d'élans lyriques, consent mal à se modeler sur la science toujours progressante. Mais comme elle ne voudrait pas l'ignorer complètement, elle cherche à l'habiller à sa ressemblance, et elle risque de la travestir.

Ces deux efforts opposés et qu'on croirait contradictoires étaient nécessaires à la fortune de la poésie scientifique ; ils en ont été la préparation féconde. De 1850 à 1900, c'est l'époque positiviste. Même dans le domaine de la littérature pure, rien n'échappe à la domination de la science divinisée, ni le roman, ni le théâtre, ni la poésie. Celle-ci en particulier s'initie aux travaux des savants, à leurs vues, à leurs hypothèses ; elle en déduit les conséquences morales et sentimentales, le pessimisme scientifique. Grands et petits poèmes fleurissent en couleurs sombres, nombreux et variés. La poésie scientifique triomphe. Le symbolisme lui-même, en apparence défavorable, lui rend de grands services et lui fournit quelques noms très honorables.

Aujourd'hui, le pessimisme ayant à peu près donné ses fruits, elle semble devoir se renouveler dans un mysticisme indécis encore et inconsistant, issu de la science autrement comprise qu'à l'époque positiviste.



1. Victor Hugo prolonge le romantisme jusqu'en 1885.

# La Préparation

de la

# Poésie Scientifique

1° L'ÉCOLE DIDACTIQUE ET DESCRIPTIVE

1750-1820



# CHAPITRE I

**La Science et la poésie dans la deuxième moitié du XVIII[e] siècle ; état d'esprit général des savants et des poètes.**

Villemain a créé l'expression « athéisme poétique » pour l'appliquer au XVIII[e] siècle, et cependant jamais peut-être les poètes n'ont été plus abondants ; mais la plupart s'enlisaient dans les genres légués par le siècle précédent, et à peu près taris ; leur infériorité était manifeste, leurs échecs toujours renouvelés. Les philosophes ont constaté sans regret et quelquefois avec satisfaction cette décadence. Fontenelle, Lamotte-Houdar, Marivaux, Montesquieu, d'Alembert, Grimm, Buffon sont persuadés que « la belle poésie se perd à mesure qu'une nation se police » (1) et que, tout compte fait, ce n'est pas trop cher payer le progrès des lumières. « La nation française est la nation la moins poétique de l'Europe, affirme Rivarol. Elle n'aime, elle ne connaît que deux sortes de poésie, la chanson et le théâtre ». En vérité, la grande poésie du XVII[e] siècle est au théâtre, et les *Fables* de La Fontaine sont encore du théâtre. La poésie lyrique n'existe guère ; les odes de Chaulieu sont plus souvent des jeux de l'esprit que l'expression de sentiments personnels : il peut écrire trois odes sur la mort, conformément aux principes du christianisme, du déisme et des épicuriens. L'épopée en est à Chapelain. Au XVIII[e] siècle, on est généralement d'avis que « les Français n'ont pas la tête épique ». De Rousseau à Lebrun-Pindare l'ode est froide et compassée. Les productions dramatiques et les contes badins sont encore à peu près supportables. Le théâtre et les chansons, nous n'avons guère que ces deux espèces de poésie.

C'était donc une profonde détresse, et chez ceux qui aimaient encore la poésie, une longue lamentation : « Tandis que nos voisins, dit Delille, se glorifiaient d'une foule de poètes étrangers au théâtre et à la poésie légère, notre indigence en ce genre était extrême, et quelques épîtres de Voltaire sur des sujets de morale ne nous avaient pas suffisamment vengés » (2). Esménard écrit à son tour :

---

1. Grimm : *Correspondance*, XIII, p. 179.
2. Préface de *l'Homme des champs*.

« Vers le milieu du XVIIIe siècle, tandis que la prose française, sous la plume de Rousseau, prenait des formes inusitées et de nouvelles beautés, la poésie, à l'exception de quelques pièces de théâtre, n'opposait à tant de succès et de gloire que deux ou trois odes de Lefranc de Pompignan, les épigrammes de Piron, quelques beaux vers de M. Thomas encore très jeune, et les pièces fugitives de Voltaire vieillissant »[1]. Il fallait ou bien avouer que la poésie était morte, ou créer une poésie nouvelle.

Or, autour des poètes, les sciences florissaient, et chaque jour elles étalaient des richesses neuves. Les investigations, les découvertes et les applications de plus en plus merveilleuses qui se sont multipliées dans le siècle dernier et dans ce siècle qui commence risquent de nous masquer l'œuvre du XVIIIe siècle. Que de livres hardis, parfois puissants, pouvait-on lire alors, où sont en germe toutes les audaces de la pensée moderne ! Et quelle variété dans les esprits ! Les uns se contentent d'observer et d'expérimenter ; ils protestent contre le goût des systèmes ; positivistes avant que le mot ne soit inventé, ils organisent les méthodes modernes, et ils obtiennent un grand succès au XVIIIe siècle. Les autres, cerveaux plus chauds, enfantent des hypothèses sur le monde, sur la terre et sur l'origine de la vie. D'autres encore sont des illuminés, ils rêvent de renaissances interastrales. Quelques-uns enfin sont à la fois des observateurs, des théoriciens et des illuminés. Bonnet, pour n'en citer qu'un, étudie les polypes ; il établit la chaîne des êtres, d'une vue philosophique et déjà synthétique de la nature animée ; et dans la *Palingénésie* il nous promet de nombreuses résurrections.

La France, jusqu'aux environs de 1750 reste à peu près fidèle aux tourbillons de Descartes. Finalement, grâce aux efforts de Mme du Châtelet, de Voltaire[2], de Maupertuis, Newton triomphe chez nous comme en Angleterre, en Allemagne, en Italie. Les Cassini, de La Caille, Le Monnier, Bailly, de Lalande ouvrent dans leurs œuvres l'infini des cieux. L'épopée vertigineuse, celle du ciel, est, on peut dire, constituée au XVIIIe siècle. On ne fera désormais que que l'enrichir et l'illustrer.

Franklin, Dufay, l'Abbé Nollet, Sigaud de Lafont, de Coulomb, multiplient les découvertes dans le domaine de l'électricité, et ils communiquent aux poètes la curiosité de visiter les cabinets de physique. Guyton de Morveau, Chaptal, Monge, Lavoisier, Wenzel et Dalton posent les assises de la chimie moderne ; ils donnent un premier aperçu de la complexité des mouvements chimiques ; ils révèlent des jeux de molécules ignorés ou du moins à peine soupçonnés jusqu'alors. L'épopée de l'infiniment petit est à ses débuts.

---

1. Préface de *la Navigation*

2. Cependant la théorie de l'attraction n'était pas aussi ignorée que Voltaire veut bien le dire. Par exemple dans l'*Histoire du ciel* (1739) de Pluche, la 2e partie consacrée à l'examen du ciel des philosophes contient un exposé du système de Newton. V. aussi L. Racine : *la Religion*, ch. V (1742).

Buffon, en des fresques saisissantes, brosse les époques de la nature ; il reconstitue, d'intelligence forte et d'enthousiaste imagination, la vie passée de notre globe. Pallas, de Saussure, Werner attribuent à l'eau la formation de la terre, Hutton et Playfair au feu. Vulcaniens et Neptuniens disputent, affirment et réfutent, opposant système à système, dans la confiance, les uns et les autres, de percer le mystère des origines terrestres.

Quelques-uns, le comte de Marsigli, à sa suite Burche et Pallas, sous les mers retrouvent les chaînes de montagne en apparence interrompues; ils dépouillent la terre de ses chairs et ils en mettent à nu le squelette, *ossaturam terræ*.

L'épopée de la terre est dès lors à peu près complète. Tous les systèmes ont été proposés, soutenus, toutes les hypothèses ont été tentées. Il ne reste plus qu'un chapitre à y ajouter, considérable il est vrai, et troublant : l'étude des fossiles, déjà commencée par Louis Bourguet, Dézallier d'Argenville, et par Elie Bertrand dans le *Dictionnaire universel des fossiles* (1763). Les minéralistes, qui voyaient dans les fossiles des jeux de la nature, sont définitivement vaincus, et, malgré Voltaire, les diluviens l'emportent, mais leur méthode reste toute descriptive [1].

Chez les naturalistes, si les uns, plus modestes, se contentent de disséquer et de décrire les insectes, les mollusques ou les serpents, d'autres émettent des considérations originales sur l'enchaînement des espèces, et la doctrine de l'évolution est en germe dans leurs œuvres. Robinet, Bonnet, préoccupés de dresser l'échelle des êtres, préparent la venue de Lamarck et de Geoffroy-Saint-Hilaire.

Des tentatives sont faites par Rouelle et Macquer pour analyser et reconstituer la matière organique. Il y a des partisans, Leuwenhoëck, Buffon, Needam, et des adversaires de la génération spontanée, Redi, Spallanzani. L'épopée douloureuse, celle de la vie, s'esquisse fortement ; elle sera enrichie au XIX^e^ siècle.

Quelques livres entre tous sont remarquables. Dans le *Telliamed*, de Maillet est un neptunien décidé : les eaux de la mer ont primitivement enveloppé le globe, elles ont peu à peu diminué, formant les terrains, les plantes et les animaux ; il affirme, comme autrefois Anaximandre, que dans la mer est l'origine de toutes les choses et de tous les êtres, des montagnes comme des animaux terrestres ou aériens. « Je remarque qu'il n'y en a aucun marchant, volant ou rampant, dont la mer ne renferme des espèces semblables ou approchantes, et dont le passage d'un des éléments à l'autre ne soit possible, probable, même soutenu d'un grand nombre d'exemples ». La vie est sortie d'un limon gras capable de se nourrir, qui ressemble fort au *bathybius* d'Huxley.

---

1. Strabon, Boccace, Léonard de Vinci, Agricola, Bernard Palissy, Sténon, Van Helmont, Fabio Colonna, Boccone furent les prédécesseurs de Cuvier.

Robinet dans le *Traité de la Nature* anime les corps célestes d'une vie propre, semblable à celle des autres êtres ; ils peuvent se nourrir, grossir, diminuer, devenir opaques ou brillants. Notre planète fut d'abord petite ; les genres les plus simples se développèrent les premiers ; l'eau, l'air, le feu crûrent d'abord ; puis naquirent les fleuves, les montagnes ; les êtres à leur tour se multiplièrent. De ce livre confus la théorie qui ressort est celle de la génération uniforme des êtres, depuis l'insecte jusqu'au soleil : c'est une ébauche de monisme déiste. Le même Robinet, dans un opuscule moins connu, *Parallèle de la condition des facultés de l'homme avec la condition et les facultés des autres animaux* écrit ceci : « Une espèce s'écoule insensiblement dans une autre, de sorte qu'il est difficile de voir où la première finit et où la seconde commence. De là vient que dans la chaîne continue des êtres la dernière dégradation d'une espèce est la première nuance d'une espèce qui suit immédiatement ».

En de véritables strophes Charles Bonnet découvre au-dessus de nos têtes l'immensité du ciel avec ses degrés et ses hiérarchies, et sur terre il établit l'échelle progressive des êtres, depuis les solides non organisés et les plantes organisées jusqu'aux quadrupèdes sortis des oiseaux, comme eux-mêmes sont issus des poissons, qui sont venus des reptiles. Le système de Bonnet préoccupe les savants de son temps même les plus circonspects. D'après la théorie de la gradation des mondes, l'animal comme l'astre, tout est capable de se transformer et de progresser indéfiniment [1].

Citerons-nous encore *Le Monde, son origine et son antiquité*, par J.-B. de Mirabaud [2], ouvrage riche en documents, libre de tendance et condamné par le Parlement ? car l'auteur avait soupçonné la haute antiquité du monde et semblé admettre qu'il n'est pas forcé de recourir à un Être intelligent pour la production des animaux.

Buffon éclipse tous ces noms, et dans son œuvre, *la Théorie de la Terre*, *Les Époques de la Nature*, le volume de *l'Histoire naturelle* qui traite de la génération, sont remarquables par la puissance et l'audace des vues et par la somptuosité du style.

Ces livres savoureux, aujourd'hui fort oubliés, enterrés dans les bibliothèques, furent beaucoup lus et souvent réédités. Notre prétention n'est pas de les énumérer tous, elle est seulement de dire quel esprit scientifique se forme au XVIII[e] siècle. Pour qui voudrait se rendre compte rapidement de toutes les questions soulevées par les savants d'alors sans étudier tous ces livres vieillis, il suffirait de parcourir pendant une heure ou deux les *Éléments de physiologie* de Diderot. Publiés pour la première fois

---

1. V. *Contemplation de la nature* et *Palingénésie philosophique*, et Sigaud de Lafont, *Dictionnaire de physique*, aux articles : Règnes, Minéral, Animal, etc.
2. ou par J. Fr. Bertrand. V. sur cet ouvrage Barbier, *diction. des Anonymes*.

en 1875, ces notes n'ont pu avoir la moindre influence, mais elles nous renseignent sur les problèmes qui tourmentent un grand nombre de savants du XVIII[e] siècle, sur les solutions qu'ils entrevoient. Voici, entre autres, quelques lignes que nous ne pouvons nous empêcher de citer :

Sur la chaîne des êtres : « Il faut commencer par classer les êtres, depuis la molécule inerte, *s'il en est*, jusqu'à la molécule vivante, à l'animal microscopique, à l'animal-plante, à l'animal, à l'homme. »

Sur la fibrine végétale tirée du gluten par Beccari, Meyer, Rouelle et Macquer : « En pétrissant longtemps la pâte et l'arrosant souvent d'eau on lui ôte la nature végétale et on l'approche tellement de la nature animale que, par l'analyse, elle en donne les produits ».

Sur les êtres contradictoires : « Ce sont ceux dont l'organisation ne s'arrange pas avec le reste de l'univers. La nature aveugle, qui les produit, les extermine. Elle ne laisse subsister que ceux qui peuvent coexister supportablement avec l'ordre général que vantent ses panégyristes » (1).

On découvre dans ces notes l'ébauche première et naïve des doctrines qui depuis ont parcouru le chemin qu'on sait.

Les vulgarisateurs initient le public aux découvertes des savants. Leurs chefs sont Fontenelle en France, Algarotti en Italie. Les journaux, les feuilles mondaines s'ouvrent aux curiosités scientifiques, et *le Mercure* se fait l'écho du *Journal des Savants*. Nombre de savants eux-mêmes ont la noble ambition d'écrire pour le grand public. Les femmes ne sont pas les dernières, elles sont donc les premières à donner dans la science ; tout comme la belle Émilie, elles se passionnent pour les travaux d'Uranie (2) ; c'est à une marquise que Fontenelle découvre la pluralité des mondes habités ; et pour elles à la fin du siècle, le savant de Lalande publiera l'*Astronomie des Dames* (1785). En robes à paniers elles entrent dans les cabinets de physique ; elles assistent aux leçons de Nollet, de Brisson, de Sigaud de Lafont ; elles tirent des étincelles de la machine électrique, elles entourent le baquet de Mesmer, elles se pressent sur la Place Royale où Montgolfier gonfle son ballon, et courageusement elles offrent leur bras au vaccin. Les fabricants d'objets scientifiques, comme l'abbé Nollet, les marchands de plantes, de coquilles, d'animaux exotiques, comme Gersaint ou Mortain au Pont-Neuf, tous voient affluer les commandes. Des cabinets d'histoire naturelle, publics et privés, sont fondés à l'imitation du Cabinet du Roi. Tout homme riche et intelligent, noble, robin, financier, médecin ou

1. « On croirait volontiers, dit encore Diderot, qu'il n'y a jamais eu qu'un premier animal, prototype de tous les animaux, dont la nature n'a fait qu'allonger, raccourcir, transformer, multiplier, oblitérer certains organes. » *Interprétation de la nature*, p. 33 et 34 ; passage cité par Abr. de Chaumeix dans la *Petite encyclopédie des philosophes*, p. 79. Sur les *Éléments de Physiologie*, v. Caro : *la fin du* XVIII[e] *siècle*, t. I, ch. VII.

2. V. Dorat : *Mes fantaisies*, p. 16 « nos femmes expliquent Newton... ».

abbé, possède sa collection de fossiles, de coquillages, d'oiseaux, d'insectes, de plantes, comme il a sa lunette, sa machine pneumatique, sa balance hydraulique, ses prismes, ses lentilles, ses roues à électriser et sa lanterne magique.

Les poètes applaudissent à cette claire et prometteuse aurore : ils veulent être de leur temps, ils sentent que par la science la vie moderne a son intérêt et sa poésie :

Tous les arts sont unis : les sciences humaines
N'ont pu de leur empire étendre les domaines
Sans agrandir aussi la carrière des vers.

A Newton, à Bailly, à Cassini ils réclament des sujets nouveaux : leurs calculs studieux, leurs travaux n'ont-ils pas dévoilé des vérités plus poétiques que les fables de l'antiquité ? Même si ces thèmes ne sont pas toujours relevés, qu'importe pourvu qu'ils soient neufs! et ils n'hésitent pas à mettre en vers les effets de l'air comprimé et le fusil à vent ; ils s'appliquent à décrire les expériences faciles et amusantes.

Cependant ils oublient ou négligent les grandes hypothèses : ici encore ils vont avec leur temps ; car les généralisations sont mal accueillies au XVIIIe siècle ; observateurs et expérimentateurs se défient des systèmes, et ils sont de beaucoup les plus nombreux. Les systèmes sont des colosses d'airain à base d'argile. « En fait de physique l'on doit rechercher autant les expériences que l'on doit craindre les systèmes. » Ainsi parlait Buffon en 1735, aiguisant des armes qui vont bientôt servir contre lui ; il fut en effet très vivement attaqué par les savants et par les vulgarisateurs. Si quelques-uns, comme Delisle de Sales, essayaient d'abattre ses constructions colossales pour rebâtir sur le même emplacement, d'autres revisaient ses chiffres, niaient ses qualités d'observateur, et traitaient de roman ses *Epoques de la Nature.*

Fortifiés par l'exemple des savants, les poètes s'inquiètent encore peu des grandes hypothèses et des rêves ambitieux dont la littérature de leur époque pourtant était déjà si riche. Trop de phénomènes nouveaux, amusants et étonnants, jaillissent à leurs yeux pour qu'ils ne soient pas enclins à se contenter de ces richesses : tels des enfants qui ne songent pas encore à chercher ce qui se dérobe derrière les apparences, la description des faits leur suffit.

Et la plupart se mettent à peindre avec curiosité et allégresse. Car la science n'est pas triste au XVIIIe siècle. Toutes ses révélations sont accueillies avec un enthousiasme jeune et avide. « Les idées de physique sont *riantes* d'elles-mêmes », dit Fontenelle, et l'abbé Pluche, l'auteur du *Spectacle de la Nature.* Pluche très lu avant

Buffon, lu ensuite autant que Buffon et plus que Voltaire, ne tarit pas sur la gaieté de la science et sur tous les plaisirs qu'elle procure. Toutes les découvertes merveilleuses opérées dans tous les domaines tournent à la gloire de Dieu, elles sont autant de preuves de sa grandeur et de sa providence : dans sa pensée tout a une fin. *Les Etudes de la Nature* de Bernardin de Saint-Pierre sont moins une exagération qu'une affirmation solennelle des croyances ordinaires aux savants : la science est chrétienne ou déiste, presque toujours finaliste, et toujours sermonneuse [1]. Elle n'a pas de retentissement douloureux dans les profondeurs du cœur humain ; et même savants et poètes ne contemplent pas la nature religieusement ; ils en admirent les desseins, les proportions et les précautions : mais ils n'éprouvent pas en face d'elle la douleur indéfinissable qui accompagne la contemplation du Beau. La nature n'est pas un temple pour eux, elle est un cabinet d'histoire naturelle. Parlent-ils de Dieu ? ils ne sont pas troublés, ils ne ressentent pas la moindre inquiétude métaphysique ; pour la plupart d'entre eux, la nature prouve Dieu comme la montre l'horloger. Dieu est un pur concept, une nécessité logique ; il est la conclusion d'un syllogisme ; il n'a rien de terrible ou de mystérieux. Les dogmes ont non seulement été discutés et ébranlés, mais le sens religieux lui-même semble émoussé, sinon aboli. Rousseau a connu l'émotion divine ; il reste longtemps une exception ; et le Dieu des poètes et des savants est celui de Voltaire ; l'*horror*, le frisson divin leur est généralement inconnu.

Si la science est riante, pourquoi ne pas appeler à son secours toutes les grâces et tous les artifices de la rhétorique? Pourquoi ne pas l'*égayer*? « Je dois avertir ceux qui liront ce livre, et qui ont quelque connaissance de la physique, que je n'ai pas du tout prétendu les instruire, mais seulement les *divertir* en leur présentant d'une manière un peu plus agréable et plus *égayée* ce qu'ils savent déjà solidement » [2]. Ainsi parle Fontenelle, et l'on ne doit pas traiter légèrement Fontenelle, très estimé de Sainte-Beuve — (il regarde Goëthe comme un Fontenelle supérieur) — et très aimé de Nietzsche [3]. On peut lire aussi la préface des *Entretiens de Physique d'Ariste et d'Eudoxe*, par le P. Regnault. L'œuvre fut souvent éditée, et en 1755 elle en est à sa huitième édition. L'auteur se vante d'avoir « essayé le premier de donner un corps de physique en entretiens : Eudoxe et Ariste sont les interlocuteurs. Ils s'entretiennent quelque-

1. Diderot condamne les causes finales dans ses *Pensées sur l'interprétation de la nature*. « Mais ces protestations sont assez rares ». (Mornet : *les sciences de la nature au 18e siècle*).

2. Préface des *Entretiens sur la Pluralité des Mondes*.

3. V. Potez : *Pages choisies de Fontenelle*, et Faguet : *Fontenelle, Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1910.

fois dans le cabinet d'Eudoxe, quelquefois dans les Thuilleries : tantôt le long d'un ruisseau, tantôt sur le penchant d'une colline ou sur les bords d'une fontaine. Les agréments que la matière comporte ne sont pas négligés. La plupart des entretiens sont variés, éclairés et *égayés* par les expériences les plus curieuses ».

Ce sont des vulgarisateurs, dira-t-on. Mais les savants authentiques pensent comme Fontenelle ou comme le P. Regnault. Ouvrez cet ouvrage en six volumes, édité avec un soin remarquable, les *Leçons de physique expérimentale*, par M. l'abbé Nollet. Encore lui ! L'abbé Nollet était un personnage considérable, membre de l'Académie royale des Sciences, de la Société royale de Londres, de l'Institut de Bologne, etc., maître de physique et d'histoire naturelle des Enfants de France, et professeur royal de physique expérimentale au collège de Navarre. Ses travaux sur l'électricité furent très remarqués : il publia successivement l'*Essai sur l'Electricité des corps*, les *Recherches sur les causes particulières des phénomènes électriques*, les *Lettres sur l'Electricité*, et plusieurs mémoires à l'Académie des sciences. Il refit et compléta les expériences de Leyde. Quelle garantie ne nous offre-t-il pas?

Or ces leçons de physiques, celles entre autres sur l'électricité, consistent en expériences faciles et amusantes, et elles sont décrites avec une diligence scrupuleuse. Mais les gravures surtout sont à contempler : voyez ces fines manchettes, reconnaissez en présence l'une de l'autre et s'arrachant des étincelles une main masculine et l'autre féminine. Admirez encore sur l'isoloir ce jeune élégant. Une de ces figures vous arrètera : une dame en grande toilette du temps, corset ouvert avec faveurs, jupe à volants, est accoudée à la machine électrique, qui est elle aussi en costume du temps, et la dame tire des étincelles du chat blotti entre ses genoux.

Même la géométrie cherche à plaire aux regards ; elle revêt la robe à paniers, met des mouches et poudre à blanc sa perruque. Quelle aimable édition donne en 1764 Ch. Ant. Jombert, libraire du Roi pour l'Artillerie et le Génie, du *Traité de Géométrie théorique et pratique* de Sébastien Leclerc ! « L'on a ajouté au bas de chaque planche des petits sujets grotesques et des paysages, dessinés et gravés par les plus célèbres graveurs » ; et Jombert en s'adressant à Cochin le jeune pour tracer des scènes de galanterie, de bal champêtre, de taverne ou de colin-maillard, a transformé le savant traité en l'un des livres à gravures les plus exquis du XVIII[e] siècle.

Ces intelligences si claires et si calmes, peut-être furent elles incomplètes ; mais comme elles furent loin du pessimisme scientifique, et qu'elles furent heureuses !

Pour bien se rendre compte de leur état général, il suffit de lire la neuvième époque des *Progrès de l'Esprit humain*. Condorcet y a

mis tous les sentiments qui animent aussi bien les poètes que les savants. Venus dans un temps où le jour renaît, où les yeux, longtemps condamnés à l'obscurité, fixent enfin la lumière, où la raison a soulevé ses chaînes, et où le génie ose se montrer ; où les découvertes succèdent aux découvertes dans les différents domaines de l'intelligence, astronomie, physique, chimie, histoire naturelle ; où les progrès moraux correspondent aux progrès de l'esprit, — car toutes les erreurs en politique, en morale, ont pour base des erreurs philosophiques, qui elles-mêmes sont liées à des erreurs physiques ; — où les préjugés et les superstitions tombent par terre rien qu'à les regarder en face, tous croient à la *perfectibilité* de l'humanité ; l'homme n'est plus faible et méprisable ; il découvre en lui des ressources ignorées, il s'admire et il s'aime.

La conséquence directe de cette croyance est le sentiment de l'humanité, « c'est-à-dire celui d'une compassion tendre, active pour tous les maux qui affligent l'espèce humaine, d'une horreur pour tout ce qui dans les institutions publiques, dans les actes du gouvernement, dans les actions privées, ajoute des douleurs nouvelles aux douleurs inévitables de la nature ». Aussi, non seulement les poètes scientifiques exalteront le génie humain, mais ils voudront rendre l'homme plus heureux ; ils chanteront les progrès des sciences, et ils flétriront le fanatisme et la tyrannie ; dans leur œuvre, les mathématiques et la physique seront toujours unies à la morale et à la politique, car toutes se tiennent : « Toutes les occupations intellectuelles des hommes, quelque différentes qu'elles soient par leur objet, leur méthode ou par les qualités d'esprit qu'elles exigent, ont concouru aux progrès de la raison humaine. Il en est en effet du système entier des travaux des hommes comme d'un ouvrage bien fait, dont les parties, distinguées avec méthode, doivent être cependant étroitement liées, ne former qu'un seul tout et tendre à un but unique ». Voilà pourquoi nous rencontrons rarement un poète qui mette en vers les sciences physiques ou naturelles sans être en même temps un politique et un moraliste, comme Le Brun, Chénier, Delille ou Chênedollé.

L'esprit de propagande non plus ne leur fait pas défaut. Ils sont de cette classe d'hommes « moins occupés encore de découvrir ou d'approfondir la vérité que de la répandre ; qui mettent leur gloire à détruire les erreurs plutôt qu'à reculer les limites des connaissances humaines, manière indirecte de servir à leur progrès et qui n'est pas la moins utile »[1]. Ainsi la science fortifie l'optimisme général ; elle est bonne, elle donnera aux hommes le bien-être et le bonheur. Et les poètes, spontanément, unissent leurs efforts à tous les autres efforts, ils travaillent à distribuer les lumières, ils sont eux aussi des vulgarisateurs.

---

1. *Tableau des Progrès de l'Esprit humain*, 9ᵉ époque.

Tel est l'esprit qui anime les poètes aussi bien que les savants au XVIIIe siècle : jamais l'accord ne semble avoir été plus parfait. Les intentions sont généreuses : nous sentons qu'à la même époque nous aurions vécu avec volupté des mêmes enthousiasmes, des mêmes aspirations, et que nous aurions goûté au même optimisme. Voyons quels furent de tout celà les résultats poétiques.

# CHAPITRE II

**L'initiation à la poésie scientifique : La Fontaine, La Motte Houdar, Voltaire. — Les concours académiques. — Les poèmes néo-latins ; de Polignac, Boscovich. — Les poèmes français ; Louis Racine, Dulard.**

Lebrun, A. Chénier, Delille, Fontanes, Chênedollé, Gudin, Ricard, Daru, que d'autres encore forment une troupe compacte et solidaire ; pourtant ils n'obéissent pas à un mot d'ordre ; le poème de l'*Invention*, qui renferme leur poétique, n'est édité qu'en 1819. Leur accord est spontané, c'est donc que leur poésie jaillissait nécessairement, fatalement du milieu et du moment.

Elle avait été préparée grâce à des initiatives et à des influences qu'il serait fâcheux ou injuste de passer sous silence. Chênedollé accorde à Louis Racine et à Voltaire le mérite d'avoir rendu les premiers en beaux vers le détail technique de la physique et de l'histoire naturelle (1). Ne devrions-nous pas remonter jusqu'à La Fontaine ? Non content de déformer le cadre de la fable pour y introduire ses visions des choses et des êtres, ses réflexions, ses confidences ou ses rêveries, il l'agrandit parfois en poème philosophique, et il nous donne des échantillons précieux de poésie scientifique ; car jamais on n'a fini de dire l'originalité de La Fontaine. Tandis que Boileau et Racine sont uniquement des « beaux esprits », il devance les écrivains du XVIIIe siècle, il admire l'Angleterre, pays de la méthode expérimentale, il est curieux de science, physiologie ou astronomie, et nous soupçonnons que son humeur paresseuse ne l'a pas empêché de feuilleter plus d'un livre savant.

Parmi les fables intitulées *l'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits*, *Démocrite et les Abdéritains*, le *Discours à Madame de la*

1. Préface du *Génie de l'homme*.

*Sablière, la Souris métamorphosée en Fille, les Lapins, les Souris et le Chat-huant, le Renard anglais*, il faut signaler particulièrement *un Animal dans la Lune* : théorie sur les sens, distance et grandeur du soleil, vitesse de la lumière et du son, phénomène de la réfraction dans l'eau, jeux de la lumière expliquant les figures dessinées dans la lune, tout est signifié en vers précis, élégants, aux antithèses rapides et lumineuses. Avant Sully-Prudhomme, il mesure la parallaxe du soleil :

> La distance me fait juger de sa grandeur ;
> Sur l'angle et les côtés ma main la détermine.

Boileau, le partisan de la difficulté vaincue, n'a-t-il pas su ou n'a-t-il pas voulu lire cette fable où La Fontaine s'est montré « de cette élite des grands poètes qui ont pensé » ? Sainte-Beuve, de qui sont ces mots éloquents, pousse trop loin quand il l'appelle « un émule de Lucrèce »[1]. La vérité est plus modeste : nous entrevoyons dans l'œuvre de La Fontaine un poète hanté du souvenir de Lucrèce[2], tiré vers la grande poésie didactique, osant choisir « matières non encor par les Muses traitées », suivre « routes qu'aucun mortel en ses vers n'a tentées », expliquant le mécanisme de la circulation du sang et les théories médicales de son temps sur la fièvre, rêvant d'édifier à son tour un *de Natura rerum* selon Copernic[3], mais toujours engourdi par une nonchalance invincible. Laissons du moins à cet original de La Fontaine la place qui lui est dûe[4].

La Motte Houdar en 1707 écrit une ode à l'abbé Bignon, *l'Académie des Sciences*, où déjà quelques vers sur la chimie sonnent à la manière de Sully-Prudhomme :

> Elle sçait en mille expériences,
> Faire à son gré les alliances
> Et les divorces des Métaux,

et il s'inscrit au nombre des précurseurs de la poésie scientifique.

Voltaire aussi. En 1720 il n'en était encore qu'à mettre le style de Marot et de Voiture au service du badinage scientifique ; je n'ai, dit-il à Fontenelle,

> Pour examiner les Planettes
> Au lieu de vos longues Lunettes
> Que des Lorgnettes d'opéra[5].

---

1. *Causeries du Lundi*, VII.
2. « Disciple de Lucrèce une seconde fois ». *Poème du quinquina*, 1682. V. toute la 1re partie.
3. « La Nature ordonna les choses sagement ;
J'en dirai quelque jour les raisons amplement. » (*Un animal dans la Lune.*)
4. Ces quelques lignes n'ont trait qu'à la poésie scientifique de La Fontaine. Pour la poésie philosophique, v. Citoleux : *la Poésie philosophique au* XIXe *siècle*, introduction.
5. Juin 1721. V. aussi l'*Épitre à M. le comte Algarotti*, en 1735, où la science est mêlée au badinage.

Mais après son séjour en Angleterre, et sous l'influence de Mme du Châtelet, il semble possédé par la science [1]. C'est l'époque où il compose l'*Essai sur la nature du feu et sur sa propagation* (1738), et les *Éléments de la philosophie de Newton* (1738). Peut-être même songe-t-il sérieusement à unir la science et la poésie : « La vérité est-elle si malheureuse qu'elle ne puisse souffrir les ornements? L'art de bien penser, de parler avec éloquence, et de s'exprimer de même serait-il donc l'ennemi de la philosophie » ? [2] Prose et vers lui sont bons pour répandre ses idées, et pour ruiner Descartes au profit de Newton.

*L'Ode à Messieurs de l'Académie des Sciences qui ont été sous l'équateur et au cercle polaire mesurer les degrés de latitude* (1736), est un modèle légué par Voltaire aux versificateurs désireux de chanter les conquêtes de la science ; il leur enseigne l'art d'appeler au secours de l'imagination défaillante les légendes antiques, de mêler le merveilleux au réel et d'égayer par la prosopopée une matière trop ingrate. Cet art ne sera malheureusement pas oublié.

L'*Épître à Madame du Châtelet* (1736) a quatre vingt-huit vers : mais Voltaire en use une vingtaine à déclarer qu'il n'écoutera plus les cris des Rufus et des Zoïles. En revanche trois vers lui suffisent pour rejeter l'hypothèse des tourbillons [3]. Puis il soumet notre monde à l'attraction, il analyse la lumière; ingénieusement il dit les marées, la déformation du globe terrestre, les équinoxes. Cependant les apostrophes se succèdent, aux comètes, à la lune, à la terre. Ajoutez quelques exclamations, des interrogations, l'éloge d'Algarotti, de Mme du Châtelet, et l'épître est fabriquée.

Dans cette pièce Voltaire a donné en abrégé toutes les recettes utiles pour écrire des épîtres sur des sujets scientifiques ; il a fourni à ceux qui vont venir la quintessence de leur art. Mais il a tenté aussi d'unir la poésie et la pensée, et il est monté un des premiers chez nous à ces hauteurs d'où « l'esprit semble écouter la voix de l'Éternel ».

Il touche à un thème très poétique dans le discours *de la modération en tout, dans l'étude, dans l'ambition, dans les plaisirs.* Il interpelle Réaumur, du Faï, Clairaut et Maupertuis, les « courriers de la physique », et il leur demande à tous : que savez-vous ?

---

1. V. quelques lettres entre autres, 17 avril, 25 juin 1735; 9 mai, 22 mai 1738, adressées à M. de Formont, à l'abbé Moussinot, à Maupertuis.

2. A l'abbé d'Olivet, 20 octobre 1738. Malgré cette déclaration, et l'*Epître à Mme du Châtelet*, nous ne savons pas bien ce que Voltaire pensait de la poésie scientifique. Il critiqua les ouvrages de vulgarisation de Fontenelle et d'Algarotti : « On ne met pas Newton à la portée de tout le monde ». Qu'aurait-il pensé de la poésie vulgarisatrice de la science ?

3. V. contre Descartes l'*Epître à M. de Formont*, de 1732 ou 1733 :

Il prend d'un air fort important
Des dés pour arranger le monde.
Bridoye en aurait fait autant.

Je vous vois dessiner, par un art infaillible,
Les dehors d'un Palais à l'homme inaccessible ;
Les angles, les côtés, sont marqués par vos traits ;
Le dedans à vos yeux est fermé pour jamais.

Comparaison et vocabulaire sont d'une exactitude parfaite : mais le thème est seulement effleuré, et Voltaire est toute raison ; il n'est pas ému, la nature est pour lui un palais, et non un temple ; debout sur le seuil il n'éprouve pas la moindre douleur métaphysique, pas le moindre frisson mystique (1).

Si l'ode est médiocre et si le discours est trop raisonnable, l'*Epître à Madame du Châtelet* est intéressante ; nous aurions voulu voir le poète poursuivre dans cette voie. Mais bientôt il se détourne de la science ; il n'y reviendra qu'à des intervalles assez éloignés, dans quelques lettre, dans la *Dissertation sur les changements arrivés dans notre globe et sur les pétrifications qu'on prétend en être encore les témoignages* (1746) et dans le petit *Traité des singularités de la nature* (1768) (2). Ces deux derniers ouvrages procurent abondamment des armes à ceux qui refusent à Voltaire l'esprit scientifique : une plaisanterie désinvolte lui suffit trop souvent à trancher les questions les plus complexes, à démolir un système ; et on ne lui a jamais pardonné ses pèlerins aux bonnets chargés de coquilles, ses langues de chiens marins, ni ses *conchæ Veneris* ; il avait si peur que les fossiles prouvassent le déluge ! Malgré tout, peut-être devrait-on lui savoir un peu gré de ~~de~~ son scepticisme et de sa défiance à l'endroit des hypothèses hasardeuses.

*
* *

Cependant se développe une institution qui joue dans l'élaboration de la poésie scientifique un rôle capital. Les concours académiques invitent les versificateurs à écrire des odes et des discours en l'honneur des découvertes et des savants. Paris, Arras, Caen, Dijon, Bordeaux, Toulouse, Marseille, Montpellier, etc., toute ville jalouse des lauriers littéraires a ses concours, ses prix, ses palmes, ses violettes, ou ses soucis d'or et d'argent. Dès le commencement du XVIIIe siècle rien qu'aux Jeux Floraux, nous relevons :

en 1703, une ode sur *le mouvement de la terre*, par le R. P. Cléric ;
en 1715, un poème, *la Poudre*, par le R. P. Ménard ;

---

1. En bon disciple de Voltaire, Frédéric II à son tour adresse à d'Argens une intéressante *Epître sur la faiblesse de l'esprit humain*. Les vers sont corrects et froids. (V. *Poésies du philosophe de Sans-Souci*, t. 2). Voltaire a aussi exercé son influence sur d'Helvétius ; en lui affirmant que « la sublime philosophie peut fort bien parler le langage des vers », il le fortifia dans l'idée d'écrire son poème *le Bonheur*, où sont disséminés de nombreux vers philosophiques et scientifiques. (Inachevé, et publié en 1773. V. appréciation dans l'*Almanach des Muses*). Déjà le 4 déc. 1738, Voltaire renvoyait à Helvétius son *Epitre sur l'étude* avec des « apostilles ».
2. V. dans les *Singularités*, les chap. 1, 7, 11, 12, 18, 19, 20.

en 1719, une ode, *la Création du Monde*, par Gourdon de Bach ;
un poème, *la Navigation* par le R. P. Ménard ;
en 1721, une ode, *le Verre*, par de Sède ;

et se succèdent ainsi jusqu'à nos jours les odes et les poèmes à sujets ou à tendances scientifiques[1]. Si nous ne consacrons pas à cette influence de nombreuses lignes, du moins marquons en la force. Ceux même des poètes qui porteront en tête de plus hauts desseins, Lebrun, Fontanes ou Chênedollé, ne dédaigneront pas les formes plus restreintes et très en faveur de l'ode et du petit poème[2].

*
* *

Comme l'ode et le discours en vers, de 1700 à 1750, le grand poème scientifique s'esquisse lui aussi et déjà s'ébauche. Ici les véritables initiateurs sont les poètes néo-latins. Les éducateurs du XVIIe et du XVIIIe siècle, les Jésuites entre autres, cultivent avec un soin minutieux et actif le vers hexamètre. Le grand poète, celui qu'on sait par cœur, est Virgile, le Virgile des *Georgiques*. Lucrèce n'est connu ordinairement que par fragments, car il a des idées dangereuses, et dans son poème un choix s'impose. Les élèves s'entraînent au développement élégant et facile sur des sujets le plus souvent descriptifs ; les maîtres payent d'exemple ; ils composent des vers qui non seulement sont d'une langue irréprochable, mais où ils jouent avec les difficultés ; les thèmes les plus ardus, les plus modernes ne les effraient pas, au contraire. Toutes les ressources d'un esprit très cultivé et d'une ingéniosité rare sont mises à contribution. La quantité de vers latins fournie par les maîtres et par les élèves est incroyable. On ne saurait exagérer l'influence qu'a exercée sur notre poésie du XVIIIe siècle l'habitude du vers latin. Quand Lebrun, Delille ou Chénier abordent la poésie scientifique, ils ne songent pas à continuer l'œuvre des poètes du moyen-âge, ils ignorent *Bibles* et *Bestiaires*, comme aussi du Bartas, Isaac Habert, Milles de Norry, Baïf, Guy le Fèvre de la Boderie, Christophe de Gamon ou Pierre Petitot ; ils obéissent à la discipline latine. Pour tous les descriptifs le souvenir de Virgile sera une véritable obsession ; tous regarderont les *Georgiques* comme le parangon d'une perfection désespérante. Le souvenir de Lucrèce pousse aux grands poèmes scientifiques ; mais dans l'exécution le maître est Virgile, les modèles à suivre sont ses descriptions et ses épisodes.

---

1. V. Axel-Duboul : *Deux siècles de l'Académie des Jeux Floraux*.
2. Un joli mot de Suard interpellé sur le peu de valeur des pièces de concours : « Ce que nous demandons aux concurrents, ce n'est pas de la poésie, c'est le ramage poétique ».

Les poètes latins abondent, du XVI^e au XVIII^e siècle. Ils s'appellent Jean Pontanus (*Uranie*, et *des Météores*, sept mille vers latins), Georges Buchanan (*la Sphère*, en cinq livres), J.-D. Cassini (fragments d'un poème sur l'astronomie), le P. Souciet (*des Comètes*, 1710), le P. Nocetti (*de l'Arc en ciel*, 1730 ; *de l'Aurore boréale*, 1747), le P. Le Coédic (*Le monde de Descartes*, 1749), etc. Et nous ne parlons pas des descriptifs purs, tels que Rapin ou Vanière. La tradition qui invite à chanter la science en vers hexamètres, ou même en trimètres iambiques, n'est pas interrompue depuis Manilius. Au XVIII^e siècle, deux œuvres sont remarquables entre toutes, *l'Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac (1749), et *les Eclipses* de l'abbé Boscovich (1760) ; elles nous permettent de montrer du doigt l'influence de la poésie néo-latine sur l'école dont le chef fut Delille.

Somme de toutes les connaissances physiques et métaphysiques d'un siècle et demi, contemplées du point de vue spiritualiste, *l'Anti-Lucrèce* est presque une grande œuvre (1) ; et même les descriptifs par rapport au cardinal de Polignac sont en décadence. Ils se sont adressés à Virgile « la lune d'Homère » comme poète épique, et la lune de Lucrèce comme poète didactique ; car sa façon de comprendre la poésie didactique est aussi fausse qu'ingénieuse et élégante. Polignac au contact de Lucrèce, lui a pris quelques-unes de ses qualités : la gravité de la pensée, la profondeur de la conviction.

Boscowich était un savant authentique : professeur en Italie de 1740 à 1770, directeur de l'optique de la marine à Paris, de 1773 à 1786, il a donné le premier dans le *de maculis solaribus* une méthode géométrique pour déterminer l'équateur d'une planète par trois observations d'une de ses taches ; il a propagé les idées de Newton par son ouvrage *Philosophiæ naturalis theoria*, il a mis sur pied une théorie de la matière ; et il a composé en hexamètres un long poème où est enfermée toute la cosmographie de son temps, *de Solis ac Lunæ defectionibus* (2). Ses expositions sont claires et écrites en bon latin; il sème les épisodes à la mode de Virgile, une description d'orage, une lamentation sur la misère des rois, un éloge de Newton, etc. Mais après un effort momentané, rien ne réussit à nous retenir plus longtemps. Ce n'est pas seulement la faute du latin ; sans doute c'est aussi celle de la poésie didactique ainsi comprise, puisque Delille n'est guère plus fréquenté que Boscovich.

---

1. Le complément de *l'Anti-Lucrèce* est le poème du comte de Bernis, *la Religion vengée*, en 10 chants, commencé sur les conseils de Polignac en 1737, publié seulement en 1795.

*L'Anti-Lucrèce* fut traduit par Bougainville, puis en vers français par l'abbé Bérardier de Bataud, en 1786. A Nancy, en 1835, paraît encore *l'Anti-Lucrèce* traduit en vers français par B. P. D. M. chant premier. Lucrèce est traduit en vers par Leblanc de Guillet en 1789, « traduction libre où l'auteur relève par d'admirables morceaux de poésie les détails arides du système d'Épicure » (*Almanach des muses*, 1790). Il y a un livre intéressant à écrire sur Lucrèce au XVIII^e siècle. (V. Bertrand : *la fin du classicisme*, p. 27.)

2. V. chant I. Boscovich nous montre comment un jour la face des cieux sera renversée. Nous devrons attendre V. Hugo pour retrouver un pareil chant dans la poésie française.

Personne aujourd'hui n'aurait l'intrépidité d'exhumer les thèmes poétiques scellés sous les hexamètres de Polignac et de Boscovich. Mais ces poèmes étaient lus au XVIII[e] siècle, traduits en prose et en vers. Reconnaissons ici leur importance considérable ; et aux auteurs ne ménageons pas notre admiration : si nous voulons songer à la connaissance parfaite qu'ils avaient de plusieurs langues vivantes ou mortes, à leur valeur scientifique et à la foi qu'ils portaient dans leur œuvre, nous nous demandons avec humilité si de notre temps il apparaît souvent des hommes qui valent un Polignac ou un Boscovich.

*
* *

Parmi ces fervents de poèmes latins, il serait invraisemblable que des voix françaises ne se fussent pas encore élevées. Aussi bien, dès 1742[1], à la faveur de la poésie didactique et religieuse, Louis Racine aborde la poésie scientifique dans son poème *La Religion* : il indique comment la mer féconde la terre de ses vapeurs, et par les fleuves recouvre les eaux qu'elle a perdues (I), il esquisse une histoire de l'astronomie, il oppose au système des tourbillons celui de l'attraction (V) ; il humilie notre raison et il accuse la science d'inventer des mots qui lui servent à masquer son ignorance, et qu'elle est incaabple de définir:

Dites-moi quel attrait à la terre rappelle
Ce corps que dans les airs je lance si loin d'elle ?
La pesanteur... déjà ce mot vous trouble tous...
Des systèmes savants épargnons-nous les frais
Et les brillants discours qui n'éclairent jamais[2].

Un pas de plus, et Louis Racine touchait au nihilisme scientifique, au désespoir de rien savoir : il n'est pas allé jusque-là, parce qu'il s'agissait pour lui de chanter la force miraculeuse de Dieu, et qu'une

1. Nous laissons de côté l'abbé Genest, et ses *Principes de Philosophie, ou preuves naturelles de l'existence de Dieu et de l'Immortalité de l'ame*, 1716 « en rimes plutôt qu'en vers » dit Voltaire dans le Siècle de Louis XIV ; — Brodeau de Montcharville aussi, et ses *Preuves des existences et nouveau sistème de l'Univers ou idée d'une nouvelle philosophie*, qui causa beaucoup de bruit en 1702, au dire du Mercure de France, et où l'univers est expliqué par le mouvement en spirale :

Spirale est de Spira, d'où Spiro, je respire...
La spirale est l'esprit par qui nous respirons...

Le poème d'un nommé Olivier de Villeneuve *Sur le principe universel des corps, sur la seule loi des mouvements*, etc. (1758), ne réussit pas à être plus extravagant.

2. Cp. Roy, *Œuvres diverses*, Paris, 1727, ode à M. de Sacy :

Du Feu sait-on la Nature ?
Celle des Vents et des Éclairs ?
Connaît-on la source obscure
Des Accès reglez des Mers ?
En vain l'auteur d'un sistème
Croit, par un suprême effort,
Fixer un point contesté :
Nouveau Sisiphe, il succombe,
Sur lui le Rocher retombe
Quand il le croit arrêté.

religion aux dogmes précis était là pour consoler son intelligence et contenter son cœur [1].

L'année où fut édité *l'Anti-Lucrèce* paraissait un poème intitulé *La grandeur de Dieu dans les merveilles de la nature*, par M. Dulard, de l'Académie de Marseille [2]. C'est, croyons-nous, la première fois au XVIIIe siècle qu'un écrivain entreprend d'écrire en vers français une œuvre où soit enfermée en grande partie la science de son temps. A la façon de *l'Anti-Lucrèce* c'est une somme de la philosophie d'alors. L'auteur est consciencieux, il a lu les anciens, Aristote, Elien, Pline ; il consulte les meilleures autorités du jour, Pluche, Derham, Nieuwentyt [3], et Le Monnier, de Mairan, Cassini, Réaumur, Marsigli, Nollet, Boullier ; les livres de voyages nourrissent sa curiosité : sans représenter le même labeur, par sa documentation le poème de Dulard annonce *les Trois Règnes* de Delille.

Il sert aussi de transition entre le poème didactique tel que le comprenait Louis Racine, et le poème de l'école descriptive et philosophique. Dulard ne reconnaît qu'un maître, Moïse ; jamais nous ne voyons la nature agir de ses propres forces ; une volonté unique a tout prévu, et sur le monde elle a jeté un voile impénétrable. Mais en dépit de son dogmatisme théologique, les livres savants l'enchantent, ceux qui traitent du globe céleste, et ceux qui révèlent la vie des infiniment petits, et il est un partisan déterminé de la méthode expérimentale : « Je n'ai jamais embrassé aucun système de philosophie spéculative. Le raisonnement n'est jamais aussi sûr, jamais aussi décidé que le sont les observations pratiques, bien avérées, et au tribunal de l'esprit de justesse, rien n'emporte une conviction plus entière que les preuves de fait ».

Aussi, tout en écrivant un poème mosaïque, Dulard veut être un vulgarisateur, tenter en vers ce que firent en prose Fontenelle et Pluche, égayer la science ; de là des digressions épisodiques pour délasser le lecteur, des morceaux de bravoure et des descriptions aussi élégantes que possible. Mais la langue est peu déliée, le style est lourd ; on a toujours la sensation d'un effort qui n'aboutit point. Cependant le poème n'est pas illisible ; il s'établit entre le lecteur et l'auteur une certaine sympathie ; nous tenons compte au poète de son travail pour vaincre la difficulté et pour nous apporter des thèmes intéressants : taches du soleil, propagation de la lumière par les ondulations, richesse vitale de la mer, couplets sur

---

1. Dans une ode, *l'ouvrage des six jours*, L. Racine dit :

Soumettez-vous, mortels, que votre foi détruise
Ces mondes qu'à son gré bâtit votre raison,
Et ne rougissez pas de quitter pour Moïse
Descartes et Newton.

2. Sur l'auteur, v. la *Biographie universelle* de Michaud, la *Biographie* de Didot et le grand *Larousse*. Les autres dictionnaires sont muets.

3. *Le Spectacle de la nature*. 1732, « un des grands livres du XVIIIe siècle » ; *la Théologie physique*, 1729 ; *l'Existence de Dieu démontrée dans les merveilles de la nature*, 1725, « livre lu et discuté par les grands esprits du XVIIIe siècle, pillé par Châteaubriand ». (Mornet : *les Sciences de la Nature au XVIIIe siècle*).

la voie lactée et sur les étoiles fixes, etc. Mais la page la plus originale est celle qui traite des infiniment petits et des animalcules découverts par Leuwenhœck dans la semence des animaux, et par Hartstoeker dans celle de l'homme :

Êtres organisés, vivans, mais invisibles,
Peut-être plus nombreux que ceux qui sont sensibles,
Êtres, qui par milliers dans l'univers semez,
Forment un monde entier d'atômes animez.

Cette page est une petite date dans l'histoire de la poésie scientifique ; et l'œuvre qui l'enferme ne mérite pas d'être complètement oubliée : « Notre Parnasse, dit l'auteur, n'en a point fourni le modèle, et franchement, il m'en a assez coûté pour qu'on doive me laisser jouir paisiblement du peu de gloire qui naît des difficultés surmontées ». Accordons-lui aussi celle de figurer au nombre des initiateurs à la grande poésie scientifique[1]. L'heure est venue où l'atmosphère scientifique du XVIII[e] siècle, la double influence des poètes académiques et des auteurs de grands poèmes, latins et déjà français, va donner ses fruits.

# CHAPITRE III

**Les odes et les petits poèmes scientifiques : les sciences, l'astronomie et l'histoire naturelle ; les découvertes utiles ; les grands hommes. Protestations isolées.**

L'exemple le plus tôt suivi par les poètes fut celui de La Fontaine, de Lamotte et de Voltaire ; il était, en apparence, le plus facile, vu la courte dimension des œuvres entreprises, et le peu d'étendue de la documentation nécessaire. Cependant, tous les poètes du XVIII[e] siècle devaient se heurter à deux obstacles, dont l'un était la difficulté du genre lui-même, et l'autre les goûts et les procédés du temps.

1. Dulard eut un élève direct dans la personne de Gallien de Salmorenc, auteur du *Spectacle de la nature*, 1770. Il a voulu, dit-il, « quintessencier en 2.000 vers tout ce que contiennent les neuf gros volumes du *Spectacle de la nature*, de Pluche ; il a ensuite puisé dans Dulard tout ce qui pouvait avoir trait à son sujet ». En 96 pages, il traite du ciel, de la mer, des poissons, des montagnes, des îles, de la terre, des fruits, des animaux, de l'homme, des sciences. Ni savoir, ni talent. Si modestement qu'il reluise au ciel poétique, le maître vaut infiniment plus que l'élève.

Écrire une ode où soient unis sans se nuire la pensée scientifique et le mouvement lyrique n'est pas chose facile. L'ode réclame avant tout l'exaltation de la pensée, la grâce brillante ou la force éclatante, la magnificence du verbe ; elle lance des traits rapides et lumineux ; loin de disserter, elle n'expose même pas. Le moule lui-même de la strophe paraît se refuser à enfermer une idée scientifique précise. Le poète lyrique ne peut guère considérer la science que de l'extérieur et d'un peu loin ; une notion approximative lui servira de tremplin pour bondir plus ou moins haut vers le pays des images et du rythme. Aussi les écrivains du XVIII^e^ siècle ont-ils confié à l'ode la mission de chanter les forces de la nature récemment dévoilées, les éclairs, le soleil, les astres, les montagnes, les inventions nouvelles, le verre, la boussole, le télescope, le paratonnerre, les vrais grands hommes, Newton, Franklin, Mesmer, Jenner, Buffon ou Salomon de Caux, ceux qui apportent à l'humanité plus de savoir et plus de bien être. V. Hugo, dans *Plein Ciel* distancera de tout son génie les versificateurs qui, aux environs de 1785, chantèrent « les globes », il apportera son imagination impétueuse, son opulence verbale : intrinsèquemment, l'ode scientifique sera toujours la même. Nous verrons chez Sully-Prudhomme les données de la science se plier à une cadence sévère et s'emprisonner dans un cadre étroit ; mais ce n'est plus vraiment de la poésie lyrique ; sans éclat de voix et sans allure bondissante, ce sont méditations brèves, calmes et pénétrantes. L'ode elle-même reste un genre d'apparat, capricieux, libre, splendide. Richepin lui donnera une nourriture plus substantielle ; elle en deviendra plus lourde. Mais dans les poèmes de Verhaeren, quelque progrès qu'elle ait accompli, sous ses transformations l'œil expert reconnaît l'ode de V. Hugo, ou l'ode du XVIII^e^ siècle, moins riche de fond que d'images. Aussi, pour peu que l'imagination fasse défaut, comme il est facile de tomber dans le commun et dans le déclamatoire ! De plus les poètes apportaient l'idée qu'ils se formaient de la poésie en général, du lyrisme en particulier, le goût des périphrases, des exclamations, des prosopopées, des phrases oratoires, des termes nobles, de la mythologie, tout le fatras de la rhétorique scolaire et d'une antiquité conventionnelle.

Le petit poème n'était guère plus favorable aux rimeurs ; c'est un genre hybride ; du grand poème didactique il a souvent l'allure et la prétention double, plaire et enseigner. Un peu plus long, il devient un véritable poème dont *l'Essai sur l'Astronomie* de Fontanes nous fournira le modèle. Il tient aussi de l'épître ou du discours en vers, dont il porte souvent le nom ; il est tout près de la prose, il rase la terre, ou bien il se hausse dans les régions supérieures de l'éloquence, sans parvenir jusqu'à la poésie. Enfin il emprunte à l'ode très souvent ses sujets, sa façon de signifier les choses, sans insister, le plus brièvement possible : un vers suffit pour enfermer un système ; quelquefois il lui prend même un peu de sa liberté métrique ; les octosyllabes se joignent aux alexandrins. Les tons s'y

mêlent, du conte, de l'épître, de la poésie didactique et de l'ode. Le poème de Fontanes *les Pyrénées* est le type du genre.

Pour énumérer tous les petits poèmes et toutes les odes à prétentions scientifiques que la seconde moitié du XVIII[e] siècle vit éclore et mourir, il faudrait feuilleter tous les périodiques du temps, *le Mercure de France, la Décade philosophique, l'Almanach des Muses, la Petite encyclopédie poétique, les quatre saisons du Parnasse, le Journal de Paris*, etc., toutes les collections académiques, de Paris, de Toulouse, de Caen, d'Arras, de Marseille et d'ailleurs ; et cette enquête n'obtiendrait pas sa récompense : ou les pièces sont mauvaises, ou elles sont passables, et passibles alors des mêmes remarques. Tantôt les versificateurs vantent les sciences en général, ou montent dans les espaces célestes, sur les pas d'Uranie; tantôt ils sacrifient au goût de l'époque pour l'histoire naturelle ; et souvent ils célèbrent les grands hommes et leurs découvertes. Seules quelques pièces méritent d'être tirées de ce fatras, celles que recommandent leur valeur propre, la signature d'un homme connu, un rapprochement intéressant, ou une promesse d'avenir.

Si l'ode de Marmontel sur *l'Invention de la poudre à canon* est grotesque et si le poème *la Philosophie expérimentale* (1744) renferme de médiocres périphrases sur le baromètre et le thermomètre [1], dans le *Discours sur la force et la faiblesse de l'esprit humain* (1763), il nous plaît de l'entendre parler la langue précise et élégante de Sully-Prudhomme :

Sachons douter : la tardive évidence
Veut qu'on la suive et non qu'on la devance,
Et la raison doit marcher à pas lents.

Dire de ce poème qu'il « n'a d'autre mérite que de rappeler de bien loin les discours philosophiques de Voltaire » c'est se montrer un peu injuste [2].

Tout jeune encore, hier inconnu, Malfilâtre goûte à la gloire pour avoir écrit *le Soleil fixe au milieu des planètes* (1754), où il oppose le système de Copernic à celui de Ptolémée. La pièce a de la grandeur, du mouvement, du feu ; mais elle est plus oratoire que lyrique ; si les exclamations et les interrogations y sont rares, les images en sont absentes. La dernière strophe, dite *allusion*, nous ménage une bonne surprise : sous les traits du soleil immobile et source de clarté, l'auteur a voulu nous peindre la vierge Marie.

Leconte de Lisle nous a familiarisé avec l'idée de ruine universelle : *Solvet Sæclum* et la *Dernière Vision* sont dans toutes les

1. V. le *Mercure de France*, 16 avril 1909. Armand Praviel : *les débuts de Marmontel d'après des documents inédits.*
2. V. S. Lenel : *Un homme de lettres au* XVIII[e] *siècle, Marmontel.*

mémoires. Mais l'*Ode au Temps*, qui valut à Thomas, en 1762, le prix de l'Académie française, disait déjà :

> Le soleil épuisé dans sa brûlante course
> De ses feux par degré verra tarir la source,
> Et des mondes vieillis les ressorts s'useront ;
> Ainsi que les rochers qui du haut des montagnes
> Roulent dans les campagnes,
> Les astres l'un sur l'autre un jour s'écrouleront.

Ces conceptions grandioses viennent de Newton, qui a entrevu le principe de la dégradation de l'énergie et sa conséquence, la ruine de notre système solaire : « Il croyoit que, la nature étant soumise à des lois mécaniques, un temps viendroit où elle vieilliroit, où cette machine se décomposeroit par le frottement de sa propre activité. Alors les lois affoiblies ne lieroient plus aussi étroitement les soleils et les mondes. L'attraction perdant sa force, n'enchaîneroit plus le vaste système du monde. Les mouvements plus lents feroient naître les phénomènes les plus terribles. Le soleil, sorti de son orbite, pâle et sans rayons, s'enfonceroit dans les profondeurs des cieux ; et la terre le suivant d'un cours incertain, verroit la nuit et le silence envelopper les deux hémisphères. La lune errante ne fouleroit plus la masse des mers, et la contagion s'exhaleroit de ces eaux immenses et corrompues ; la mort anéantiroit le règne animal, et la terre ne présenteroit plus, en s'égarant dans le vide, qu'un sol aride et desséché »[1]. Quel chemin déjà parcouru depuis la poésie astronomique de La Fontaine ! Baour-Lormian à son tour, paraphrasant Ossian, écrira ces quelques vers remarquables :

> Mais peut-être, ô Soleil, tu n'as qu'une saison,
> Peut-être en succombant sous le fardeau des âges
> Un jour tu subiras notre destin commun.
> Tu seras insensible à la voix du matin,
> Et tu t'endormiras au milieu des nuages.

Par cet intermédiaire nous sommes conduits à Leconte de Lisle ; ainsi, même les œuvres médiocres ou passables ne sont pas à négliger complètement, puisqu'elles peuvent servir de terme de comparaison avec ce qui sera tenté dans l'avenir[2].

Des hauteurs de la métaphysique et du ciel, l'histoire naturelle nous ramène vers la terre : l'un, après avoir affirmé que tout est du

---

1. Ces lignes excellentes sont de L. S. Mercier ; v. *Mon Bonnet de Nuit*, art. Globe. Il ajoute : « Ces images, quoique lugubres, ont un air de grandeur et de majesté ».

2. De l'ode de Thomas nous retiendrons encore une expression « l'Océan des âges » et un demi-vers « O temps, suspends ton vol », qui, ensevelis au tréfonds de la mémoire de Lamartine, ont réapparu dans *le Lac*.

Signalons aussi l'ode de Barbaroux intitulée *l'Electricité*, la seule poésie qu'il ait publiée dans le *Voyage dans le Finistère* de Cambry ; à peu près inconnue, elle n'est pas indigne de l'ode de Malfilâtre, et même elle contient une strophe que Lamartine n'eût pas désavouée. V. encore *l'Electricité*, du P. L. Paris, de Marseille, ode, 178'.

ressort de la poésie, énumère les richesses de son cabinet d'histoire naturelle, coquilles, squelettes, fossiles, reptiles, oiseaux : il met à la rime les astroïtes et les lithophytes, non sans préférer la *concha Veneris* [1] ; las d'écrire en prose ses *Soirées provençales*, l'auteur emprunte la rime pour vanter les joies du botaniste, son microscope, son scalpel et sa boîte d'herboriste [2] ; un autre encore traite des formes affectées par les minéraux ; et, tandis que Tournefort pensait que les minéraux se nourrissent, croissent et se reproduisent à la manière des végétaux, il penche pour « des cristallisations de matières salines ou de vapeurs sublimées qui se condensent en refroidissant » ; mais ses vers sont bien obscurs [3].

Laissons ces versificateurs ; le petit poème de Fontanes *les Pyrénées*, aujourd'hui oublié, mérite une place dans notre histoire littéraire. Il renferme un peu de tout, même de la réclame pour les eaux de Barège. *Le Cor* de Vigny s'y trouve enclos comme la statue dans un bloc de marbre dont les veines déjà dessineraient les contours [4]. Retenons seulement une page où la pensée du poète est fortifiée par celle des savants. Aussi habile que La Fontaine, son maître lointain, il signifie en un vers l'hypothèse des neptuniens et celle des vulcaniens ; et il nous parle des géologues, qui, d'après la stratification, veulent assigner aux terrains leur âge. O sage de Montbard, dit-il,

Si j'en crois tes leçons les rocs sont composés
Des débris de l'humide plaine.
Ces angles des vallons l'un à l'autre opposés,
Et ces coraux qu'enfante une rive lointaine,
Et ces coquillages brisés,
Au flanc de la colline en couche déposés,

---

1. Félix Nogaret : *Apologie de mon goût* (1771) ; v. aussi une *Epître à la lumière considérée comme corps* (1808) agréée par Lacépède.

2. Bérenger : *les Soirées provençales* (1786). V. aussi de Colardeau : *l'Epître à Duhamel*, toute descriptive.

3. *L'Etude de la Nature*, épître à M. X, par M. M. (Mauduyt). Sur la vie des minéraux, v. Ramsay : *les Voyages de Cirus*, p. 108.

4. *a*) Que de fois sur la cîme arrivé dès l'aurore
J'ai rêvé jusqu'au soir au bruit des mille échos
De ces gaves fameux qui courent à grands flots
Vers les doux champs de la Bigorre...

*b*) De sommets en sommets je monte et par degré
S'élève au-dessus d'eux celui du Marboré.
Sauvage Marboré, terrible Gavarnie...

*c*) Sur ces neiges sans fin que de neige entassée !
Sur des milliers d'hivers que d'hivers révolus !
Revenez, champs féconds, prés fleuris. verts ombrages,
Revenez m'entourer de vos douces images,
Beaux vallons de Campan, d'Argelez et de Luz !...

*d*) Quelle est, dans ce grand roc, cette large ouverture
Où mille combattants pourraient passer de front ?...
On dit qu'au sein des nuits le fantôme héroïque
Sur un noir palefroi dont il presse le flanc
Se montre à Roncevaux où vit sa gloire antique,
Et que les vieux échos d'une grotte magique
Y murmurent encor la chanson de Roland...

Des pas de l'Océan sont l'empreinte certaine.
L'Océan cacha dans son sein
Les Alpes, Olympe, Pyrène...[1]

Mais en vain le poète a-t-il affirmé, en des vers dignes de Chénier, qu'il abjure les fables du Pinde, et que Buffon lui tient lieu de Virgile et d'Homère[2], il abdique trop vite, il renonce à comprendre pour se contenter de chanter.

Fontanes fut à la fois, dit Sainte-Beuve, un dernier venu et un précurseur; mais l'aimable et doux poète de *la Chartreuse de Parme* et du *Jour des Morts* était trop enclin à la nonchalance : « Vous avez le plus beau talent poétique de la France, et il est malheureux, lui reprochait Chateaubriand, que votre paresse soit un obstacle qui retarde la gloire ». Son nom aujourd'hui est rayé des littératures. Ce que nous écrivons ici de lui, ce que nous dirons de son *Essai sur l'Astronomie*, n'est pas loin de prouver que cet oubli est une injustice.

Au plus célèbre des naturalistes et des géologues, à Buffon concourent les odes et les épîtres. Dans l'*Ode sur les causes physiques des tremblements de terre et sur la mort du jeune Racine*, Lebrun-Pindare avait déjà tenté d'unir le vocabulaire de la chimie à la langue noble : mais pour une seule strophe où sont nommés les sels, les nitres et les bitumes, Sainte-Beuve encore une fois exagère en disant de cette ode que le poète s'y annonçait comme « un émule de Lucrèce »[3].

La première ode de Lebrun à Buffon *sur ses Détracteurs* est remplie par les aventures de Jason, personnification du génie, et elle n'a rien de scientifique. Dans la deuxième ode *sur une maladie violente qui fit craindre pour ses jours* (1779), les dix-neuf dernières strophes sont consacrées à montrer l'Envie réveillant les sombres Maux et menaçant les jours du savant, quand l'ombre de Mme Buffon implore Atropos et sauve son mari. Or ce fut cette « fiction ingénieuse » qui fit la fortune de l'ode ; Buffon en fut très touché. « Je n'ai jamais eu l'honneur de la relire à ce grand homme sans qu'il ne versât un torrent de larmes et que ses sanglots ne fussent entendus » dit le chevalier Aude[4]. Nous préférons les dix premières strophes où le génie de Buffon est célébré par des vers d'une énergie peu commune :

---

1. Bertin lui-même, dans une lettre à Parny, prose et vers, ne se contente pas de décrire le tableau formé à Bagnères par les buveurs d'eau, « curé, juif, actrice ou vestale »; il se met à rêver devant les monts qui témoignent de l'âge et des révolutions du globe. Delille paraphrase cette lettre dans *les Trois Règnes*, III.

2. V. *La Forêt de Navarre*, 1790.

3. V. aussi de Lebrun une ode, *les Conquêtes de l'Homme sur la Nature* et une *Epître à mon fils, né en 1783, à l'époque des découvertes les plus étonnantes dans les arts, et de la paix la plus glorieuse.*

4. *Vie privée du comte de Buffon* suivie d'un *Recueil de poésies dont plusieurs pièces sont relatives à ce grand homme.* On y lit du chevalier Aude des stances inachevées à Buffon « qui marqua les instants de l'ordre et du chaos ».

Au sein de l'Infini ton Ame s'est lancée :
Tu peuplas ces déserts de ta vaste Pensée.
La Nature avec Toi fit sept pas éclatants ;
Et de son Régne immense embrassant tout l'Espace
  Ton immortelle audace
A posé sept Flambeaux sur la route des Temps.

Il semble que Lebrun était né pour chanter Buffon, cette imagination aventureuse, qui étonna ses contemporains, mais qui, sur l'origine du monde, sur son organisation, sur l'évolution de la vie, ouvrit des aperçus immenses et prophétiques. Malheureusement le talent du poète est incomplet, inégal. Sans doute cherche-t-il à imiter le beau désordre de Pindare, à lancer comme lui des traits brillants : il reste fragmentaire, il manque de suite. Tel il nous apparaîtra dans son poème *la Nature.*

Plus prodigue que Lebrun, Fabre d'Eglantine adresse successivement à Buffon trois odes et un petit poème [1] qui ne méritent pas d'être lus ; et en 1817, l'ode de Chênedollé *au génie de Buffon* nous ramène quarante ans en arrière et n'est qu'un développement facile des dix strophes de Lebrun [2].

Cuvier à son tour recevra les tributs des rimeurs attardés dans l'école descriptive et didactique ; Ricard, l'auteur de *la Sphère*, lui confectionne une épître, en 1828, où l'on ne reconnaît guère l'auteur des *Révolutions de la Surface du Globe ;* mais Anne Bignan, plus exact, dans son *Epître à Cuvier* (1835), loue en termes très honnêtes le savant qui, à l'aide d'un seul fragment de squelette, sait rétablir un quadrupède entier, grâce au principe de la corrélation des formes.

De toute cette littérature les odes ou les poèmes inspirés par les découvertes utiles sont de beaucoup les plus faibles. Cette faiblesse tient, entre autres causes, à la nécessité où l'on est de se rejeter dans les lieux communs, le génie de l'homme, les progrès de la civilisation, thèmes déclamatoires et vite épuisés. Lemierre met en vers les ventilateurs, les navigateurs, « et ceux qui de la terre ont fixé la figure », l'électricité, la translation des tableaux d'une toile à une autre, la guérison du blé, etc. [3]. Casimir Delavigne et Soumet, au concours académique de 1815, célèbrent à l'envi l'inoculation [4].

---

1 En 1777, *l'Histoire naturelle et son étude dans le cours des saisons*, poème ; une *[illegible]ite au Jardin des Plantes*, cinq pauvres strophes ; une *Ode impromptu, en voyant la statue de Buffon au Jardin du Roi ;* — en 1783, *Châlon-sur-Saône*, poème en quatre chants, où il résume les *Epoques de la nature.*

2. L'ode *au génie de Buffon* obtint en 1817 l'amarante d'or aux Jeux Floraux. Elle avait déjà été imprimée en 1795, à Hambourg. En 1790, l'abbé Frenel avait eu la même récompense pour une *Ode à Buffon.*

3. La chimie a aussi inspiré quelques vers à Lemierre dans son poème *la Peinture*, 1709 (v. ch. II).

4. Soumet obtint le prix, Delavigne l'accessit. Un abbé Roman, en 1773, avait dit en 4 chants l'origine de la petite vérole, sans jamais se servir du mot ! ses périodes, ses effets, les modes d'inoculation. Sur l'abbé J.-J. Roman. v. Desessarts, *les Siècles littéraires.* V. aussi de J.-J. Paris, *l'Inoculation*, poème en 4 chants, 1773.

Mais Jenner, Franklin, Mesmer, Buffon ou Cuvier, à eux tous, n'ont jamais suscité autant d'odes que Montgolfier. Si l'un des rimeurs préfère aux globes de Montgolfier « ceux qu'on voit à Cythère », que d'autres sont sérieux et prétentieux ! Il serait piquant de voir dans les strophes d'un abbé Roman ou d'un Gudin de la Brenellerie une ébauche de *Plein Ciel*, et de considérer le poème de V. Hugo comme l'épanouissement somptueux de tous les efforts des poètes attachés à l'*Almanach des Muses* (1).

Au milieu de l'enthousiasme général pour la science et ses inventions deux ou trois coups de sifflet retentissent L. S. Mercier, le médiocre et pourtant original auteur de *Mon Bonnet de Nuit*, lança *Contre les Astronomes* deux satires, qu'il eut d'ailleurs le soin de ne pas signer (1803). Votre règne est fini, dit-il, géomètres jongleurs, « et le bon sens se rit des chiffres imposteurs » : Bezout, Newton, Lalande, Laplace et Naigeon, Diderot et Bacon, votre algèbre en travail ne saurait faire pousser une salade. En vérité l'observatoire « est le plaisant attrapatoire », « Lalande aura le sort du grand Nostradamus ». Ces deux diatribes ne sont pas sans quelque verve :

> Mais je ris quand j'entends que le roi des planètes
> Conserve sa substance en mangeant des comètes,
> Et j'en rirai longtemps ; car l'illustre Buffon
> N'a fait que répéter ce grand fou de Newton.

Mercier avait sans doute été mis en goût de raillerie par le poème que publia Dières en 1795, *la Philosophomanie, ou Maladie des Têtes à systèmes, ainsi que celle des Professeurs de doctrines étranges et bizarres* (s. d. et anonyme), et qui ne contient pas moins de douze chants, sans intérêt, sans vivacité, sans précision ; nous avons beau entrer à Charenton et écouter parler deux fous, l'un français, l'autre anglais, nous ne sourions jamais. Dières reproche aux savants de ne pouvoir saisir le mystère de la vie : capables d'analyser et de détruire, ils ne sauraient rien produire. A titre de curiosité, citons ces quelques vers sur le *Telliamed* alors en vogue :

> Tel aussi de Maillet voit, dans une vase impure
> Qu'échauffaient les rayons de l'œil de l'Univers,
> Se former, dans les temps, bois, rocs, métaux divers,
> La brute, même l'homme, enfin la terre entière :
> La mer fut à son sens notre mère première.

Dières et L. S. Mercier ont pour maître Voltaire ; le *Traité des Singularités de la nature* devait aboutir à la satire des *Systèmes*,

1. V. années 1784 et 1785. Dans un poème *le Globe*, de Luce de Lancival (1784) Jupiter permet les ballons à condition qu'on ne les dirige jamais. Ceux qui chantaient les globles en 1784, et les dirigeables vers 1850 ont aujourd'hui pour successeurs ceux qui célèbrent les avions : Lucien Jény, *l'Aviation*, couronné aux Jeux Floraux, A. Soriac. *les Chevaucheurs d'Azur* (1912), P. J. Jouve, *les Aréoplanes* (1912). V. aussi tous ceux qui sont cités par Alphonse Séché, *les caractères de la poésie contemporaine :* Levaillant, Ed. Goyon, Ed. Rostand, lieut' G. Rollin, Pascal Bonetti ; et Mestrallet : *les Vainqueurs de l'air*.

1772. Son incrédulité, souvent louable, a fini par être exagérée, indiscrète ; son esprit analytique s'en est pris à toutes les constructions audacieuses qui le dépassaient et le dominaient ; il a raillé sans merci tous les efforts de l'intelligence humaine pour atteindre l'inaccessible vérité ; et contre Buffon ou contre de Maillet entre autres il a exercé sa moquerie :

Notre consul Maillet, non pas consul de Rome,
Sait comment ici-bas naquit le premier homme :
D'abord il fut poisson ; de ce pauvre animal
Le berceau très changeant fut du plus fin cristal,
Et les mers des Chinois sont encore étonnées
D'avoir par leur courant formé les Pyrénées.

Protester contre un scientisme déjà envahissant, mettre l'homme en présence de son œuvre, lui en montrer la vanité, l'humilier et le plaindre, c'était un beau thème poétique. Malheureusement Dières, ou L. S. Mercier ou Voltaire, sont des esprits satiriques, sans émotion ni pitié ; et comme il y a le voltairianisme religieux, il y a le voltairianisme scientifique, aussi sec et étriqué.

Odes, discours, épîtres et petits poèmes, la moisson est abondante, mais le froment est rare. A peine deux ou trois hypothèses scientifiques se reconnaissent-elles en des vers précis et nuancés ; à peine quelques mouvements lyriques se dessinent-ils assez heureusement, et quelques strophes méritent-elles d'être sauvées de l'abîme. En vérité toute cette littérature n'a guère qu'un intérêt historique ; et qui voudrait étudier le développement des idées dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle aurait à en tenir grand compte. Pour nous aussi il était utile de jeter sur elle un coup d'œil rapide. Elle nous sert à mieux voir et à mesurer le chemin qui conduit à V. Hugo, à Sully-Prudhomme, à Richepin, à Verhaeren. Elle nous invite encore à réfléchir sur la difficulté de revêtir la pensée scientifique des formes lyriques. La faiblesse de ces poètes fournirait-elle un argument décisif contre le lyrisme mis au service de la science ? Ce serait conclure trop vite ; d'abord ils venaient les premiers dans cette entreprise ; ensuite ils n'ont pas été plus faibles dans la poésie scientifique que dans toute autre variété ; ils y furent égaux à eux-mêmes, sinon supérieurs. S'ils ont échoué, c'est que le génie leur a manqué ; c'est aussi parce qu'ils considéraient la science de l'extérieur, en curieux ; ils ont tourné autour d'elle pour applaudir le plus souvent ou très rarement pour siffler. Mais ils n'ont pas su la pénétrer, l'interroger sur les mystères de notre monde et de notre destinée ; ils ne lui ont pas réclamé des émotions, joies enthousiastes ou poignantes appréhensions ; ils ont échoué, mais leur échec ne préjuge rien de l'avenir.

# CHAPITRE IV

**Les grands poèmes scientifiques : la théorie du grand poème didactique — Les poèmes astronomiques ; Fontanes, Ricard, Gudin de la Brenellerie, Daru. — Les de Natura rerum ; Lebrun, Delille, Chênedollé, André Chénier. — Les tendances épiques dans la poésie scientifique ; Népomucène Lemercier. — La décadence de la poésie didactique.**

Le grand travail des poètes au XVIII^e siècle a été de bâtir des poèmes didactiques et de les ouvrir, portes battantes, à la science de leur temps. Mais ici comme dans la poésie lyrique ils se sont trompés, ils devaient se tromper. Leur erreur est de même nature, elle est seulement plus étalée et plus manifeste ; elle porte à la fois sur le fond et sur la forme.

Pour A. Chénier l'auguste poésie est une « éclatante interprète de la science ». « Le moins populaire de tous les langages, dit aussi Delille, a seul le droit de *populariser* ce qu'il y a dans le monde de plus brillant et de plus utile ; c'est à lui que doivent avoir recours les belles actions, les procédés des arts, les phénomènes de la nature physique et morale » (1). Chênedollé est encore plus catégorique : « Pas d'idées neuves dans mon poème ; la poésie didactique n'a pas l'initiative des idées. Elle se charge seulement de les rendre *populaires* et de les proposer à l'admiration des hommes. Quand elle veut faire la fortune d'une idée, elle la met en circulation après l'avoir chargée de sa puissante empreinte et le monde l'adopte quand elle est frappée à son coin » (2).

Ouvrez maintenant tous ces poèmes, voyez les résultats : le but est manqué ; pour les comprendre, il faut d'abord être savant ; c'est qu'en cette matière, la vulgarisation des découvertes et des hypothèses doit précéder la poésie. Cela est si vrai qu'avec une naïveté pédantesque, tous ces poètes à la fin de chaque chant, nous prodiguent les notes explicatives. Delille recourt à Cuvier, qui ne lui ménage pas sa collaboration.. Un versificateur nous dit : « Com-

---

1. Préface des *Trois Règnes*.
2. Préface du *Génie de l'Homme*.

mencez par lire mes notes, si vous voulez me comprendre »[1]. Tous n'ont pas été aussi ingénus que celui-là, mais leur erreur est la même.

Cette erreur est souvent accompagnée d'une contradiction : relisons attentivement le poème de l'*Invention*, parcourons aussi la préface de Chênedollé : les deux lectures s'éclairent mutuellement. La poésie scientifique est créée pour « remplacer les beautés mythologiques ou tragiques dont le charme s'est affadi par un trop long emploi ». On demandera à la science des *fictions* supérieures aux fictions antiques, parce qu'elles ne sont pas usées, et qu'elles auront l'intérêt de la vérité. Ce n'est donc plus la poésie vulgarisatrice de la science, puisqu'on ne fera qu'*entrevoir*[2] l'idée physique ou métaphysique, au travers des voiles de la fiction.

Delille appelle son poème des *Trois Règnes* tantôt poème descriptif, tantôt poème philosophique, « et par conséquent un peu froid ». Chênedollé commence sa préface en ces termes : « Voici encore un poème didactique, descriptif ou philosophique, comme on voudra l'appeler ; je ne discuterai pas sur le titre, persuadé qu'il ne fait rien à la chose ». Au contraire, il importe beaucoup. Les méthodes de la vraie science ne sont pas les procédés de la description ; et la poésie philosophique, qui s'inspire des données de la science pour nous communiquer des émotions en nous provoquant à méditer sur notre destinée, est autre chose que la poésie descriptive ou didactique. Or toute cette école confond poésie philosophique, poésie didactique, poésie descriptive. Elle prétend vulgariser les découvertes de la science sans rivaliser d'exactitude avec la prose ; elle veut *égayer* l'idée scientifique en faisant appel à tous les artifices ; elle essaie de « réunir l'attrait de la vérité et le charme de la fiction ». « Le poème didactique enseigne, expose, décrit, dit Chênedollé ; et quand le poète a fait de beaux vers, il me semble qu'on n'est plus en droit de rien exiger de lui... La poésie ne fait pas de traités, mais des tableaux ». Comme ces lignes sont vagues et contradictoires ! Delille en vient à cette affirmation stupéfiante : « L'art de traiter un sujet n'est que l'art d'en sortir sans s'éloigner. On en trouve l'image dans la navigation antique qui se tenait toujours à portée de la terre et à la vue des côtes ».

Sans doute ces poètes partageaient les idées de leur temps ; autour d'eux on pensait comme eux. Il n'en reste pas moins ceci : ils ont cru que la science pouvait être enseignée en vers ; c'était une erreur. Ils ont cru quelle pouvait être parée des charmes de la fiction : c'était une autre erreur. Ils ont cru qu'elle pouvait être simultanément enseignée en vers et égayée des charmes de la fiction ; c'était contradictoire.

---

1. Grée : *la Navigation* ; note du 3e chant.
2. Le mot est de Chênedollé.

Même confusion, même erreur dans les procédés d'art et de style. En vain les poètes déclarent renoncer aux mythes antiques ; toutes les défroques de l'antiquité vont traîner et flotter dans leurs écrits : Thétis, Cybèle, Uranie, Calliope, les voici toutes encore. Lisons ces trois vers de Chénier :

> Aux regards de Buffon, sans voile, sans obstacles,
> La Terre ouvrant son sein, ses ressorts, ses miracles,
> Ses germes, ses coteaux, dépouilles de Thétis...

Ce dernier hémistiche n'a rien moins que la prétention de signifier l'hypothèse neptunienne. Nos poètes ne sauraient se passer de fictions antiques : ils restent en cela les disciples attardés de Ronsard, et dans quel domaine !

Ils conservent aussi toutes les figures de l'ancienne rhétorique et tous les procédés chers aux poètes néo-latins. Delille nous fournit consciencieusement les recettes utiles et nécessaires. Pourquoi Boileau a-t-il omis de nous parler du poème didactique ? La question qu'Horace se posait au sujet de la satire et de la comédie, est-ce ou non de la poésie, Boileau se l'est-il posée au sujet du poème didactique et l'a-t-il résolue négativement ? A son goût Virgile, auteur des *Georgiques*, et Lucrèce, interprète de la Nature, ne sont-ils pas des poètes ? Est-ce simplement un oubli ? Par bonheur le quatrième chant des *Georgiques françaises* complète l'*Art Poétique :*

> Vous, cependant, semez des figures sans nombre...
> D'autres fois du contraste essayant la puissance,
> Des asiles du vice à ceux de l'innocence
> Opposez les tableaux terribles ou touchants...
> Au lecteur fatigué présentez à propos
> D'un épisode heureux l'agréable repos...

Delille conseille encore de mêler les tons et les couleurs, le fort au doux, le riant au sombre, et aussi de rechercher l'harmonie imitative : « Ainsi que par les mots exprimez par les sons ». Voici en outre quelques préceptes qui s'appliquent plus spécialement au poème descriptif :

> Souvent dans vos tableaux placez des spectateurs,
> Sur le scène des champs amenez des acteurs.

Fade recommandation empruntée aux peintres du temps. S'agit-il des animaux ?

> Donnez-leur notre espoir, nos plaisir et nos peines,
> Et par nos passions rapprochez-les de nous.

Nous sommes encore loin de Leconte de Lisle et des *Hurleurs*. Les objets de la nature sont susceptibles d'être personnifiés :

Même aux eaux, même aux fleurs, même aux arbres muets,
La poésie encore, avec art mensongère,
Ne peut-elle prêter une âme imaginaire?

Le poète pourra choisir comme théâtre de ses épisodes les rives de l'Orénoque, les sables du désert, les glaces de la Laponie. L'exotisme devient à la mode [1].

Si l'on songe que la poésie scientifique, pour Delille comme pour toute son école, rentre dans le genre descriptif, voilà des préceptes à la fois très précis et très inquiétants, et ils n'ont été que trop bien suivis. Il serait bien possible que le conseil célèbre « sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques », ne voulût pas dire : faisons des vers qui soient beaux comme ceux de l'antiquité, sans leur ressembler, mais plutôt : faisons des vers qui rappellent en effet les Grecs et les Latins, par l'emploi allégorique de la mythologie, et par les procédés qu'avaient minutieusement analysés et catalogués les fins pédagogues du XVIIe et du XVIIIe siècle. Là encore il y a contradiction : sur des pensers nouveaux on n'écrit pas des vers antiques. La forme veut être créée par l'idée, elle ne doit pas lui être antérieure. André Chénier a entrevu cette vérité :

Celui qu'un vrai démon presse, enflamme, domine...
Un langage imprévu dans son âme produit,
Naît avec sa pensée, et l'embrasse et la suit.

Mais ni les autres ni lui n'ont réussi à se débarrasser du fatras et des artifices du classicisme décadent.

Faux goût, fausse élégance qui ont fini par énerver et appauvrir la langue, réduite de plus en plus aux mots abstraits, privée de sonorité et de couleur, incapable de traduire les notions scientifiques en images et en émotion, « langue encore souvent charmante en prose, disait très bien V. Hugo, et en même temps très haïssable dans les vers, langue de philosophes en un mot, et non de poètes »[2]. Impropre même à L. Racine pour écrire le poème de *la Religion*, elle n'aurait pas dû servir à Chénier ou à Delille.

La cause de ces erreurs sur le fond et sur la forme est manifeste : ces poètes sont avant tout des classiques. Ils empruntent aux anciens, à Virgile plutôt qu'à Lucrèce, le cadre du poème didactique, sans se demander si la poésie scientifique à laquelle ils rêvent peut désormais rentrer dans le cadre d'autrefois. Quant aux procédés de développement, tous ils prennent à la lettre le mot d'Horace : *ut pictura poesis*. Que de fois Delille nous parle-t-il de ses pinceaux[3].

1. Quelques-uns de ces conseils ont été repris et discutés par M. Michaud dans la préface de son poème en quatre chants : *le Printemps d'un Proscrit*.
2. *Littérature et Philosophie mêlées*, édition Hetzel et Quantin, XXXIX, p. 20.
3. Delille au sujet du poème de Lemierre, *la Peinture*, s'exprime ainsi : « S'il est vrai comme l'a dit Horace, que la peinture et la poésie soient sœurs, jamais sujet ne fut plus heureusement choisi, et ce poème a renouvelé et resserré l'antique alliance et la fraternité de ces deux arts ».

La poésie luttera avec la peinture, elle aura elle aussi ses couleurs plus ou moins neuves, plus ou moins vives, le plus souvent banales et fanées d'avance.

Forcément, armés de pareilles théories, tout le mérite des poètes consistera désormais dans la difficulté vaincue. Et ils sont dans la tradition de Malherbe et de Boileau. Celui-ci eût battu des mains à l'entreprise de Delille : « Monsieur Godeau, écrit-il à Maucroix, excelle à dire les petites choses, et c'est en quoi il ressemble mieux aux anciens que j'admire surtout par cet endroit. Plus les choses sont sèches et malaisées à dire en vers, plus elles frappent quand elles sont dites noblement et avec cette élégance qui fait proprement la poésie. Quand je fais des vers, je songe toujours à dire ce qui n'est point encore dit dans notre langue ». Il se pâme devant deux vers de sa huitième satire :

> Et souvent tel y vient, qui sait pour tout secret
> Cinq et quatre font neuf ; ôtez deux, reste sept.

« Tout le monde, dit-il, sait que l'addition et la soustraction sont deux règles d'arithmétique, qui étant si heureusement mises en vers, *font un fort grand effet* » !

Voilà comment les poètes descriptifs tiennent étroitement au passé. Ils avaient beau tenter du nouveau, il leur était interdit de créer une poésie vraiment originale et vivante. Ces paroles, dans leur ensemble, sont bien sévères. Examinés un à un, les grands poèmes du XVIII[e] siècle les justifient ; mais peut-être aussi contiennent-ils des qualités réelles, apportent-ils des promesses et quelques fruits ; et quand nous aurons constaté leur utilité dans le développement de la poésie scientifique, nous devrons non seulement atténuer notre condamnation, mais légitimer l'entreprise.

* * *

Les plus timides des didactiques écrivent des poèmes astronomiques. Indiquée par Voltaire, ébauchée par Dulard, l'épopée du ciel ne devait pas rester enfouie sous les hexamètres de Polignac et de Boscovich. Trop merveilleux étaient les progrès accomplis par l'astronomie pour ne pas tenter les poètes. En 1774, Herschel commence à observer les astres. Le 13 mars 1781, il découvre Uranus. Son télescope de 12 mètres de long et de 0 m 735 de rayon est construit de 1785 à 1789, et son premier catalogue d'étoiles date de 1786. Sa renommée est déjà universelle. Exact algébriste et théoricien audacieux, dans *l'Exposition du système du Monde* (1796), Laplace convie la pensée à la formation de l'univers. Les historiens de l'astronomie sont Bailly, de 1775 à 1787, de La Lande vers 1800, et un peu plus tard Delambre, de 1817 à 1821. Ces quatre ou cinq savants, de mérite inégal, successivement ou simultanément, selon les dates où écrivent les poètes, sont leurs principaux inspirateurs.

L'*Essai sur l'Astronomie* de Fontanes est un poème aux dimensions modestes. Composé en 1781, il fut publié en 1789 dans *l'Almanach des Muses*, et réimprimé dans le *Mercure de France* en 1807, avec additions et corrections. La Harpe, dont l'habitude n'était pas de louer ses contemporains, salua dans l'auteur un poète qui tuerait l'école de Dorat. Cette école heureusement n'avait pas besoin d'être tuée : elle n'était pas viable. Renonçant aux fadaises sentimentales ou érotiques, Fontanes traçait l'éloge et l'histoire de l'astronomie : il ouvrait l'infini des cieux : il se demandait si les mondes ont leurs habitants et leurs désastres, il prêtait l'oreille à la musique des sphères :

Ces astres, ces flambeaux, qu'en passant l'homme admire,
A qui le Guèbre antique élevait des autels.
Comme leur créateur seront-ils immortels?
Au jour marqué par lui, la comète embrasée,
Vient-elle réparer leur substance épuisée ?
Meurent-ils comme nous ? On dit que sur sa tour,
Quelquefois l'astronome attendant leur retour,
Vit, dans les régions qu'il s'étonne d'atteindre,
Luire un astre nouveau, d'autres astres s'éteindre.
Tout passe donc, hélas ! Ces globes inconstants
Cèdent comme le nôtre à l'empire du temps (1).

Ces vers, beaux de pensée et de forme, ne constituent-ils pas une de ces méditations étourdissantes, auxquelles Bossuet ni les orateurs chrétiens ne nous avaient encore habitués, ni même Pascal, et qui n'ont pu naître que des découvertes de la science moderne ?

Mais Fontanes est encore trop de son siècle, il est plus orateur que poète : élève des philosophes, il recommande aux êtres intelligents qui peuplent les autres astres de ne pas imiter leurs frères malheureux, d'être plus sages et d'éviter les guerres. Du moins a-t-il dépassé tous les poètes de son temps. « Cette fois, dit Sainte-Beuve, l'auteur, pénétré de la majesté de son sujet, n'a nulle part fléchi : il est égal, par maint détail, et dans l'ensemble il est supérieur aux discours en vers de Voltaire ; il atteint en français, et comme original à son tour, la perfection de Pope en ces matières : concision, énergie » (2). Affirmer que l'auteur n'a pas fléchi, c'est de l'indulgence : le rapprocher de Voltaire et de Pope, c'est oublier qu'il court dans ses vers un frisson nouveau, qui pendant longtemps n'avait pas traversé notre littérature française : Lamartine est tout près.

1. V. déjà et comp. Roucher : *les Mois* ix.
2. *Portraits littéraires*, II.

Fontanes a laissé des oublieux, sinon des ingrats. Ricard, Gudin de la Brennellerie, plus tard Daru, chacun à son tour déclare qu'il traite un sujet encore intact. Pour donner une idée de la façon dont Ricard comprend sa tâche, il suffit de transcrire l'un des sommaires des quatre chants qui composent son poème *la Sphère* (1796). Voici celui du III<sup>e</sup> chant : « Empire de l'habitude sur l'esprit humain. Le soleil, dans la première sphère, était placé au centre du monde ; l'opinion qu'il était en mouvement fit mettre la terre à sa place : ce fut la sphère de Ptolémée. Copernic renouvela l'ancien système, qui est généralement adopté. La Renommée va porter la nouvelle à Ptolémée dans les Enfers. Désespoir de cet astronome ; il veut briser sa sphère et en est détourné par Orphée qui lui présente de la part d'Uranie une consolation. Système de Tycho-Brahé et son peu de succès. Concours de la réforme de la Sphère par Copernic, avec la découverte du nouveau-monde par Colomb. Episode sur cette découverte ».

Ricard a usé de l'*Histoire de l'Astronomie ancienne et moderne* par Bailly, et du *Traité d'Astronomie* par de La Lande : « Je me suis servi quelquefois de l'*Histoire du Calendrier* par M<sup>r</sup> Gebelin ». En dépit de ses longueurs et de ses vers prosaiques, le poème de *la Sphère* eut un semblant de succès à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. La notice sur les poètes astronomiques peut encore être consultée avec fruit [1].

De même la préface que Gudin de la Brenellerie a écrite pour son *Astronomie* (1801) est agréable à parcourir. Lié avec d'Alembert. Diderot, Bailly, de La Lande, Laplace [2], il voulait que la poésie revînt à ce qu'elle était dès l'origine, « l'art de fortifier les mœurs, de transmettre à la postérité les choses mémorables, d'élever les pensées et les courages ».

Les épisodes, les inventions fantaisistes sont bannis de son exposition généralement assez claire. Mais, pour 75 pages de vers, il y en a 127 de notes, qui sont suivies de deux tableaux du système solaire ; c'est la condamnation du poème didactique : il ne se suffit pas à lui-même.

L'*Astronomie* de Daru ne paraît qu'en 1830, un an après la mort de l'auteur, en plein romantisme. Mais par ses études chez les Oratoriens, par ses hautes fonctions administratives, par ses goûts littéraires surtout, le collaborateur de l'*Almanach des Muses*, le traducteur de l'*Orator* de Cicéron (1787) et des œuvres d'Horace (1797)

---

1. 3 chants en 1801, 4 chants en 1810. Sur Gudin (1738-1812) v. Desessart : *les Siècles littéraires*, et Dupont de Nemours : Notice extraite du *Mercure de France*, 1812.

2. de La Lande fut son conseiller et son soutien. Gudin soumit son ouvrage Laplace : « Je n'est rien négligé », dit-il.

appartient à la génération qui va de 1789 à 1820, et jusqu'à sa mort sans varier dans ses doctrines, il est resté le poète de *l'Epître à Delille* (1801).

A la séance annuelle de l'Institut, le 24 avril 1825, Daru, dit son éditeur, lut un discours en vers sur les Facultés de l'Homme, qui excita dans l'assemblée des applaudissements unanimes. On remarqua surtout les vers relatifs à l'astronomie. Laplace félicita Daru en ces termes remarquables de la part d'un savant : « Un homme qui fait si bien les vers didactiques devrait nous donner un poème sur l'astronomie. Dans notre siècle où tous les esprits tendent vers l'étude des choses positives, la littérature semble appelée à parcourir une carrière nouvelle. *Son rôle est de populariser les sciences*, de les présenter dépouillées des formes qui les rendent inaccessibles à un grand nombre d'intelligences. Nous demandons seulement que l'on en parle avec une scrupuleuse exactitude ». — « Voilà pour moi la grande difficulté » dit Daru. — « Essayez toujours, nous vous aiderons »[1].

Daru se mit au travail ; on voyait sur sa table l'*Histoire de l'Astronomie moderne* de Delambre ; l'*Histoire de l'astronomie ancienne et moderne* de Bailly, l'*Astronomie* de de La Lande, l'*Histoire de l'Astronomie de 1781 à 1811* de Voiron, le *Traité élémentaire d'Astronomie physique* de Biot, l'*Uranographie* de Francœur, le *Système du Monde* de Lambert, *les Principes* de Newton, la *Théorie de la Terre* et *les Epoques de la Nature* de Buffon, l'*Exposition du système céleste* de Laplace, etc. Il y avait aussi les *Questions naturelles* de Senèque, l'*Histoire naturelle* de Pline, Cicéron, Plutarque, Manilius, Virgile, Ovide, Hygin.

En 1727 il avait terminé les deux premiers chants de son poème ; l'Académie française en applaudit la lecture ; l'Académie des sciences s'associa Daru comme membre libre. Il eut juste le temps d'écrire les six chants qu'il avait projetés ; il n'y mit pas la dernière main.

Daru est très lisible ; qu'il trace l'histoire de l'astronomie, qu'il observe les taches du soleil ou qu'il nous montre les changements qui ont lieu dans les plaines du ciel, étoiles doubles et multiples, étoiles aux couleurs variables, astres qui s'éteignent, astres qui s'allument, on se laisse bercer au rythme de ses vers faciles et harmonieux :

C'est peu : le ciel connaît des étoiles changeantes
Dont l'éclat inconstant, mais toujours ramené,
Pâlit et se ranime en un temps ordonné.
La tête qui tomba sous les coups de Persée

1. Sur Daru 1767-1829) v. Lamartine : *Eloges de Daru*, dans les *Mémoires de l'Institut* ; Arnault et Jouy, *Biographie des Contemporains*, F. Didot, *Biographie générale*, Sainte-Beuve, *C. du L.* et la *Grande Encyclopédie*. En 1839, Ludovic Rohard, professeur de rhétorique à la Flèche, traduit l'*Astronomie* en vers latins !

Reprend après trois jours sa splendeur éclipsée.
Céphée, Antinoüs, l'Hydre, Léviathan,
La Lyre harmonieuse et le Cygne éclatant,
D'un pareil phénomène étonnent notre vue...

Son défaut est justement une élégance toujours soutenue, qui ne lui laisse ni émotion, ni fougue, ni enthousiasme. Tout son poème nous révèle les qualités d'un esprit aisé, poli, distingué, noble ; l'art antique s'y retrouve, dit Sainte-Beuve. Daru savait ce que cachaient de poésie les livres savants qui nourrirent ses veilles, mais il ne put l'en extraire vivante et palpitante : il n'a ni l'exaltation des romantiques, ni des poètes pessimistes « le tourment divin ».

Ainsi les poètes de l'école descriptive se sont tenus très au courant de la science astronomique. S'ils ont eu le tort de l'enseigner en vers, du moins ont-ils développé la matière poétique. Quelques-uns même, partis de données de l'observation et du calcul, laissant aller leur imagination, ont écrit plusieurs belles pages. Mais le ciel ne leur a pas suffi ; ils ont voulu tout connaître, ils ont suivi les savants dans toutes leurs démarches, ils ont demandé leurs secrets à la terre, à la vie, et bravement ils ont entrepris de grands poèmes en l'honneur de la science de leur temps, des *de Natura rerum*,

*
* *

Lebrun a longtemps porté dans sa tête son poème de *la Nature* sans avoir pu l'achever ; des fragments sont datés de 1760. Il avait alors trente et un ans. Il y reviendra de temps en temps, mais il l'abandonne durant son procès en divorce (1774-1781), « et il n'y a guère touché depuis »[(1)]. A l'exception du troisième chant, qui est presque entier, il n'a laissé que des fragments assez importants.

Lebrun ne comprend pas encore la poésie scientifique à la manière de Delille ou de Chênedollé, bien que sa pensée soit la même, aussi calme dans son inspiration, aussi dénuée de frissons métaphysiques. D'abord il n'a pas une idée très nette de son sujet. Sans doute il veut « allier Lucrèce et Newton »[(2)] et découvrir les secrets de l'univers ; mais il donne aussi au mot nature un sens plus restreint ; la nature est pour lui les guérets, les vallons, les bois, les rocs et les montagnes, et il se propose de chanter son influence sur la Sagesse (1er chant), sur la Liberté (2e chant), sur le Génie (3e chant), et sur l'Amour (4e chant). « L'un de ses premiers brouillons porte cet autre titre : *Les Avantages de la Campagne*, poème en quatre chants — que la vie champêtre rend la sagesse plus vraie, la liberté plus fière, le génie plus sublime et l'amour plus tendre ».

1. Lebrun : *Œuvres* publiées par Ginguené ; v. la préface ; et Palissot : *Œuvres*, VII, p. 306.
2. V. son *Exegi monumentum*.

Quand Lebrun aborde la science, il n'y cherche pas des développements abondants, complaisants, méticuleux ; il lance des traits rapides, intermittents, de vigueur inégale. Il abandonne ce qu'il désespère d'embellir. Il cherche à écrire ce qu'on appelait alors « de la poésie de style ». Il transporte dans son poème le procédé qui est à peine bon pour l'ode pindarique, autrefois recommandé par Boileau : « Souvent un beau désordre est un effet de l'art ». Le troisième chant est à peu près terminé ; quelle confusion y subsiste ! Aux couplets sur l'astronomie succèdent, au hasard, des vers sur les eaux, sur la voix du larynx, sur les esprits embaumés des fleurs, sur la lumière, sur l'algèbre appliquée à l'optique, et nous sommes conduits par ces sentiers sinueux jusqu'à l'homme des bois.

Lebrun est un aigle dont l'élan ne se soutient pas ; ses larges ailes sont rognées ; il les étend pour gagner les hauteurs, et il retombe sur le sol lourdement : son vol n'est que bonds et chutes. A moins qu'on ne préfère se le représenter tel que Fréron le peignait : « Monsieur Lebrun s'est frotté la tête, a dressé ses cheveux, froncé les sourcils, rongé ses doigts, ébranlé par des cris les solives de son plancher, et dans son enthousiasme qu'il a pris pour divin, a fait sortir de son cerveau rebelle... », disons pour être juste, deux ou trois vers heureux, à chaque fois suivis de vers médiocres. Il a de la hardiesse, mais ses moyens trahissent sa volonté. Ce qui vaut le mieux en lui, c'est l'esprit satirique, né en partie de son orgueil. Dans la poésie didactique comme dans l'ode, il est le poète de l'effort.

Quelques vers de lui sont dignes d'intérêt, par exemple ceux où il essaie de dire la grande loi du changement et de l'évolution :

Rien ne périt, tout change, et mourir c'est renaître.
Tous les corps sont liés dans la chaîne de l'Etre.
La nature partout se précède et se suit...
De l'homme aux animaux rapprochant la distance,
Voyez l'homme des bois lier leur existence.
Du corail incertain, né plante et minéral,
Revenez au polype, insecte végétal.
Sur l'insecte étonnant l'être se ramifie,
Et présente partout les germes de la vie.
De son corps divisé soudain réparateur,
Il renaît plus nombreux sous le fer destructeur.

Pour la première fois la poésie s'efforce de chanter l'épopée de la vie telle que la science moderne a pu la concevoir. Nous reconnaissons ici l'influence des travaux de Trembley et de Bonnet, qui s'affirmera dans *les Trois Règnes* de Delille.

Voici le grand maître de l'école descriptive : à lui allèrent tous les honneurs ; à lui s'adressent aujourd'hui toutes les railleries, car « bien peu de gens osent se compromettre jusqu'au point de ne pas

traiter Delille avec mépris »[1]. Ce traitement est-il mérité? Victor Hugo ne le pensait pas du poète descriptif; le lecteur qui s'aventure dans ses ouvrages, disait-il, éprouve plutôt un agréable étonnement; et nous qui négligeons l'auteur des *Georgiques*, des *Jardins*, de *la Pitié*, de *l'Enéide*, du *Paradis perdu* et même de *l'Homme des champs* et de *l'Imagination*, et qui ne regardons qu'à l'auteur des *Trois Règnes*, nous devons reconnaître la place importante qu'il occupe dans l'histoire de la poésie scientifique, et souvent son mérite personnel.

Tout concourait à faire des *Trois Règnes* (1808) la grande œuvre de l'époque. Ses huit chants forment en vérité deux poèmes juxtaposés[2], un poème des Eléments, la lumière et le feu, l'air, l'eau, la terre, et un poème à proprement dire des Règnes de la nature, minéral, végétal et animal, celui-ci remplissant deux chants. La physique, la chimie, la géologie, l'histoire naturelle y sont mises en vers; à toutes les expériences de laboratoire, à tous les minéraux, plantes et êtres collectionnés dans les cabinets, Delille ouvre généreusement une place, et analyser son poème et le commenter nécessiterait l'examen de toutes les connaissances scientifiques d'alors. Mais aussi quelle documentation! Toute une bibliothèque a été consultée par Delille : botanistes, Pline et Linné, Trembley, Erasme Darwin, Haller, les Jussieu, de Candolle; zoologistes, Buffon, Daubenton, Bonnet, Swammerdam, Réaumur, Geer, Spallanzani, Lyonnet; géologues, Buffon encore, Cuvier, Pallas, de Saussure; chimistes, Lavoisier, Scheele, Priestley, de Mairan, Rouelle, Macquer; physiciens, Newton, Duhamel du Monceau, de Mairan; voyageurs, de Saussure et Forster entre autres, voilà une liste en apparence ingrate, mais qui nous invite à rendre hommage au XVIII^e siècle, à ses abondants travaux, à son activité extraordinaire dans tous les domaines, liste qui nous permet aussi d'admirer cette érudition étonnante chez un lettré, qui fait de lui un homme bien digne d'un temps où les plus grands littérateurs sont ensemble des savants remarquables.

Ce n'est pas tout : les savants portent secours au poète; Libes, professeur à l'Ecole centrale, Lefèvre-Gineau, professeur de physique expérimentale au collège de France, et l'illustre Cuvier s'empressent d'annoter les *Trois Règnes*. Les événements politiques n'empêchent pas les éditions de s'enlever rapidement; il semble que ce soit l'œuvre, non seulement d'un homme, mais d'une génération.

---

1. E. Dupuy : *La Jeunesse des Romantiques*.

2. Delille a prêté sa défense au savant qui l'encouragea, M. Darcet. Cependant, même à la lecture, les deux parties laissent une impression différente : la première est plus scientifique, la seconde plus anecdotique et descriptive. Pour les nombreuses critiques adressées au poème, v. *Rapport sur les prix décennaux de la seconde classe de l'Institut*, 1808, et Bernard Jullien : *Histoire de la littérature à l'époque impériale.*

Malheureusement Delille avait de nombreux défauts : les uns tenaient à son époque, les autres lui étaient personnels, et ceux-ci fortifiaient ceux-là.

Il rejette avec dédain les systèmes audacieux ; il ne veut chanter que ce qui est du ressort de l'expérience et de l'observation ; il évitera même les domaines célestes, « où chaque astre est un point, et chaque point un monde » ; il restera sur la terre à contempler les jeux de la lumière et à les décrire ; car les révolutions qui ont bouleversé le globe ne le retiennent guère, et au sixième chant des *Trois Règnes* il renonce à exposer les différentes hypothèses :

> Je ne prends point parti dans tous ces grands débats ;
> Le poète raconte et ne discute pas.

Le plus grave reproche qu'il adresse à Lucrèce en l'immolant à Virgile est d'avoir abandonné les connaissances précises de son siècle pour expliquer chimériquement le système du monde : « Si au lieu d'avoir *perdu son temps* à composer son absurde univers... il eût exprimé ce qu'on savait alors de positif, nous aurions aujourd'hui le plaisir de comparer la pauvreté des connaissances anciennes avec la richesse des découvertes modernes ». Voilà de mauvaises dispositions pour lire Lucrèce.

En revanche il se connaît à égayer la science, et les gravures du livre de Nollet sont fort joliment commentées :

> Souvent sur l'isoloir une jeune beauté
> Se place, en rougissant, anxieuse et tremblante ;
> A peine elle a touché la baguette puissante,
> Autour d'elle le feu jaillit en longs éclairs,
> La flamme en jets brillants s'élance dans les airs,
> Se joue innocemment autour de sa parure,
> Glisse autour de son cou, baise sa chevelure ;
> La belle voit sans peur ces flammes sans courroux,
> Et dans le cercle entier répand un feu plus doux...

De là les « tableaux », coin du feu pendant l'hiver, villes d'eau, jeu de furet ou de raquette, peste, inondation, éruption volcanique ; les épisodes, l'armée de Cambyse égarée dans les sables de l'Asie, ou Musidore surprise au bain par son amant ; les lieux communs, leçon de vol à un jeune oiseau, chiens du mont Saint-Bernard ; les invocations, à Apollon, à Polymnie, à la Terre, à la Muse ; de là encore les énumérations, les épithètes, fidèles satellites des substantifs abstraits, les comparaisons ingénieuses. La comparaison est une aide précieuse à qui veut développer ; le moment est-il venu de chanter les volcans, grâce à elle comme tout est facile ! « Tel le feu secret des discordes civiles... Tel le volcan contre nous arme les éléments. Tel le superbe Encelade soulève le fardeau dont

il est opprimé... ou tel qu'un peuple ardent tout à coup révolté... tel et plus furieux le volcan effréné lutte contre le mont qui le tient enchaîné ».

Versificateur intrépide, un texte s'offre-t-il à Delille ? il le paraphrase. Dans un même chant, la Bible lui procure une description du cheval, Lucrèce un développement sur les variations de la voix chez les animaux, et Buffon l'aide à célébrer l'empire de l'Homme sur les autres êtres.

Mais à son secours il appelle surtout les grâces de son esprit. Il met la science en vers, ce qui ne l'empêche pas de se jouer à l'aise dans la mythologie, et de lui emprunter la matière dont il aiguisera des traits comme ceux-ci : au coin du feu, l'hiver, les jeunes gens apprennent à s'aimer :

Là, Vénus s'aperçoit qu'elle est chère à Vulcain.

Le salpêtre des caves sert à faire de la poudre :

J'ai vu Mars profaner les caveaux de Bacchus.

Ailleurs, le cygne amoureux

Prouve aux flots émus par son ardeur féconde
Que la mère d'Amour est la fille de l'onde.

L'homme de ces trouvailles n'en a pas moins déclaré que le moyen pour les Français d'échapper au reproche de frivolité était d'aborder la poésie didactique. Il n'a pas compris la poésie âpre et grandiose de Lucrèce ; il a versé dans l'ingéniosité et la fadeur. Le contraire était impossible : dans un monde resté spirituel malgré la Révolution, Delille est impardonnable d'exhiber trop d'esprit ; et ces fleurs aussitôt fanées n'exhalent plus qu'une odeur de poussière.

Cependant un certain nombre de pages méritent d'échapper à l'oubli : aussi bien le versificateur ne pouvait-il pas toujours infirmer l'idée scientifique, et devait-il parfois, malgré le faux goût et les fausses théories littéraires, en subir la force intime et poétique.

Déjà dans *l'Homme des champs* Delille avait été frappé des changements subis par la surface du globe ; il opposait les causes lentes aux causes violentes et aux cataclysmes :

Tout d'une cause lente annonce aux yeux l'ouvrage.

Il semblait prévoir la théorie de Lyell, dite des causes actuelles ; mais surtout il lui répugnait de recourir à tous ces grands ravages, qui passaient son imagination fleurie et souriante.

Il était aussi resté en contemplation devant un débris de marbre :

Quel riche monument ! de quelle grande histoire
Ses révolutions conservent la mémoire !
Composé de dépôts de l'empire animé,
Par la destruction ce marbre fut formé ;
Pour créer les débris dont les eaux le pétrirent,
De générations quelles foules périrent !...
L'histoire de ce grain est l'histoire du monde.

Nous réclamions une ode au granit ; voici l'hymne du marbre ; en vérité il y a là un noble départ, et le dernier vers est énergiquement synthétique. Par malheur, entre l'exorde et la conclusion la pensée est faible, languissante, elle est comme étranglée : et pourtant, ses notes en sont la preuve, Delille savait ce qu'il fallait faire : chanter ces milliards de milliards d'animaux à coquille nécessaires pour la formation des substances calcaires, débris d'une floraison de crustacés qui se perd aux profondeurs du passé.

Dans les *Trois Règnes*, son inspirateur principal est Pallas, esprit hardi, toujours prêt à adopter les idées nouvelles et à les provoquer. Ainsi que Bonnet de Genève, il rejetait la division arbitraire des êtres naturels en trois règnes ; il enseignait que les plantes ne forment qu'une des classes du règne organique, comme les quadrupèdes, les insectes, les poissons et les mollusques en forment d'autres. A la suite de son grand voyage en Sibérie (1768-1774), il lut à l'académie de Saint-Pétersbourg un mémoire qui eut un retentissement considérable et qui le plaça au rang des fondateurs de la géologie moderne. Il y formulait cette loi générale de la succession des trois ordres primitifs de montagnes, les granitiques au milieu, les schisteuses à leurs côtés, et les calcaires en dehors. Il s'élevait à des considérations plus hardies encore :

« Tout, dit-il, de ces flots élancés du midi
Parle au nord étonné ; de là toutes ces plantes,
Nourissons exilés des régions ardentes ;
Fouillez le sein des monts ; dans les schistes germains,
L'œil trouve de Ceylan les arbrisseaux empreints.
Joignez aux végétaux ces races animales
Des régions du sud familles colossales,
Ces grands rhinocéros, ces vastes éléphants,
Du midi dépeuplé gigantesques enfants,
En foule dans le nord plongés aux mêmes tombes,
Et du règne animal immenses hécatombes. (IV)

Lui-même en Sibérie, découverte alors presque incroyable, avait exhumé un rhinocéros gelé avec sa peau et sa chair, et il en concluait que les espèces de la zone torride actuelle avaient habité autrefois les régions septentrionales.

Une page du même chant est aussi consacrée à Cuvier, qui demande aux dépôts de la mer, aux entrailles des montagnes les secrets du passé, « les annales du globe et les fastes des mers », et qui d'un art puissant recompose ces ossements épars, et ressuscite les premiers habitants de la terre. L'éloge est beau, d'autant plus beau que Cuvier n'était pas encore l'auteur du *Discours sur les Révolutions de la surface du Globe* (1822).

Malheureusement le poète coupe court à cette inspiration ; nous l'avons entendu renoncer à ces systèmes orgueilleux qui voulaient reconstituer ce que les âges semblaient avoir à jamais enseveli. Aussi ne parle-t-il pas des hypothèses sur la formation de la terre, il ne s'inquiète pas de la querelle des Neptuniens, dont le principal représentant fut Werner (*Traité des Caractères des Minéraux*, 1774), et des Plutoniens, qui avaient pour chef Hutton (*Théorie de la Terre*, 1795) et Playfer (*Eclaircissements sur la théorie de la Terre de Hutton*, 1802). S'il fréquente l'histoire naturelle de Buffon et s'il en tire de nombreuses descriptions, il paraît ignorer *les Epoques de la Nature*. Il n'était pas le poète des genèses [1].

Encore et toujours Delille manque d'imagination et de sensibilité pour chanter la vie, mais il en devine la richesse poétique. Quelques vers lui suffisent pour signifier les deux hypothèses qui étaient en honneur dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, celle de l'emboîtement des germes (Leibnitz, Swammerdam), et celle de la dissémination. « La première suppose que les germes de tous les corps organisés d'une même espèce étaient enfermés les uns dans les autres, et se sont développés successivement. La seconde hypothèse répand ces germes partout, et suppose qu'ils ne parviennent à se développer que lorsqu'ils rencontrent des Matrices convenables ou des corps de même espèce, disposés à les retenir, à les fomenter et à les faire croître... En semant les germes de tous côtés, elle fait de l'air, de l'eau, de la terre et de tous les corps solides, de vastes et nombreux magasins, où la Nature a déposé ses principales richesses » [2]. Delille indique aussi la doctrine d'après laquelle le germe appartient au père, et la fécondation artificielle : [3]

L'un d'un style fleuri vantant ses molécules
Forme les corps vivants de minces corpuscules ;
L'autre sème dans l'eau, dans les champs, sur les mers,
Les germes destinés à peupler l'univers ;
L'autre veut que l'enfant ne doive qu'à son père

1. Avant Buffon Leibnitz avait donné une magnifique théorie de la Terre, que Delille a pu connaître (*Journal des Savants de Leipsig*, 1693), qui reparut en 1749 sous le titre de *Protogaea* (Goëtting) v. trad. franç. de Bertrand de Saint-Germain. Paris. 1859, in-8.

2. Bonnet : *Considération sur les êtres organisés* (t. v, page 83 de l'éd. de 1779) cp. p. 206.

3. Cp. Diderot : *Pensées philosophiques* ; et v. *Considérations sur les êtres organisés*, p. 94.

Son être déposé dans le sein de sa mère ;
Et l'autre, sans respect pour leurs tendres amours,
Des deux sexes unis rejette le concours.

Ces vers ne sont ni très clairs ni très poétiques, mais il est juste de reconnaître que Delille le premier a introduit dans le domaine de la poésie les questions complexes et obscures que commençait à examiner l'embryologie. Il devint l'écho de l'admiration où furent les savants à la suite des révélations apportées sur les polypes. Le chant VI, où Trembley, Darwin, Bonnet sont les guides principaux de Delille, ce chant est à lire tout entier ; pareils thèmes ne seront repris que bien plus tard, par Strada et par Richepin[1].

Delille s'attacha particulièrement à l'hypothèse de Bonnet, qui avait déjà été celle de Leibnitz, de Diderot et de Buffon. Tous les êtres naturels forment une seule chaîne, où les différentes classes sont comme autant d'anneaux si étroitement liés qu'il est impossible de fixer le point où chacune commence et finit. « Entre le degré le plus bas et le degré le plus élevé de la perfection corporelle et spirituelle, il est un monde presque infini de degrés intermédiaires. La suite de ces degrés compose la chaîne universelle. Elle unit tous les êtres, lie tous les mondes, embrasse toutes les sphères. Un seul être est en dehors de cette chaîne, et c'est celui qui l'a faite »[2]. Plus timide, Delille borne à la terre cette théorie, et à propos des polypes étudiés par Trembley, il nous montre comment, par des nuances imperceptibles, la nature s'élève graduellement du minéral au végétal et à l'animal :

Du règne minéral
Si je veux remonter au règne végétal,
Je vois entre eux les talcs et leurs lames fibreuses,
L'amiante allongeant ses membranes soyeuses....
La tendre sensitive, aux yeux surpris du sage,
Semble lier entr'eux par un plus doux passage
La race qui végète et l'empire animé ;
Le polype des eaux, prodige renommé,
Dont tantôt je peignais la tige renaissante,
Parut pour réunir l'animal à la plante.

---

1. Dans une nouvelle édition de son poème revue et augmentée, Dulard avait déjà célébré les polypes et leur merveilleuse multiplication. Fréron, dans *l'Année littéraire*, l'en avait félicité, 1759. Cette page a sa petite valeur historique. — Le Brun à son tour leur consacra quelques vers et il ébaucha le tableau de l'échelle des êtres. — Aussi après Dulard, après Le Brun et Delille, A. Bonvalot fera-t-il piteuse mine de retardataire, quand il s'exclamera, en 1836 :

Mais que vois-je ? ô surprise ! étonnant phénomène !
Premier hermaphrodite, insecte-végétal,
Le Polype, pareil à la plante-métal,
Des deux règnes divers rapproche les extrêmes....
En voyez-vous jaillir les Zoophytes divers ?
L'Eponge, le Corail, des nations de vers,
Le Mollusque effrayant, les nombreux amphibies,
Et sur terre et sur l'eau possesseurs de deux vies ?

Encore ces quelques vers sont-ils les seuls lisibles de son poème en quatre chants *la Nature*.

2. *Contemplation de la Nature*. 2e éd. (1769), t. I, p. 26.

Dans le monde vivant, combien d'autres anneaux
Joignent l'hôte des airs, de la terre et des eaux !
Le limaçon vêtu de sa frêle coquille
Des poissons écailleux rappelle la famille ;
Les lacs ont leurs oiseaux, la mer a ses serpents,
Et ses poissons ailés et ses poissons rampants ;
Quelques-uns, habitants de la terre et de l'onde,
Touchent à deux degrés de l'échelle du monde.
De l'autruche trottant sur ses pieds de chameau,
L'aileron emplumé la rejoint à l'oiseau ;
De l'écureuil volant la famille douteuse,
L'oreillard, déployant son aile membraneuse,
Joignent le quadrupède avec le peuple ailé :
Ainsi rien n'est tranchant, ainsi rien n'est mêlé,
Ainsi sont réunis sur cette échelle immense
Le degré qui finit et celui qui commence. (VIII)

Pour écrire cette page, — soigneusement annotée par Cuvier, — Delille avait sous les yeux le tableau de l'échelle des êtres naturels que Bonnet a placé en tête de ses œuvres complètes[1], et qui, à sa date, était une tentative audacieuse et nouvelle ; il avait lu aussi les lignes suivantes : « Les Bitumes, les Soufres lient les Terres aux Métaux. Les Vitriols unissent les Métaux aux Sels. Les Cristallisations tiennent aux Sels et aux Pierres. Les Amiantes, les Lithophytes forment une forte liaison entre les Pierres et les Plantes. Le Polype unit les Plantes aux Insectes. Le Ver à tuyau semble conduire les Insectes aux Coquillages. La Limace touche aux Coquillages et aux Reptiles. Le Serpent d'eau, l'Anguille forment un passage des Reptiles aux Poissons. Le Poisson Volant, la Macreuse sont les milieux entre les Poissons et les Oiseaux. La Chauve-Souris, l'Ecureuil volant enchaînent les Oiseaux avec les Quadrupèdes. Le Singe donne la main aux Quadrupèdes et à l'Homme ».[2]

Mais pourquoi Delille est-il seulement un sage ? Pourquoi n'est-il pas un poète au cœur ému, à l'imagination vivante et créatrice ? Patience, des poètes un jour feront de leur propre sensibilité l'aboutissement de la sensibilité progressive de tous ces êtres.

Il est maintenant permis de se prononcer sur la valeur du poème des *Trois Règnes*. Si on le considère à la façon des naturalistes comme le fruit du moment et du milieu, on reconnaîtra sans peine qu'il n'est pas d'œuvre pour mieux résumer l'esprit, les idées et les sentiments de toute une époque. Goût de la campagne, érotisme aimable, sensiblerie, passion des sciences physiques et naturelles, ce qui était chez Bernis, Saint-Lambert, Roucher, Chénier aussi bien que chez Parny et Berquin et Gentil-Bernard, tout cela se retrouve résumé et condensé dans les *Trois Règnes*.

---

1. *Œuvres*. Neufchâtel, 1779. Cp. ce tableau à celui de Lamarck, et aussi de Haeckel.
2. Ch. Bonnet : *Principes philosophiques*. T. XVII des Œuvres.

Delille ne pouvait pas être, il n'a pas même songé à être un Lucrèce. L'idée ne l'a jamais effleuré de bâtir un système du monde et de le célébrer en des vers immortels. Tout en se proposant de chanter l'air, le feu, la terre et l'eau, il n'a pas un souvenir pour les anciens philosophes-poètes, qui voyaient dans l'un de ces éléments le principe de toutes choses. Il met en vers dignes de l'Institut agronomique les expériences de Lavoisier, il n'a rien d'un Parménide, d'un Héraclite ou d'un Xénophane. Il n'a pas su très bien distinguer les grandes épopées du ciel, de l'infiniment petit, de la terre et de la vie. S'il aborda quelques-uns de ces thèmes, ce fut en passant, d'une manière superficielle, sans y pénétrer, sans discerner ce qu'ils contenaient de poésie profonde et humaine. Très souvent ennuyeux, quelquefois intéressant, toujours abondant et spirituel, il a été uniquement un poète descriptif, et à ce titre l'enchanteur de son temps. Il fut cependant un des fondateurs de la poésie scientifique, destinée à un avenir de plus en plus beau ; et par sa conscience, son dévouement à son œuvre et ses connaissances encyclopédiques, il reste un bel exemple aux poètes futurs.

Chênedollé n'a pas eu le succès de Delille ; à ses contemporains il a dû paraître comme un autre Delille à l'imagination moins gaie. au style plus tendu, au vers moins fluide. La monotonie est le vice principal du poème *le Génie de l'Homme* (1807). Les apostrophes variées, les interrogations servant à introduire quelque développement nouveau, les prétéritions, les tours identiques, les périphrases semées d'un main moins alerte que prodigue, les banalités, les faibles chevilles, les prosaïsmes, les impropriétés, les inversions qui rendent parfois la lecture hésitante, les épithètes insignifiantes, de pareils défauts sont très graves, ils sont si graves que Chênedollé n'est plus qu'un nom dans notre littérature, un nom presque oublié.

Pourtant il était doué de précieuses qualités poétiques. Sainte-Beuve cite avec raison quelques pages baignées de douces lueurs mélancoliques ; tel couplet à Phœbé, aux expressions un peu vieillies, un peu fanées, mais toujours aimables, forme un nocturne d'un charme si pénétrant qu'il n'est rien de mieux dans Thomson ni dans Ossian, ni même dans Apollonius et dans Virgile. Souvent aussi les vers de Chênedollé sont à la fois précis et imagés. Surtout il apporte deux qualités nouvelles, nécessaires pour donner à la poésie son prix, la gravité, que n'avait pas Delille, et le goût des idées synthétiques. Son poème est sévère, et il ne manque pas d'une certaine beauté d'ensemble un peu rigide et hautaine.

Ces qualités sont visibles surtout dans le deuxième chant, intitulé *La Terre et les Montagnes*. Chênedollé est très ému à la vue des Alpes ; il recommence l'ascension de Saussure dans un temps où il n'y avait pas de train électrique pour escalader le Mont-Blanc. Un fils sans doute du Vicaire savoyard, un vieillard chenu, sorte d'a-

nachorète retiré de la science et du monde, expose le système des Vulcaniens et des Neptuniens, celui de Buffon et celui de Saussure[1], sans d'ailleurs se prononcer. Les deux systèmes sont traduits en des vers où la difficulté est habilement vaincue ; l'un est simple, grandiose, l'autre, avec son triple appareil de roches granitiques, schisteuses et calcaires, est plus complexe et vise à plus de précision. Ces quelques pages de poésie didactique sont de bonne qualité : elles offrent un sens assez complet, et Chênedollé atteint son but, faire de la poésie la vulgarisatrice de la science.

Mais s'il est facile de commenter les vers de Chênedollé à l'aide de Buffon, s'il a bien extrait des *Epoques de la Nature* ce qui en était l'essentiel, outre qu'il est un peu hardi de renfermer en quelques centaines de vers un grand nombre de belles pages scientifiques, on ne retrouve plus chez lui la conviction, l'ardeur du savant dans la défense de son hypothèse, qui rappelle le zèle et l'enthousiasme de Lucrèce. Où donc est aussi la puissance d'imagination qui emporte Buffon dans l'immensité et qui lui permet de contempler notre monde aux premiers temps de sa formation ? Où sont allées les belles pages qui nous invitent pour un instant à nous figurer la surface actuelle du globe dépouillée de toutes ses mers, de toutes ses collines calcaires, de toute sa végétation et qui nous dessinent le squelette de la terre ? Rien qui dise toute cette création de coquillages, de plantes et d'animaux qui ont constitué les calcaires, et la page où Buffon donne un magnifique développement au vers de Lucrèce « *Crescendi magnum immissis certamen habenis* », cette page n'a pas inspiré le poète moderne. Rien non plus qui chante le heurt des vents et des flots, la terre fumante, la cohobation mille fois répétée et le bouillonnement continuel des eaux tombées et rejetées alternativement. La grande imagination de Buffon n'a pu incendier celle de Chênedollé : quelle froideur, quelle réserve chez le poète ! et chez le savant, quelle audace et quel feu !

Une fois seulement le poète a pris une petite revanche sur le savant. Il s'est reporté au mémoire intitulé *Recherches sur le refroidissement de la Terre et des Planètes ;* il y a lu qu'au temps où la chaleur de la terre sera devenue 1/25 de la température actuelle « toutes les matières fluides du globe seront gelées, et que ni l'eau, ni la sève, ni le sang ne pourront circuler » ; il nous peint alors notre terre, privée de chaleur, roulant dans l'espace, masse refroidie, obscure et sans vie :

---

1. Chênedollé ne nomme que de Saussure. Mais il suit de près la doctrine neptunienne d'Abraham Werner, dont les élèves Alex. de Humboldt et de Buch commençaient à faire parler d'eux, au temps où le poème fut écrit. Antérieurement Rouelle avait déjà regardé les montagnes comme autant de cristallisations particulières. Les *Observations* de Pallas *sur la formation des montagnes et le changement arrivé à notre globe* (1782) ont sans doute été lues aussi par Chênedollé.

Un éternel hiver, une éternelle nuit
Couvriront le tombeau du genre humain détruit ;
Et notre Terre en deuil, planète désolée,
Roulera dans les Cieux, de ses ombres voilée,
Sans que l'astre du monde, armé de tous ses feux,
Puisse un jour ranimer ces déserts ténébreux.

Les vers sont presque beaux ; nous pensons à Leconte de Lisle : mais ils restent trop didactiques, il leur manque l'accent convaincu et le frisson personnel. Elève de Rivarol, de Fontanes, de Klopstock, de Delille, Chênedollé est encore trop littérateur ; et il s'accomode trop aisément d'opinions toutes faites. Herschel prétend que le soleil n'est pas chaud par lui-même, qu'il se décompose lentement, à la manière des phosphores, et qu'il est entouré d'une atmosphère de nuages lumineux, résultat de la décomposition de cet astre. Cette hypothèse gène l'homme de lettres ; « elle diminuerait bien, dit-il, les idées de puissance et de majesté que l'on a coutume d'attacher au soleil ». Entre plusieurs hypothèses à peu près équivalentes, le poète a le droit incontestable de choisir celle qui plaît le mieux à son imagination et à son cœur. Mais attaché à cette fausse noblesse qui prédominait toujours dans le goût du temps, Chênedollé n'a pas deviné la poésie de cette hypothèse qui nous porte à imaginer, dans un lointain à la fois scientifique et poétique, la mort du soleil ; et l'on songe à quelqu'un qui reprendrait sur ces données nouvelles la mort du ciel toute biblique d'Agrippa d'Aubigné :

Le soleil vêt de noir le bel or de ses yeux ;
L'âme de tant de fleurs n'est plus épanouie ;
Il n'y a plus de vie au principe de vie...
La lune perd l'argent de son teint clair et blanc,
La lune tourne en haut son visage de sang ;
Toute étoile se meurt...

Ce poète, peut-être viendra-t-il...

Finalement, après un généreux effort pour penser, Chênedollé ferme les livres qui servent à sa documentation, Képler, Laplace, Buffon, de Saussure, Malte-Brun, Coxe, et il en revient à la conception simpliste d'un monde créé tout d'une pièce :

Le monde est d'un seul jet. Quand Dieu dit, à sa voix
Fleuves, montagnes, mers, tout parut à la fois.
Le monde eut en naissant des marches régulières.

Il renonce à expliquer pour décrire, il veut être lui aussi un descriptif, et dans la science ainsi que dans la géographie, il cherche moins des thèmes lyriques que des développements.

Aussi, quelle que soit l'originalité forte de Chênedollé, sa gravité, son goût des sommets et des hautes pensées, Delille et lui, c'est encore la même chose : des flots de la poésie descriptive la poésie scientifique n'a pas encore réussi à se dégager : on reconnait là deux éléments distincts, des pages qui veulent être des expositions scientifiques, et d'autres pages qui ne sont que du développement, et celles-ci, de beaucoup les plus nombreuses, submergent les autres et les noient.

Un poète, un vrai poète était-il capable d'échapper à tous les écueils des fausses théories, de fendre les vagues de la rhétorique et de la description, et d'apparaître, parmi les oubliés et les morts, — tel le Passeur de Verhaeren, — « le rameau vert entre les dents », le rameau de la vie ? En 1819, ceux qui lurent la première édition des œuvres d'André Chénier ont cru qu'il aurait été celui-là. Aujourd'hui encore les poètes qui tâchent à unir la force de la pensée et l'harmonie du verbe sont très favorables à l'auteur de l'*Hermès*. Faveur très méritée : car l'entreprise était grandiose, et encore nouvelle, puisque Lebrun n'avait pas su mener à bout son poème de *la Nature*, et qu'il s'agissait en deux œuvres étendues, l'*Hermès* et l'*Amérique*, d'écrire l'histoire de la Terre et l'histoire de l'Humanité.

Si nous réservons l'Invocation à la Nuit, que Chénier a très bien pu composer d'abord pour l'*Hermès* et transporter ensuite dans l'*Amérique* (1), ce dernier poème, dont nous ignorons le plan et le nombre de chants, et qui eût compté environ vingt mille vers, ne nous intéresse pas directement : il aurait été tout historique et géographique. Mais nous userons au besoin de cette ébauche pour éclairer cette autre ébauche qu'est l'*Hermès*.

En vérité dans l'état où ce poème est resté, et malgré les lueurs dont on l'entoure, il est difficile d'en établir la juste valeur. Cependant, sur le plan, sur les connaissances scientifiques d'André Chénier, sur ses procédés d'art, son style et sa langue, il n'est pas interdit, il est même possible de se créer une opinion approximative.

Les uns, Sainte-Beuve, Gabriel de Chénier, Dimoff, donnent au poème trois chants (2). Becq de Fouquières a émis l'avis qu'il avait primitivement quatre chants : plus tard, du quatrième, sans cesse accru, disproportionné au reste, le poète aurait fait l'*Amérique*. Faguet bâtit un plan très séduisant, mais il adopte une division arbitraire en cinq chants (3).

Il est nécessaire de s'en rapporter à Chénier lui-même, et de travailler sur les indications trop rapides qu'il nous a laissées. Bien

---

1. Ou bien aurait-elle trouvé place dans un poème de peu d'étendue, *l'Astronomie*, adressé à Bailly. V. édit. G. de Chénier et edit. Dimoff.
2. V. Dimoff, *Œuvres* de Chénier. t. 2. introd.
3. V. *Revue des Cours et Conférences*, 19 janv. 1903.

qu'il soit toujours possible de soulever des discussions de détail, le plan du dernier éditeur, qui concorde d'ailleurs en partie avec celui qui fut adopté par Gabriel de Chénier, est simple, clair et très acceptable.

*Prologue.*

Dans nos vastes cités, par le sort partagés,
Sous deux injustes lois les Hommes sont rangés, etc.
Moi, je me plus toujours, client de la nature,
A voir son opulence et bienfaisante et pure, etc.

*Chant I.*

1°. Système de la Terre. La Matière et ses Lois.
2°. Formation et bouleversements primitifs du globe.
3°. Naissance des Espèces. Les Saisons.

*Chant II.*

1°. Préface ; quelques vers seulement ont été écrits par Chénier :

Ridé, le front blanchi, dans notre tête antique
S'éteindra cette flamme ardente et poétique, etc.

2°. L'Homme. Mécanisme de ses Sens et de son Esprit.
3°. Origine des Religions. Les Superstitions primitives et la crainte de la mort.
4°. Naissance des Sociétés. Premières inventions et premières lois.

*Chant III.*

1°. Les Sociétés policées. Politique. Morale.
2°. Invention des Sciences. Système astronomique du Monde.
3°. Rêveries sur l'avenir. La Paix universelle.

*Conclusion :*

O mon fils, mon Hermès, ma plus belle espérance, etc.

De Chénier ou non, ce plan a l'inconvénient de couper en deux le développement régulier de l'humanité, car il eût été parlé dans un chant de la naissance des Sociétés et de leurs premiers progrès, et dans le chant suivant des Sociétés policées.

Relèvent directement de la poésie scientifique le premier chant et une partie du troisième. Or les indications les plus nombreuses que nous possédons sont relatives aux parties du poème qui devaient être philosophiques, morales ou politiques. Locke, Condillac, Voltaire, Rousseau y auraient eu fréquemment la parole. L'*Essai sur l'Entendement humain*, le *Traité des Sensations*, l'*Essai sur les Mœurs*, et *le Contrat social* eussent été paraphrasés très souvent. Au-dessus de tous ceux-là, Lucrèce restait le modèle, le maître, l'ancêtre.

Unissant ainsi la philosophie de Lucrèce à celle du XVIII^e siècle, Chénier aurait-il eu le sens religieux ? Aurait-il su interpréter les sentiments issus du cœur, qui souvent contrarient la raison ? On est porté d'abord à en douter. Cependant le poème de l'*Amérique* nous fournit des indications précieuses qui dissipent en partie notre peur. Chénier se proposait, par la bouche d'un prédicateur au Brésil, de peindre la mort du Messie... la Terre tremblante... les tombeaux ouverts la nuit... l'antique Nuit, la mère du Chaos... celle à qui appartenait le monde avant que la terre fût créée... toutes les sphères pleurant la mort de leur créateur... Avant Châteaubriand il songeait à décrire la Messe dite par un prêtre vertueux, les processions des moines aux robes de différentes couleurs, les cérémonies de l'Eglise : « parmi les cérémonies qu'il faut peindre, ne pas oublier les Cendres... et, *aperite portas, principes, vestras*... et les Rogations... et les enterrements..., baptême..., viatique, extrême-onction... » Même le merveilleux chrétien ne lui aurait pas répugné, et voici Dieu qui s'avance pour parler, tandis que « des anges courent en foule aux planètes qui leur sont confiées, s'opposent à leur mouvement et les arrêtent dans leur course... Tout l'univers est immobile... »

Assurément l'esprit philosophique chez lui domine, et il dit, au contraire de Châteaubriand, au sujet de plusieurs histoires du *Nouveau Testament*, que « toutes ces *fables* ont leur prix sans valoir peut-être celles d'Homère ». Mais en même temps, l'intelligence claire et juste, qui sut échapper à l'entraînement démagogique et qui en flétrit les excès, aurait su fuir aussi l'anticléricalisme ignare et grossier. Dur aux superstitions, André Chénier n'eût pas méconnu la valeur morale des religions, leur action civilisatrice et leur poésie.

Si nous sommes assez bien renseignés sur la philosophie, la morale et la politique de l'*Hermès*, il nous est beaucoup plus difficile de reconnaître quelle en eût été la valeur scientifique, et quels savants Chénier eût choisis pour guides.

Il aurait rejeté les hypothèses trop vastes ; en cela du moins il n'aurait pas suivi l'exemple de Lucrèce ; il écrit dans son plan : « Système de la Terre, et *non du Monde* ». Tout poète qu'il est, il tient donc pour suspects les édifices audacieux de l'imagination.

Les notes destinées au premier chant de l'*Hermès* ne nomment pas Buffon. Rien non plus relativement aux époques de la terre. Mais une note de l'*Amérique* nous avertit que Chénier aurait suivi Buffon : « J'éviterai de revenir sur les choses que j'aurai prouvées dans l'*Hermès*. Ainsi ayant tâché d'établir le système du nord et du refroidissement de la terre dans ce dernier ouvrage, je n'en parlerai *in* Amér. que comme d'une chose connue ». C'est à peu près la seule indication que nous possédions sur le système de la terre. Comment le poète aurait-il usé du savant ? Buffon dans les *Preuves*

*de la Théorie de la Terre*, article XVI, apporte une explication des volcans très raisonnable et qui fut longtemps en faveur : « Il se trouve dans une montagne des veines de soufre, de bitume, et d'autres matières inflammables ; il s'y trouve en même temps des minéraux, des pyrites qui peuvent fermenter et qui fermentent en effet toutes les fois qu'elles sont exposées à l'air ou à l'humidité... le feu s'y met et cause une explosion proportionnée à la quantité des matières enflammées ». André Chénier, lui, reste dans le vague : « Ces mers allant remplir des vallées où paissent les troupeaux et baigner des côtes nouvelles, y allument des volcans et les éteignent aux lieux d'où elles se retirent ».

André Chénier se serait-il préoccupé de la question des origines de la vie, qui avait tourmenté de Maillet, Robinet, Diderot et tant d'autres ? de la chaîne des êtres et de l'écoulement d'une espèce dans une autre espèce ? Nous devinons seulement qu'il aurait emprunté à Buffon sa *Théorie de la reproduction en général*. De même qu'un cube de sel peut se résoudre en cubes de plus en plus petits, et que les derniers éléments sont encore des cubes, de même il paraît « vraisemblable qu'il existe réellement dans la nature une infinité de petits êtres organisés, semblables en tout aux grands êtres organisés qui figurent dans le monde ; que ces petits êtres organisés sont composés de parties organiques vivantes qui sont communes aux animaux et aux végétaux ; que ces parties organiques sont des parties primitives et incorruptibles, que l'assemblage de ces parties forme à nos yeux des êtres organisés, et que par conséquent la reproduction ou la génération n'est qu'un changement de forme qui se fait et s'opère par la seule addition de ces parties semblables, comme la destruction de l'être organisé se fait par la division de ces mêmes parties ». Nous reconnaissons les *atomes de vie*, les *semences premières* et les *organes vivants, secrets* d'André Chénier, mais ses notes ici encore sont à peine des indications ; et nous nous demandons si elles n'ont pas été jetées à la hâte, et même s'il est bon de se fier à tous les mots que nous lisons [1]. A. Chénier ne parle pas du *moule intérieur*, — autrement dit l'hérédité des formes — que, d'après Buffon, travaillent à remplir ces petits êtres organisés semblables aux grands [2].

Sur ce qui nous intéresse particulièrement en cette étude, sur le profit que Chénier eût tiré de la science de son temps, nous ne savons à peu près rien. Nous ne pouvons que relever un beau vers, un seul beau vers,

L'Océan éternel où bouillonne la vie,

---

1. Bien qu'on lise dans le manuscrit : « les organes vivants, secrets, meuvent les végétaux, les *minéraux* et tout », peut-être A. Chénier voulait-il dire les animaux.
2. Buffon : *Histoire générale des animaux :* de la nutrition et du développement.

et concevoir une crainte, qu'André Chénier trop souvent ne fût resté obscur. Le long passage consacré à l'invention de l'écriture a suscité en nous cette appréhension ; il est touffu, maladroit, embarrassé ; il trahit l'effort ; à peine la pensée réussit-elle à percer.

Mais touchant quelques procédés de développement, le style et la langue du poète, nous avons de quoi étayer un jugement. Toutes sortes de mécaniques ingénieuses auraient été mises en jeu dans l'*Hermès*. Nous sommes sûrs qu'un sage magicien, comme Pythagore dans Ovide, ayant passé par plusieurs métempsychoses, aurait montré allégoriquement l'histoire de l'espèce humaine. Mais c'est dans le poème de *l'Amérique* que l'arsenal est au complet : épisodes, portraits, discours de personnages vivants, grands hommes évoqués, prophéties, êtres surnaturels, inventions « dans le goût du bouclier d'Achille et d'Enée », il est à croire que plusieurs de ces procédés auraient été employés dans l'*Hermès*. Pour *l'Amérique*, André Chénier se proposait même de fabriquer une sorte de mythologie probable et poétique : « Il ne sera pas mal, dit-il, que le poète raconte allégoriquement quelque part l'histoire physique du tonnerre. Dieu le forme dans les nuages... Les anges ou ministres amassent les vapeurs et exhalaisons de la terre. Cela est *épique* et fournit de *grandes images* ». André Chénier est ici le précurseur d'Esménard et de Népomucène Lemercier. L'*Amérique* et l'*Hermès* devaient être de modernes épopées.

Chénier dans ses notes se montre très préoccupé de ses comparaisons, il en tient un certain nombre en réserve, esquissées ou rédigées. Quelques-unes sont fortes ; telle « la terre représentée sous l'emblème d'un grand animal, qui vit, se meut, est sujet à des changements, des révolutions, des fièvres, des dérangements dans la circulation du sang ». La plupart sont ingénieuses et dans le goût alexandrin.

Autre soin constant, celui des pages à imiter. André Chénier prône souvent en poésie le procédé de l'innutrition ; mais sans cesse il a recours à l'imitation directe ; et dans un fragment intitulé *je veux qu'on imite les anciens*, au moment même où il nous recommande de nous nourrir des anciens, pour produire à notre tour une œuvre originale, il paraphrase élégamment quelques vers d'Oppien.

Il est téméraire d'affirmer que dans le poème de l'*Invention*, préface de l'*Hermès*, Chénier « rompt brusquement avec la tradition qu'il avait suivie jusqu'alors » et qu'il est désormais « très moderne »[1]. Jamais il n'a répudié l'imitation des anciens, ni ce qu'il appelle *presque traduire*. Sa doctrine de l'*Invention* non seulement n'est pas très claire, mais elle est inquiétante. Il faut ramas-

1. Faguet. *Cours et Conférences*, 1903. V. l'opinion contraire d'E. Egger : *Etude sur l'Hermes* d'A. Chénier ; (*Revue des cours littéraires*, 1867-1868).

ser, dit-il, en une synthèse ingénieuse les traits que la nature a disséminés en différents objets, agir comme le peintre Xeuxis. — Oui, mais l'œuvre ne manquera-t-elle pas d'unité et de vie ? S'il ne doit pas imiter servilement, l'art n'est pas non plus une construction tout artificielle, et le vrai peintre de portraits choisira dans son modèle le trait caractéristique, c'est-à-dire ce qui vit, ce qui parle, pour le mettre en relief et créer à son tour. Chénier aurait plutôt bâti une construction artificielle qu'il n'aurait animé d'un souffle puissant un *de natura rerum*. Nous ne doutons pas de l'adresse savante et subtile avec laquelle les imitations seraient entrées dans son tissu poétique ; mais l'imitation est dangereuse si elle est prodiguée.

Son goût délicat l'invitait aussi à rechercher le morceau d'apparat. Là encore est un danger : si le reste du poème n'était que pour servir de cadre à ces morceaux choisis ? Comparaisons, imitations, recherche du morceau d'apparat, tous ces procédés sont ceux d'un classique qui incline délicieusement à l'alexandrinisme.

Pour le détail du style nous relevons d'abord le redoublement des substantifs, adjectifs ou verbes. Un seul fragment, le prologue, compte neuf exemples de ces redoublements. Fréquemment, ces substantifs, adjectifs ou verbes, à l'imitation du grec, sont précédés tous deux de la conjonction *et* :

Son esprit en torrent et s'élance et bouillonne.

Voici encore l'inversion, souvent malheureuse :

Là je vais dans mon sein méditant à loisir
Des chants à faire entendre aux siècles à venir...

la périphrase ingénieuse, qnelquefois obscure :

Sur la feuille d'Egypte ou sur la peau ductile,
Même un jour sur le dos d'un albâtre docile,
Au fond des eaux formé des dépouilles du lin,
Une main éloquente, avec cet art divin,
Tient, fait voir l'invisible et rapide pensée....

le mauvais goût du XVIII<sup>e</sup> siècle :

Les pleurs des malheureux n'ont point teint ces lambris...

des inventions chimériques :

Souvent mon vol armé des ailes de Buffon
Franchit avec Lucrèce au flambeau de Newton
La ceinture d'azur sur le globe étendue.

Mais à certains moments il aurait retrouvé tous ses avantages. Soit qu'il eût traité des superstions, soit qu'il eût plaint l'humanité

plongée dans les ténèbres, le développement aurait été abondant facile, l'expression élégante, souvent précise et forte. Nous en avons pour preuve les vers où le poète célèbre les grands bienfaiteurs de l'humanité ; la conviction est profonde, les mots coulent de source, la voix est chaude et oratoire, quelques maximes éclatent en vers définitifs.

Parfois même l'enthousiasme eût soulevé le poète et l'eût emporté très haut. L'invocation à la Nuit compte parmi les plus belles pages de notre poésie :

Muse, muse nocturne, apporte-moi ma lyre !

La muse obéit, elle s'élance dans l'espace, elle s'attache aux cheveux de la comète, elle entraîne le poète lui-même dans la ronde des soleils ; et déjà l'esprit humain commence le beau voyage que poursuivront à leur tour les héros de Sully-Prudhomme, Faustus et Stella :

Me voici sur les feux que le langage humain
Nomme Cassiopée, et l'Ourse et le Dauphin ;
Maintenant la Couronne autour de moi s'embrase ;
Ici l'Aigle et le Cygne et la Lyre et Pégase,
Et voici que plus loin le Serpent tortueux
Noue autour de mes pas ses anneaux lumineux.

André Chénier possédait ce qui manquait à la plupart de ses contemporains, à Delille en particutier, et ce qui n'était pas inconnu à Lebrun, l'enthousiasme.

Voilà tout ce que nous pouvons dire de l'*Hermès*. Si quelques vers du Prologue signifient l'attraction universelle, et si l'invocation à la Nuit est une belle page astronomique, en vérité nous ne possédons pas d'échantillon complet de la poésie scientifique d'André Chénier. Nous serions curieux de savoir comment il aurait chanté les jeux des atomes ou l'origine de la Terre, comment il nous aurait « exposé le système du monde selon la science la plus avancée », et dans quels termes il nous aurait dit que la vie est partout, même chez les minéraux. Mais il s'est préoccupé d'abord des ornements de son œuvre, de sa forme artistique, et il n'en avait étudié qu'insuffisamment le fond, à l'époque où il fut mis à mort. « *Telle et telle* cause agite la mer, secoue la terre, ouvre les cratères des volcans », dit André Chénier : les causes étaient encore à trouver et à étudier. La préparation littéraire, d'ailleurs incomplète, voilà tout ce que nous possédons ; et nous pensons qu'en ce genre de poésie la préparation scientifique doit aller la première.

Il est hors de doute qu'André Chénier n'eût pas renouvelé la poésie scientifique, qu'il fût resté un classique et même un alexandrin ; il aurait été le plus beau fleuron de l'école descriptive et didactique ; et quand nous nous plaisons à le supposer échappé à la Terreur, que d'oripeaux antiques n'évoquons-nous pas aussitôt,

mais que de beaux vers modernes ne croyons-nous pas entendre sonner ! combien de doutes sentons-nous s'élever en nous, mais aussi que d'espoirs !

* * *

Déjà André Chénier songeait à échapper, par des fictions ingénieuses, à l'ennui de la description et des vers didactiques. Au commencement du XIX^e siècle, au temps où l'épopée est dans les gestes des hommes, les Luce de Lancival, les Parseval de Grandmaison, les Viennet et les Briffaut reviennent au genre suranné dont *la Henriade* toujours rééditée était demeurée le modèle. Ces intentions épiques agissent sur la poésie scientifique, et les résultats ne se laissent pas attendre.

Les uns ne considèrent plus la science que dans ses victoires sur les éléments, dans ses applications, et si le développement reste didactique, il est plus historique que scientifique. Entre autres sujets la navigation les attire. Dès 1729, l'Académie donnait pour sujet de poésie *les Progrès de la Navigation et la Protection de Louis le Grand* ; La Harpe [1] et Lemierre, pour ne citer qu'eux, avaient célébré l'audace de l'homme qui se confie à un frêle esquif, et le rétablissement de la marine française. En 1781, un nommé Grée compose tout un mauvais poème, *la Navigation*, aussi parfaitement inconnu que sa personne. Mais il est tout pardonné, si l'anecdote dédaigneusement contée par Esménard est vraie, et s'il n'a écrit que pour conquérir l'alliance d'un vieux capitaine de vaisseau, père d'une demoiselle aimable et riche. De 1778 environ à 1810, les circonstances étaient favorables ; les savants dressaient le tableau des vents, des marées et des courants [2] ; les poètes demandaient

> Que toutes nos forêts, en vaisseaux transformées,
> Fassent gémir les mers, sous leur poids opprimées [3] ;

la marine française se relevait, subissait des désastres, se rétablissait encore, et cependant ne cessait d'écrire dans son livre des pages d'autant plus glorieuses que ses défaites étaient plus éclatantes. Aussi, désireux d'être le grand poète des temps nouveaux, Esménard écrit-il en huit chants l'histoire de la navigation ancienne et moderne (1805) [4]. Ses maîtres sont don Alonzo d'Ercilla, auteur de l'*Araucana*, et principalement Le Camoëns. A des imitations des *Lusiades* s'ajoutent de nombreux souvenirs de Virgile,

---

1. L'Académie couronne en 1773 l'ode de la Harpe sur *la Navigation*.
2. V. Romme : *La Science de l'Homme de mer*, 1800, et le *Tableau des Vents, des Marées et des Courants*, 1805.
3. Grée, *la Navigation*.
4. V. *Almanach des Muses*, 1806, p. 268.

de Voltaire, de Gesner, de Roucher. Son poème est le domaine des « fictions ingénieuses ». Là où nous attendons de la science, nous trouvons des allégories, des apparitions, des épisodes : au pôle habite un géant énorme et cruel. Un jour une nymphe s'y égare pour sauver un navire que le géant s'apprête à abîmer. Le châtiment est double : le navire échappe aux glaces du pôle, mais il se brise non loin de Parthénope, et la nymphe, enfermée dans l'aimant, « vit au sein d'une pierre inconnue aux mortels ». Seul le pilote survit au naufrage, et il emporte dans Amalfi la pierre où la nymphe est captive :

et depuis ce moment
Par une injuste loi vainement opprimée,
La nymphe respirant sous la pierre animée,
Fidèle à son instinct, guide encor les vaisseaux.

Voilà ce que devient le magnétisme dans les vers d'Esménard. Admirons en passant la belle attitude de Laplace « une main sur les flots et l'autre dans les cieux ». Pourquoi donc ce versificateur s'est-il montré si hautain à l'égard de Grée ? Comme les odes en l'honneur de l'histoire naturelle, ces misérables poèmes, il nous faut les remettre dans l'atmosphère où ils sont éclos, lourde de science encore neuve, chaude de bravoure, et peut-être ainsi parviennent-ils à s'animer un instant, pour retomber dans leur poussière immobile.

D'autres poètes, ayant à traiter des sujets comme la Création et la Fin de l'Homme, se détournent vers la fantaisie, quand la science pouvait renouveler leur inspiration ; ils prennent pour maîtres Milton, Le Camoëns ou Klopstock, au lieu de Buffon ou Laplace, et ils écrivent des poèmes mythiques.

Ainsi agit Vernes le fils, qui, dans son poème en six chants, *la Création ou les premiers fastes de l'Homme et de la Nature* (1804), nous promet de chanter « la Déicée, l'œuvre de Dieu ou la Création... l'acte même », et qui consacre à l'origine de l'homme un demi-vers ! « Dieu parle, l'Homme vit », nous ramenant ainsi à Perrault et au poème tout mosaïque qu'il lut à l'Académie en 1693, *la Création*.

Ainsi agit Grainville, et c'est bien regrettable ; car il était doué[1]. Il fit paraître son poème *le Dernier Homme* en 1805, sans avoir eu le temps de l'écrire en vers ; la même année, poussé par la misère, il se jetait dans la Somme. D'abord ignorée, l'œuvre fut bientôt mise par le chevalier Croft au-dessus de l'*Iliade* et du *Paradis Perdu*, et Nodier la révéla au public français. De 1814 à

3. V. aussi *l'Univers*, poème en prose en 12 chants, de Boiste, 1801.

1818 Creuzé de Lesser la traduisit, plutôt mal que bien, en alexandrins ; mais il ne publia son travail qu'en 1831 [1].

Le poème s'ouvrait tout grand à la science, à ses hypothèses, à ses visions : la mort de la lune, le refroidissement du soleil, la décadence de la terre, la disparition de la vie, la conflagration finale, quels thèmes s'offraient au poète ! Soixante ans plus tard le pessimisme scientifique aurait donné à l'œuvre une couleur plus sévère et une valeur philosophique qu'elle n'a pas. Sous l'influence de Milton, de Masenius, de Klopstock, de Young, Grainville n'a su qu'embarrasser son sujet — Omégare, le dernier homme, à la recherche de la seule femme féconde, Sydérie — de personnages épisodiques, de récits enchevêtrés et d'inventions ennuyeuses.

La palme dans le genre épico-didactique revient à Népomucène Lemercier. Avoir été un caractère indépendant, aussi bien à l'égard des Jacobins que de Napoléon et des Bourbons, avoir joui des amitiés les plus solides et les plus illustres, écrit une des meilleures tragédies classiques du XVIII^e siècle, *Agamennon,* formulé les règles de la « comédie historique » et donné le premier drame romantique, *Pinto* (1800) ; s'être essayé avec succès dans tous les genres, épopée, théâtre, satire, poésie légère, critique, roman ; avoir conçu toutes les audaces et « semé les idées neuves avec profusion », inquiété l'autorité et ameuté l'opinion publique, produit une œuvre presque aussi considérable que celle d'Alexandre Dumas ou de V. Hugo, — et n'avoir pas même laissé un nom dans la littérature, telle fut la destinée de Népomucène Lemercier, et elle n'est pas méritée.

L'œuvre préférée de Népomucène Lemercier fut *l'Atlantiade* (1812). Il a toujours eu un goût très vif pour les sciences, qui remonte, dit-il, à 1783, quand, âgé de douze ans, il assiste à l'ascension de l'aérostat de M. Charles. Dès lors il est simultanément entraîné vers les lettres et vers les sciences, et de bonne heure il rêve d'unir les unes et les autres dans un poème de conception originale. « Le dernier de mes travaux, dit-il, est le premier que j'aie conçu ». Sous l'Empire il cultive sérieusement les sciences : il se lie avec Lagrange, Laplace, J. Fourier, Arago ; Humboldt lui écrit. Le jour il lit les livres des savants : astronomie, physique, chimie, anatomie, physiologie pour lui n'ont plus de secrets. Il fréquente les laboratoires ; il prend soigneusement des notes au cours de chimie de Thénard. Sous Dupuytren il travaille la médecine, la chirurgie, sans consentir à disséquer des êtres encore vivants [2]. La nuit il compose. Mais il a deux ennemis terribles : « La fatigue des spéculations exactes accablait souvent ma pensée,

1. Sur Grainville, v. *Revue de Paris,* 8 février 18:5.
2. V. M. Souriau : *Népomucène Lemercier et ses correspondants* : et *Almanach des Muses,* 1814, p. 279.

épuisait en mon esprit l'ardeur qui exalte la verve, me rendait momentanément incapable de concevoir des images... L'analyse ne tendait qu'à dépouiller mes illusions de leur prestige, en décomposant pièce à pièce les dehors qui avaient charmé mes yeux fascinés ». Songez aussi qu'il était à demi paralysé. Et vraiment, quand on lit *l'Atlantiade*, on est frappé du nombre et de la précision de ses connaissances ; il est évident que son sujet, si savant et si complexe, lui est familier.

Aussi bien ne lui fallait-il pas se contenter de notions vagues ou superficielles pour bâtir son œuvre, caduque sans doute, mais si originale.

A l'époque où il écrit, les interprétations naturelles de la mythologie grecque étaient très à la mode en Allemagne et en France. Sous les fables on s'ingéniait à retrouver la physique des anciens. Le mythe de Proserpine ne déguisait-il pas le phénomène de la germination des blés ? Les anciens ont créé des allégories qui correspondaient à l'état de leurs connaissances. Pour répandre la science ils l'ont parée des voiles brillants de l'imagination. Or la physique des anciens aujourd'hui n'est plus acceptable, et du même coup leurs mythes ont perdu toute valeur. Façonnons donc de nouveaux mythes, qui soient d'accord avec les données de la science moderne, et qui possèdent le charme des fables anciennes. Le syllogisme est parfait : c'est une mythologie nouvelle qui est à constituer de toutes pièces, ni plus, ni moins ; et Lemercier à *l'Atlantiade* donne bravement comme sous-titre : *Théogonie newtonienne*.

Il ne chante plus directement la physique moderne ; mais après avoir contemplé la nature, il « rebâtit sur elle un édifice emblématique en tout conforme à ses vrais phénomènes » ; il revêt le vrai de l'idéal, « l'abstrait de rapports sensibles, et le simple de l'extraordinaire » ; il invente tout un monde d'êtres allégoriques et il les actionne de telle sorte que, derrière leurs actes, nous retrouvons des phénomènes tels que les révèle la physique.

Déjà Grée nous avait parlé des amours d'Hercule et de Pyrène ; Esménard nous avait conté le mythe de la nymphe marine enfermée dans l'aimant ; Delille avait personnifié l'Aurore, et l'avait mêlée à un semblant d'action. Malgré les affirmations de Lemercier, sa méthode n'est donc pas aussi nouvelle qu'il le prétend[1]. Mais ce qui chez Esménard ou Delille n'était qu'un accident devient pour lui un procédé raisonné et constant.

---

1. Autrefois Desmarets avait écrit pour Richelieu un poème allégorique, *les Amours du Compas et de la Règle, et ceux du Soleil et de l'Ombre*, où le Compas disait à la Règle que d'eux sortirait la belle Architecture. Mais ce n'était là qu'un jeu de bel-esprit. Qu'on en juge :

> Il l'aborde, et rempli d'une noble assurance,
> Tournant la jambe en arc lui fait la révérence.
> Pour rendre le salut à ce grotesque amant,
> La Règle ne daigna se courber seulement.

V. *Recueil des plus belles pièces des Poètes français de Villon jusqu'à Bensérade*, t. IV.

Spontanément il s'est adressé une objection redoutable ; quand la vérité toute nue est si belle, pourquoi jeter sur elle les oripeaux de l'allégorie? Pourquoi chercher à « ennoblir » des sujets qui d'eux-mêmes sont graves et émouvants? Il répond très mal en disant que les fictions par lui créées sont claires sans être superficielles. A notre tour nous élèverons une seconde objection : les mythes, pour les anciens, n'étaient pas de simples jeux de l'imagination ; ils formaient les cadres de leur pensée, qui vivait de ces mythes, et qui se mouvait pour ainsi dire en eux. Mais la théogonie que vous allez bâtir, ô poète moderne, tout ce merveilleux scientifique, ne sera jamais que la création personnelle et fantaisiste d'un écrivain ; elle n'aura d'autre intérêt que celui de la curiosité, à condition toutefois que vous fassiez preuve d'ingéniosité. Cette construction sera fragile comme la bulle de savon qui reluit un moment des couleurs du prisme, et qui crève. On ne fabrique pas arbitrairement une théogonie.

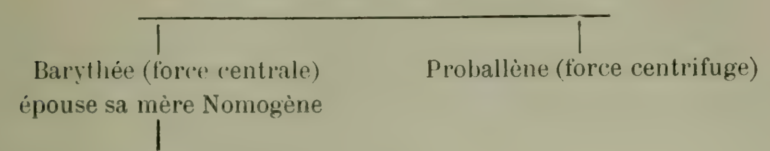
Telle fut la grande erreur commise par Lemercier, et la première conséquence en a été le singulier sujet du poème. Les Atlantes, peuples du pôle, jadis éclairé, quand l'écliptique était perpendiculaire à l'équateur, sont forcés de « descendre » vers les zones échauffées, et ils viennent avec leur religion mythologique. Ils abordent dans l'île Eugée, où vivent les Symphytes, peuple vertueux, innocent, n'ayant d'autre culte que celui des divinités représentatives des propriétés de la nature. Nous assistons à la lutte des sciences et des erreurs fabuleuses. Malgré leur vertu et leur courage, malgré les tonnerres que le dieu Pyrotone forge pour Hypérandre et Néon, les Symphytes sont vaincus, et leur doctrine s'est perdue jusqu'à nous. Mais pour châtier les Atlantes et leurs chefs, Atlas et ses frères, les dieux les engloutissent, eux et l'île Eugée.

Les goûts du temps et l'influence particulière de Delisle de Sales ont guidé le choix de Népomucène Lemercier. En 1779, dans sa première édition de l'*Histoire philosophique du Monde primitif*, Delisle de Sales avait sacrifié aux goûts du public, « qui ne voyait dans les âges antédiluviens que les Atlantes, qui n'attachait de prix qu'à leur recherche, qui ne lisait que les livres où leur histoire conjecturale était tracée », et il avait mis l'Atlantiade au premier plan de son tableau.

Toute cette trame épique apparaît comme très frêle, dans l'ensemble aussi bien que dans les épisodes. En vérité ce sujet n'est inventé que pour fournir au poète l'occasion de créer une théogonie, de façonner des mythes ingénieux ou puérils, sous lesquels il enferme des connaissances scientifiques. Les personnages principaux ne sont pas Hypérandre ni Atlas ; ils s'appellent Théore, le dieu suprême, principe de la création, Psycholie, âme universelle, déesse de l'intelligence, Syngénie, puissance de l'affinité et de la cohésion entre les molécules des corps, Lampélie, la Lumière du

Soleil, et sa sœur Pyrophyre, ou le calorique, Electrone, Sylphydre, etc. Quelquefois une généalogie s'ébauche :

Nomogène (qui engendre les lois)




Curgyre (le mouvement curviligne)

Ces dieux une fois nés, il reste à les mettre en mouvement. Citer tous les mythes nécessiterait l'analyse du poème entier, et elle ne serait pas très réjouissante. D'ailleurs il n'est qu'à se reporter aux sommaires des six chants[1]. Mais voici quelques exemples caractéristiques, qui nous expliquent le mécanisme :

L'écliptique autrefois a pu être droite sur l'équateur, et peut-être est-ce une comète qui a causé la déviation. Dans *l'Atlantiade* cette déviation a pour origine une querelle momentanée entre les deux moteurs Proballène et Barythée. Ecoutez en quels termes la force centrifuge se révolte contre la tyrannie de la force centrale, et songez cependant à la science et à l'adresse du poète :

O roi du centre ! eh quoi !
Sans repos à jamais tournerai-je sur toi ?
Ces globes, de lumière intarissable source,
Ces astres réfléchis dont je presse la course,
Ces mondes habités qui passent dans l'éther,
Doivent-ils en tout temps subir ton joug de fer ?
Tandis qu'assise en paix ta lourdeur inutile
Rêve oisive et superbe en son trône immobile
Et qu'au centre éternel de leurs centres divers
Tu dors aux profondeurs de l'immense univers.
Ah ! nous romprons ta chaîne — Oui, prince orgueilleux, tremble !
Sur un des bouts du ciel nous pèserons ensemble ;
Et bientôt par ma force arraché de ta main,
T'échappant sans retour, suivant le droit chemin,
Nous fuirons devant toi d'une immortelle fuite,
Et les mondes, cédant à ma seule conduite,
Franchiront nuit et jour mille cieux inconnus,
Où les astres encor ne sont point parvenus ;
Espaces sans clarté, régions sans limites,
Empires hors des lois que tu nous as prescrites.

Cette vision des mondes fuyant, fuyant toujours selon la ligne droite n'est pas sans grandeur, et dans cette tirade nombre de vers

1. V. aussi cette analyse dans l'*Essai sur la vie et les œuvres de N. Lemercier*, par G. Vauthier.

sont beaux. Les Axigères ou dieux du pôle, à cette dispute frémissent de sentir les axes se briser dans leurs mains ; de graves désordres éclatent :

Une comète émue, égarant sa terreur,
De la terre en passant changea la ligne oblique
Qui de son équateur écartait l'écliptique :
Le soleil dès ce temps, moins élevé sur lui,
Resserra le chemin qu'il éclaire aujourd'hui.

« Il est facile, dit Laplace, de se représenter les effets du choc de la terre par une comète. L'axe et le mouvement de rotation changés ; les mers abandonnant leur ancienne position pour se précipiter vers le nouvel équateur ; une grande partie des hommes et des animaux noyés dans un déluge universel ou détruits par la violente secousse imprimée au globe terrestre ; tous les monuments de l'industrie humaine renversés : tels sont les désastres que le choc d'une comète a dû produire »[1].

Ailleurs l'invention ne laisse pas d'être gracieuse, tandis que la pensée reste savante. Zoophile, augure du temple de la médecine, aime Bione, la déesse qui préside à la vie ; mais sans cesse elle se dérobe en prenant successivement toutes les formes animales et végétales :

La matière à mon gré s'anime sous mes mains
En zoophyte abject comme en nobles humains...

et voici que défilent en des pages nombreuses toutes les merveilles de la zoologie et de la botanique : mollusques, oiseaux, animaux, grands arbres, arbrisseaux, algues, fleurs des champs et des jardins, varechs, fucus, anémones des mers ou polypes, Bione revêt toutes ces apparences. Enfin en récompense du zèle de Zoophile et de ses efforts pour la connaître, elle lui donne l'art de guérir les hommes, mais elle lui déclare que le mystère de la vie ne sera jamais pénétré. (IV).

Trop souvent l'invention du poète est compliquée en même temps que puérile. Les éruptions volcaniques, qui ont pour cause la pénétration de l'océan dans les profondeurs de la terre où brûle le soufre[2], sont signifiées par une bataille de femmes : Pyrotone, le dieu du feu fulminant, pénètre chez Sylphydre, la nymphe du soufre et de l'eau. Mais l'Océan jaloux est instruit de ces amours ; il charge Phonè, l'acoustique, de prévenir Electrone, femme de Pyrotone. Electrone fend le palais de Sylphydre ; nous assistons à un « combat de deux déités rivales » : Sylphydre est vaincue, et

1. *Système du monde.*
2. V. Delisle de Sales : *Histoire du monde primitif*, I, p. 149.

dans sa colère elle détruit son antique palais, pour ne pas céder ses richesses minérales à l'Océan. Du même coup l'île Eugée est engloutie sous les flots.

Si nous songeons que le procédé est inlassablement employé durant tout le poème, que l'esprit de l'inventeur triomphe de toutes les difficultés, et qu'il réussit à chanter ainsi à peu près toute la science, à savoir : la théorie de la gravitation universelle (I) ; celle des marées et du système planétaire (II), la théorie de la lumière et du calorique, celle des affinités chimiques, l'électricité et les détonations artificielles (III) ; l'acoustique, la minéralogie, le phénomène de la vie animale et végétale (IV) ; les affections morales et physiques de l'âme et du corps, les dissolutions de la matière organisée (V) ; la théorie des volcans, celle des combustions et des détonations, le magnétisme et la boussole (VI) ; — à la pensée de ce qu'était le savoir du poète et de ce que fut son labeur, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer... Mais nous déplorons tant de travail et tant d'intelligence prodigués pour mener à bout une entreprise qui fut une gageure et une erreur.

Car l'écrivain était d'une habileté incroyable à plier les lois de a science aux lois des vers, soit directement, soit indirectement, sous l'allégorie ; parfois même il se révèle déjà comme un préromantique, agité de grands pressentiments, et s'il a poursuivi le romantisme d'une haine tenace, c'est moins peut-être pour des raisons d'art que pour des raisons philosophiques et religieuses. Philosophe au sens du XVIIIe siècle, sans être athée il déteste le romantisme à la Châteaubriand, le retour au catholicisme et au moyen-âge. En vérité, celui qui chante la comète en ces termes éclatants et magnifiques,

Jadis, et du plus loin de l'empire des airs,
Aveuglément lancée aux cieux les plus déserts,
Elle avait cru, sans maître, en des nuits sans limites,
Echapper au soleil, roi des vastes orbites ;
Mais l'astre impérieux qui suspend son lien,
Au bout de sa carrière enfin lui dit : Revien !
Elle, de par delà les ellipses des mondes,
L'entend, et de retour en ses routes profondes,
Du trône d'Hélion approche la splendeur ;
Et ne soutenant plus son éclat, son ardeur,
Bouillante de courroux, et pâle, échevelée,
Pour dix siècles encor reprend sa course ailée...

celui-là n'était pas indigne de nous annoncer la poésie de V. Hugo.

Par malheur, au lieu de lutter directement avec les textes savants[1] et de les presser pour que jaillisse la poésie qu'ils renfer-

1. Bernard Jullien, dans l'*Histoire de la Littérature française à l'époque impériale* (1844) a été très sévère pour Lemercier ; il lui reproche, entre autres choses, de coucher sur le papier ce qu'il vient d'entendre sans l'avoir compris, il relève des erreurs ; il fait une critique très serrée du prologue de la *Panhypocrisiade* ; toute cette science « est mal assimilée ».

ment, il a voulu au contraire les couvrir des défroques de l'allégorie, et nous ne les reconnaissons plus sous ce travestissement.

L'allégorie ! Voilà donc encore un des mauvais tours qu'elle a joués à nos poètes. Invoquez le merveilleux païen, le merveilleux chrétien, le merveilleux philosophique, et vous serez Ronsard, Chapelain, Voltaire. Essayez mieux, mettez-vous en frais d'originalité industrieuse, inventez le merveilleux scientifique, créez une théogonie newtonienne, et vous serez Népomucène Lemercier. Non, il n'était pas le pire du troupeau : il écrivait trop vite, il usait d'un style maladroit ; mais il était très savant ; il avait de la verve, de la fécondité, un vocabulaire assez riche, quelquefois de l'élan et de la force ; et il n'a réussi qu'à bâtir une épopée factice, à l'imitation de Virgile, et une théogonie factice, qui veut être cependant conforme aux données de la science ; il n'a laissé qu'une œuvre fausse, doublement fausse, et il a sombré dans l'oubli. Ces quelques pages ont été écrites pour remédier à ce naufrage, sans grand espoir de succès.

*
* *

Toutes ces intentions épiques n'ont pas réconforté ni sauvé la poésie didactique. L'erreur qui fut commise alors est manifeste : *les Premiers fastes de l'Homme et de la Nature*, *la Fin de l'Homme*, *l'Atlantiade*, n'étaient pas des sujets mal choisis ; ici, l'imagination, la fiction, comme on disait, n'était pas mauvaise en soi ; mais dès l'instant qu'elle envahissait le poème tout entier pour être un moyen d'égayer le sujet et un procédé de rhétorique, elle devenait un poison mortel.

Aussi la poésie scientifique du XVIII^e siècle, après cet effort malheureux, n'a-t-elle plus qu'à s'écouler et à se perdre dans la prose mêlée de vers des *Lettres à Sophie* (1810) et des *Lettres sur l'Astronomie* (1823). Aimé-Martin multiplie les agréments : tantôt c'est une promenade, un entretien, tantôt c'est un rêve, une fable ; quelquefois il ressuscite les morts : fadeurs non pareilles, il quitte un moment le compas pour célébrer les grâces de son amie, ou pour tourner des vers dignes de *l'Oracle des Fleurs*. Il sème son livre d'épisodes, il reprend des thèmes chers à son maître Delille, le coin du feu, le baromètre de Flore. Des pages sont plus sérieuses : par exemple, dans la première lettre, il énumère les théories émises sur le monde et sur le soleil, et il effleure une idée intéressante : nos connaissances sont approximatives, elles ne sont pas vraies : « il y a, disait un jour Bernardin de Saint-Pierre à Jean-Jacques, plus de cinq cents manières d'envisager la nature. — Oui, reprit ce dernier, sans la véritable ».

Les poèmes de d'Adaoust, *l'Air* (1816) et de Bohaire-Dutheil, *les Mondes de Fontenelle ou les Amours de Nelson et de Céphise* (1814),

sont la parodie des *Lettres à Sophie*. Fontenelle ne méritait pas de pareils disciples, ni même Aimé-Martin.

Montemont est plus grave, et ses *Lettres sur l'Astronomie*, bien qu'elles ne soient plus au courant de la science, sont encore intéressantes à feuilleter. Les développements sont agrémentés de pages empruntées aux poètes astronomiques du siècle précédent. Lui-même il écrit quelques odes sur la Pesanteur, à la Lune, aux Comètes, qui ne sont pas dépourvues de toute qualité.

Mais nous ne parlerions ni de lui ni d'Aimé-Martin, s'ils n'avaient l'un et l'autre ébauché quelques méditations qui furent certainement lues par Lamartine. Les *Lettres à Sophie*, les *Lettres sur l'Astronomie* étaient dans toutes les mains ; Lamartine a repassé dans le livre de Montemont ce qu'il savait d'astronomie, et peut-être n'a-t-il pas connu autrement les poètes du ciel ses prédécesseurs ; c'est ainsi que ces œuvres médiocres, grâce aux minces parcelles de vie qu'elles contenaient, ont pu contribuer pour leur médiocre part à la formation de *l'Infini dans les Cieux*.

En plein romantisme, *l'Astronomie* de Daru, et le petit poème *Urania* (1835) de J.-J. Ampère [1], qui nous conduit successivement au pays des nombres « où ne se révèle rien des choses d'ici-bas, mais où la certitude habite », au pays de l'étendue, où de tout temps, avant notre univers, a régné la forme, au pays de la force, conçue par l'homme parce qu'il porte en soi la liberté, ces deux poèmes sont les derniers sursauts de lumière jetés par l'école didactique.

Lamothe-Langon, un ami de Delille, de Boufflers, de Delisle de Sales, de J.-J. Rousseau publie en 1838 un poème en six chants *les Merveilles de la Nature*, imité de *l'Excursion dans les Merveilles de la nature* de l'écossais Malloch (David Mallet). En 1835, M. Monbrion, « membre de plusieurs sociétés savantes, auteur du *Siège de Grenade ou le Triomphe des Chrétiens* » — c'est en ces termes qu'il se présente — dédie aux souverains de l'Europe *les Phénomènes de l'Univers, ou l'Existence, la grandeur et les bienfaits de la Divinité, considérée dans les Merveilles de la Création*, poème en seize chants ; il semble que le premier seul ait paru, « des phéno-

---

1. Sainte-Beuve écrivit le passeport de ce poème pour la *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1835. *Urania* était la réponse du fils à son père, qui lui avait dédié le *carmen mnemonicum*, pièce en vers latins, jointe au tableau des sciences.

Certains vers de J.-J. Ampère ont de la force et de la grâce. Copernic a détrôné la terre et a déplacé le centre du monde :

> Adieu ce beau soleil de la terre amoureux,
> Esclave de ses fils et se levant pour eux,
> Qui n'avait d'autre soin dans toute la nature
> Que de lui faire au ciel reluire une ceinture !
> Adieu la Terre enfin, paresseuse beauté
> Se berçant sur son lit dans l'espace arrêté...
> Plus de ciel ! il n'est pas. Son azur est mensonge.
> Plus rien qu'un vide immense où le regard qui plonge
> Voit dans l'espace noir des flots d'astres nombreux,
> Trop loin pour que jamais nous soyons rien pour eux
> En un coin de ce vide... et là-bas... notre monde.

mènes célestes » — A. Pagès (du Tarn) dans le poème en six chants *Eternité du Monde* (1838) démontre que vouloir donner au monde un commencement, c'est supposer l'existence de deux dieux différents ; « si le monde est créé, Dieu lui-même a dû l'être ». — J.-L. Boucharlat, auteur d'*Eléments de calcul différentiel et intégral*, et d'*Eléments de Mécanique*, ainsi que d'un nombre respectable de grands poèmes épiques, dans les dix pages de sa pièce sur *les Progrès de l'Astronomie* (1847) prétend « passer en revue toutes les grandes découvertes des savants de notre âge ». Ces poèmes n'ont rien de commun avec la poésie ; nous en oublions certainement ; mais nous croyons que notre oubli est tout pardonné.

*
* *

Ces mauvais écrits ne doivent pas nous impressionner trop fâcheusement ; la tragédie classique et le lyrisme romantique ont-ils mieux fini ? Ne méprisons pas les poètes descriptifs et didactiques, ne les flétrissons pas en bloc du nom de classiques décadents. Leur labeur considérable, loin d'avoir été perdu, ne laisse pas d'avoir eu un double mérite.

Mérite négatif, d'abord, puisqu'ils ont repéré à leur dam les écueils à éviter. Il est apparu grâce à eux que la poésie didactique telle que la comprenaient les anciens, Aratus, Virgile, et même Lucrèce, ne convenait plus aux temps modernes ; la science est trop étendue, elle se ramifie en des branches trop nombreuses, elle s'applique à des recherches trop méthodiques, trop techniques pour être enseignée ou vulgarisée par la langue des Muses. Dans l'antiquité, où les connaissances étaient encore médiocres, où la complexité des choses, leur infinie variété ne se révélaient pas aux yeux des hommes, la poésie pouvait prétendre absorber la science dans son sein et lui appliquer sa méthode synthétique. Dans ce sens seulement Sainte-Beuve a raison quand il déclare que « la poésie de la science est à l'origine ». La poésie scientifique des anciens correspondait à leur civilisation ; ressusciter le genre didactique et ses procédés d'art et de style, en pleine civilisation moderne, était une tentative condamnée à échouer. Mais il fallait qu'elle fût tentée, que l'erreur fût commise pour que les poètes fussent désormais avertis de renoncer à l'exposition directe des théories, des expériences et des découvertes scientifiques, cherchassent la poésie de la science là où elle est aujourd'hui, dans les émotions intellectuelles, morales ou religieuses suscitées par elle, et créassent des formes d'art nouvelles, adaptées à cette poésie nouvelle.

Mérite positif ensuite. Ils ont travaillé à enrichir leur esprit, et par l'étendue et la multiplicité de leurs connaissances, les plus grands d'entre eux ont provoqué notre admiration et ils nous ont légué leur exemple. Le poète d'aujourd'hui doit s'instruire avi-

dement, abondamment, en se rendant compte que sa sensibilité et son imagination s'enrichissent des bénéfices de son intelligence.

Ils ont apporté des thèmes nouveaux à la poésie qui se mourait ; quelques-uns ont réussi à peindre l'infini des cieux en des pages fort belles et voisines de la perfection. Dans les révolutions du globe terrestre, ils ont entrevu des sujets tout prêts pour la poésie. Lebrun et Delille ont senti ce que les mystères de l'infiniment petit peuvent communiquer d'émotion poétique. Sans être allés jusqu'à considérer l'homme comme l'aboutissement des efforts répétés, multiples et persistants de la vie ascensionnelle, ils ont célébré l'échelle des êtres. Nous lirons plus tard et nous admirerons les chants darwinistes d'un Leconte de Lisle, d'un Sully-Prudhomme, ou d'un Jean Lahor ; mais ne les goûterons-nous pas mieux, quand nous connaîtrons ce qu'ont tenté autrefois les poètes didactiques, et que nous aurons constaté que ces chants eux aussi, comme la science elle-même, sont le résultat de tâtonnements et d'efforts tenaces et prolongés ? Pour bien comprendre, rien ne vaut beaucoup savoir ; et la poésie scientifique du XVIII[e] siècle annonce, éclaire, explique celle du XIX[e].

Ils ont enrichi la langue poétique d'un grand nombre de mots réservés jusqu'alors à la prose ; ils ont contraint le vers à lutter avec l'idée pour l'étreindre et la préciser, et nous avons souvent loué leur habileté technique, qui, sans être toute la poésie, en est cependant une partie considérable.

Ils ont été des entraîneurs ; l'entreprise qui consistait à nourrir la poésie de faits et d'idées, était non seulement originale, elle était nécessaire, et elle ne pouvait pas échouer, malgré les apparences. Elle sera continuée sur des plans modifiés, mais toujours nous reconnaîtrons les traits dessinés par les premiers architectes. En littérature comme ailleurs peut-être que rien ne commence ni ne meurt vraiment, et c'est sans doute ce qu'entendait Sainte-Beuve, quand il disait : « rien n'est inutile ». Lamartine et V. Hugo, Bouilhet, Leconte de Lisle, Sully-Prudhomme, Richepin comptent parmi les continuateurs des poètes du XVIII[e] siècle, et ils sont leurs débiteurs.

Enfin ils ont enchanté leur siècle, qui se retrouvait en eux avec ses goûts, ses études, ses joies, et c'est beaucoup d'enchanter une époque ; et pour plaire à des intelligences cultivées et raffinées le talent était nécessaire ; les honneurs rendus à Delille n'étaient pas l'égarement de toute une génération. En vérité ils ont écrit des pages dignes de briller dans les anthologies, et ne s'étonnent point de ne pas les y trouver ceux-là seuls qui les ignorent.

La grande faute, nous l'avons signalée ; elle ne leur est pas personnelle : ils ont considéré la science en curieux, de l'extérieur, dans ses expériences, dans ses découvertes ; assez souvent ils ont exposé des hypothèses ; mais l'émotion leur a toujours manqué.

C'est cette faculté d'émotion sentimentale et philosophique que le romantisme développera ; il va rompre avec la poésie ingénieuse du XVIII[e] siècle, il n'aura pas assez d'égards pour la science, il fera mine de la dédaigner, c'est vrai ; mais il enseignera du même coup aux poètes à rentrer en eux-mêmes, à méditer sur les problèmes du monde, de la vie, de la mort infligée aux êtres et aux choses ; et quand les poètes reviendront à la science, désormais capables d'émotion et de douleur métaphysique, ce jour-là notre poésie scientifique aura conscience de sa force, et sera sûre de sa durée. Nous allons voir l'émotion romantique succéder à la curiosité scientifique des poètes descriptifs ; et quand l'une et l'autre s'uniront, la vraie poésie scientifique s'épanouira.



# La Préparation

de la

# Poésie Scientifique

—·—

## 2° LE ROMANTISME



# CHAPITRE V

## Le Romantisme et la Science

En rompant violemment et insolemment avec le passé, en cherchant son inspiration dans les sentiments personnels du poète, le romantisme ne semblait pas enclin à profiter de tout le travail opéré par l'école précédente. Demandez à quelqu'un qui connaît assez bien le romantisme quelle a dû être, de 1820 à 1848 environ, l'attitude des poètes à l'égard de la science, comment ils l'ont comprise et à l'occasion chantée, voici la réponse qu'il pourrait donner, sans la moindre hésitation :

« Les poètes romantiques par définition ont dû être rebelles à l'esprit scientifique. Liberté, sensibilité, lyrisme, ne s'accordent pas avec la science, qui est méthodique, impassible, objective. Le moi n'intervient dans l'observation ou dans l'expérimentation que sous la forme de l'équation personnelle ; tandis qu'il est tout puissant et tout envahissant dans la poésie romantique. Vous figurez-vous un seul instant Lamartine, Musset, V. Hugo lui-même, entrant dans un laboratoire pour y suivre le travail du savant en quête du mystère de la vie ? Non, il leur faut le grand ciel, la lumière, le jeu des couleurs, les caprices de la sensibilité et les fantaisies de l'imagination ; à tous les souffles, l'amour ou la haine, le doute ou la foi, la joie ou la douleur, la liberté, le patriotisme, la gloire, la nature, laissez vibrer cette harpe sonore, cette âme de cristal, et n'essayez jamais de la soumettre au rythme de la méthode expérimentale.

« La poésie vient d'en haut ; le poète vit dans la solitude, et, le front levé vers le ciel, il attend l'inspiration. Voyez les gravures qui ornent les œuvres de Lamartine de 1820 à 1837 (1). Barthélemy (2) s'en est moqué, mais il disait vrai :

> Hélas ! Toujours au bord des lacs, des précipices,
> Toujours comme on le peint devant ses frontispices,
> Drapant d'un manteau brun ses membres amaigris,

1. V. par exemple les *œuvres complètes de Lamartine*. Paris, Gosselin et Furne, 1837.
2. *Némésis* : à M. de Lamartine, 1831.

Suivant de l'œil, baigné par les feux de la lune,
Les vagues à ses pieds mourant l'une après l'une,
Et les aigles dans les cieux gris.

« Ici le poète couronné de lauriers, assis devant la mer, au pied d'une tour en ruines, touche de la lyre, tandis qu'au loin fume un volcan ; là, il est agenouillé devant une croix de bois, la mélancolie peinte sur son front ; et partout des anges porteurs de harpes, des muses, des séraphins qui volent sur les zéphyrs ou parmi les tempêtes.

« Bon pour Lamartine, direz-vous ; mais la pose de Musset, si elle n'est plus la même, n'en est pas moins significative :

Ses deux bras sont croisés, une ample redingote,
Simplicité touchante, enferme sous ses plis
Son corps plus délicat qu'un menton de dévote
Et ses membres vermeils par le bain assouplis.
Dans ses cheveux huilés d'un baptême à la rose
Le zéphyr mollement balance ses pieds nus,
Et son barbet grognon, qui près de lui repose,
Supporte fièrement ses deux pieds étendus.

Et le punch égaye les yeux de ses flammes bleues et dans l'air flotte un parfum de tabac turc. Avouez-le, dandysme et science ne frayent pas ensemble ; s'il arrive à ce dandy d'être trahi par sa maîtresse, il saura chanter sa souffrance et nous écrire *les Nuits*. La science n'a rien de commun avec cette poésie purement sentimentale.

« Mais V. Hugo, mais Vigny ? V. Hugo interroge les grands arbres, l'océan, le ciel ; il fréquente les tombeaux délaissés, il passe, il revient, il dérange les branches, il contemple des formes, des couleurs :

Là, j'ai dans l'ombre, assis sur des pierres tombées,
Des éblouissements de rayons et de fleurs.

Vigny, plus morose, loin des cités et des hommes, au milieu de la nature mauvaise, roule sombrement *la Maison du Berger*.

« Laissez donc à ces âmes les sublimes pensées, les sentiments éthérés, les méditations enthousiastes ou désolées, ne cherchez pas à les courber vers les choses de la Science, vers le travail patient de l'observation, de l'expérimentation et du calcul.

« Pourtant je veux bien faire une concession, les poètes ont beau tenir leurs oreilles obstinément bouchées ; malgré eux ils sont forcés de percevoir le bruit que soulèvent les grandes inventions de leur temps. C'est vrai. Mais comme ils chantent toujours leurs sentiments personnels, encore une fois ils diront leurs joies, leurs espérances, leurs douleurs et leurs craintes ; ils les diront à l'occasion de la science, ils ne chanteront pas la science

elle-même et pour elle-même ; nous n'entendrons jamais qu'un écho plus ou moins large, rendu par l'âme du poète placée au centre de tout. S'élèveront des hymnes au progrès, à l'humanité triomphante, au juste, au beau, au vrai ; ou au contraire des protestations contre l'audace excessive de l'esprit humain ou contre l'enlaidissement de la simple et belle nature. Pour les romantiques, l'actualité, et dans ce mot je renferme les manifestations de la science, n'est que l'occasion d'éprouver des émotions personnelles. Tout chez eux se réduit en lyrisme. »

L'homme éclairé que nous interrogeons, et qui raisonne par déduction, réfléchirait un peu et continuerait en ces termes : « Le romantisme, qui est le réveil de la sensibilité, est, du même coup, la renaissance du sentiment religieux, non plus incarcéré dans un dogme précis, mais du sentiment religieux avec tout ce qu'il a de libre, d'individuel, de hasardeux, en un mot de lyrique. Philosophes, orateurs, historiens, sociologues aussi bien que poètes, les romantiques, sous l'influence de Châteaubriand et de M^me de Staël, tous sont imprégnés de religiosité, tous ils ont dans les moelles le christianisme, sa mélancolie, sa pitié pour les êtres et les choses, ses préoccupations et même ses terreurs de l'au-delà, ses aspirations, ses espoirs infinis. Oui, tous ; même les contradicteurs, même ceux qui regimbent et qui s'insurgent sont encore des esprits religieux. Ils se parent du titre d'anges déchus, ils se guindent contre la divinité, ils sont les esprits infernaux et les révoltés; ils ne nient pas, ils n'ignorent pas, ils blasphèment.

« A la science les poètes romantiques iront donc réclamer de vagues raisons pour croire, pour adorer, quelquefois pour lancer des imprécations ; leur état d'esprit restera celui de leurs précurseurs, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Châteaubriand ou Byron. Pénétrés de l'évidence du principe des Causes finales, le plus souvent ils écriront selon leur tempérament, à leur façon, des « Harmonies de la Nature » ; partout ils retrouveront Dieu, dans l'Infini de grandeur et dans l'Infini de petitesse ; ou bien en présence de tous les mystères qui ne cessent d'entourer l'humanité, qui l'enserrent et l'angoissent, ils constateront que nous sommes incapables de rien savoir, ils pleureront sur les débris de l'humaine science, ils s'irriteront, ils querelleront Dieu, ils le sommeront de paraître pour résoudre leurs doutes et fondre leur souffrance intellectuelle ; et s'il ne répond pas, ils le maudiront. Toujours lyriques, toujours romantiques, ils écouteront parler leur cœur, et qu'il s'agisse des brûlures de la passion ou des angoisses du mal métaphysique, le festin qu'ils serviront sera celui du pélican.

« Donc, en dehors de quelques hymnes à la science et au progrès, de quelques harmonies religieuses baignées de vagues connaissances scientifiques, ou de quelques blasphèmes d'allure savante, je doute que les poètes aient beaucoup demandé à la science.

« Or quelles richesses les savants offrent-ils aux poètes de 1800 à 1850 environ ! Herschel, Laplace, Arago, Delambre, Le Verrier en astronomie ; Biot, Fourier, Sadi-Carnot, Malus, Arago, Fresnel, Ampère, Becquerel en physique ; Berthollet, Gay-Lussac, J.-B. Dumas en chimie ; Oken, Cuvier, Lamarck, Geoffroy Saint-Hilaire, d'Orbigny, Agassiz, en histoire naturelle ; de Buch, Cuvier, Brongniart, Elie de Beaumont, Lyell, Boucher de Perthes en géologie, tous poursuivent des travaux féconds. Ampère tire des sciences la philosophie et leur découvre des domaines nouveaux.

« Ces grandes œuvres, pour ne nommer que les principales, s'appellent le *Traité de Mécanique céleste*, l'*Astronomie populaire*, la *Théorie analytique de la chaleur*, les *Leçons de Philosophie chimique*, la *Philosophie zoologique*, la *Philosophie anatomique*, *les Révolutions de la surface du globe*, les *Principes de Géologie*, *la Création*, *l'Essai sur la Philosophie des Sciences*.

« A peine les poètes s'arrêteront-ils un instant aux merveilles de l'astronomie ; mais je ne crois pas que vous retrouviez dans la poésie une influence appréciable de tous ces beaux livres. En vain l'optique est-elle renouvelée et l'électro-magnétisme est-il créé, deux trouées dans la nature mystérieuse ; — en vain Geoffroy Saint-Hilaire introduit-il dans l'histoire naturelle l'idée de l'unité de plan, et Lamarck évoque-t-il la continuité entre les êtres vivants que la nature a modifiés et compliqués graduellement sous l'influence du monde inerte ; en vain la lutte de Geoffroy Saint-Hilaire contre Cuvier, en des séances mémorables à l'Académie des Sciences, a-t-elle l'Europe savante pour spectatrice et Goëthe pour historien ; — prestigieux incantateur, Cuvier ranime les fossiles ; Boucher de Perthes calcule l'âge de l'humanité et Elie de Beaumont celui des montagnes, c'est en vain ; — et c'est toujours en vain que l'embryologie, grâce aux études de Dujardin, Schleiden, Schwann, von Baer, C. Vogt et Virchow prend la consistance d'une science riche en promesses ; ne cherche-t-elle pas à mettre au jour les sources de la vie universelle ? — Les savants partent pour de grands voyages d'exploration, tels Alex. de Humboldt et Alcide d'Orbigny, et les vaisseaux qui emportent les français Bory de Saint-Vincent, Péron, Lesueur, Quoy, Gaudichaud, Alcide d'Orbigny ont des noms significatifs, *le Géographe*, *le Naturaliste*, *l'Uranie*, *l'Astrolabe* (1) ; les poètes ne savent rien : debout sur leur îlot, les yeux au ciel et la main sur leur cœur endolori, la science de tous les côtés peut monter et gronder, ils n'entendent pas.

« Je ne dirai donc point que la poésie, durant cette période, soit en retard sur la science ; je suis plutôt porté à croire qu'elle l'ignore simplement. Au XVIII[e] siècle l'esprit scientifique s'empare de la

---

1. V. F. Houssay : *Nature et Sciences naturelles*, p. 39.

littérature et l'occupe. Le romantisme est pour elle un affranchissement momentané : les lettres, la poésie en particulier brisent les liens de la science ; le sentiment et l'imagination s'épanouissent avec faste ».

Ces vues générales sont justes ; cependant elles réclament des atténuations et des rectifications. Le romantisme possède une poésie scientifique à sa manière : pour nous cette manière n'est pas la bonne ; mais c'est une manière, et elle a produit quelques œuvres qui ne sont pas à dédaigner. Et surtout il faut bien voir que le romantisme lui aussi, plus ou moins consciemment, a préparé la vraie poésie scientifique, et que son labeur, dans un sens tout différent, n'était pas moins utile que celui de l'école didactique, ni moins nécessaire.

# CHAPITRE VI

## Les grands poètes romantiques et la poésie scientifique : Lamartine — Alfred de Vigny — Victor Hugo.

Nommer Lamartine parmi les artisans de la poésie scientifique semble un défi : il est facile au savant de dresser un réquisitoire contre le poète. Imbu de finalisme et d'idées bibliques, celui-ci n'a-t-il pas écrit : « Insensé le mortel qui pense ! Toute pensée est une erreur » ? Est-il question de lire Laplace ou Cuvier, quand la poésie est un esprit qui souffle, un chant divin, une offrande céleste, qui apporte à la fois l'idée et la forme artistique ? Lamartine ne commet-il pas tranquillement les plus grosses erreurs scientifiques, jusqu'à dire que les montagnes sont l'œuvre des premiers jours, et que les contours du monde n'ont pas changé ? (1)

Un tel poète ne verra dans la science que vanité, à moins qu'elle ne devienne une fantaisie amusante. Le vaisseau aérien des géants, dans *la Chute d'un Ange*, est du mauvais Jules Verne avant l'heure ; le mécanisme des voiles et du soufflet est d'une invention aussi obscure que naïve : mais c'est l'occasion d'un voyage merveilleux écrit par un très grand poète :

1. V. *Nouvelles Méditations*, IV, XII, XXV.
« Salut, brillants sommets... œuvre du premier jour... (qui) n'avez jamais changé de forme et de contour ». N. M. XII. Cp. Chateaubriand, *Génie du christianisme*, I, IV, 5 : le monde a été créé vieux.

L'écume des brouillards ruisselait sur les câbles...
Les étoiles semblaient pleurer sur leurs visages...

Qu'importe s'il est parti d'une invention enfantine : Lamartine suit son imagination et décèle à la poésie des visions insoupçonnées ; nous étions prêts à sourire, et nous sommes ravis à des hauteurs sublimes. Quel dommage que cette imagination n'ait pas été mise au service des émotions et des rêves qui naissent de la science ! Pourquoi sa muse le portait-elle d'abord en plein idéal, contente d'imaginer, de rêver et de prier ?

Grâce à Dieu, les poètes sont mobiles et fertiles en contradictions. Insensé le mortel qui pense, a dit Lamartine ; mais lui-même il n'est pas allé directement à Dieu, il a cherché vainement le mot de l'univers, il a interrogé l'histoire, la nature, le dernier regard des mourants ; il a lu Fontenelle, Voltaire (*Philosophie de Newton*), Buffon, Court de Gébelin, Bailly :

De l'atome au soleil, j'ai tout interrogé...
J'étudiai la loi par qui roulent les cieux ;
Dans leurs brillants déserts Newton guida mes yeux.

Ces recherches, ces lectures n'ont pas manqué d'enrichir sa pensée, et elles se sont transformées, deux fois au moins, en la poésie la plus belle et la plus lyrique qui jamais ait emprunté à la science son inspiration. L'*Infini dans les cieux*, et la leçon d'astronomie de Jocelyn aux petits Savoyards (IXe époque) ne peuvent laisser insensibles les esprits les plus positifs : que le poète nous convie à la naissance des mondes, à la suite de Tycho-Brahé, de Képler ou de Herschel, qu'il imagine leur ruine comme Newton, qu'il nous montre l'homme inscrivant dans les cieux ses travaux, ses amours et ses rêves en prenant pour caractères les étoiles, qu'il assigne aux astres leur place, leur route, leurs lois, ses vers ont une puissance lyrique inconnue à la belle langue de Laplace ; la prose la plus stricte a moins de force que la belle et large poésie lamartinienne. Ici l'union est intime et parfaite entre la science et la poésie ; elles s'éclairent, elles se vivifient mutuellement ; l'une apporte ses idées précises, l'autre son frisson divin ; et pour n'avoir pas dédaigné de réclamer sa nourriture à la pensée des savants, Lamartine a retrouvé le secret de Lucrèce [1].

De ces profondeurs lointaines, le poète rappelle l'homme à son néant : et c'est du Pascal ; il regrette de ne pas avoir conservé toute son ignorance, et ceci est nouveau, c'est du pessimisme scientifique ; il n'est point de page d'où s'exhale un gémissement

1. Malgré le dédain de Lamartine pour les livres (Lettre à Virieu du 8 déc. 1819) peut-on affirmer que Lamartine a confondu inquiétude avec recherche ? V. Lamartine : *Méditations poétiques*, éd. Lanson, t. 1, p. 34, note.

plus poignant, lorsque l'homme, renonçant à s'admirer, retombe sur lui-même, et pleure les misères de son intelligence :

> Hélas ! pourquoi mes yeux si haut ont-ils monté ?
> J'étais heureux en bas, dans mon obscurité...
> Mon coin dans l'étendue et mon éclair de vie
> Me paraissaient un sort presque digne d'envie ;
> Je regardais d'en bas cette herbe ; en comparant,
> Je méprisais l'insecte et je me trouvais grand.
> Et maintenant, noyé dans l'abîme de l'être,
> Je doute qu'un regard de Dieu qui nous fit naître
> Puisse me démêler d'avec lui, vil, rampant,
> Si bas, si loin de lui, si voisin du néant !
> Et je me laisse aller à ma douleur profonde,
> Comme une pierre au fond des abîmes de l'onde...

Ouvrez les livres de science, et méditez : si vous vous enorgueillissez du savoir humain, et si cet orgueil contente votre cœur, vous êtes heureux. Mais si, les livres fermés, vous vous sentez désemparé et malheureux, vous ne lirez point ces vers sans une émotion profonde, qui accélère votre cœur et qui épouvante votre pensée. A moins que vous n'acceptiez le remède que vous présente Lamartine : Dieu est très grand, Dieu est si grand que devant lui rien n'est grand, mais que rien n'est petit ; et nous avons le droit d'espérer n'être pas perdus à son regard. Ce raisonnement est légitime, et il est séduisant. La science ne doit-elle aboutir qu'au pessimisme ? De bons et grands esprits ne l'ont pas cru. En présence de cet infini que la science nous révèle, faut-il nous taire sans adorer ? faut-il adorer et nous taire ? Jamais plus grave question ne s'est posée à l'intelligence et au cœur de l'homme : de la réponse dépend notre bonheur.

Musset s'est plaint du silence de la divinité, mais il n'a pas demandé à la science d'animer sa poésie. La grande différence entre Lamartine et Musset consiste en ce que la sensibilité de Musset est bornée, particularisée, et que celle de Lamartine est ouverte à tout, à la science aussi bien qu'à l'amour ; et c'est en quoi l'un est supérieur à l'autre [1].

Lecteur assidu, il n'en faut pas douter, de Charles Bonnet [2] plutôt que de Laplace, dont la pensée était au plus haut degré anti-

---

1. Cependant Musset a écrit aussi son *Infini dans les Cieux*, mais il l'a écrit en prose, dans une lettre éditée par Séché. C'est une des plus nobles pages de notre littérature. (V. Léon Séché : *Alfred de Musset*).

2. Lamartine, qui allait souvent à Genève quand il était jeune homme, n'a pu ignorer l'œuvre du philosophe génevois dont on parlait tout autour de lui. Il est facile de commenter *l'Infini dans les Cieux* à l'aide de *la Contemplation de la Nature*. Les chapitres IV et V de la première partie contiennent de véritables strophes en prose que Lamartine n'avait qu'à mettre en vers.

lamartinienne[1], héritier de tous les savants qui au XVIIIe siècle n'hésitaient pas à reconnaître la magnificence de Dieu dans la nature, Nieuwentyt, Sülzer, Derham, Nollet, Pluche, Needham, Bernardin de Saint-Pierre et tant d'autres, Lamartine apporte une qualité nouvelle venue des luttes du cœur et de la raison, et qui est l'inquiétude religieuse. Ceux-là croyaient simplement en Dieu, et leur intelligence étant satisfaite, rarement chez eux le cœur était troublé. Lamartine a d'abord renié Dieu, il a blasphémé avant de se soumettre aux lois naturelles et de chanter son *Gloire à toi*[2]. Aussi dans son allégresse, il reste de la mélancolie.

En poésie il a subi la grosse influence de Louis Racine, celle de Voltaire, de Milton paraphrasé par Delille, et de Pope. Ses autres lectures ont été les œuvres didactiques et lyriques de la fin du XVIIIe siècle et de l'époque impériale ; Parny et Bertin pour l'élégie furent ses premiers maîtres. Dans *Jocelyn*, dans *l'Infini dans les Cieux*, il est le disciple de Fontanes, de Ricard, de Chênedollé et de Gudin. Il a lu aussi les *Veillées poétiques* de Baour-Lormian (1827), et cette poésie aux teintes grises, mais large et émue, n'a pas été sans exercer sur lui une action féconde. La Troisième Veillée, entre autres, où le poète « debout sur le sommet des mondes » les interroge sur sa nature et sur sa destinée, est d'une beauté lamartinienne :

Insensibles témoins de mon secret effroi,
Habitants de ces bords, parlez, rassurez-moi.

Il est légitime de considérer *l'Infini dans les Cieux* comme l'aboutissement de tous les efforts antérieurs : nous ne saurions trop insister sur cette remarque capitale. Mais ici encore il éclate entre tous les autres poèmes, grâce à une qualité cette fois toute personnelle, don mystérieux et divin, le lyrisme.

Lamartine a fondu indissolublement la science, la religion et le lyrisme, et de cette union ont jailli les plus beaux accents de sa poésie, qui toujours rempliront les hommes d'admiration.

Des riches domaines de la science, *l'Infini dans les Cieux* l'a toujours préoccupé[3]. Il rejette rapidement l'idée d'une création à une époque déterminée, mais pour des raisons métaphysiques et non scientifiques :

---

1. Le savant voulut donner une explication mécanique du monde, et s'il n'alla pas jusqu'à dire comme on le rapporte : « Dieu est une hypothèse inutile », du moins chercha-t-il à reculer constamment les causes finales aux bornes des connaissances humaines, et, s'il est possible, à s'en passer. (V. Faye : *Sur l'origine du Monde*. p. 130.) Une déclaration comme celle-ci est formellement opposée à la pensée de Lamartine : « En vertu de la pesanteur, les couches terrestres les plus denses se sont rapprochées du centre de la terre, dont la moyenne densité surpasse celle des eaux qui la recouvrent ; ce qui suffit pour assurer la stabilité de l'équilibre des mers et pour *mettre un frein à la fureur des flots.* » Lamartine au contraire voit Dieu partout présent, partout il retrouve sa force agissante et c'est lui qui *sépare la terre du fluide.* (V. N. M. XVII, *l'Ange.*)
2. Sur ses doutes, v. *Méditations poétiques*, éd. Lanson, introd. p. XXXVI et suiv.
3 Ses vers sur l'infiniment petit (*Jocelyn*, IV) sont harmonieux, mais sans force.

Et la création, face intime de Dieu,
N'a ni commencement, ni terme, ni milieu...
Son œuvre dans les cieux, qui n'est que sa pensée,
N'est donc jamais finie et jamais commencée [1].

Il a négligé les hypothèses sur la formation et les révolutions du globe ; mais, devançant Leconte de Lisle, il nous a peint en des vers magnifiques la terre roulant dans l'espace son cadavre muet, et il rêvait, nous dit-il, « d'un poème sacré sur les mondes qui n'a jamais été fini ». (V. H. P. *Hymne de l'Ange de la Terre après la destruction du globe*).

La question de la chaîne des êtres, qu'il avait effleurée quelquefois, s'est présentée sérieusement à sa pensée dans *le Livre primitif*. Voici des vers où l'on se plaît à reconnaître des tendances transformistes :

Tout est né d'un seul germe...
De ce germe divin que le temps ramifie,
Tout naît, tout se nourrit et se diversifie,
De sorte qu'à la fois tout est vieux, tout est neuf...

L'homme dans la nature n'est point isolé ; des êtres inférieurs jusqu'à lui, il y a une ascension lente vers la pensée. Ici encore il semble bien que Lamartine ait lu Bonnet, et qu'il ait été momentanément séduit par les idées qui sont développées dans la *Palingénésie* [2]. A ses yeux Bonnet fortifiait le Bouddha et surtout Saint François d'Assise, qui, en termes naïfs et touchants, reconnaissait dans les animaux comme dans l'homme des créatures de Dieu mystérieusement graduées et associées pour rendre un culte à leur commun créateur :

Vous ferez alliance avec les brutes même...
D'intelligence et d'âme à différents degrés
Elles ont eu leur part, vous la reconnaîtrez ;
Vous lirez dans leurs yeux, douteuse comme un rêve,
L'aube de la raison qui commence et se lève...
La chaîne à mille anneaux va de l'homme à l'insecte.

Mais sa théorie des êtres vivants reste confuse ; tenter d'y mettre de l'ordre, de la clarté et de l'unité est une entreprise aussi difficile que vouloir concilier chez lui spiritualisme, idéalisme et panthéisme [3]. De ses lectures Lamartine a gardé seulement des impressions, et n'ont laissé d'impression dans sa pensée que les idées qui convenaient à son besoin d'amour universel.

---

1. *La Chute d'un Ange*, 8e vision, ou Livre Primitif.
2. Dans les *Nouvelles Méditations* la pièce *les Etoiles* contient un rêve de renaissance interastrale qui n'est pas étranger à l'influence de Charles Bonnet, et la pièce *l'Ange*, par une chaîne sans fin, « réunit l'homme à l'ange et l'ange au séraphin ».
3. V. Citoleux : *La Poésie philosophique au XIXe siècle ; Lamartine et Mme Ackermann.*

En général, les questions qui ramènent l'esprit et les yeux vers le sol où nous sommes rivés ne l'ont pas arrêté : « tout ce qui monte au jour, ou vole, ou flotte, ou plane », tout ce qui l'emporte loin de notre pauvre terre, délivré du poids et du temps, et maître de l'espace; cela seulement charme son imagination avide d'idéal. Donc une seule science devait l'intéresser, celle qui nous ravit dans les plaines de l'infini, pour y compter les astres, pour leur donner des noms, celle qui emplit la pensée de rêves illimités, et ne se lasse jamais de découvrir et de concevoir, celle enfin qui nous conduit le plus directement à Dieu ; les astronomes sont dans un perpétuel commerce avec les harmonies célestes, ils sont attirés « à comprendre et à accepter la formule traditionnelle : Dieu, Père tout puissant, Créateur du Ciel et de la Terre (1) ».

*L'Infini dans les Cieux* est conforme au programme que se traçait Lamartine dans son discours de réception à l'Académie (1830), et qu'il affirma dans la seconde préface des *Méditations* (2). La poésie, pour lui, n'est plus un jeu d'esprit, Newton avait dit : « une niaiserie ingénieuse » ; elle renaît fille de la pensée et de l'enthousiasme. « Après avoir enchanté de ses fables la jeunesse du genre humain, elle s'élève de ses ailes plus fortes jusqu'à la *vérité* aussi poétique que les songes et cherche des images plus neuves pour lui parler enfin la langue de sa force et de sa virilité.» Vraiment les poètes qui ont porté leur reconnaissance, tous à Vigny et un grand nombre à V. Hugo, sont restés injustes, inconsciemment sans doute, envers Lamartine. N'est-ce donc pas lui, qui, essayant de prévoir la nature et le rôle de la poésie dans la société nouvelle, affirmait qu'elle serait religieuse, politique, sociale, «l'écho profond, réel, sincère, des plus hautes conceptions de l'intelligence, des plus mystérieuses impressions de l'âme » ? Dans ces pages il existe de l'indécision et du vague. Mais si l'on songe à la date où elles furent écrites, quel chemin parcouru depuis le temps où la poésie se faisait didactique et vulgarisatrice de la science ! Cette conception de la poésie ne deviendra-t-elle pas celle de V. Hugo que bien plus tard seulement ? Et *La Bouteille à la Mer* (1847-1853), *l'Esprit pur* (1863) ne sont-elles pas des compositions très postérieures ? Guyau lui-même, à qui donc est-il redevable de ses idées sur l'art social, sinon à Lamartine en grande partie ?

Aujourd'hui encore, bien qu'ils nous parlent de Vigny, de Shelley et des Hindous, nos poètes scientifiques se rattachent à la théorie de Lamartine. Lui-même trop rarement dans la suite a essayé de la mettre en pratique. Il écrivit : *les Révolutions, Utopie, la Mar-*

---

1. V. H. Faye : *Sur l'origine du monde*, introduction. Faye cite à la p. 127 l'opinion de Barthélemy Saint-Hilaire sur l'astronomie, qui nous apprend à mieux connaître les ouvrages de Dieu et notre place dans l'univers, et à reprendre confiance, en songeant à sa puissance, à sa justice et à sa bonté.

2. *Ou les Destinées de la Poésie*, ouvrage imprimé à part en 1834, et dont 2 fragments avaient paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars de la même année.

*seillaise de la Paix, l'Episode des Laboureurs, les Fragments du Livre primitif.* Mais il était déjà l'auteur de *l'Infini dans les Cieux.* Ces poèmes et les « *Considérations sur les destinées de la poésie* » lui méritent la belle place que nous lui avons accordée.

*
* *

Vigny a été plus heureux que Lamartine : nos poètes, parnassiens et symbolistes, depuis Leconte de Lisle jusqu'aux plus récents, tous le fêtent, et en particulier les poètes scientifiques le reconnaissent pour leur maître. Ils ont raison, car Vigny, du même coup, a fait entrer la pensée dans la poésie, et il a créé le symbole.

Mais s'il est vrai qu'il ne faut pas confondre science et philosophie, la pensée de Vigny est purement philosophique, et ses tendances, si paradoxale que paraisse l'affirmation, ne sont pas loin d'être anti-scientifiques.

Idéaliste désabusé, janséniste qui ne croit plus et qui va jusqu'à provoquer Dieu et à le mettre en accusation, « Raphaël noir, forme angélique et couleur sombre » [1], il se réfugie dans un stoïcisme hautain et désolé ; son pessimisme est systématique et complet ; il retombe sur la science comme sur tout le reste, la nature, l'amour et la foi. La science est funeste à qui la possède et elle est laide dans ses manifestations.

Le génie a de mystérieux abîmes : le poème de *Moïse* (1822) dépasse la portée que lui assignait son auteur ; il ne dit pas seulement la mélancolie de « l'Homme de génie, désespéré de voir sa solitude plus vaste et plus aride à mesure qu'il grandit » ; il est aussi dans notre littérature la première et grandiose expression du pessimisme scientifique. Moïse n'a rien à voir avec la Bible et les Juifs : il est un cerveau façonné par la science moderne. C'est la sublime et triste exception ; mais c'est aussi l'homme d'aujourd'hui, victime de son intelligence, vaincu par sa conquête : il connaît les secrets des cieux, il a compté les étoiles, marqué le retour des comètes, tiré du nuage l'électricité, dompté l'espace et les éléments : il s'entretient face à face avec Dieu ; il *sait.* Or mieux valait ne pas savoir. Lassé, déçu, il souhaite le sommeil de la terre, c'est-à-dire l'ignorance, et, puisque celle-ci désormais n'est plus possible, le sommeil de la mort.

De Lamartine et de Vigny, la pensée la plus robuste, la plus vivifiante, la plus ouverte à tous les espoirs et à toutes les générosités, est celle de Lamartine. Mais il a été, il reste encore un peu suspect ; il a contre lui « ses *Gloria Patri*, délayés en deux tomes » [2]; et Vigny, lui, est un révolté, un blasphémateur ; on ne risque pas

---

1. *Journal d'un poète*, p. 89. Hugo disait : « un bel ange qui a bu du vinaigre ».
2. Barthélemy : *Némésis* ; à M. de Lamartine.

en sa compagnie de passer pour un esprit timoré. Comme si la foi de Lamartine n'était pas la source de son optimisme salutaire, de ses idées bienfaisantes et prophétiques. En présence de la catastrophe de Bellevue[1], il acceptait la rançon du progrès : « La civilisation est un champ de bataille où beaucoup succombent pour la conquête et pour l'avancement de tous. Plaignons-les, plaignons-nous... *et marchons !* »

Nous nous sommes joués à plus fort que nous tous,

déclare Vigny à la même heure : et il déplore les applications de la science à la vie ordinaire, qui servent, à de rares exceptions près, nos instincts mercantiles, et qui étaleront partout une uniformité glacée et désolante :

La distance et le temps sont vaincus. La Science
Trace autour de la terre un sentier triste et droit.
Le Monde est rétréci par notre expérience,
Et l'équateur n'est plus qu'un anneau trop étroit.

Aussi l'amant de la rêverie au pied blanc, le chantre de la grâce et de la fragilité féminines détourne-t-il Eva des villes banales et tumultueuses.

L'élévation intitulée *Paris* est animée de sentiments différents. Si le poète devant l'avenir est tourmenté par plus d'un doute, et s'il n'adhère pas franchement au progrès, du moins le croit-il possible, du moins admire-t-il les idées qui s'élaborent dans ce centre qu'est Paris, à la fois axe et fournaise :

Je ne sais si c'est mal, tout cela ! mais c'est beau !
Mais c'est grand ! mais on sent jusqu'au fond de son âme
Qu'un monde tout nouveau se forge à cette flamme[2].

Or l'élévation est de 1831, et *la Maison du Berger* de 1844. Y a-t-il eu réaction dans la pensée du poète ? Après avoir subi l'influence généreuse de la révolution de 1830, Vigny est-il revenu à son pessimisme absolu ? Mais en 1843, dans *la Sauvage*, il avait affirmé la supériorité de la société civilisée sur les peuples restés sauvages et libres :

La loi d'Europe est lourde, impassible et robuste ;
Mais son cercle est divin, car au centre est le juste.

---

1. 8 mai 1842 ; 57 morts et 107 blessés. Lamartine prononça le 12 mai, à la Chambre des Députés, un magnifique discours.

2. Dans la même pièce le machinisme a fourni au poète une comparaison ingénieuse et recherchée ; à ce labeur tourmenté vers une précision difficilement atteinte, on croit déjà reconnaître la manière de Sully-Prudhomme ; si nombreuses sont les voies, grandes et moyennes, où Vigny s'est montré un précurseur.

Vigny fut donc sollicité par des forces contraires, et il a connu des hésitations ; son esprit a suivi une courbe sinueuse. Ce n'est qu'assez tard, en 1853, dans *la Bouteille à la Mer*[1], ensuite dans *l'Esprit pur* (1863), qu'il donne son adhésion entière, éloquente et émue, au travail de l'intelligence, la seule chose qui communique à la vie son prix.

Encore est-il nécessaire de bien comprendre : pour lui qu'est-ce que la science ? Quelque chose, en somme, d'assez abstrait. Nulle part sa poésie ne s'inspire des découvertes et des hypothèses scientifiques, même indirectement. Quand il admire le travail de Paris, il s'intéresse seulement à la pensée philosophique, aux idées d'un Lamennais, d'un Benjamin Constant ou d'un Saint-Simon. Et quand au jardin des Oliviers le Christ interroge son Père sur notre destinée, il ne se préoccupe pas des mystères entrevus par la science, et dont les autres dépendent, il demeure dans le domaine de la métaphysique. La science, pour Vigny, c'est la pensée solide comme le diamant, c'est la réflexion philosophique, c'est l'*esprit pur* : ce qui ne sombrera jamais, ce qui doit aborder un jour ou l'autre, c'est la constatation des marins, le calcul des savants, c'est aussi et surtout cette autre chose, fruit de la réflexion philosophique, *l'idée* : la feuille confiée à la bouteille a une valeur allégorique, elle matérialise l'idée. *La Bouteille à la Mer* dans son ensemble est un symbole philosophique plutôt qu'un poème scientifique.

Pour bien préciser notre pensée, et parce que le rapprochement s'impose dès maintenant, comparons le poème de Sully-Prudhomme, *le Zénith*, à celui de Vigny. A la première lecture la ressemblance est grande : deux symboles, deux hymnes à la science. Symbole merveilleusement suivi chez Vigny, et même un peu recherché, si par exemple la rencontre du navire et du négrier n'est pas une longueur inutile, mais signifie, après une grande espérance, un recul momentané de la pensée[2] ; symbole haletant chez Sully-Prudhomme, où l'ascension vers les couches supérieures de l'atmosphère représente les bonds de l'esprit humain vers l'inconnu ; hymne chez l'un à l'élixir divin que boivent les esprits, chez l'autre hymne à l'audace que suscite la vérité au front des plus timides ; et dans les deux pièces règne le même orgueil stoïcien, la même volonté de sacrifice, et la même espérance que le sacrifice ne sera pas inutile à l'humanité. Ces âmes ont les mêmes admirations, elles sont de la même trempe.

Mais à lire de près, on découvre entre les deux œuvres une différence très grande. Le symbole, dans la pièce de Vigny, se déroule avec clarté ; l'inspiration est nettement philosophique ; elle est

---

1. L'« édition définitive » (Delagrave) donne la date de 1858, de même que l'éd. Lemerre. La pièce parut dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er février 1853.
2. Peut-être le poète a-t-il songé au règne de Napoléon Ier.

celle de Pascal célébrant la grandeur de l'homme, la suprématie de la pensée, et les termes quelquefois sont les mêmes chez les deux écrivains.

Que *le Zénith* soit réduit aux parties III et V, et nous aurons à la fois un symbole très net et un très beau poème philosophique, un frémissant dialogue entre la chair et l'esprit, une sublime ascension de l'esprit vainqueur de la chair jusqu'à mourir de sa victoire. Mais la pensée est loin d'être aussi simple ; elle est entourée d'idées accessoires qui finissent par devenir les plus importantes : la science a détrôné les dieux et dissipé les paradis ; — dans l'espace où notre sphère est perdue, rien n'est beau, rien n'est laid ; — il n'y a ni haut, ni bas ; et si l'homme lève la tête vers l'azur, ce geste est un legs du passé ; — la foule, dans la montée des aéronautes, voit un nouvel attentat de Prométhée ; elle se figure qu'ils vont à la cause des causes ; elle ignore la volupté qui consiste à goûter un peu de certitude ; elle ne comprend pas que ceux-là veuillent conquérir un chiffre seulement pour l'ajouter à d'autres chiffres, sans autre ambition démesurée :

> Ils sont loin les songeurs de Milet et d'Elée,
> Qui pour vaincre en un jour tout l'inconnu d'emblée,
> Tentaient sur l'univers un fol embrassement.

*Le Zénith* n'est donc plus le développement d'une idée philosophique et générale ; il devient un poème positiviste ; les aéronautes sont des savants qui se bornent aux faits et aux lois, « Rien n'est sûr que le poids, la figure et le nombre », et qui établissent entre les données de l'expérience quelques joints sans vouloir remonter aux causes premières :

> Il nous suffit à nous, devant le sphinx énorme,
> D'éclairer prudemment de point en point sa forme
> Et d'en lier les traits par de justes raccords. (1)

Dans le poème de Sully-Prudhomme la science et la philosophie sont unies ; le poème de Vigny est purement philosophique ; et la pièce *l'Esprit pur* sert à l'éclairer. La fierté de produire œuvre intellectuelle chez Vigny est à peu près de même qualité que l'orgueil de Salluste écrivant l'histoire en homme désabusé. Vigny célèbre « l'écrit universel, visible *Saint Esprit* » ; remarquons bien ces mots :

---

1. La pensée est même plus complexe, presque contradictoire : la pesanteur nous rive ici-bas, jamais nous ne fuirons la terre ; et cependant le poète nous berce d'espoirs illusoires, nous parle d'une *formule unique d'où le problème entier sortira résolu.* Ces savants quêtant un chiffre seulement. c'étaient de vrais savants ; cette modeste conquête avait en elle sa morne grandeur. Le rêve moniste qui est venu se placer ici sous l'influence de Renan, de Berthelot ou d'Hæckel, à notre avis, obscurcit et gâte le poème d'inspiration positiviste.

Enfin ce poème peut recevoir une interprétation toute sentimentale : ces aéronautes sont ceux que l'idéal fascine, mais qui sont fatalement précipités à terre et tués dans leur chute.

il s'agit moins ici de la pensée appliquée aux sciences précises que de la pensée qui vit de sa propre substance, dans le domaine de la méditation, moins de la pensée de Buffon, de Cuvier et de Lamarck que de celle d'un Platon, d'un Spinoza ou d'un Kant. *La Bouteille à la Mer* et *l'Esprit pur*, ces poèmes ne sont pas un acte de foi à la science proprement dite ; mais ils sont « un acte de foi aux idées »[1]. « Assieds-toi, dit *le Journal d'un Poète*, lève la tête au ciel, regarde et *pense* »[2].

Telle que nous apparaît l'intelligence de Vigny, si elle se fût résolument tournée vers les sciences, c'est pour les mathématiques entre toutes qu'elle aurait eu le plus d'affinité, et elle était de nature à goûter les joies pures du nombre et des calculs solitaires. A la dernière page de la *Revue des Deux Mondes* du 1er mai 1841 est reléguée dans l'oubli une pièce, *la Poésie des Nombres*, qui ne figure pas dans les œuvres de Vigny. Il l'avait écrite après avoir écouté un prodigieux calculateur, Henry Mondeux, l'Inaudi de l'époque, un berger lui aussi, et qui par divination avait découvert les mathématiques transcendantes. Dans ces vers de circonstance Vigny a su dire quelle est la poésie des mathématiques, quel rôle y joue la mystérieuse intuition ; ils sont dignes de Pythagore.

En résumé, d'une part la conception que Vigny s'est formée du monde et de l'humanité est théologique, puisqu'il met en accusation un Dieu jaloux et mauvais, auteur du mal, et qui, après avoir soumis l'homme aux Destinées, l'asservit à la Grâce. Mais d'autre part il est épris de la pensée pure, il est fier de ses élans, elle seule donne la souveraine joie et le sublime orgueil. Psychologie déconcertante et troublante, que nous retrouvons en d'autres intelligences très nobles et très hautes. Pascal ouvre à nos yeux étonnés les deux infinis de grandeur et de petitesse ; la nature s'élargissant, l'idée de Dieu devient plus ample et moins précise : les « extrémités se touchent, dit-il et se réunissent à force d'être éloignées, et se retrouvent en Dieu, et en Dieu seul ». Pascal est donc un esprit très moderne. Sans doute ; mais aussi, nous ignorons par quel miracle psychologique, Pascal, opérant un retour en arrière, rétrécit cette idée de Dieu : là, tout près de nous, l'œil fixé sur nos actions, il replace un maître irrité, et qui a ses élus ; le ciel immensément offert à nos rêves, il le referme et il dit : tout est comme par le passé. Semblable est la démarche de Vigny ; il est un idéaliste épris de spéculation pure ; la science est un des fruits de la spéculation ; mais elle a le grand tort de se manifester par des conquêtes matérielles, et dès lors Vigny la tient pour suspecte. Si son œuvre, comme celle de Pascal, laisse une profonde impression

1. Lanson : *Littér. française*, p. 956.
2. « La contemplation des idées devient pour lui une extase, une adoration mystique et muette, et il s'abîme dans la poésie du silence. » Firmin Roz : le silence d'A. de Vigny. (*Correspondant* du 25 juillet 1912.)

de tristesse, la raison en est dans cette contradiction d'une âme moderne restée théologique, que la pensée fascine sans pouvoir la satisfaire : à côté du livre étrange et troublant des *Pensées*, non moins troublantes et étranges sont en leur fond les poésies de Vigny.

En dépit de ces tendances anti-scientifiques, ou mieux à cause d'elles, Vigny, à sa façon, a rendu service à la poésie scientifique ; il apporte la méditation, la concentration de la pensée sur elle-même, la contention de l'âme ; de la vie telle que l'a renouvelée la science moderne il cherche à tirer la philosophie, et c'est le pessimisme. Comme *la Bouteille à la Mer* était utile et nécessaire pour que fût écrit *le Zénith*, Vigny était utile, était nécessaire pour nous mener à la poésie philosophico-scientifique de l'époque positiviste. A cette élaboration il a travaillé entre tous les poètes, bien plus que V. Hugo, malgré toutes ses prétentions à la science et ses odes au progrès.

* * *

Elève de spéciales, doué d'heureuses aptitudes pour les mathématiques, lauréat du concours général où il remporte un cinquième accessit de physique, Victor Hugo dans la suite ne laissera jamais passer une occasion de rappeler son éducation scientifique, et il se montrera d'autant plus féru d'algèbre, d'arithmétique et de mécanique qu'il aura mieux oublié ses études d'adolescent ; goût personnel sans doute, ineffaçable pli ; mais c'est aussi désir de stupéfier son lecteur ou de l'éblouir.

Vers 1850 se manifeste dans ses poésies l'amour de la rhétorique scientifique ; désormais il grandira progressivement, jusqu'à devenir une sorte de manie après 1870. A mesure que Victor Hugo vaticine davantage, il agite plus violemment la marotte de la science ; déclamations apocalyptiques et prétentions scientifiques sont corrélatives et suivent le même mouvement ascensionnel.

L'œuvre de Victor Hugo a beau être très abondante, la marche de sa pensée est assez facile à reconnaître ; en groupant ses poèmes scientifiques d'après leur inspiration, nous les groupons du même coup à peu près par ordre de dates et par ordre de valeur. Cela tient à ce que sa pensée, loin de s'enrichir, se rétrécit, et que ses passions politiques et religieuses s'exaspèrent à la faveur des circonstances.

La science suffisamment épurée de rêveries étranges ou de déclamations philosophiques inspire d'abord à Victor Hugo quelques beaux poèmes ; l'astronomie seule lui fournit le thème de ces pièces, dont la forme est purement lyrique.

*Magnitudo Parvi* (1) renferme des vers dramatiques sur les

1. Daté par V. Hugo d'août 1839, et par M. Paul Berret de février 1855. V. *Revue Universitaire* du 15 avril 1906, et *la Philosophie de V. Hugo*, 1854-1859.

comètes. *A la Fenêtre, pendant la Nuit,* [1] Victor Hugo, en face du ciel qui semble tourner autour de notre terre, se pose des questions troublantes, dans une langue merveilleusement poétique :

> Nuits, serez-vous toujours pour nous ce que vous êtes?
> Pour toute vision aurons-nous sur nos têtes
> Toujours les mêmes cieux ?
> Dis, larve Aldébaran, réponds, spectre Saturne,
> Ne verrons-nous jamais sous le masque nocturne
> S'ouvrir de nouveaux yeux ?...

Nous lisons ici cinq des plus belles strophes que jamais la science ait inspirées, riches d'imagination et de rêve ; et sous ces strophes nous sentons palpiter le texte d'un savant, la page du *Cosmos* que nous avons résumée à propos de la poésie de la science. Nous nous souvenons aussi que Boscovich, Fontanes et Gudin avaient ébauché ce chant [2].

Mais la pièce astronomique la plus complète de Victor Hugo, et, à part quelques images forcées, quelques antithèses recherchées, quelques familiarités voulues, agrémentées de rimes surprenantes, la pièce la plus belle, c'est *Abîme*. Nous sommes surpris de la lire dans la deuxième Légende, parue en 1877. En vérité *Abîme* est du 26 novembre 1853 [3]. L'intention de rivaliser avec *l'Infini dans les Cieux* est évidente. V. Hugo a voulu battre Lamartine sur son propre domaine en faisant autrement que lui, et mieux que lui, pensait-il. Ce ne sont plus de Lamartine les larges nappes poétiques roulant en suaves harmonies, c'est quelque chose de plus extraordinaire dans l'invention, ce vertigineux entretien des mondes à travers l'immensité, de plus tendu dans l'exécution, où l'on sent trop la volonté d'étourdir le lecteur au lieu de soulever en lui de religieux transports. Lamartine est contemplatif et lyrique, Victor Hugo est oratoire, dramatique, tumultueux. Les tempéraments différents des deux poètes devaient produire des œuvres différentes. Mais si l'on peut avoir des préférences pour Lamartine, ces pages de Victor Hugo ne comptent pas moins parmi les plus originales et les plus fortes où la poésie, vivifiée par les données de la science, ait essayé de chanter l'infiniment grand.

Il est bon de remarquer aussi, toujours en dépit de la différence des tempéraments, que Victor Hugo et Lamartine appartiennent à la même classe d'esprits. La science, chez eux, ne laisse pas croître l'épi sombre de la tristesse ; mais elle fait s'épanouir

---

1. Daté d'avril 1854 par V. Hugo.
2. V. p. 19 et p. 43, n. 2.
3. *Ténèbres*, pièce composée vraisemblablement de 1854 à 1855, sera seulement imprimée en 1883 dans la troisième *Légende*. V. Hugo évitait de vider ses tiroirs, gardant en réserve de quoi former un recueil au besoin. Si bien qu'au lieu d'entrer dans les *Contemplations*, *Abîme* et *Ténèbres* seront placés dans la *Légende* à une époque où elle est envahie par la philosophie.

chez l'un la fleur mystique de la prière, et chez l'autre mûrir le fruit substantiel de l'optimisme. Ames nobles toutes les deux et finalement heureuses [1].

Vers 1854 les livres de Laplace et de Humboldt sont accompagnés sur la table de Victor Hugo des œuvres de Fourier, de Reynaud, de Hennequin et de Weill, ces songeurs qui ont été aussi des façons de savants, et qui ont essayé de remettre l'idéalisme de Platon au courant des découvertes de la science et en particulier de l'astronomie. Leurs rêveries interastrales ont finalement pris la forme poétique dans plusieurs poèmes de V. Hugo.

Déjà dans la pièce intitulée *Saturne* [2], il affirme que l'âme du sage, après la mort, ira quelque part lire l'œuvre infinie et le poème éternel, mais que l'âme du méchant émigrera dans Saturne, sphère énorme et « bagne du ciel » ; car toute terre, tout globe obscur est un bagne pour l'esprit. « Plus le globe est lointain, plus le bagne est terrible » ; comme s'il était un point dans le ciel d'où mesurer les distances, et des globes lointains.

*Ce que dit la Bouche d'Ombre*, ce qu'elle dit très longuement dans un poème rempli de grandes beautés, mais touffu, obscur, c'est la philosophie tout entière de Victor Hugo, sa conception de la vie et du monde. Il s'inspire de l'idéalisme de Platon, pour qui les âmes sont d'autant plus pures et plus agiles qu'elles sont mieux dégagées des passions ; mal et pesanteur pour V. Hugo sont identiques ; l'idée lui est chère. Avec Swedenborg [3] et Fourier il ne prétend rien moins que démontrer et expliquer comment nos âmes circulent d'astre en astre, et parcour ront ainsi les globes pendant l'éternité :

> Les mondes dans la nuit que nous nommons azur
> Se jettent en fuyant l'un à l'autre des âmes [4].

Enfin il emprunte à Jean Reynaud, l'auteur de *Terre et Ciel* (1854), sa théorie d'une limite au châtiment des âmes. L'ensemble du poème est animé d'un idéalisme fantaisiste et momentanément irrésistible. Mais la seule conception qui relève de la science est

1. Le matérialisme n'est guère à la mode chez les romantiques ; même les femmes s'en mêlent, et Alphonsine Théolinde Cotte écrit un poème en deux chants, *les Horloges philosophiques* (1842), où elle raille les matérialistes de n'avoir à toute objection qu'une réponse, « propriété de la matière » et où elle finit par opposer « les vertus et dévouement d'un médecin déiste » aux « crimes d'un medecin matérialiste » !

2. *Saturne* est daté par V. Hugo d'avril 1839, *Ce que dit la Bouche d'Ombre* d'octobre 1855. Il est à peu près sûr que la première pièce a été antidatée par V. Hugo, et que la composition en est plus rapprochée de 1855.

3. Bien que les œuvres de Swedenborg et de Bonnet ne figurent pas au catalogue de la bibliothèque de Guernesey, il est difficile de croire que V. Hugo n'ait pas connu leurs théories. Du moins avait-il reçu de Boucher de Perthes le livre de *la Création* (1839-1841) où sont reprises quelques-unes des idées de Bonnet.

4. V. Fourier : *Théorie des quatre mouvements* : « vos âmes parcoureront ces globes pendant l'éternité ». Le platonisme a eu sur le romantisme une influence considérable. V. J. Roger Charbonnel, *les Sources néo-platoniciennes du romantisme, Mercure de France* du 1er février 1912.

celle de la vie universelle. Le thème effectivement était un des plus beaux qui fût offert par la science moderne à la poésie, et V. Hugo l'a développé en paroles magnifiques ; mais il ne lui a pas donné le caractère scientifique du transformisme, dont les savants parlaient alors autour de lui ; il a eu recours aux songeurs, aux mages, aux illuminés ; son esprit n'est pas scientifique, toujours il tend à rompre les barrières de l'expérience, du calcul ou de l'hypothèse rationnelle.

Le long et étrange *Poème du Jardin des Plantes* [1] est de la même inspiration, troublée par d'autres préoccupations accessoires, satire, anticléricalisme, auxquelles V. Hugo ne sait plus désormais se soustraire. Ce qui est sûr, c'est qu'un savant n'ira pas lui emprunter la définition du monstre « C'est Tisiphone offrant son ventre à Bélial… le rût universel épousant la démence », etc., et si l'on songe qu'il s'agit, non du monstre pathologique, mais de l'ours, du lion ou du rhinocéros, cette imagination dépasse les limites du bizarre et du ridicule. Admettant les plus étranges métempsychoses, le poète se demande si le monstre lui aussi, tout comme Saturne, n'est pas un bagne où l'homme expie.

La conception de la vie que V. Hugo a chantée est poétique, si l'on veut ; elle ne doit à peu près rien à la science ; son œil déformait et reformait les objets ; de même sa pensée déforme les idées, les enfle démésurément, et leur ôte toute valeur scientifique et toute vraisemblance.

Cependant l'idée de progrès possède V. Hugo jusqu'à le dominer absolument. *Ibo*, *les Mages* et *Plein Ciel* sont trois chants en l'honneur du progrès invincible. Dans *Ibo* [2] le rythme, le mouvement sont remarquables ; mais la pensée est à la fois courte et excessive. Le poème des *Mages* est une longue sarabande de noms propres enchaînés par la fantaisie la plus capricieuse. Des soixante et onze strophes une seule est précise, en même temps que poétique ; elle est le spécimen de la poésie à laquelle V. Hugo pouvait atteindre, s'il n'avait pas été la victime du développement et des mots :

Seul, la nuit sur sa plate-forme,
Herschel poursuit l'astre central
A travers la lentille énorme,
Cristallin de l'œil sidéral ;
Il voit en haut Dieu dans les mondes,
Tandis que des hydres profondes
Scrutant les monstrueux combats,
Le microscope formidable,
Plein de l'horreur de l'insondable,
Regarde l'infini d'en bas.

1. *L'Art d'être grand-père* (1877).
2. Sur la pièce *Ibo*, v. Lasserre, *le Romantisme français*, p. 260.

Mais les auteurs d'odes couronnées par les Académies au XVIIIe siècle, ou imprimées dans l'*Almanach des Muses* auraient signé des vers comme ceux-ci :

> Surgis, Volta ! Dompte en ton aire
> Les Fluides, noir phlégéthon.
> Viens, Franklin ! voici le tonnerre.
> Le flot gronde : parais, Fulton !

*Plein Ciel* a été écrit sous l'influence des tentatives de Giffard et de Pétin pour construire un dirigeable (1850)[1]. On vendait 0 fr. 25 aux ateliers de Pétin une cantate de Barillot[2], *Icare vengé par Pétin*, qui est plus qu'une ébauche de *Plein Ciel*. N'essayons pas d'y reconnaître un poème scientifique comme *le Zénith*, ni même un poème philosophique comme *la Bouteille à la mer*. Nous nous heurterions à des affirmations incroyables, à des mots qui sont la négation de tout savoir et de toute raison. V. Hugo a-t-il bu l'élixir divin des esprits, « trésor de la pensée et de l'expérience » ? Non, mais un philtre enivrant et troublant. Si son verbe est d'un poète, son enthousiasme est d'ordre populaire. Pour lui, qu'un ballon s'enlève, et tout est sauvé ! *Hors de la pesanteur* c'est l'avenir fondé ; sur ce glorieux navire la société s'élève au droit, à la raison, à la fraternité, au juste, au grand, au beau, au bon[3]... Sa pensée est incapable de créer un poème scientifique ou philosophique, mais son imagination anime et développe un magnifique poème *social* ; libre alors, ayant une fois perdu pied, il se livre à l'admiration, à l'extase, aux transports les plus exaltés, à toutes les foucades de la fantaisie. Echappons-nous à cet élan et au charme d'une orchestration splendide, et retombons-nous sur la terre après ces bondissements vertigineux, nous nous demandons alors si V. Hugo n'a pas été le jouet et la victime de l'emphase : que l'homme, hanneton bourdonnant, heurte un peu plus fort les parois de son cachot, il n'y a pas là de quoi sonner pareille fanfare.

Ainsi V. Hugo s'empare de l'idée de progrès ; mais il est incapable de la nourrir de données positives, il la fausse, il la vide, il la gonfle de vent. Cependant le progrès ne va pas sans luttes, le mal résiste au bien, les ténèbres offusquent la lumière ; les dieux, les

1. Sur les sources de *Pleine mer-Plein ciel* v. Berret : *la Philosophie de V. Hugo*, et *Revue critique* du 17 juin 1911.

2. Le même Barillot est l'auteur d'un très long poème, *les Vierges*, 1857, où il chante le progrès, la fin des guerres, et même l'échelle des êtres, des madrépores au chimpanzé et à l'homme (XII, 17). Dans sa préface il nous confie ses espoirs de vie interastrale, et d'ascension de monde en monde. Le modeste artisan-poète nous permet de mieux comprendre V. Hugo, il nous éclaire le monstre lui-même.

3. Cp. compte rendu du *Journal des Débats et Décrets*, d'octobre 1793 : « Seconds, député, se présente à la tribune : « Quoi de plus utile, dit-il, que les globes aérostatiques, si on en trouvait la direction ! Ils seraient propres à propager les lumières, l'égalité, la liberté, l'esprit révolutionnaire chez tous les peuples. Ils fourniraient les moyens d'exterminer les ennemis de la justice et de la raison. Ils mettraient entre les mains de l'homme les feux du ciel et les foudres de la terre ». Seconds disait avoir résolu le problème de la direction des globes.

religions, les prêtres sont le grand obstacle au progrès. Contre ces monstres, moderne Héraclès, V. Hugo s'arme de la massue. A partir de 1859 il essaie de donner à la *Légende* un sens de plus en plus philosophique ; mais comme il veut en même temps rester épique et dramatique, il exprime ses idées sous la forme du symbole, et il préfère à la strophe les poèmes en vers alexandrins ; la strophe gênerait peut-être son étalage d'érudition, l'impétuosité de ses images, ses adorations, ses sarcasmes, ses huées. Il renonce à toute contrainte dans la forme, à toute mesure dans les redites ; le torrent enfin a rompu la digue, et il inonde toute la plaine.

*Le Satyre*[1] est généralement très admiré, et l'épithète courante est celle de « merveilleux » poème. Ce symbole extraordinaire et puissant peut être compris de plusieurs façons, qui, loin d'être contradictoires — ce qui serait un grave défaut — rentrent les unes dans les autres et se complètent réciproquement, — ce qui est une rare qualité.

1° « C'est la démonstration poétique d'un grand fait de l'histoire des religions, le passage de la mythologie spontanée et fragmentaire à la mythologie générale et synthétisée par la réflexion ; en d'autres termes, du paganisme au panthéisme. »

2° « Ce que le satyre chante, dans le monde mythologique, c'est ce que nous appelons dans notre langage soi-disant scientifique, l'Evolution et le Progrès universel ; c'est l'origine chaotique, le combat du Jour et de la Nuit, les horreurs et les beautés de la Terre et de l'Homme, la Guerre et la Paix, la fin des maux, la fin des dieux, l'apothéose de l'humanité. »

Le poème forme une sorte de trilogie : le Noir va des commencements chaotiques à l'apparition de l'esprit ; le Sombre est l'histoire de l'humanité ; et à ce tableau pessimiste, parce qu'il est rétrospectif, — V. Hugo ne connaît que le pessimisme rétrospectif — succède un tableau optimiste, parce qu'il est projeté dans l'avenir : c'est le monde sans dieux, le rayonnement de l'âme universelle, l'*Etoilé*.

3° Ces deux interprétations sont données par le même écrivain, et dans ce qu'il écrit sur ce poème il en perce encore une autre[2] ; *le Satyre*, cet être sans nom, boiteux et difforme, est la personnification du Réel lui-même, opposé à toutes les conceptions surannées, incomplètes et fausses. En des vers mystérieux et amples, nous assistons à sa transformation ; il grandit, il s'élargit, il devient gigantesque, immense :

Place à tout, je suis Pan, Jupiter à genoux !

4° Si l'on veut, et cette interprétation sort de la précédente, comme celle-ci sortait elle-même des deux autres, *le Satyre*, ce

---

1. 17 mars 1859.
2. Ch. Renouvier : *V. Hugo, le Poëte.*

jouisseur énorme, c'est l'homme qui n'a été faussé ni par les religions ni par les tyrannies, l'homme tel que l'a créé la nature ; et cette pièce devient l'expression la plus complète et la plus triomphante du naturalisme.

5º Plus particulièrement, *le Satyre* personnifie tout le travail du XVIe siècle. Il est Gutenberg, Luther, Rabelais surtout ; il est Montaigne et Copernic ; il est la révolte et l'affranchissement de la pensée humaine, qui s'appelle dans l'histoire la Renaissance, et la pièce, par la place qui lui est assignée dans la *Légende des Siècles*, représente cette époque de la vie de l'humanité.

6º Il est encore permis, dans *le Satyre*, de voir le symbole du peuple anonyme, s'introduisant dans les faux sanctuaires, religieux ou politiques ; d'abord ébloui, ridicule et raillé, il secoue et fait choir les idoles au bruit de sa grande voix.

7º Enfin *le Satyre* n'est autre que le poète lui-même, l'insoumis, le rebelle, dont les joies exubérantes ébranlent l'Olympe, l'invincible, dont les bras géants tracent dans l'ombre des sillons de lumière.

Ce poème est tout cela, parce qu'il est l'expression mythologique, monstrueuse, gigantesque, de l'optimisme du poète et de son panthéisme.

Il est aussi une floraison poétique extraordinaire.

Dans l'âcre épaisseur des branchages flottants
La palpitation sauvage du printemps ;

le chant qui célèbre la forêt, enchevêtré, mystérieux comme elle ; la guerre évoquée en un tableau plus puissant que les puissants tableaux de Lucrèce ; la transformation du satyre, vision poétique et grandiose ; et les plaisanteries exorbitantes, les calembourgs, les orgies flamandes, les débauches de l'imagination et du verbe, tout s'unit, tout travaille à peindre le XVIe siècle, désordonné, sans mesure, savant et trivial, jouissant de la vie et l'aimant dans toutes ses manifestations, nobles ou basses ; et nous admirons… Mais nous regrettons aussi que le verbe nuise à la pensée, qu'il l'obscurcisse et l'écrase.

Grisé par les mots, ici comme dans *Plein Ciel*, le poète, après avoir ravalé l'homme, n'hésite pas à prédire le jour où peut-être on le verra « devenir loi », à lui promettre les destinées les plus extraordinaires, les plus anti-scientifiques ; car on l'entendra « criant à toute chose : obéis, germe, nais ! » Même il vaincra la pesanteur, « peau vile, immonde vêtement. » Heureux le poète capable de croire à cet avenir de l'humanité ; mais comme il était loin de la science, si sévère et si triste !

Même quand l'idée est plus voisine des conceptions de la science moderne, l'expression ne réussit guère qu'à la desservir, et l'évolution est assez difficile à reconnaître en des vers comme ceux-ci :

Les animaux, aînés de tout, sont des ébauches
De sa fécondité comme de ses débauches.
Fussiez-vous Dieu, songez en voyant l'animal !
Car il n'est pas le jour, mais il n'est pas le mal.
Toute la force obscure et vague de la terre
Est dans la brute, larve auguste et solitaire.
Et maintenant, ô Dieux ! écoutez ce mot : l'âme.
Sous l'arbre qui bruit, près du monstre qui brame,
Quelqu'un parle : c'est l'âme. Elle sort du chaos...
L'être est d'abord moitié brute et moitié forêt ;
Mais l'Air peut devenir l'Esprit, l'homme apparaît.

La suite n'est guère plus claire ; par exemple ce vers, « la terre où l'animal erre autour d'un rayon », veut dire que l'animal s'élèvera dans l'échelle de l'être et deviendra plus « lumineux ». Mais comment ? par l'expiation ? par la métempsychose ? par les lois de l'évolution ? Mystère.

V. Hugo semble vouloir unir son manichéisme, son pythagorisme et son panthéisme à la doctrine de Lamarck ; il aboutit forcément à la confusion, et cette poésie à prétentions scientifiques est de qualité douteuse. D'ailleurs ses idées ne sont pas mieux arrêtées qu'elles ne sont nettes. Cette doctrine de l'évolution, il lui arrive de la contredire :

Il chanta l'homme : il dit cette aventure sombre,
L'homme, le chiffre élu, tête auguste du nombre, (?)
Effacé par sa faute, et, désastreux reflux,
Retombé dans la nuit de ce qu'on ne voit plus. (?)

Les vers sont obscurs, mais il s'agit bien d'une chute. Or, qu'est-ce que cette chute qui amènera la haine, et les rois, et les prêtres, et les guerres ? La doctrine de l'évolution admet à certains moments, dans certains milieux et dans certaines circonstances, des régressions, mais elle n'admet pas de chute. Est-ce chez l'auteur une réminiscence involontaire du dogme chrétien ? Est-ce un souvenir des âges chantés par Hésiode ? En tout cas ce n'est pas une idée scientifique de mettre dans le passé un âge d'or où tout était amour et liberté, quitte ensuite à reculer le même bonheur vers un avenir lointain.

Dans *le Satyre* l'influence de la science est surtout générale : elle est dans l'intention même du poème, dans son naturalisme. Mais cette œuvre n'a guère de valeur scientifique, à proprement parler.

Les « sourciers » ont repéré les bancs de sable d'où s'est élancé ce fleuve torrentueux. On a signalé Virgile *(VI^e^ églogue)*, André Chénier *(l'Aveugle)*, Diderot *(les Bijoux indiscrets)*, Delisle de Sales *(Philosophie de la Nature)*, Shelley *(Prométhée)*, même

Offenbach et Crémieux (*Orphée aux Enfers*)[1]. Mais il est une autre source, capitale et presque totale, l'*Histoire de France* de Michelet, et particulièrement les tomes VII, VIII et XII. La Renaissance, dit Michelet, est panthéiste ; elle découvre la grande pensée moderne, « l'universelle parenté de la nature ». Désormais l'Homme, ne voulant s'arrêter qu'au vrai, s'avance lentement « en chassant les chimères ». Michelet chante ses héros avec les mêmes hyperboles que V. Hugo ; il leur prête le rire des dieux, il célèbre le mariage de l'homme avec la nature, leurs profondes amours et leur identité. Mais nous reconnaissons *le Satyre* surtout dans ce qu'il dit de Rabelais et de son héros : « Tous reculèrent à l'apparition de Gargantua, tous crièrent d'horreur ou de joie... Rabelais part du réel même, de la vie, des mœurs de ce temps, de sa pensée grossière. La conception, tout enfantine, est celle de l'homme énormément et gigantesquement matériel, d'un géant. Il s'agit de faire un bon géant... Un vrai cri de Titan, devant cette audace de l'homme, échappe à Rabelais dans son Pantagruel : les dieux ont peur ! »[2]. Les maîtres de V. Hugo sont les encyclopédistes, Diderot, Delisle de Sales, et les Saint-Simoniens, Pierre Leroux, Jean Reynaud, Hennequin, Weill ; mais son maître est ici l'historien qui ressemblait au poète comme un frère, Michelet.

Peut-être le symbole et le goût du prodigieux ont-ils un peu nui jusqu'ici à V. Hugo. Voici deux pièces, *la Comète* et *la Vérité*[3], d'une conception plus simple, qui pouvaient être très émouvantes. En dépit de très beaux vers et des prodigalités de l'imagination, pourquoi ces pièces n'arrivent-elles qu'à laisser une impression déplaisante ? La raison en est simple. V. Hugo ne voulait pas nous faire grâce du lieu commun, le génie persécuté par l'ignorance, c'est-à-dire les prêtres, les juges, les reîtres et les rois ; il a mis son opulente puissance verbale au service de la passion et de l'injustice. En vérité Halley en 1705 ne souleva pas des tempêtes d'outrages, mais des polémiques savantes et fécondes. Il n'eut pas à s'enfuir sous les excommunications, et ne fut pas regardé comme un fou ; mais il finit honoré, regretté, et sa mort fut chrétienne. Il ne fut pas davantage oublié ; ses tables astronomiques furent publiées après sa mort, ses calculs repris et poursuivis par Clairaut et Lalande. En 1758, le monde savant était dans une fièvre joyeuse. Lalande reporta sur Halley toute la gloire de ce phénomène « qui changeait les doutes en certitudes et les hypothèses en démonstrations », et l'on donna son nom à la première comète dont le retour périodique a été calculé avec précision.

---

1. Paul Berret : *la Philosophie de V. Hugo.*

2. *Le Titan* (1875) est une médiocre reprise du *Satyre*. Le symbole ne satisfait pas la pensée : quand Phtos perce la terre, il découvre le froid, l'abject, l'horrible. A-t-il réussi à écarter le dernier bloc, de l'autre côté, il se trouve tout-à-coup à la porte du mystère, et par cette voie imprévue, il bondit sur l'Olympe.

3. 4 septembre 1874, et 10 septembre 1874.

Plus calme que *la Comète*, la pièce intitulée *à l'Homme* (1) roule aussi moins d'impuretés, et quand le poète, à la suite de Pascal, rêve sur l'infiniment petit et l'infiniment grand,

> Un monde plus profond que l'astre, c'est l'atome.
> Quand sous l'œil des penseurs l'infiniment petit
> Sur l'infiniment grand se pose, il l'engloutit...

sa tristesse, son émotion née du spectacle de l'effort humain, sont très supérieures au sarcasme où trop souvent il s'arrête ; le moindre frémissement de douleur métaphysique vaut infiniment plus que le rire d'un Voltaire monstrueux ou les affirmations d'un Homais apocalyptique ; si bien que le petit poème porte en lui plus d'humanité et de poésie vraie que toutes les dissertations philosophiques de *l'Ane*.

Ce poème étourdissant (2), où l'on éprouve la sensation d'un nageur que l'onde engloutit, poitrine obstruée, yeux qui s'écrasent, oreilles tonnantes, pouvait être une belle œuvre, ironique et douloureuse, capable de nous faire à la fois rire et pleurer sur l'humanité : ils sont à terre, les débris de l'humaine science ; « je cherche un édifice et je trouve une ruine » ; « l'homme est après la marche un peu moins avancé », il ne connaît de rien le dernier mot :

> O vain travail, science, ignorance, conflit,
> Noir spectacle ! Un chaos auquel l'aurore assiste,
> L'Effort toujours sans but et l'Homme toujours triste
> De ce qu'est le sommet auquel il est monté,
> Comparant sa chimère à la réalité,
> Fou de ce qu'il rêvait, pâle de ce qu'il trouve.

C'en est fini de la belle confiance de *Plein ciel* ; l'Homme, c'est l'Impuissant fécondant l'Inutile. Seuls demeurent le Scepticisme et la Nuit...

Mais non ; *l'Ane* n'est pas une nouvelle et gigantesque *Apologie de Raymond Sebond*. Pourquoi cette trombe de noms imprévus ne roule-t-elle que deux ou trois noms de savants, de vrais savants ? Pour un Thalès, un Newton, un Laplace, que de Tiraboschi, d'Œsidème et de Carpocras ! Pourquoi aussi mêler la chimie à la jurisprudence, et la géométrie à la théodicée ? C'est qu'en vérité V. Hugo n'a qu'une idée fixe ou plutôt qu'une haine :

> Théologaux, notaires de consultes,
> Evêques secouant leur foudre au seuil des cultes,
> Clercs, chanoines, bedeaux, prédicateurs, abbés,
> Dans l'ornière d'un texte ou d'un rite embourbés,

---

1. 11 oct. 1876.
2. Ecrit en deux fois, de 1857 à 1858, et de 1870 à 1873.

académiciens, penseurs officiels, voici que s'alignent les victimes blafardes de ce jeu de massacre ; nous avons cru être dans un laboratoire ou dans une bibliothèque, et nous sommes dans une baraque foraine.

Tant pis si dans l'ardeur du combat, victime à son tour des noms propres et des rimes, Victor Hugo semble confondre Pascal, Longin, Job et Timothée, et si Cuvier devient une de ses victimes! n'a-t-il pas cherché à mettre d'accord la géologie et la Bible, n'est-il pas concordiste? Ce n'est donc plus qu'une basse polémique, un lieu commun exagéré, faussé, digne de plaire à des enfants sans jugement, ou à des hommes mal renseignés et sectaires. Ce scepticisme de haute marque, que nous n'osions espérer, est ramené à un anticléricalisme de pacotille; l'aristocratique breuvage a tourné en alcool d'assommoir. Ces hommes qui ont cherché, qui ont gémi, toutes ces pensées en mouvement, cette science accumulée dans les livres qui bondent les bibliothèques, cet effort humain, tout cela est néant, une telle pensée serait triste et belle. Mais là n'est pas ce qu'a voulu dire V. Hugo. Contre la justice, contre la pitié, sans le moindre esprit historique, tous ces hommes qui n'ont pas senti et pensé comme lui, tous ils furent ignares, sourds, buses, idiots, et ils furent volontairement mauvais.

Voltaire, d'Alembert, d'Holbach avaient déjà vu dans l'histoire de l'humanité « la guerre de la philosophie et de la superstition » : ils avaient admis un complot pour éteindre les lumières; le grand coupable était le christianisme; partout asservi, l'enseignement corrompait les esprits en opprimant la raison sous les préjugés. Mais en dépit des condamnations en bloc, on sent persister chez quelques philosophes le souci de respecter l'histoire en distinguant les différentes époques de l'humanité, et le besoin d'une certaine justice à l'égard de ceux-là mêmes qu'ils tiennent pour les adversaires irréductibles du progrès. Aujourd'hui par exemple que des savants probes ont étudié les écrivains scholastiques et les ont réhabilités, il ne nous déplaît pas d'entendre Condorcet rendre justice à la scholastique, « première origine de cette analyse philosophique qui a été depuis la source féconde de nos progrès » [1].

Chez V. Hugo, tout est sur le même plan, ou plutôt c'est une confusion indescriptible : on le voit aller « du czar de Moscovie au Pharaon d'Egypte » : l'espace ni le temps ne l'arrêtent, il bondit, il franchit dix ou vingt siècles sans fatigue. Pourvu que le poète roule dans ses tirades des énumérations stupéfiantes — pour lesquelles Moreri a été mis au pillage — des antithèses, des rimes inattendues, renversantes, des images ahurissantes, qu'importent l'histoire, la justice, la pitié? Et *l'Ane* n'est pas un poème savant; il est au fond une satire violente et vulgaire.

---

1. Condorcet : *Esquisse des Progres de l'Esprit humain*, v. 3me époque, 7e, 8e.

M. Renouvier a tenté d'apporter le jour dans les opinions philosophiques de V. Hugo, et il reconnaît que ce n'est guère possible ; si trouble est le monde où s'agite le *Songeur*, quand ce monde n'est pas bizarre, fantastique et chaotique. V. Hugo est un panthéiste, un manichéen, un pythagoricien, un bouddhiste ou tout simplement un spiritualiste ; la croyance aux causes finales est partout impliquée dans son œuvre ; quelquefois il apparaît comme un positiviste médiocre et déclamateur. Platon, Jésus, Manès, Sanchoniathon, Fourier, Reynaud et tant d'autres sont successivement ou simultanément ses maîtres. Du moins la science a-t-elle mis en lui une confiance inébranlable dans les destinées de l'homme ; il est de ceux en qui elle a développé l'optimisme.

La même confusion règne dans ses idées scientifiques. Les grands problèmes de l'origine et de la fin des êtres qui préoccupent la pensée moderne ne se sont guère présentés à lui sous l'angle de la science. Impossible par exemple de dire s'il est créationniste ou darwiniste ; ses visions personnelles sont brouillées et contradictoires ; il n'a pas eu de l'homme et de la nature une vue à la fois précise et poétique.

C'est qu'en vérité le goût de la science et même le souci de la documentation exacte lui sont restés étrangers. Quand il composait *le Mariage de Roland* ou *Aymerillot*, lisait-il les vieilles chansons de geste? Non ; les articles de Jubinal dans *le Journal du Dimanche* suffisaient au travail de sa pensée. Appliqué à la poésie scientifique, le procédé n'avait à donner que des résultats médiocres. Voici par exemple une page de *l'Ane* où V. Hugo s'essaie à la poésie vraiment scientifique ; il dit la formation de notre monde, la vapeur qui se condense en eau, la terre encore fange, « et l'île surgissant des profondeurs béantes », l'air devenu respirable, les continents ébauchés, la vie apparaissant sous des formes diverses et successives, l'homme enfin, et l'infiniment petit succédant aux monstres, tout cela en quarante vers. Entrons dans cette page enchevêtrée comme une forêt sauvage : nous voyons naître successivement l'hydre ou limace (?) les vers titans (?) les colosses (?) et les hippopotames, les serpents : singulière terminologie ; un naturaliste se demanderait quels sont ces êtres... Après des millions d'années l'air devient respirable à l'oiseau, et l'oiseau est suivi par l'homme : singulière chaîne des êtres, que jamais un naturaliste n'a cru devoir admettre. En vain le poète nous parle-t-il de la sombre transparence de ces temps profonds ; ces temps, pour la science, sont loin d'être si transparents, et dans les vers de V. Hugo, tout est confusion et ténèbres.

Si ce poète extraordinaire avait soumis à la science son verbe lyrique et épique, quelles œuvres seraient nées ! Mais il lui fut impossible de faire le départ entre la réalité et les fantaisies de son imagination. Il a été émerveillé par le monde des étoiles ; soutenu

un instant par Laplace et Humboldt, il a triomphé dans l'entreprise qui semblait une gageure, où tous ses prédécesseurs avaient échoué, le lyrisme scientifique. Il a cru à une évolution non seulement terrestre, mais interastrale, à des chutes et à des rédemptions où la science n'est pour rien. Il a boursouflé l'idée de progrès. Il s'est façonné de la science une idole assez grossière, et il lui a donné indistinctement pour ennemis tous les pouvoirs établis. Sur ces quelques idées, servi par une imagination formidable et un verbe prestigieux, il a exécuté de magnifiques variations sans en appeler à la réflexion et à l'étude ; sa tyrannique personnalité n'a su se plier à aucune discipline : ses constructions arbitraires sont dressées en dehors de toute notion scientifique. Il écrit ses poèmes philosophiques en visionnaire, sans souci de la vérité et de la raison.

Poésie, dira-t-on, et preuve que science et poésie sont incompatibles. Mais il faut à la poésie comme à l'histoire le sens du réel et du possible ; il n'existe pas que la poésie apocalyptique, et même celle-ci est exceptionnelle. La poésie telle que nous la comprenons doit être tout imprégnée de vérité. Le grand poète est celui qui sait beaucoup, par l'étude et par l'intuition, à condition que l'intuition ne soit pas le simple mouvement d'une sensibilité ou d'une imagination débridées, sans autres guides que le parti-pris et la passion.

La poésie philosophico-scientifique de V. Hugo cause en nous le regret, et non le contentement.

*
* *

L'homme éclairé que nous interrogions devrait maintenant reconnaître que le romantisme a produit un assez grand nombre de poèmes à visées scientifiques. Mais il aurait raison d'en discuter la qualité : ce sont harmonies religieuses, méditations stoïciennes, et déclamations philosophiques. Lamartine a quelquefois mis la science au service d'une conception qui demeure toujours très consolante, et il a écrit le plus beau poème scientifique dont le romantisme puisse s'enorgueillir. Vigny a moins songé aux données de la science et à ses découvertes qu'à l'idée pure, il en a hautainement chanté la force incorruptible. V. Hugo s'est mû dans les pourpris de la fantasmagorie, ou bien il a mis son verbe au service d'idées médiocres ou injustes ; c'est très regrettable ; lorsque parfois il a renoncé à ses idées personnelles, sa poésie est devenue frissonnante, plus humaine, et des strophes fougueuses nous ont emportés dans l'infiniment grand [1].

En vérité ils sont tous trois demeurés trop indifférents au mouvement scientifique qui autour d'eux renouvelait la pensée mo-

1. René Doumic est donc un peu trop catégorique quand il dit qu'à l'époque romantique « la séparation entre les sciences et la littérature est aussi complète que possible ». *Revue des Deux Mondes* du 15 déc. 1901.

derne [1]. Que de thèmes offerts par la science n'ont pas inspiré les poètes romantiques ! Ils ont restreint le patrimoine que leur avaient légué Delille, Chénier, Chênedollé. Ils n'ont guère songé qu'à l'épopée du ciel, c'est-à-dire à celle qui convenait le mieux à leur tempérament lyrique, qui nous fait lever la tête, admirer et chanter. Célèbrent-ils la vie ? ils la considèrent extérieurement, ils en disent les manifestations, la richesse et la beauté, sans remonter aux questions d'origine, au pourquoi et au comment. Leurs qualités n'étaient pas celles au juste qu'exige la poésie scientifique, c'est-à-dire l'émotion et l'enthousiasme, sans doute, mais d'abord le savoir laborieux, l'étude, le don de sortir de soi-même et de voir le monde extérieur avec des sens qui, pour vibrants qu'ils soient, n'ont pas été faussés ni affolés.

Et pourtant, les romantiques ont été utiles pour leur part à la formation de la poésie scientifique. Harmonies, méditations ou déclamations nous écartaient sans doute de la documentation exacte et diligente, mais à la place de la poésie didactique, analytique, intellectuelle de Delille elles mettaient autre chose : l'émotion personnelle, la couleur, le mouvement, la vie. Grâce aux poètes romantiques, c'en est fait de cette idée que la science est gaie et qu'elle peut être enjolivée, attifée et affadie par les artifices d'un art méticuleux et spirituel. L'intervention de Lamartine, de Vigny, de V. Hugo devait être féconde. Lamartine apportait ses aspirations, son idéalisme, Vigny sa méditation, sa contention intellectuelle, sa tristesse, Hugo son verbe, sa fougue, son imagination lyrique et épique. Il fallait le double travail et de l'école didactique et du romantisme pour préparer la poésie scientifique. Sous des influences que nous allons déterminer, l'école positiviste n'aura plus d'une part, qu'à rester fidèle à l'amour de la science exacte manifesté par les poètes du XVIIIe siècle, et qu'à conserver d'autre part l'émotion romantique, en la réfrénant cependant, en la dirigeant et en la concentrant sur des sujets fournis par la science.

C'est ainsi que, depuis longtemps préparée par des méthodes différentes, élaborée par des chimies qui sont dans les esprits comme dans les corps, et trouvant enfin un sol favorable, la poésie scientifique va donner ses vrais fruits.



1. Seul un nommé Groult de Tourlaville prête l'oreille à la lutte entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire. Mais son poème en 3 chants *Système du Monde ou Loi universelle fondée sur l'attraction de soi sur soi, découverte par M. Geoffroy de Saint-Hilaire* est si faible qu'il vaut mieux n'en rien dire. Il ne contient pas un mot sur l'unité de la composition organique.

# LA GRANDE POÉSIE

## SCIENTIFIQUE

1850-1900



# CHAPITRE VII

## La poésie et la science de 1850 à 1900 : le positivisme, le transformisme, le monisme. Le mouvement scientifique et poétique.

Le romantisme ne dure qu'une quarantaine d'années, et nous avons facilement reconnu qu'il est dans son ensemble finaliste et religieux, alors même qu'il blasphème. La période qui s'étend approximativement de 1850 à 1895 subit l'influence diffuse du positivisme : pratique de l'expérience, méfiance à l'égard des religions et des métaphysiques, notion de progrès et d'évolution, culte de l'humanité, voilà ce qui du positivisme se répand dans les intelligences et s'affirme dans les livres. Ce positivisme général et un peu vague, par-dessus le romantisme, se rattache à la philosophie du XVIIIe siècle.

D'une façon plus précise, trois forces s'exercent dans le domaine de la poésie, parfois en sens contraire, le plus souvent dans le même sens, s'unissant et s'entr'aidant, le positivisme proprement dit, le transformisme et le monisme.

Le positivisme n'est d'abord qu'une limitation du terrain scientifique. « Ni spiritualiste, ni matérialiste, la philosophie positive écarte de la science générale les débats que la science particulière a depuis longtemps et à son grand profit rejetés [1] ». Ce qui est au-delà de la science positive, matériellement le fond de l'espace sans bornes, intellectuellement l'enchaînement des causes sans terme, est inaccessible à l'esprit humain :

L'infini nous déborde et ceux-là sont des fous
Qui pensent d'un coup d'aile en toucher les deux bouts,
Ou prétendent porter sur leur humaine épaule
De l'univers entier le formidable poids !
A dégager des faits le fil ténu des lois
Nous bornons désormais nos vœux et notre rôle [2].

1. Littré : *Principes de philosophie positive.*
2. Sully-Prudhomme : *le Bonheur.*

Tandis que le mysticisme pense qu'il est possible de connaître Dieu et qu'il peut être sensible au cœur, tandis que le rationalisme estime l'inconnu inconnaissable, mais non inintelligible, le positivisme déclare l'inconnu inconnaissable et inintelligible.

Du même coup le positivisme est une limitation de la pensée, car il déclare s'occuper exclusivement de ce qui intéresse l'individu et la société ; passé ces bornes, il n'y a rien à découvrir, et même rien n'importe ; le besoin de croire à une autre vie nous quittera comme celui de croire aux astrologues, aux sorciers et aux démoniaques.

Le positivisme par essence n'est pas très favorable à la poésie, lui qui considère l'esprit humain dans ses *fruits*, c'est-à-dire dans l'accroissement de ses connaissances et dans la régularisation de ses facultés, plutôt que dans ses *fleurs*, les beaux-arts et les belles-lettres.

La poésie positiviste glorifiera la science, et l'orgueil l'inspirera, un orgueil qu'on ne s'attendait guère à voir surgir du positivisme ; mais l'homme est ainsi né : à l'heure où il se rabaisse le plus, il s'en fait davantage accroire ; et les positivistes se mettent à célébrer l'humanité victorieuse des préjugés, et devenue à elle-même sa seule divinité :

> Le serpent disait vrai : la science était bonne...
> Les temps sont maintenant accomplis. Zeus est mort.
> L'Idéal est en toi : voilà le Dieu suprême ;
> Oui, le temple et le prêtre, et le Dieu, c'est toi-même.
> Contemple ta grandeur : te voilà seul, mais fort...
> La Science est le Dieu dont mon âme est le temple...
> La Science a brisé l'entrave du symbole.

Ainsi parle au chœur des hommes le *Prométhée Délivré* de Louis Ménard (1843) ; et dans la suite nous entendrons l'écho prolongé de ces paroles. Mais cette inspiration est si courte qu'elle n'a pas satisfait un vrai savant doublé d'un poète, et dans la préface qu'il a mise à ses *Poèmes*, l'inventeur du collodion et de la nitromannite, le collaborateur du chimiste Pelouze, l'ami de Renan et de Berthelot, en arrive à fermer la science à la poésie, n'ayant vu dans son œuvre de jeunesse qu'un exercice de rhétorique sur un thème insuffisant et destiné très vite à devenir banal.

Mais voici d'autres thèmes : les bûchers et les supplices, la fin des dieux et des prêtres, la défiance à l'égard de la métaphysique, le culte des grands hommes et la haine des guerriers, la religion de l'Humanité. Ces sujets sont assez nombreux, mais ils sont pauvres eux aussi ; ils relèvent de l'histoire de la philosophie, ils sont extérieurs à la science. Ils sont tous contenus dans la *Scène lyrique en l'honneur d'Auguste Comte*, de Jean Canora (1902). Le Penseur

retrace la vie de l'humanité, d'abord victime des puissances théologiques, dupe ensuite de la métaphysique, qui cherche à résoudre l'énigme de la nature :

> Le principe était-il l'eau, l'air ou bien la flamme ?
> Un nombre ? le hasard des atomes mêlés ?
> Le duel des esprits, l'un pur et l'autre infâme ?
> L'unique volonté d'un Dieu maître des âmes ?
> Hélas, rien de certain ne semblait révélé !

Cependant l'esprit positiviste naît, lutte et persiste, malgré les colères et les persécutions, et Comte enfin détruit « l'espérance insensée d'apprendre rien, sinon les immuables lois ». C'est de la poésie sociale, à peine philosophique, nullement scientifique. En rester là, ne serait-ce pas favoriser l'éclosion de Bérangers positivistes, traitant la science aussi pauvrement que l'auteur du *Dieu des braves gens* avait traité le déisme ?

Mais le positivisme, un peu malgré lui, apporte mieux aux poètes : sans doute sa philosophie est volontairement restreinte ; mais elle n'est pas sans renfermer des éléments poétiques. « Elle prêche aux hommes la résignation devant ce qui est immuable, le savoir pour discerner ce qui peut être changé, et la force morale pour faire servir les propriétés des choses à améliorer leur condition matérielle et s'améliorer eux-mêmes ; et elle compte qu'en leur demandant résignation, savoir et force morale, elle triomphera par le seul ascendant d'une civilisation dont elle est l'expression la plus haute » (1). La certitude de ne pouvoir jamais enchaîner que quelques faits à d'autres faits par des relations immédiates, la soumission et l'adaptation de l'homme au déterminisme de la nature, la Résignation, tel est le sentiment qui émane de la philosophie positive, et sa beauté vient de sa tristesse. Le positivisme devient vraiment poétique à l'heure seulement où des esprits inquiets et tourmentés savent en extraire une résignation amère, désenchantée, désespérée, c'est-à-dire où il cesse d'être le positivisme pur et simple, content de lui-même et se suffisant à lui-même.

Rejetant toutes les conjectures arbitraires, toutes les hypothèses invérifiables sur l'origine et la fin des choses, ne spéculant que sur les matériaux amassés par l'observation et sur les faits soumis à l'expérience, étudiant le monde en fonction de l'Humanité, les vrais positivistes conservent à l'endroit du transformisme une réserve prudente, et ils y voient une tendance à l'absolu qui est le caractère de la théologie et de la métaphysique. Mais les transformistes, eux, ne veulent pas être expulsés de la grande famille positiviste, et pour introduire dans la science non seulement le *comment*, mais aussi le *pourquoi*, voici de quel raisonnement ils se

1. Dr Robinet : *la Philosophie positive*. V. aussi Dubuisson : *Positivisme intégral*.

servent : « Le problème des origines demande nécessairement une solution, et cette question est scientifique, si l'on se met d'accord qu'il n'y a pour nous, hommes, d'origine que pour les formes et non pour la vie. Si l'on renonce à l'idée chimérique qui suppose un commencement, une origine *ex nihilo*, la conception de la transformation et de l'équivalence des êtres vivants dans la durée, sans origine et sans fin, n'a dès lors plus rien de contraire au positivisme. L'élimination que fait Littré de la question de l'origine et de la fin des choses n'est plus pour la question ainsi posée. Si on laisse de côté le mot de création et la chose elle-même, on peut s'occuper de la question d'origine, qui n'est autre que celle de l'évolution »[1].

Grâce à ce raisonnement très élégant, les transformistes croient avoir le droit de se dire positivistes, et du coup plus que jamais la poésie inonde la science. Car le transformisme offre à la pensée, à la sensibilité, à l'imagination, de vastes horizons aux lueurs confuses, mais riches, mouvantes et séduisantes ; il agrandit et il étend dans le passé et dans l'avenir le monde des vivants ; il soude l'humanité à la chaîne ininterrompue des êtres, il nous associe à la lente ascension de l'animalité vers la lumière, à tous les efforts de nos obscurs ancêtres, il développe en nous une sensibilité complexe, énorme, que nous avons appelée *panesthésie*, et nous entendrons vibrer ces fibres neuves chez de nombreux poètes.

Le monisme, à son degré extrême, prétend donner une explication intégrale de l'univers, depuis une matière amorphe omnigénératrice jusqu'à la conscience humaine et au-delà, par une suite de transformations indéfinies et par un enchaînement parfait, sans aucune solution de continuité, sans hiatus. A chaque science, le monisme emprunte son hypothèse la plus hardie, à l'astronomie la nébuleuse, à l'histoire naturelle l'évolutionnisme, à la physique l'idée de l'unité des lois physico-chimiques qui régissent la matière vivante et la matière brute, à la biologie la possibilité du passage de la matière organique à la matière organisée. « Le monisme doit aboutir à réduire *tous les phénomènes sans exception*, à la mécanique atomique »[2]. Dès lors il ne se distingue plus du matérialisme : il n'y a qu'un seul principe, il n'existe pas d'âme spirituelle, l'âme n'est qu'une résultante qui disparaît en même temps que les forces génératrices ; ni de l'athéisme : Dieu est la somme infinie de toutes les forces atomiques et de toutes les vibrations de l'éther ; ni du déterminisme : nécessité et fatalité régissent le monde moral, comme le monde physique.

Le monisme n'en prétend pas moins se rattacher au positivisme. Mais Littré proteste : cette science-là, ce n'est plus la science

---

1. **Huxley :** ***de la place de l'Homme dans la Nature.***
2. **Hæckel :** ***Le Monisme,*** **p. 21.**

positive, c'est la science *idéale*, « c'est-à-dire une conception à base positive et à couronnement métaphysique, un absolu construit avec des matériaux positifs ». En vérité il n'est pas une doctrine qui soit plus près d'être une métaphysique et une religion. Le monisme a son *credo*, et nombreux en sont les articles ; il postule que la science forme d'ores et déjà un ensemble bien coordonné, c'est-à-dire qu'elle est achevée[1]. Il admet ensuite que la loi générale qui régit le monde tout entier est très simple ; le *sésame, ouvre-toi*, le mot magique qui déclôt tous les mystères, ce mot, quand nous le connaîtrons, nous apparaîtra lumineux[2]. Par définition le monisme repose aussi sur la croyance au principe de l'unité de tous les phénomènes naturels, qui lui-même se fonde en logique sur le principe de continuité : tout ce qui est dans le complexe est déjà dans les parties[3]. Le monisme réclame encore une matière « une et indestructible », formée d'atomes éternels, et un « éther universel[4] », autant de mots sous lesquels la science ne peut rien mettre. Enfin il faut croire à la génération spontanée[5], croire également à l'hérédité des qualités acquises[6], etc. ; que d'articles de foi !

Cette religion a son catéchisme, le petit livre de Hæckel, *le Monisme*, qui, selon le mot de l'auteur, renferme sa *confession*. Enfin, tout comme une autre religion, le monisme est intransigeant, absolu ; il connaît le sarcasme, la colère, la haine partisane : Hæckel ne traite-t-il pas un certain Hamann de *renégat !*

Ainsi la science, qui devait se borner à étudier des faits et à établir entre eux quelques raccords, devient une philo-

---

1. La science est pleine de lacunes, de doutes, de contradictions ; Hæckel lui-même est forcé de le reconnaître ; et son caractère propre doit être de ne jamais se croire définitive.

2. De cette clarté des choses nous ne sommes pas bien sûrs ; et lors même que tout serait si simple, cette loi générale, l'atteindrons-nous jamais ? H. Poincaré nous montre dans la science deux tendances ; d'une part elle marche vers l'unité et la simplicité ; mais d'autre part l'observation nous révèle des phénomènes toujours nouveaux, et où nos sens grossiers nous montraient l'uniformité, nous découvrons des détails de plus en plus variés, « et la science paraît marcher vers la variété et la complexité ». De ces deux tendances laquelle l'emportera ? Si c'est la première, la science est possible. Si c'est la seconde, comme il est probable, il est à craindre « qu'après avoir fait de vains efforts pour plier la nature malgré elle à notre idéal d'unité, débordés par le flot toujours montant de nos richesses, nous ne devions renoncer à les classer, abandonner notre idéal et réduire la science à l'enregistrement de nombreuses hypothèses ». V. *la Science et l'Hypothèse*, p. 202.

3. « On suppose que l'arrangement, l'agrégat, les groupements compliqués et savants des éléments ne peuvent rien faire surgir de réellement nouveau dans l'ordre phénoménal. Or, qu'en savons-nous ? Ce n'est là qu'une assertion gratuite qui demande à être vérifiée dans chaque cas particulier ». (Dastre : *la Vie et la Mort*). Les monistes ne peuvent raisonner que par analogie : ils assimilent les forces biologiques aux forces physico-chimiques, mais jusqu'à ce jour rien n'est fait. Berthelot lui-même a dû reconnaître qu'il y a un abîme entre le problème de la synthèse de la matière organique et le problème de la création de la matière organisée. Nous ignorons ce que c'est que la vie, et nous voulons la plier à la loi de l'évolution, de la monère nous élever jusqu'à l'homme, sans savoir ce qu'est cette monère. Et qui sait ? Si c'était la terre qui évolue et l'ensemble des conditions dans lesquelles se manifeste la force biologique ? » (Stan. Meunier, *Géologie*).

4. Hæckel : *le Monisme*, p. 63, 66.

5. « Les monères primitives sont nées dans la mer par génération spontanée, comme les cristaux salins naissent dans les eaux. Mais, pour quiconque n'admet pas avec nous la génération spontanée des monères à l'origine de la vie, il n'y a pas d'autre alternative que le miracle ». Hæckel : *Anthropologie*, p. 321-323.

Lamarck croit au miracle.

6. « L'Hérédité des qualités acquises pendant la vie individuelle est une hypothèse essentielle de la théorie moniste de l'évolution ». *Le Monisme*, p. 65.

sophie et une religion : philosophie mal assise, puisque la science est toujours en formation et en mouvement, et qu'elle n'est rien en comparaison du mystère ; sombre religion, car elle n'aboutit qu'au néant. D'une façon générale elle tend à ramener au paganisme, — du moins à un paganisme de convention, — à son sensualisme voluptueux, à sa douceur, à sa gaieté. Mais ce retour est-il possible, depuis que le christianisme a déposé dans l'homme d'infinis désirs et des regrets infinis? A peine quelques tempéraments heureux sauront-ils rire et chanter, encore n'est-ce peut-être qu'à la façon du peureux qui siffle très fort en traversant la forêt sombre. Revenu aujourd'hui et guéri de la foi, Pascal, quoi qu'en dise Sully-Prudhomme, ne serait pas heureux. Il faut voir quel état d'angoisse et de désespoir a produit dans l'Europe entière la diffusion des doctrines matérialistes. C'est le renoncement à la joie de vivre, c'est une tristesse morne qui nous envahit de partout, c'est l'enlisement. Renan quelquefois, Berthelot, Paul Bert, Hæckel ont beau souffler à la science des paroles d'orgueil : « Le monde est aujourd'hui sans mystère. La conception rationnelle prétend tout éclairer, tout comprendre, donner une explication scientifique de toutes choses, étendre son déterminisme fatal jusqu'au monde moral, et renverser sans retour la notion du miracle et du surnaturel »[1]. Paroles téméraires ; en avril 1864, à la Sorbonne, Pasteur signale les problèmes qui s'agitent et qui tiennent les esprits dans la gêne : unité ou multiplicité des races humaines, — création de l'homme depuis quelques milliers d'années ou depuis quelques milliers de siècles, — fixité des espèces ou transformation lente et progressive des espèces les unes dans les autres, — la matière éternelle, en dehors d'elle le néant, et l'idée de Dieu inutile. De ces questions qui rôdent autour de nous sous des formes multiples, qui nous flairent, nous provoquent, nous harcèlent et nous raillent, comme dans une nouvelle tentation plus horrible que celle de saint Antoine, pas une ne reçoit de réponse :

Et voici que debout sur le gouffre dormant
L'homme tendit au ciel ses paumes désolées,
Et frémissant d'horreur Lazare découvrit
Que l'on avait cousu la bouche de cet être[2].

La science est ce fantôme aux paumes désolées et à la bouche cousue.

*
* *

Mais si l'on a voulu extraire de la science des conclusions qu'elle

---

1. Berthelot : *l'Origine de l'Alchimie*, préface.
J.-B. Dumas et Pasteur contredisent : « Nous n'avons pas le droit, dit Dumas, de traiter l'homme comme un être abstrait, de dédaigner son histoire et d'attribuer à la science des prétentions à la direction de l'axe moral du monde, que ses progrès n'autorisent pas ». Parlant de la notion d'infini, Pasteur reproche au positivisme « d'écarter gratuitement cette notion positive, elle et toutes ses conséquences dans la vie des sociétés ».
2. Louis Mercier : *Lazare ressuscité*, 1908.

ne contenait pas, elle n'en a pas moins accompli des progrès extraordinaires de 1850 à 1890.

En astronomie, les recherches sont poussées dans tous les sens, et particulièrement l'analyse spectrale est fondée par Kirchhoff et Bunsen. Tisserand écrit une *Mécanique céleste ;* Faye dans son livre audacieux sur l'*Origine du Monde*, donne une théorie nouvelle de la formation de l'univers ; Vogel et Janssen calculent l'âge des étoiles.

La physique essaie d'expliquer dans leurs causes les phénomènes dont elle étudie les manifestations et les ramène au mouvement. « De l'éther et du mouvement, voilà ce qu'est le monde », affirme James Maxwell. La thermochimie est constituée vers 1860. Le principe de la dégradation de l'énergie est lourd de conséquences philosophiques ; et déjà, par ses travaux sur la dilatation des gaz et sur la chaleur, Regnault a ruiné la foi robuste qu'avaient les savants dans la simplicité des lois de la nature.

La chimie organique poursuit le problème de l'origine de la vie et de l'organisation de la matière. La lutte de Pasteur contre Pouchet au sujet de la génération spontanée est aussi fameuse que la lutte entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire. *La Synthèse Chimique*, de Berthelot (1876), initie le grand public aux mystères du passage de la matière inorganique à la matière organique, qui semble pouvoir devenir à son tour la matière organisée.

Le plus grand effort, le plus émouvant et le plus humain, est fourni dans l'histoire naturelle. Darwin publie en 1859 le traité de l'*Origine des Espèces*. Le transformisme et le darwinisme sont deux systèmes qui ne se confondent pas, et le second n'est qu'une des parties, une des formes, la plus connue, du premier[1]. Mais c'est grâce à Darwin que les savants se sont ensuite tournés vers Lamarck, un peu oublié pendant une cinquantaine d'années. Et ces savants, comme ils sont nombreux et tous célèbres, Vogt, Lübbock, Huxley, Büchner, Hæckel, Spencer, Gaudry, Giard, etc. Audacieusement quelques-uns tirent du transformisme et de l'hérédité des conséquences devant lesquelles Darwin ou Lamarck ont hésité. Signalons en passant que d'abord les plus bruyants défenseurs du transformisme moniste sont anglais et allemands ; et c'est de la science allemande que les poètes français subissent la plus grande influence. Cependant Agassiz[2], de Quatrefages, de Lacaze-Duthiers, Virchow, parmi les savants, résistent aux doctrines intransigeantes. A ce problème de l'origine des espèces se lie étroitement celui de l'hérédité des caractères acquis, auquel s'en prennent Darwin encore, Spencer, Weismann, Naegeli, de Vries et tant d'autres.

---

1. Yves Delage et Goldsmith : *Les Théories de l'Evolution*, ch. xv.
2. V. le livre important de L. Agassiz : *de l'Espèce et de la Classification en Zoologie.*

Les travaux d'Elie de Beaumont, de Lyell, de Constant Prévost, d'Hébert, de Dana, de Suess, honorent la géologie. Sur les traces de Giraud-Soulavie, d'Orbigny et d'Archiac lient l'étude des fossiles à celle des terrains et créent la paléontologie stratigraphique, si féconde en révélations. Dans ce domaine aussi les doctrines transformistes ont une grande force et la théorie des changements brusques (Elie de Beaumont) s'oppose à celle des causes actuelles (Lyell), et celle-ci est victorieuse de celle-là.

La philosophie scientifique compte de beaux livres, les uns audacieux et étranges, tels que ceux de Jean Reynaud et d'Alexandre Weill, les autres plus modérés, quelquefois sévères et précis, tels que ceux de Renan, de Berthelot, de Claude Bernard et de Spencer.

Entre autres, le *Cours de Philosophie Positive* d'Auguste Comte (1830-1842) est l'ouvrage dont l'action grandissante s'exerce avec le plus de profondeur et de durée. Il est réédité en 1864, 1869, 1877, 1892 : il est résumé, condensé ; il est développé, complété ; il est sans cesse prôné et propagé par de très nombreux écrivains de valeur inégale, mais également convaincus et ardents.

La littérature en général, théâtre, roman, histoire, devient objective et scientifique. L'*Introduction à la Médecine expérimentale* (1865) est le bréviaire des écrivains comme des savants. La poésie en particulier se nourrit des doctrines positivistes, transformistes et monistes. Le positivisme des savants n'est pas toujours resté pur ; il fut plus ou moins altéré par le transformisme et le monisme ; nous retrouvons chez les poètes le même mélange en proportions variables ; les uns ont plutôt figure de positivistes, Bouilhet, M^me^ Ackermann, E. Dupuy, Guyau ; — d'autres sont transformistes, Leconte de Lisle, Jean Lahor ; — d'autres encore ont à la fois des tendances positivistes et transformistes, tel Sully-Prudhomme ; — chez quelques-uns, comme Richepin, un peu plus tard Verhaeren et Sébastien-Charles Leconte, le monisme triomphe.

Ainsi que la science, la poésie dans l'ensemble est matérialiste ; seuls les contours extérieurs des objets intéressent, et seules les sensations comptent. Elle a quelque chose de froid, de dur, de marmoréen jusque dans la forme. Elle est athée ; parfois encore elle blasphème, mais le plus souvent elle ignore Dieu. Elle aussi tâche de ressusciter en nous le paganisme souriant et elle se couronne de fleurs pour chanter :

Nous qui n'avons pas peur de Dieu
Comme le dévot en démence,
Au-dessus de la ville immense
Regardons gaîment le ciel bleu.
Nous mourrons ; mais ô souveraine,
O mère, ô nature sereine,

Sous les calmes cieux rougissants
Tu prendras nos cendres inertes
Pour en faire des forêts vertes
Et des bouquets resplendissants.
Buvons au problème inconnu,
Et buvons à la beauté blonde(1).

Mais en vain promet-elle de nous endormir dans la tranquillité des choses ; ses chants sont tristes, et, par delà les Romains et les Grecs, nous sommes ramenés au bouddhisme, qui est la forme religieuse du pessimisme scientifique.

La poésie du Parnasse sera donc pessimiste ; et quand elle voudra chercher directement son inspiration dans la science positive, la science ne lui révèlera que des choses propres à nourrir des tristesses sans remède ; elle lui fournira l'idée de Loi, et de nouveau pèsera sur la nature et sur l'homme la Nécessité, l'ἀνάγκη ; le déterminisme universel s'imposera à la pensée du poète, domptera sa fantaisie et brisera ses élans. La science lui dira que les astres sont comme notre terre, « du fer, du nickel et du cuivre », que l'univers est pauvre et stérile dans son immensité, que « les yeux de la nuit, comme des yeux humains, s'éteindront, tandis que s'allumeront d'autres yeux » ; il évoquera le tremblement de terre final qui disloquera notre pauvre globe, et ne sera suivi d'aucun lendemain ; il imaginera des combinaisons chimiques d'où sortira la matière organisée ; il construira des poèmes philosophiques où la Justice essaiera de trouver une base sur le sol mouvant de l'évolutionnisme ; ou encore pour se rattacher à un dernier espoir qui n'est qu'un dernier coup de désespoir, il demandera au roman de la science la consolation d'une vie interastrale. La poésie scientifique du Parnasse n'aura donc plus l'optimisme naïf de l'école descriptive, ni l'enthousiasme religieux du romantisme : elle sera philosophique, et sa philosophie d'essence scientifique consistera dans une résignation désespérée.

Albert Dürer portait-il en lui le pressentiment confus et puissant de ce pessimisme scientifique qu'ont traduit nos poètes? Sa *Melancholia* semble conçue pour servir de symbole à l'époque positiviste, cette mélancolie qui absorbe en elle la tristesse vague, imprécise du romantisme, née du sentiment de l'incomplet de la destinée humaine, mais qui l'amplifie, lui donne la consistance d'un système philosophique, l'âpreté et la vigueur d'une conviction profonde et immuable. Et la *Melancholia* de Dürer a son complément dans le *Penseur* de Rodin, énorme, tragique, farouche et désolé. Comme il est loin derrière nous, le penseur sculpté par Michel Ange au tombeau de Laurent de Médicis, le beau seigneur florentin, casqué

1. Théodore de Banville, cité par Mgr Baunard, *le Vieillard*, p. 50. V. ch. IV, V, VI.

et cuirassé, qui réfléchit le menton dans la main, avec sérénité !

Le poète emprunte au savant non seulement ses idées, mais son attitude. Comme le chimiste devant la cornue où la matière se transforme, comme le naturaliste devant le squelette d'un animal disparu depuis des siècles, le poète lui aussi s'impose de renoncer à sa personnalité, il est impassible. Sa poésie est objective. Son modèle est extérieur à lui-même, il doit se soumettre à ce modèle, disparaître le plus possible derrière lui. « L'artiste voit les choses, les réfléchit sans intérêt », leur donne « avec un détachement parfait la vie supérieure de la forme » ; le savant au-delà des phénomènes recherche la loi ; de même le poète, dit Leconte de Lisle, concevra les choses « sous le caractère d'éternité ». Mais chez les uns et les autres, savants et poètes, nous savons ce que devient cette impersonnalité ou cette impassibilité. Est-il un très grand savant qui ne soit en même temps un philosophe ? Est-ce Descartes, Newton, Cuvier, Arago, Darwin, Berthelot ou Poincaré ? De même, où est le parnassien, s'il est poète, qui s'intéresse seulement aux formes changeantes, qui ne frissonne parfois dans sa tour d'ivoire, et qui ne soit homme ?

De cette conception de la poésie impersonnelle, impassible, *scientifique,* découle la théorie de l'art pour l'art. Comme la science, l'art a sa raison en lui-même. Il est évocateur de formes et de couleurs, il est plastique avant tout ; lutter avec la réalité passagère et fuyante, la fixer un instant dans le marbre ou dans les vers, la faire voir, doit être la seule ambition de l'artiste ; du moins est-elle la seule légitime.

Cette théorie de l'art pour l'art, cette lutte du verbe avec la forme pour en étreindre et en exprimer les contours, n'est pas sans rapport avec la recherche de la difficulté vaincue, à quoi les poètes du XVIII^e siècle réduisaient la poésie. Ainsi s'expliquent les ressemblances qui existent souvent entre la poésie parnassienne et la poésie descriptive. Bouilhet est un plus grand poète que Delille ; imaginez cependant un Delille qui ait été médecin, qui ait lu les *Révolutions de la surface du Globe* et le *Cours de Philosophie positive*, qui ait vécu dans l'atmosphère scientifique de 1850, et ce Delille ne sera pas sans offrir quelques faux airs de Louis Bouilhet. Combien de vers de Sully-Prudhomme sont tournés à la manière de Marmontel ? Plus sobre, plus ramassée, plus dense plus marmoréenne est la poésie de Leconte de Lisle, mais elle est éminemment descriptive.

Par delà les descriptifs, les Parnassiens se rattachent aux classiques, qui eux aussi s'effaçaient derrière la vérité et travaillaient à étudier l'homme intellectuel et moral, on pourrait dire selon la méthode expérimentale ; et Flaubert, pour qui l'œuvre à réaliser et la propre existence de l'artiste sont deux mondes absolument différents, se rendait clairement compte de cette étroite parenté, quand

il recommandait de lire tous les jours un classique comme une hygiène salutaire[1].

Telle a été l'action générale de la science sur la pensée moderne, action multiple, profonde, qu'on reconnaît partout, dans les genres les plus littéraires, qui semblent spécialement relever de l'imagination, le roman, le théâtre, et peut-être plus qu'ailleurs dans la poésie. Le gouffre qui paraissait avoir été creusé entre la science et la poésie est de nouveau comblé. Ce travail s'est accompli tout simplement sous l'empire de la nécessité, en reprenant aux descriptifs et aux didactiques leur curiosité de « modernes », en conservant des romantiques leur tendance à la méditation et aussi leur sensibilité, quitte à lui imposer un calme relatif, à la refréner, tout en lui donnant comme champ d'exercice, non plus une âme avec ses chagrins, ses émotions, ses deuils personnels, mais la pensée humaine elle-même, la Science.

Après 1850, la poésie scientifique s'épanouit, abondante, souple, multiforme. Nous n'avons plus devant nous une école, ni même des écoles, mais chaque poète comprend la poésie scientifique à sa manière, la façonne selon les tendances de son esprit et de son cœur, essaie d'engendrer œuvre originale ; et quand nous avons lu un de ces poètes, il nous est défendu de dire que du même coup nous les avons tous lus. La science en vérité a renouvelé la poésie en lui communiquant richesse et variété.

Ce n'est pas qu'il soit impossible de s'orienter, de reconnaître des directions générales : les uns sont avant tout des *exposants*, ils traduisent à nos yeux des tableaux, aux dimensions plus ou moins vastes, où la science fournit les principaux traits. — D'autres s'enveloppent des voiles du brahmanisme ou du bouddhisme, reculent dans les profondeurs de l'Inde mystérieuse leurs modernes pensées. — D'autres encore sont ouvertement des philosophes ; la science est pour eux un sujet de méditation, de rêveries, de joies ou de douleurs. Comme autrefois les classiques, ils étudient à leur tour l'homme intellectuel et moral, mais tel que la science moderne l'a transformé et modelé, un homme nouveau. — Enfin plusieurs n'ont pas renoncé à demander à la science des strophes et des images, ils ont prouvé que le lyrisme scientifique autrefois tenté par les Lebrun et les Fontanes n'était pas impossible. Tous cherchent, tous travaillent, comme font les savants de leur côté ; quelques-uns, les plus heureux et les mieux doués ont trouvé, — mais tous méritent notre intérêt et notre sympathie, leur fécond labeur dans son ensemble est émouvant et magnifique.

---

1. Flaubert, *Correspondance*. II, p. 301. Sur la question, v. Cassagne : *la Théorie de l'Art pour l'Art en Franee*.

# CHAPITRE VIII

## La poésie exposante : Louis Bouilhet — Ponsard.

Sous l'influence de Bouilhet et de Flaubert, la poésie scientifique se fait d'abord *exposante*, et le mot lui-même est adopté par eux. Poésie exposante ne veut pas dire poésie descriptive ; celle-ci dans les livres savants recherche les occasions de décrire, aussi bien le cheval ou l'âne que la machine pneumatique et les effets de la bouteille de Leyde ; tout lui est également bon, et elle décrit avec plaisir, abondance et minutie ; si bien que l'impression laissée est à peu près uniforme, confuse et fugitive. La poésie exposante compose des tableaux ; son ambition est de rivaliser avec la réalité passagère, celle d'aujourd'hui comme celle des mondes passés, évoqués par la science, de la fixer en relief, de la faire voir et toucher.

Le poète scientifique lira donc les textes pour recueillir des traits, trier les plus caractéristiques, les rassembler, les organiser, enfin les compléter, les animer, les enflammer par tous les feux du cœur et de l'imagination. Il usera en somme des procédés de l'historien, qui dans un premier moment collige des documents, les classe, les approfondit, choisit les traits caractéristiques, et, dans un deuxième moment, à l'aide de ces traits essaie par l'enthousiasme de constituer des tableaux colorés et vivants, — méthode qui tient à la fois de la science positive et de l'art divin, qui réclame un érudit renforcé d'un poète épique.

« L'histoire et l'histoire naturelle, disait Flaubert, l'ami intime de Louis Bouilhet, sont les deux muses de l'âge moderne. Par elles on entrera dans les mondes nouveaux. » Le *Discours sur les révolutions de la surface du globe*, publié par Cuvier en 1822, est de toute évidence le livre principal sur lequel Bouilhet a travaillé.

Il emprunte à Cuvier la thèse des créations successives, basée sur l'affirmation que chacun des étages qui se succèdent dans la série géologique possède sa faune particulière, distincte de celle qui la précède et la suit. A vrai dire Cuvier hésite, il ne parle pas de créations successives ; d'après lui les faunes nouvelles ne se sont pas créées sur place : elles viennent de régions lointaines, d'où

leur migration est devenue possible grâce à l'établissement de connexions passagères entre les continents[1]. Mais d'Orbigny, au temps même où Bouilhet écrivait *les Fossiles* (1854), reprenait sans ménagements la théorie des créations successives, contenue dans le discours de Cuvier, et il soutenait que « vingt-sept fois des créations distinctes étaient venues peupler la terre de ses plantes et de ses animaux ». Sous la forme scientifique reparaissaient les idées du philosophe Xénophane : « Tous les hommes, disait-il, périssent chaque fois que la terre vient à être recouverte par la mer, qu'elle devient du limon, πηλός ; après chacune de ces catastrophes commence une nouvelle création, une nouvelle série d'êtres, et ces changements portent tous les caractères d'un ordre régulier[2] ». Semblable théorie était déjà dans *les Ordonnances* de Manou. Par une succession de veilles et de repos Brahma vivifie et détruit l'assemblage du monde. Chaque *manwantara* ou période se divise en trois époques : 1° les eaux recouvrent tout ; 2° des eaux l'action de Brahma fait émerger la terre ferme, la peuple de plantes, d'animaux, de créatures célestes et de l'homme, pour le simple plaisir de donner du bonheur à tous ces êtres ; 3° il survient une conflagration générale.

Bouilhet accepte donc cette thèse antique, appuyée et renforcée par la paléontologie, autorisée par les travaux de Cuvier et de d'Orbigny, et il l'indique dans les vers suivants :

> Au choc des Océans, aux éclats du tonnerre,
> L'être tumultueux étreignait la matière,
> Tandis que *partageant les générations*,
> Les déluges tombaient sur les créations.

Faut-il âprement reprocher à Bouilhet d'avoir été créationniste? Il retardait, dit-on, sur les biologistes de son temps ; il ignorait ou semblait ignorer Lamarck et Geoffroy Saint-Hilaire, c'est-à-dire la théorie de l'évolution, la concurrence vitale, la force de l'hérédité, la sélection naturelle. Mais il ne nous est guère possible aujourd'hui de maintenir cette critique[3]. L'évolutionnisme est très discuté ; il s'est formé de multiples variétés de Lamarkismes et de Darwinismes, où il est difficile de reconnaître Lamarck et Darwin. « Et l'on peut concevoir en particulier une forme d'évolutionnisme, qui, ressuscitant certaines idées de Cuvier, admettrait que les variations des espèces, au moins pour les espèces supérieures, ont été brusques et collectives »[4]. Dans la vie des espèces il y aurait de courtes périodes de crise, des époques révolutionnaires, causant des disparitions et amenant des créations

1. Depéret : *Les Transformations du monde animal*, p. 15.
2. Xénophane cité par Origène et par Eusèbe. V. Lyell : *Principes de géologie*.
3. A. Angot : *Louis Bouilhet*.
4. R. Berthelot : *Evolutionnisme et Platonisme*.

neuves. L'influence de la chimie sur la biologie pousse les savants à admettre que l'origine d'une espèce nouvelle ressemble à la synthèse de l'eau, ou à l'explosion d'une cartouche de dynamite. Il est possible que, dans des conditions déterminées, la vie, qui est une chimie, donne lieu à des combinaisons nouvelles, à des créations successives. « Chaque espèce représenterait comme un état d'équilibre stable, qui pourrait être détruit ou brusquement modifié par le passage à un autre état d'équilibre, mais qui ne saurait être graduellement altéré » (1). Donc, à l'heure actuelle, l'évolution est une hypothèse, et les créations successives sont une autre hypothèse. Nous pouvons suivre Bouilhet sans éprouver de scrupules scientifiques.

Mais voici dans son poème une difficulté à peu près insurmontable : en même temps qu'il démontrait l'existence de faunes successives, Cuvier avait très nettement l'idée du perfectionnement organique de ces faunes, depuis les plus anciennes jusqu'aux plus modernes. Guidé par Cuvier, Bouilhet écrit :

La vie en tous lieux
Etale, *adoucissant la rudesse des formes*,
Sa pompe gigantesque et ses grâces énormes... (III).
Le monde a fait un pas, *tout ensemble a monté* (VI).

La thèse du perfectionnement graduel s'adaptera facilement au transformisme, sans en être d'ailleurs le corollaire nécessaire, car « l'évolution ne se présente pas avec une orientation toujours dirigée dans le même sens pour tous les groupes. Elle est tantôt progessive, tantôt regressive, sans que rien permette de prévoir ce changement de direction » (2).

Mais comment accorder le perfectionnement graduel avec les créations successives ? Pour cela il est nécessaire d'invoquer un plan primitif, conçu et exécuté par l'Auteur de la Nature. Hæckel met très bien en lumière que « s'il y a eu des révolutions absolument destructives, il est naturellement impossible de songer au développement continuel des espèces », et que Cuvier était contraint de recourir à des forces surnaturelles ; car seul le miracle peut produire des révolutions, et seul il peut créer à chaque coup un monde végétal et animal tout nouveau (3). Or, médecin et physiologiste, Louis Bouilhet, qui mourut en athée, a banni de son œuvre le principe de finalité : tant pis si la raison ne saurait comprendre à la fois des créations successives et progressives sans mettre en jeu une volonté intelligente.

Le principe de causalité ne semble pas l'avoir tourmenté davan-

1. *Ibidem.*
2. Depéret, ouv. cité, p. 103.
3. Hæckel : *Histoire de la Création des Etres organisés.*

tage. D'où vient la vie à chacune de ces créations successives? Ici encore notre intelligence n'est pas satisfaite. A l'époque où Bouilhet écrit, ardente est la lutte entre les partisans de la génération spontanée et les partisans, à la suite de Swammerdam et de Spallanzani, du panspermisme, ou dissémination universelle des germes. Le grand argument en faveur des générations spontanées est justement tiré de la succession sur la terre des créations organiques. Le temps est proche où F. A. Pouchet dans une des séances mémorables de l'Académie des sciences (20 déc. 1858), soutiendra contre Pasteur qu'il est nécessaire d'admettre la génération spontanée, sous peine de nier la géologie toute entière fondée par Cuvier, Agassiz et d'Orbigny [1].

Trois raisons concordantes nous expliquent ce dédain de Bouilhet à l'égard des principes de causalité et de finalité. Cuvier ne parle ni des causes finales ni de la génération des êtres, qui, à quatre fois, ont peuplé la terre ; et Bouilhet, son disciple, ne cherche pas non plus à savoir quelle est l'origine de la vie, ni comment les générations ont pu être à la fois successives et progressives. Ensuite Bouilhet est encore tout pénétré du *Cours de philosophie positive* (1830-1842) quand il écrit *les Fossiles*, et le positivisme renonce au *pourquoi* des choses pour se contenter du *comment*. Enfin les théories littéraires de Bouilhet agissent dans le même sens que ses théories scientifiques. « La bêtise, dit Flaubert, consiste à vouloir conclure ; quel est l'esprit un peu fort qui ait conclu ? Contentons-nous du tableau, c'est aussi bon ! » L'ami et le conseiller de Flaubert, désireux de n'être qu'un peintre de tableaux et de faire de la littérature *exposante*, devait négliger toute philosophie comme étant nécessairement trop personnelle. Il n'aurait donc pas accepté notre reproche, mais il nous aurait répondu : « J'ai voulu travailler objectivement, scientifiquement, sur le livre de Cuvier qui apporte des faits, et je vous dis à mon tour : tant pis si mon poème ne contente pas vos aspirations métaphysiques ».

Cuvier offrait à Bouilhet un plan très simple : « Ce qui est certain, affirme-t-il, c'est que nous sommes maintenant au milieu d'une quatrième succession d'animaux terrestres, et qu'après l'âge des reptiles, après celui des paléo thériums, après celui des mammouths, des mastodontes et des mégathériums, est venu l'âge où l'espèce humaine, aidée de quelques animaux domestiques, domine et féconde paisiblement la terre » [2].

Chez Bouilhet, il semble qu'il y ait cinq âges. Cuvier rapporte l'ichthyosaure, le plésiosaure et le ptérodactyle au même âge, celui

1. Sur cette querelle, on peut lire *l'Origine de la Vie*, du docteur G. Pennetier (1868). A la fin de l'ouvrage on trouvera une table sur les travaux à consulter touchant la question.

2. *Discours sur les Révolutions de la surface du globe*, fin.

des reptiles. Dans *les Fossiles*, le premier chant ou tableau [1] est consacré à l'ichthyosaure ; le plésiosaure et le ptérodactyle sont décrits dans le deuxième chant, et semblent bien représenter une deuxième époque. Les lourds papillons du tableau suivant, les araignées gigantesques, les beaux oiseaux écarlates forment sans doute un troisième âge, sans correspondre à celui des paléonthériums, c'est-à-dire au deuxième âge de Cuvier. Comme quatrième âge, nous trouvons les mastodontes, qui appartiennent au troisième, selon Cuvier. L'homme figure au cinquième âge, et non plus au quatrième. Enfin Bouilhet imagine un âge futur, le sixième sur lequel nous aurons à revenir d'une façon toute spéciale.

Moins clair que Cuvier dans l'établissement des âges, et plus audacieux dans sa conception finale, Bouilhet suit son maître de très près dans les descriptions de monstres. Qu'il s'agisse de l'ichthyosaure, du plésiosaure, du ptérodactyle et du mammouth, il n'est qu'à confronter les textes, et les vers de Bouilhet apparaissent comme la paraphrase de la belle prose de Cuvier. A la lecture du texte s'est ajoutée la contemplation intense, suggestive et poétique des figures qui l'éclairent.

Quelques indications toujours empruntées à Cuvier, et dont s'empare l'imagination du poète, lui permettent de localiser et de circonstancier ses descriptions. Ces reptiles vivaient dans la mer, toutefois ils respiraient l'air élastique, dit Cuvier des ichthyosaures. Et Bouilhet brosse le tableau de l'Océan et de ses tempêtes vertes. Plus loin il lisait encore : « On recueille dans les mêmes couches que nos paléonthériums des troncs de palmiers, et beaucoup de ces belles plantes dont les genres ne croissent plus que dans les pays chauds ». C'était assez pour donner naissance à la description du troisième chant :

Tout est calme et splendide et porte la beauté
De sa force première et sa sérénité...

Ainsi travaillent les poètes ; quelques mots suffisent, que leur imagination fait germer comme ici en luxuriants paysages.

Dans la cinquième partie des *Fossiles*, Bouilhet refait le cinquième chant du *de Natura rerum*. Fidèle à sa doctrine, il ne se préoccupe pas des questions d'origine. Son homme primitif est d'ailleurs une abstraction ; bien que le poète essaie de nous décrire le milieu terrible dans lequel il se meut, nous ne savons pas où il le place au juste, sous quel ciel, dans quel pays. Sa peau nue, son dos puissant, son large front nous le peignent mal ; nous ignorons sa couleur, son aspect, ses traits. Cette même abstraction

1. Le mot *chant* est un peu impropre. Le poème se compose de six parties simplement numérotées.

dersse des autels, « du nom de ses béliers nomme les astres d'or », éveille la musique endormie au fond du roseau creux, invente l'écriture et bâtit des cités. Sur l'homme primitif, Bouilhet n'a rien apporté de nouveau, et, malgré les progrès de l'anthropologie, il n'ajoute rien à J.-J. Rousseau et à Buffon, et il est moins complet que Lucrèce, et moins tragique. Mais on lit avec plaisir, grâce à l'harmonie des vers, son histoire un peu succincte des religions, des progrès de l'humanité et des grandes découvertes.

Il porte aussi dans son verbe un accent de conviction quasi religieuse, quand il chante par exemple la science et ses hauteurs sereines :

Science universelle, immuable pensée,
A vos plus fiers sommets mon âme s'est bercée,
Et cherchant du passé les chemins inconnus,
Sur ses rochers glissants j'ai posé mes pieds nus.

Enfin il exprime la fatigue de l'homme, qui, « ployé sous le fardeau de ses six mille années », n'ayant plus la foi, n'ayant plus l'espérance, attend courbé sous l'effroi « le dernier ouragan plein du dernier tonnerre ». En des appels désespérés, que nul n'a surpassés, ni Leconte de Lisle, ni Sully-Prudhomme, il s'écrie :

Montez tous à la fois, océans irrités !
Astres, détachez-vous des cieux épouvantés !
Et vous, formes de l'être à jamais disparues,
Gigantesques débris que heurtaient les charrues,
Pressez-vous sous la terre, et dans vos lits poudreux
Faites-nous une place, ô frères monstrueux !...

Ce n'est plus seulement la mort du ciel imaginée par d'Aubigné, ni la fantaisie puissante de Lamartine attendant Dieu sur les ruines du monde ; la science a fourni à Bouilhet ce rêve d'autant plus désolé qu'il est plus précis et plus vraisemblable.

Jusqu'alors l'imagination du poète était toujours étayée par la science. Nous voici maintenant en plein rêve : un être nouveau est fêté par la nature ; il bondit sur les monts, il nage dans l'azur, il marche au fond des fleuves, sur l'aile du désir il franchit la distance :

Il a l'instinct sublime et la sagesse immense...
A l'être universel il va trempant sa vie.
Ses sens multipliés font son esprit meilleur.
Le monde est son ami, n'étant pas son esclave.

Il calme les querelles des lions, il boit les rayons du soleil, il connaît les grands secrets, il entend dans les marées les sanglots et la

plainte de l'homme englouti sous les mers ; il retrouvera ses ossements ; qu'il ne les méprise pas ! car ils ont désiré, ils ont peiné, ils ont rendu possible cet être nouveau.

> Ne les méprise pas ! Les destins inflexibles
> Ont posé la limite à tes pas mesurés ;
> Vers le rayonnement des choses impossibles
> Tu tendras comme nous des bras désespérés !
>
> Ne les méprise pas ! Tu connaîtras toi-même,
> Sous ce soleil plus large étalé dans les cieux
> Ce qu'il faut de douleur pour crier un blasphème,
> Et ce qu'il faut d'amour pour pardonner aux dieux.
>
> Tu n'es pas le dernier...
>
> Et quand tu tomberas sous le poids des années,
> L'être renouvelé par l'implacable loi,
> Prêt à partir lui-même au vent des destinées,
> Se dressera plus fort et plus brillant que toi !

N'allons pas qualifier trop vite ce rêve de puéril ; il est d'accord avec la théorie des créations successives et progressives, d'accord aussi avec le transformisme progressiste. Il fut caressé par plusieurs savants qui furent des poètes : « Vois-tu les paléothériums, les anaplothériums remplacés par les Hommes : j'espère, moi, dit Ampère, qu'à la suite d'un nouveau cataclysme, les Hommes à leur tour seront remplacés par des créatures plus parfaites, plus nobles, plus sincèrement dévouées à la vérité. Je donnerais la moitié de ma vie pour avoir la certitude que cette transformation arrivera ». Renan rééditera la même idée, quand il imaginera « la possibilité d'êtres auprès desquels l'homme sera presque aussi peu de chose que l'animal relativement à l'homme »[1]. Dix ans avant la publication des *Fossiles*, en 1844, H.-D. Rogers estimait que le carbone dans l'atmosphère a diminué et que l'oxygène a été en augmentant, et il en concluait que « l'atmosphère subit une évolution qui le met à même de subvenir à chaque époque à la vie d'animaux supérieurs en organisation aux animaux qui ont précédé »[2].

Ainsi Bouilhet, le sixième chant excepté, a travaillé sur des données précises, et pour les deux tiers de son poème, il s'est rapporté tout particulièrement à Cuvier, lui empruntant la théorie des créations successives, la peinture des monstres et l'indication des lieux. Il ne lui restait qu'à enrichir son œuvre de notes et de références : elles sont absentes tout simplement par raison de mode. Pour qui condamne de façon absolue la poésie scientifique

---

1. Renan : *Dialogues et fragments philosophiques* p. 118.
2. St. Meunier : *l'Evolution des théories geologiques.*

l'entreprise de Bouilhet ne vaudrait donc pas mieux que celle de Chénier, Delille ou Chênedollé ; et voici en quels termes s'exprime un contemporain : « La science des anciens, étant à demi poétique, se prêtait assez bien à la forme du poème didactique. Mais aujourd'hui la science positive s'étant constituée en contradiction avec la métaphysique et la poésie, le poème didactico-scientifique est devenu impossible. Mettre en vers des formules et des expériences de biologie est souverainement ridicule et anti-poétique. C'est le procédé de l'abbé Delille. On peut s'étonner que les Parnassiens soient revenus à cette vieille erreur, Louis Bouilhet *(les Fossiles)*, Sully-Prudhomme *(le Zénith)*. Aussi bien il y a une grande analogie entre les Parnassiens et les Décadents classiques du XVIII^e siècle »[1]. Nous laisserons de côté l'affirmation un peu tranchante qu'on ne puisse plus écrire de poème didactico-scientifique, et aussi la demi-erreur, qui range dans ce genre une œuvre telle que *le Zénith*. Nous ne retiendrons que le rapprochement de Bouilhet et de l'abbé Delille. Il y a là une part de vérité. Comme les néo-classiques, Bouilhet est un descriptif : ses descriptions sont soignées, mais pour atteindre au grandiose il se perd assez souvent parmi des minuties, et pour produire un effet d'ampleur il s'abandonne au développement. Multipliées qu'elles sont et les procédés restant les mêmes, ces descriptions deviennent un peu monotones ; et même à la façon des néo-classiques, il offre des pages qui constituent de véritables épisodes. Tel est dans le deuxième chant le combat des monstres marécageux et des monstres de l'air, plésiosaures contre ptérodactyles ; ceux-ci s'abattent parmi les algues noires :

> Cela grouille et bruit sous les rameaux pendants,
> Et dans chaque buisson luisent des yeux ardents.

La lutte s'engage,

> Où, parmi les abois et les glapissements
> Comme des grains de grêle, on entend par moments
> Sonner les becs rugueux sur les écailles dures.

La fin de la bataille n'est pas dénuée de pittoresque :

> Les bêtes, ça et là, par la vague bercées,
> Flottent, le ventre en l'air et les pattes dressées,
> Ou rampent en criant dans les algues du bord,
> Tandis que, sur les eaux qui palpitent encor,
> Croisant de leurs yeux verts les glauques étincelles,
> Les autres, alentour, font retentir leurs ailes,
> Et du golfe au ciel bleu, tordent, en croassant,
> Leur spirale sans fin qui va s'élargissant...

---

1. Louis Bertrand : *la fin du classicisme*, p. 261.

Au troisième chant, les pages où le poète nous peint les amours de deux grands oiseaux écarlates peuvent aussi compter comme un épisode, où l'effet reste peut-être inférieur à l'effort.

Pourtant il est sévère, il est injuste de voir en Louis Bouilhet un nouveau Delille. Il apporte des qualités inconnues aux néo-classiques. D'abord le poète n'a plus à nous peindre des paysages accoutumés, ni à inventer des épisodes allégoriques ou romanesques ; mais il est en pleine création, il lui faut constituer de toutes pièces ses tableaux, et produire chez son lecteur une sensation de recul en des temps que la science elle-même est obligée d'imaginer. Par cet amour d'un pittoresque étrange, Bouilhet se révèle comme un parnassien de la première heure.

Parnassien il est encore par la diligence avec laquelle il évite toutes les épithètes banales, tous les redoublements d'expression, si fastidieux même chez A. Chénier, toutes les rimes faibles, quelconques et trop attendues ; par les vers qui ont de Lucrèce la précision scientifique et la force ; par les grands alexandrins sonores, dont l'écho reste longtemps dans l'oreille, et conduit l'esprit du lecteur à prolonger la sensation du poète :

La forêt sur ses voûtes
Sent tomber lentement la pluie aux larges gouttes.

Il nous décrit scrupuleusement le mammouth, mais il ajoute ce beau vers aux lueurs de lune :

Et l'ombre de son corps tremble sur les gazons(1).

Le monstre beugle, et lézards, pélicans, oiseaux de proie, tout s'effare ; à ce beuglement d'autres beuglements répondent :

Elle vient, elle vient, la troupe des montagnes,
Et dans les longs détours du sombre défilé
Chaque cîme est vivante et les monts ont beuglé.

Fidèle aux principes qu'il élaborait de compagnie avec Flaubert, Bouilhet a voulu faire de la littérature *exposante*, c'est-à-dire qui dessinât les choses et les êtres dans leurs lignes, dans leurs mouvements, dans leur vie. Et souvent il a échappé à la description pure. Il a senti quelle serait la beauté d'une poésie sévère, impersonnelle, objective, et aux descriptions de Delille il substitue des tableaux colorés et animés, qui ne permettent pas de le ranger dans la classe des poètes didactiques. Il a une imagination puis-

1. Cp. Leconte de Lisle : *les Eléphants* :
Où, blanchis par la lune et projetant leur forme,
Ils descendaient pour boire en écrasant les joncs.

sante, audacieuse, à laquelle ne répugnent ni le gigantesque, ni le bizarre, une langue sonore, un peu rude et amère ; il est comme Leconte de Lisle un esprit positif et une âme épique.

Flaubert appréciait Bouilhet en ces termes : « Quant à la hauteur de son imagination, elle paraît suffisamment par *les Fossiles*, cette œuvre que Gautier appelait la plus difficile peut-être qu'ait tentée un poète. J'ajoute le seul poème scientifique de toute la littérature française qui soit cependant de la poésie » [1]. Plus familièrement il avait déjà écrit à son ami : « J'ai relu ce soir *les Fossiles* en entier ; et ça m'a enthousiasmé plus que jamais. Quoiqu'on dise, c'est solide, va ! et c'est beau » [2]. Flaubert avait raison. Bouilhet a composé mieux qu'un poème « brillant et ingénieux »[3]. Souvenons-nous de la nouveauté de l'entreprise où si souvent l'aile de la Muse trace un sillon resplendissant ; avide d'unir la science à la poésie, Bouilhet a deviné qu'il devait s'adresser à de grands rêves scientifiques, remonter dans un passé mystérieux où l'imagination conserve encore un grand nombre de ses droits, et il a prouvé que la poésie scientifique ainsi entendue était possible. Il a désiré aussi que sa personnalité restât un peu lointaine, et il a emprunté l'attitude impassible du savant. Songeons enfin qu'à cette époque V. Hugo en était à peine aux déclamations sur le progrès et aux visions apocalyptiques. Qu'on remette l'œuvre à sa date : belle en elle-même elle apparaît, au sortir du romantisme, d'une singularité imprévue ; jamais encore pareil poème n'avait été conçu.

Cependant Bouilhet est resté oublié. Quelques études récentes ont ramené l'attention sur lui ; mais son poème à son apparition n'eut pas un grand succès, et il ne connut pas les nombreuses éditions. Flaubert donne comme raison que peu de gens en France étaient capables de le comprendre. On fit des critiques maladroites et sottes : la fin du poème n'était pas consolante ; « quel malheur aussi, disait Maxime du Camp, que les bêtes ne soient pas nommées ! » [4]. Il faut ajouter qu'on crut voir dans cette entreprise un simple retour au XVIII^e^ siècle, et l'avis prévalant fut encore celui de Maxime du Camp, un ami ! « Son poème *les Fossiles*, malgré des qualités originales et fortes, n'aurait point détonné au siècle dernier... Parmi les *poetæ minores*, il arrive en tête » [5].

Bouilhet mérite plus d'honneur pour avoir apporté une conception neuve de la poésie ; et il fut de la race de ces poètes qui, pro-

1. Préface de Flaubert aux *Dernieres chansons*.
2. *Correspondance*, III, 197.
3. A. Angot : *Louis Bouilhet*. Et. Frère : *Louis Bouilhet*.
4. V. sur ces critiques la *Correspondance* de Flaubert, II, 365, 369, III, 18, 196, 331. Flaubert s'irrite et s'emporte.
5. *Souvenirs littéraires*. II, 330, 331, 332.

digues de leur intelligence, fixent à un moment donné l'un des rêves de la science humaine.

* * *

La méthode de Louis Bouilhet a continué de porter des fruits. Leconte de Lisle, Richepin, Strada, composent des tableaux à l'aide des livres de science. Mais ces tableaux sont disséminés dans des poèmes de conception plus ou moins différente. Ils ne sont pas le tout de l'œuvre.

Les poètes ont probablement estimé que Louis Bouilhet était descriptif ou « exposant » avec trop d'uniformité. Le temps n'est plus aux œuvres d'inspiration simple et de couleurs également fondues ; sous l'influence du romantisme et à l'exemple de V. Hugo, les genres se sont pénétrés, l'épopée, le lyrisme, les descriptions se juxtaposent dans les œuvres littéraires, et naturellement la poésie scientifique elle aussi devait adopter tous les tons et tous les rythmes.

Quelques écrivains cependant ont conservé la méthode même de Bouilhet sans trop l'altérer. Un petit poème anonyme en quinze pages, *la Création du globe terrestre* (1860), tout en nous expliquant comment la terre fut détachée du soleil, s'arrondit, se solidifia, vit naître la cellule d'où sortiront par degrés polypiers, infusoires, mollusques, grands arbres, animaux monstrueux, essaie de nous peindre la période glaciaire[1] ou l'époque carbonifère :

Sur toutes les hauteurs d'énormes sigillaires
Se dressaient tout auprès des sveltes conifères ;
Sur les bords de la mer, à l'entour des marais,
Les prêles s'étendaient en palustres forêts,
Et dans l'épais fouillis d'une flore puissante
La fougère accusait la forme arborescente.

L'auteur serait un certain Emmerich sur lequel il nous a été impossible de découvrir le moindre renseignement. Les intentions sont bonnes ; mais les Muses ne l'ont pas honoré de leur regard.

Un grand honnête homme et un noble penseur, un cœur stoïcien et une âme sensible, Ponsard, qui est de la lignée de Corneille, arrache à ses angoisses et à son agonie les plus beaux de ses vers, le monologue de *Galilée*.

La pièce fut écrite et représentée en 1867. Elle a soulevé plusieurs critiques. Le Galilée de l'histoire, dans sa lutte contre Rome, avec ses discussions, ses subtilités, ses réticences, ses roueries et sa défaite finale, est plus vivant que le Galilée de Ponsard, qui succombe en bon père de famille ; un homme du commencement du

1. Les théories glaciaires d'Agassiz étaient alors en honneur.

XVII[e] siècle ne songeait guère à se poser en martyr d'une divinité nouvelle, la science ; — l'action, dit-on encore, est languissante, et les amours de Taddeo et d'Antonia sont un peu naïves ; — le style a des disparates ; il est incertain entre la sécheresse didactique et la préciosité de l'idylle. Ce sont des reproches graves, dont on pourrait ailleurs discuter la sévérité. Il n'en reste pas moins que le drame est poignant à certaines minutes, et que le monologue de *Galilée*, « où la poésie prête sa forme majestueuse et impérissable à la libre science » (1) forme un ensemble complet et définitif.

Assurément c'est un morceau de bravoure ; mais il n'est pas plus condamnable qu'un plaidoyer de Corneille ou un récit de Racine. Nous devons l'accepter tel qu'il est, et reconnaître qu'il ne manque pas, dans son ampleur, de mouvement et de vie.

La composition est simple et belle. Le savant, d'un élan vigoureux, nous arrache de la terre qu'on avait placée au centre du monde ; il nous ouvre la fournaise du soleil d'où jaillirent les planètes ; il nous emporte aux plages des étoiles ; de là jusqu'aux nébuleuses ; et partout la vie universelle palpite à tous les degrés. Revenu sur la terre, il se rit des persécuteurs et de leurs anathèmes ; mieux qu'eux il sert la gloire de Dieu. Nous reconnaissons d'abord la construction solide et majestueuse des poètes classiques.

Le style n'a pas une seule défaillance ; il est tantôt calme et serein, tantôt fier, souvent ému et enthousiaste, toujours ferme et précis. Sobriété, émotion, grandeur, ce sont les qualités de Corneille, de Pascal ou de Bossuet ; elles sont aussi celles de Laplace, le maître et l'inspirateur de Ponsard.

Les idées du monologue sont toutes empruntées à l'*Exposition du Système du Monde*. Dans les vers de Ponsard toujours circule la prose de Laplace, les mots sonnent les mêmes chez le savant et chez le poète. Il serait facile, à l'aide du texte de Laplace, d'illustrer le monologue tout entier ; contentons-nous d'un exemple.

« Reportons maintenant nos regards au-delà du système solaire, sur ces innombrables soleils répandus dans l'immensité de l'espace, à un éloignement de nous tel que le diamètre entier de l'orbe terrestre, observé de leur centre, serait insensible. L'analogie porte à croire qu'ils sont des foyers d'autant de systèmes planétaires » (2). Ponsard écrit à son tour :

Mais, astre souverain, centre de tous ces mondes,
Par delà ton empire aux limites profondes,
Des milliers de soleils, si nombreux, si touffus,
Qu'on ne peut les compter, dans leurs groupes confus,

---

1. Discours d'Edmond Thierry à l'inauguration du monument de Ponsard, à Vienne.
2. 4[e] édition de l'*Exposition du Système du Monde* (1814), p. 444. V. aussi p. 448.

Prolongent, comme toi, leurs immenses cratères,
Font mouvoir, comme toi, des mondes planétaires...
Chez vous palpite aussi la vie universelle,
Grands foyers où notre œil ne voit qu'une étincelle.

L'imitation de Ponsard n'est pas un plagiat ; elle est une création ; plus de développements fastidieux ni de périphrases contournées, ni de vagues métaphores : la poésie sort de la grandeur même de la pensée : pas de prosaïsmes malgré l'emploi des mots scientifiques ; la beauté de la langue sort de la vérité même.

A côté de ces vers d'allure si simple et si noble, est-il permis de rappeler d'autres vers du *Galilée*, qui sont de cette poésie scientifique l'excellente parodie ? Ecoutez le professeur Pompée exposer les analogies entre le macrocosme et le microcosme et prouver « que le nombre de sept est celui des planètes » ; quelle assurance, quel ton didactique, quelle confiance en des doctrines livresques ! et chez le poète quelle diligence et quelle virtuosité à jongler avec les noms bizarres et les théories abracadabrantes !

Je possède Zaël, Maginus, Bonatus,
Pythagore, Avicenne, Agrippa, Duretus ;
L'alphabet sidéral est pour moi sans mystère,
Et je connais le ciel aussi bien que la terre.
Rien ne m'est étranger, ni les Douze Maisons,
Ni les Almochodens et Catababizons,
Ni les signes heureux et les signes hostiles,
Sous leurs aspects conjoints, ternaires et sextiles,
Ni les degrés divers, ni la nativité
Calculée *ab horis* ou par triplicité.

Cette parodie est à sa place ; la tenue classique et la verve romantique y forment un très heureux alliage. La fantaisie poétique à base d'astronomie a moins bien réussi à Ponsard ; encore que le couplet d'Antonia à Taddeo (I, 1), ne soit pas sans agrément, il y manque le coup d'aile qui emportera Faustus et Stella. Ponsard était né pour l'énergie de la pensée ou pour l'ironie forte, plutôt que pour la grâce agile.

Dans la suite de la poésie scientifique, Ponsard, comme Bouilhet, marque l'abandon du lyrisme et le retour à la poésie objective. Le poète renonce aux mouvements spontanés, passionnés et tumultueux de son cœur ; il voit, il observe, il apprend, et l'émotion est postérieure à l'idée. C'est la marche suivie par la pensée ; la sensation venue de l'objet est d'abord reçue et enregistrée par l'esprit ; puis elle est renvoyée vers l'objet et lui est appliquée d'une façon consciente, souvent avec accompagnement de joie ou de déplaisir. Cette méthode est celle des savants de l'école de Claude Bernard, de Spencer et de Littré, celle aussi des parnassiens positivistes. Superficiellement teinté de romantisme, Ponsard démontre l'affi-

nité du naturalisme et du classicisme. Le naturalisme est un classicisme nourri de science expérimentale et d'érudition, et rebelle à l'esprit chrétien, — un classicisme scientifique [1].

Tout en usant de rythmes variés, André Joussain procède, comme Louis Bouilhet, par tableaux. Malheureusement l'*Epopée terrestre*, qui comprendra cinq parties, les Astres, l'Evolution géologique, la Flore, la Faune, l'Apparition de l'Homme, n'est pas encore complète. Nous n'en pouvons juger à cette heure que par des fragments [2]. Quelques tableaux déjà éveillent l'attention. Ici c'est une vision de genèse :

Anneaux tourbillonnants des univers en feu,
Brisez-vous et serrez dans le large éther bleu
Vos fragments enflammés qui deviendront des mondes !
Lustres étincelants, multipliez vos rondes !
Niagaras de diamants, fleuves vermeils,
Faites pleuvoir aux cieux vos chutes de soleils !

Là coule et déborde la vie :

L'Ichthyosaure alors fendait l'azur des flots,
L'Océan bleu battait le corail des ilots :
Le cactus hérissait ses glaives,
Des groupes de palmiers se dressaient, et le soir
L'iguanodon géant se dessinait en noir
Sur le sable rouge des grèves...

Ces vers sont animés par la conviction intime que la science est poétique, que la géologie, les sciences naturelles, l'astronomie contiennent une source directe et inépuisable d'inspiration. L'*horror*, le frisson divin n'en est pas absent ; ni non plus le sens des choses concrètes. Mais une pareille œuvre veut être jugée d'ensemble.

L'entreprise d'André Joussain prouve que la méthode « exposante » ne sera pas abandonnée. Sans cesse la recherche inlassable

---

1. Porter directement la science au théâtre et ne pas se contenter de donner la parole, dans un drame bourgeois, à un médecin ou à un ingénieur. Ponsard avait été précédé dans cette audace par J. Potvin, et il fut suivi par L. Figuier.

J. Potvin, en écrivant son drame lyrique en l'honneur de Salomon de Caus, *la Vapeur*, voulait allier la poésie, la peinture et la musique pour célébrer les merveilles de l'industrie. Il a écrit de beaux vers pour chanter les victoires de l'homme sur la matière. Le drame de Potvin est de 1854, les *Chants modernes*, de Maxime du Camp, sont de 1858, et V. Hugo écrit *Pleine Mer - Plein Ciel* de 1858 à 1859.

Louis Figuier est un vulgarisateur ; le théâtre est une force, la science en est une autre ; qu'on les unisse : le peuple trouvera de grands enseignements dans la vie et dans les travaux des savants illustres ; il s'initiera aux vérités scientifiques. Voici quelques-unes des pièces en prose de Louis Figuier : *Les Cinq Parties du Monde* (1877); *Denis Papin* (1892); *Képler ou l'Astronomie et l'Astrologie*, aux nombreuses ressemblances avec le *Galilée*, de Ponsard ; le *Mariage de Franklin*, où l'on trouve la mise en scène amusante des multiples effets du tonnerre ; *Miss Télégraph ; le Sang du Turco*, comédie ayant pour objet la transfusion du sang.

Potvin, Ponsard, L. Figuier posent la question de la science au théâtre. *Galilée* est la meilleure réponse à ceux qui prétendraient que les pièces de ce genre sont forcément superficielles et dénuées d'intérêt.

2. V. *Chants de l'Aurore* et l'*Anthologie néo-romantique*.

ajoute des documents nouveaux soit à l'histoire du ciel, soit à celle de la terre et de la vie ; toujours ils serviront d'impulsion à cette force intérieure qui s'établit au cœur des choses pour les deviner et les comprendre, à la divine intuition ; ossements arides jusqu'alors, toujours ils solliciteront pour être vivifiés le grand souffle du Prophète.

# CHAPITRE IX

## La poésie transformiste et hindouiste : Leconte de Lisle. Jean Lahor.

« L'art et la science, longtemps séparés par suite des efforts divergents de l'intelligence, doivent tendre à s'unir étroitement et à se confondre. » Cette déclaration brille en lettres fulgurantes dans la préface des *Poèmes Barbares*. Mais à lire entièrement cette préface, à lire aussi l'œuvre du poète, on ne voit pas d'abord qu'il se soit conformé à ce programme ; il semble bien plutôt avoir confondu la science et l'érudition. D'une part il dénonce avec une pitié hautaine la misère et la faillite de la poésie intime. D'autre part, dit-il, la vie instinctive, spontanée, c'est-à-dire vraiment poétique, s'est retirée de nous : le poète n'a plus de rôle direct à jouer dans la société moderne, savante et positive. Peut-être l'heure sonnera-t-elle de nouveau pour lui, après un long travail qui aura purifié l'esprit et la lettre, l'inspiration et la forme ; mais elle sonnera dans un siècle ou deux. Aussi ne peut-il, en attendant, que travailler à évoquer dans une forme splendide ce qui fut la vie des temps lointains et magnifiques ; « il ne lui reste plus qu'à se recueillir et à s'étudier dans son passé glorieux ».

On conçoit très bien quelle érudition réclame la poésie ainsi comprise ; aussi Leconte de Lisle est-il un poète très érudit, et il faudrait pour le lire facilement être soi-même très érudit, ou trouver au bas des pages un riche commentaire ; et ses œuvres seront plus tard la joie des scoliastes [1].

1. V. Vianez : *Les Sources de Leconte de Lisle.*

Sans doute le caractère objectif de la poésie des *Poèmes Barbares* est un effort vers le réel, et cet effort révèle la probité d'un esprit rompu aux méthodes scientifiques. Mais ce n'est pas une raison pour confondre science et érudition [1]; et justement Leconte de Lisle est apparu à certains comme un styliste artificieux et lointain, habile à traiter des sujets très reculés, sans rapport avec la vie moderne; et c'est vrai, le lettré hérissé d'érudition nous dissimule à première vue le poète tout pénétré du savoir de son temps.

Autre empêchement : le mythologue qui connaît toutes les théogonies, toutes les légendes orientales, grecques ou barbares, malgré l'attitude adoptée, n'est ni désintéressé, ni impassible; il est un révolté, il blasphème. Dans son *Qaïn*, il ne veut pas dire simplement que la science tuera la religion; il y met plus de passion. Son état d'esprit est celui de Vigny évoquant le jour du jugement où l'homme se posera en accusateur du Dieu qui l'a créé; il est aussi celui de Proudhon; et Leconte de Lisle est nourri de Proudhon : « Esprit menteur, Dieu imbécile, ton règne est fini; cherche parmi les bêtes d'autres victimes!... Père suprême, les fautes dont nous te demandons la remise, c'est toi qui nous les as fait commettre; les pièges dont nous te conjurons de nous délivrer, c'est toi qui nous les as tendus! Et le Satan qui nous assiège, ce Satan, c'est toi!... Dieu, c'est le mal!... Dieu, retire-toi! car dès aujourd'hui, guéri de ta crainte et devenu sage, je jure, les mains étendues vers le ciel, que tu n'es que le bourreau de ma raison, le spectre de ma conscience » [2]. Comme Proudhon, Leconte de Lisle est un négateur forcené, mais il est encore malgré lui lié au passé théologique, il est religieux et biblique, car le blasphème aussi est un acte de foi :

Père, salut!
Nous sommes ton péché, ton supplice et ta race.

Comme Proudhon méditant œuvre diabolique, il serait capable d'écrire à ses amis : « Priez Dieu pour moi! »

Ces imprécations de Qaïn promettant à Iahvèh d'éteindre son culte restent dans nos oreilles, elles les rendent momentanément sourdes à d'autres accents qui valent mieux que ces forfanteries faciles. Le vrai savant, le poète scientifique, c'est à l'abri du révolté et derrière l'érudit qu'il nous faut le chercher.

Car Leconte de Lisle, en même temps qu'une âme théologique, est un esprit très moderne, qui n'est pas seulement à la remorque des savants, mais qui les accompagne dans leurs recherches et

---

1. Paul Bourget (*Critique*, I. p. 361) à propos de Leconte de Lisle a lui aussi confondu la science et l'érudition.
2. Proudhon : *Système des contradictions économiques*, II, VIII.

dans leurs pensées, et parfois sait pressentir ce qu'ils élaborent. Nous connaissons ces contradictions, nous y sommes habitués. Plus ou moins violentes, ne les avons-nous pas constatées chez Lamartine, comme chez Vigny, et autrefois chez Pascal ?

Les grandes hypothèses scientifiques sont aussi familières à Leconte de Lisle que les théogonies antiques ; si elles n'apparaissent pas au premier plan, c'est qu'il se plaît à reculer son rêve hautain, à le transporter dans l'Inde légendaire ou dans l'Ecosse barbare. Mais à travers ce décor, éclatant ou sombre, il nous est permis de découvrir sa pensée profonde.

La poésie de Leconte de Lisle est née de la rencontre du transformisme et de l'hindouisme, aux environs de 1850, et, après qu'ils se furent reconnu des affinités électives, de leur fusion.

Durant les années où furent composés les *Poèmes Barbares*, le transformisme bouillonnait et grondait comme un torrent souterrain, avant d'être capté, éclairci et rétréci par Darwin. Rien qu'en France, les élèves de Geoffroy Saint-Hilaire, Savigny, Audoin, Laurencet, Serres développaient son idée que les êtres vivants sont formés sur un plan unique, essentiellement le même dans son principe, mais soumis dans ses parties accessoires à des influences multiples et capables de varier de mille manières. Le *Traité de l'Origine des Espèces* parut en 1859, les *Poèmes Barbares* furent réunis et publiés en 1862. Les deux œuvres sont les manifestations des mêmes forces dans les domaines différents de l'histoire naturelle et de la poésie. Non seulement en politique et en religion, mais dans sa conception de la vie, Leconte de Lisle est transformiste. Au fond des *Poèmes Barbares* réside l'idée de l'unité des espèces dans la nature : il n'est qu'une seule sorte d'âme, plus ou moins obscure ou consciente, infuse dans tous les êtres animés : partout il y a conscience. Encore un peu de temps, et cette idée essaiera de prendre la valeur d'une donnée expérimentale. Haeckel voudra que la conscience soit déjà dans la cellule. « Tout naturaliste qui a comme moi observé l'activité psychique des protistes unicellulaires est *positivement* convaincu qu'eux aussi ont une âme. Cette âme cellulaire est, elle aussi, constituée par une somme de sensations, d'idées et d'actes de volonté ; les sensations, la pensée et la volonté de notre âme humaine sont seulement les développements plus parfaits de ceux-là » (1).

Qu'on lise les *Poèmes Barbares* à la lumière de ces mots : l'effort de Leconte de Lisle pour saisir les frissons intimes, la vie nerveuse et cérébrale des animaux, pour s'insinuer dans leur sourde conscience, est d'origine nettement transformiste. *Les Eléphants*, *le Rêve du Jaguar*, *le Sommeil du Condor*, *l'Incantation du Loup*.

1. *Le Monisme*, p. 34. Max Verworn a publié des *Etudes psycho-physiologiques sur les Protistes.*

*Sacra fames*, *les Hurleurs* sont des symboles ; ils sont aussi des poèmes scientifiques :

Devant la lune errante aux livides clartés,
Quelle angoisse inconnue, au bord des noires ondes,
Faisait pleurer une âme en vos formes immondes ?
Pourquoi gémissiez-vous, spectres épouvantés ?

Je ne sais : mais ô chiens qui hurliez sur les plages
Après tant de soleils qui ne reviendront plus,
J'entends toujours, du fond de mon passé confus,
Le cri désespéré de vos douleurs sauvages.

Chez les animaux de Leconte de Lisle se hisse, de l'abîme de leur être jusqu'à leur front plat, la tristesse de vivre, l'inquiétude universelle. Déjà ressentiraient-ils en eux la détresse de l'intelligence en face du mal physique et du mal moral, de la souffrance, de l'ignorance et de la mort ?

Va, monstre ! Tu n'es pas autre que nous ne sommes,
Plus hideux, plus féroce ou plus désespéré.

Si l'on songe à la façon dont Buffon décrit les animaux sans jamais sortir d'un anthropomorphisme despotique, si l'on se rappelle encore *la Mort du Loup*, qui n'est qu'une fière allégorie, on sentira la différence, on comprendra que ces poèmes de Leconte de Lisle ne pouvaient naître que de la science contemporaine.

*
* *

D'après la doctrine transformiste, l'animal a des pressentiments, mais l'homme a des souvenirs confus et puissants de son antique animalité. Et ici l'œuvre du disciple, Jean Lahor, l'auteur de *l'Illusion* (1875), vient éclairer et compléter celle de Leconte de Lisle.

La pièce adressée à Darwin et intitulée *Réminiscences* est l'expression d'un transformisme généreux et émouvant : sentiment d'avoir toujours vécu, correspondances innombrables et secrètes avec les choses et les êtres disparus, jouissances et douleurs vagues d'avoir autrefois, animal ou plante, senti naître et mourir les printemps, frissons de l'être sauvage qui jadis rampait sous les bois, angoisses, labeurs, luttes pour étrangler le passé qui s'acharne à ne pas mourir, pour sortir de la nuit affreuse et monter vers la lumière de la conscience, désespoir de ne pouvoir s'évader complètement de cette hérédité obscure, voilà tout ce qu'enferme Jean Lahor en des vers profonds et enchanteurs, où tressaillent à la fois les tourments du passé et la volupté de l'effort, où les mystères soupçonnés par la science s'unissent aux harmonies du rythme et de la poésie :

Je sens un monde en moi de confuses pensées,
Je sens obscurément que j'ai vécu toujours,
Que j'ai longtemps erré dans les forêts passées,
Et que la bête encor garde en moi ses amours...

Certains soirs, en errant dans les forêts natales,
Je ressens dans ma chair les frissons d'autrefois,
Quand, la nuit grandissant les ombres végétales,
Sauvage, halluciné, je rampais sous les bois...

Et que j'ai transmigré dans des formes sans nombre,
Et que mon âme était, sous tous ces corps divers,
La conscience, et l'âme aussi, splendide ou sombre,
Qui rêve et se tourmente au fond de l'univers ! [1]

Le panthéisme philosophique est dépassé : grâce à l'influence des sciences nous nous découvrons une âme multiple, complexe, touffue, enchevêtrée et vibrante ; nous sentons palpiter en nous tous les autres êtres, toutes les autres choses, les êtres et les choses non seulement d'aujourd'hui, mais du passé le plus lointain et le plus mystérieux ; dans nos artères bat le sang des races présentes et disparues : nous sommes rattachés à tout ce qui vit et à tout ce qui a vécu ; et cette *panesthésie* est un sentiment nouveau, dont rien n'approche dans l'antiquité classique : il est né sous l'action des grandes hypothèses scientifiques ; il est issu directement du transformisme ; il circule dans les poèmes de Leconte de Lisle, dans ceux de Jean Lahor, et voici qu'il émeut nos poètes les plus récents. Contentons-nous d'un ou deux exemples caractéristiques, qui nous prouveront à quel degré d'intensité il est aujourd'hui parvenu.

Dans son *Prométhée* (1899), où il entreprend à son tour, après Gœthe, Shelley, Quinet et Louis Ménard, de plier le mythe antique aux exigences de la philosophie et des sciences modernes, Iwan Gilkin chante le bonheur qui consiste à sentir germer en soi des âmes ignorées :

Parfois, dans le demi-sommeil du clair matin,
Quand mes yeux éblouis par la lumière intense
  Se referment d'instinct
  Sur le monde indistinct
  Des ombres incertaines,
  Alors, je me souviens !
Je me souviens des mille existences lointaines
Dans un obscur passé d'énigmes et de nuit.
Non ; je n'ai pas toujours été ce que je suis.

1. Cp. à ces vers ces mots de Guyau : « Nous sentons au printemps passer sur nos cœurs le souffle des printemps antediluviens et les amours de l'âge tertiaire ».

Qu'étais-je ?
Hélas ! le sais-je ?
Peut-être mon énergie était-elle
Prisonnière jadis de ces rochers poudreux
Qu'un stérile soleil et la foudre éternelle
Brûlent sans fin de leurs terribles feux.
Peut-être flottait-elle avec l'écume amère
Des vagues de la mer.
N'a-t-elle point dormi dans les êtres informes
Accrochés, sous les eaux, à des algues énormes ?
N'a-t-elle point fleuri sur de vastes marais
Ou rampé sur le sol spongieux des forêts,
Monstre aux flancs écaillés, aux mâchoires bruyantes ?...
Mais un effort perpétuel
Sans cesse me poussant
De la forme où je passais
Vers une forme nouvelle,
Lentement, lentement,
Imperceptiblement,
De génération en génération
Durant des siècles innombrables
Sur l'échelle sans fin des transformations,
Malgré les cieux insecourables,
Je m'élevais par degrés vers le mieux.
Ainsi s'ébauchait peu à peu
La forme plus parfaite où je vois la lumière.
Grossière encore ! hélas ! combien grossière !
Mon désir la dépasse et mon rêve l'épure.
Voilà pourquoi je veux créer des créatures
Selon l'être divin que j'entrevois en moi.

C'est au compte de la poésie scientifique une page où la science et le lyrisme se nouent parfaitement. Notons aussi quelle métamorphose a subie le mythe de Prométhée dans l'espace de quarante ans : comme nous sommes loin de l'inventeur des sciences et du contempteur des dieux, qui nous était devenu trop familier.

En présence de la mer, M^me^ Fernand Gregh se souvient que notre origine serait, au dire des plus modernes hypothèses, liée à l'origine même de ces mouvants flots bleus ou verts ; cette vague de vie primitive, au sel amer, elle la reconnaît, un jour, dans le grand souffle venu de l'Océan :

Ce parfum, ô stupeur ! ce goût de mer farouche
Nous le trouvions aussi mouillé sur notre bouche !
C'était vraiment le même, unique, universel :
Le sang de l'homme avait le goût marin du sel !
Etranges goûts pareils et vieux comme le monde !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Mystérieux retour des choses, c'était comme
Du cœur des eaux et de la terre au cœur de l'homme
Un obscur souvenir des temps évanouis ;
Et nous sentions, émus de troubles inouïs,
Dans le vent saturé des éternelles fièvres,
Le sang de l'univers qui saignait à nos lèvres [1].

Que l'origine de la vie soit dans l'océan, Anaximandre avait émis cette hypothèse, mais sans l'approfondir ; et Lucrèce n'en a rien tiré qu'un vers méprisant pour la repousser [2]. Reprise de nos jours, renforcée par l'observation et par l'expérimentation, voici que les poètes, à la suite d'Huxley, d'Hæckel ou de René Quinton, croient sentir au fond d'eux-mêmes subsister le Bathybios primordial ; ils osent chercher des sources d'inspiration dans les hypothèses que la science curieuse livre à notre méditation étonnée, et ils découvrent en effet du nouveau. Robert d'Humières agrandit sa sensibilité jusqu'aux nébuleuses créatrices des mondes:

Je suis tout, j'unis tout, le roc, l'herbe, la bête,
J'achève leur oblique et doux pressentiment....
J'écoute en moi frémir par delà les durées
Vos rythmes, vos ferveurs, nébuleuses sacrées,
Lorsqu'en mal de soleils, où chauffer quelque jour
La misère de l'homme et son crédule amour,
Le chaos vous tordait sous ses forces aînées,
Semences d'Infinis aux quatre coins vannées [3].

Long est le chemin parcouru depuis *Ce que dit la Bouche d'Ombre*. Dans Victor Hugo, tout n'est que jeu de l'imagination, visions apocalyptiques, psychomachie, romantisme ; à la base, nulle investigation scientifique ; mais aujourd'hui, ce qui n'était que métaphysique ahurissante a essayé de prendre consistance, et la poésie a jailli des pages savantes et documentées d'un Darwin ou d'un Huxley.

En même temps que le transformisme se consolide, des savants et des philosophes découvrent l'antique sagesse des Hindous. Eugène Burnouf traduit le *Bhagavata Purana* ou *Livre des Bienheureux* (1840), Langlois le *Rig-Véda* (1848), H. Fauche le *Ramayana* (1854) et le *Maha-Bharata* (1865). Profondément émue par l'étrangeté des choses, avide de démêler l'énigme du monde, habituée à jouer avec les chiffres et les calculs fantastiques, frappée du mouvement perpétuel, *Samsâra*, qui emporte les êtres et les choses

---

1. *Jeunesse, Poemes*, 1907. V. aussi la pièce *Reminiscence* : « Tout homme participe au primitif mystère ».
2. Nam neque de cælo cecidisse animalia possunt,
Nec terrestria de salsis exisse lacunis. (V, 791-792).
3. *Du Desir aux Destinees*, 1902, V. la Préface et le Carmen sæculare.

dans l'Illusion, *Mâyâ*, et préoccupée de guérir la douleur humaine par l'abolition de la personnalité, *nirvâna*, très vite il apparaît que l'ancienne pensée hindoue s'accorde parfaitement avec la science moderne. Le brahmanisme est idéaliste et moniste : la matière, la force et l'esprit sont identiques : il n'existe pas d'âme individuelle, la même âme circule à travers toutes les choses, et cette âme est l'âme divine. Une étroite parenté unit donc entre eux tous les êtres, ou plutôt il n'est qu'un seul être aux figures multiples, et la sagesse consiste à nous ramener au sens de cette unité, à communier avec la vie universelle et à nous perdre dans l'abîme total.

Cette philosophie a reçu sa forme positive : le bouddhisme est une manière de positivisme, c'est une limitation du brahmanisme ; car il rejette la notion de la cause première, il en abandonne la recherche, il n'étudie que les causes secondes, il s'attache au monde qui nous contient. Il est une sorte de religion athée ; il développe le sens religieux, mais il n'essaie pas d'enfermer l'inconnaissable, le mystère dans des formules et des dogmes. Vieux de vingt-quatre siècles, c'est incroyable comme il est proche de nous.

Aussi, chez Leconte de Lisle et chez Jean Lahor, devient-il comme la forme religieuse du pessimisme scientifique : « De toutes les religions, dit Jean Lahor, le bouddhisme est celle qui semble en réalité le moins en antagonisme avec la science actuelle... Il est d'accord avec le pessimisme scientifique de Darwin ». Il ajoute que le monisme et le pessimisme d'aujourd'hui ne sont que la reproduction, dans une langue plus précise, de quelques-uns des plus anciens *sutras* du brahmanisme ou du bouddhisme. « Les philosophes de l'avenir auront, comme les Hindous, le sens profond de l'infini... et les hommes chercheront à dégager des clartés et des joies de ce sombre univers et des obscurités de leur âme ; ils chercheront à ajouter des illusions à l'Illusion éternelle ».

Quelle sera l'attitude du poète savant ? La même que celle du Brahmane : « La science qui, distinctement, dans le passé voit la genèse du soleil, voit sa mort aussi dans l'avenir, et elle assiste aux révolutions du monde avec la tranquillité des Brahmanes rêvant à la naissance et au couchant des dieux » [1].

Grâce à ces citations, l'Inde de Leconte de Lisle, — et partant celle de Jean Lahor, — ne nous apparaît plus que comme un pays poétique, où il localise son pessimisme scientifique. *La Vision de Brahma* est un poème très érudit ; et c'est aussi un poème philosophique issu de la science moderne. Au Christ angoissé du jardin des Oliviers, à ses questions tumultueuses, Dieu, nous dit Vigny,

1. Jean Lahor, la *Gloire du Néant*. V. aussi : *Histoire de la Littérature Hindoue*. Nous nous en tenons ici à l'idée qu'ont généralement du Bouddhisme les Occidentaux. M. Alex. David soutient que cette réputation de pessimisme n'a été faite à la doctrine du Bouddha que par des non-bouddhistes, et que pas un de ses adeptes ne l'a jamais imaginée sous cet aspect lugubre et morbide. V. *Le Modernisme Bouddhiste* et *Le Bouddhisme du Bouddha*.

n'avait pas répondu ; et voici que la science répond : les flots, les monts, le ciel, les corps et les esprits, tout n'est que mouvement et transformation, rien ne reste tel, l'âme individuelle est une illusion comme le reste, et la douleur humaine elle-même n'existe pas : il n'y a ni bien, ni mal, ni beauté, ni laideur, tout est dans un perpétuel écoulement au sein immense de la divinité :

Rien n'est vrai que l'unique et morne Eternité :
O Brahma ! toute chose est le rêve d'un rêve.

La Mâyâ dans mon sein bouillonne en fusion,
Dans son prisme changeant je vois tout apparaître ;
Car ma seule Inertie est la source de l'Etre :
La matière du monde est mon Illusion.

Jean Lahor lui aussi est obsédé par cette idée que notre monde n'est qu'une vaine féerie : « la seule illusion fait la beauté des choses ». L'idéalisme hindou et l'idéalisme moderne se confondent dans des vers comme ceux-ci :

Tout ce qui ce soir-là nous fit ivres et fous
Etait créé par nous et n'existait qu'en nous.

Tout fuit, « rien ne dure, sinon l'impassible substance ». Encore cette affirmation ne semblerait-elle pas sûre aujourd'hui, ce que nous appelons substance étant peut-être quelque chose de passager et de toujours changeant. Le dernier mot du Bouddha ne serait plus : « La forme est vide et la connaissance est vide », mais la matière elle-même toujours s'écoule et s'évanouit (1).

Angira, l'un des personnages de *Bhagavat*, parle comme l'antique Vyâsa, l'auteur présumé du *Bhagavata Purana* (2) : « je possède toutes les connaissances que tu viens d'énumérer, et cependant mon âme n'est pas satisfaite ». En même temps il se désole comme un esprit moderne :

J'ai vécu, l'œil fixé sur la source de l'Etre,
Et j'ai laissé mourir mon cœur pour mieux connaître.
Les sages m'ont parlé, sur l'antilope assis,
Et j'ai tendu l'oreille aux augustes récits ;
Mais le doute toujours appesantit ma face,
Et l'enseignement pur de mon esprit s'efface.
Je suis très malheureux, mes frères, entre tous...

En résumé, l'Orient, dans Leconte de Lisle, joue le rôle de l'antiquité chez Racine ; leur objet est d'en imposer au lecteur, de

1. V. G. Le Bon, *l'Evolution de la Matière*.
2. V. Vianey : *Les Sources de Leconte de Lisle*.

l'entraîner dans un lointain fabuleux où tout se ressente de cette tristesse majestueuse qui est le caractère de la grande poésie. L'Hindouisme de Leconte de Lisle est antique, mais il est moderne aussi ; il est d'essence mystique, il est aussi d'essence scientifique. Le nirvâna du sage hindou n'est autre que la résignation du savant moderne, qui s'affranchit de l'empire des sens, enregistre les lois du monde, s'y soumet, s'y absorbe :

La Mâyâ te séduit : mais, si ton cœur est ferme,
Tu verras s'envoler comme un peu de vapeur
La colère, l'amour, le désir et la peur ;
Et le monde illusoire aux formes innombrables
S'écroulera sous toi comme un monceau de sables.

A la lecture des poètes de l'Inde, à l'érudition, aux voyages dans l'Orient, s'est ajoutée l'étude des savants, la connaissance de la doctrine de Lamarck, de Geoffroy Saint-Hilaire et de Darwin.

Ce pessimisme scientifique, qui revêt souvent la robe brillante et changeante des légendes hindoues, se manifeste quelquefois d'une façon directe. A tirer de la science la philosophie qu'elle contient, Leconte de Lisle savoure une volupté atroce. C'est elle, la science, qui a jeté l'homme au milieu des flots noirs, sans espoir de secours, sans le mirage d'une terre promise ; il monte en vain à la lumière, en vain l'intelligence s'élève sur les degrés de l'échelle infinie ; après toute ascension, il faut mourir ; il n'est point d'Eden entrevu, il n'est point d'espérance qu'un jour nous *saurons* ; il n'est qu'une attente, la destruction de notre être, de notre race, de notre globe, et du monde que nous contemplons aujourd'hui. Les temps seront accomplis, le soleil s'éteindra, les étoiles tourbillonneront éperdues,

Et ce sera la nuit aveugle, la grande ombre
Informe, dans son vide et sa stérilité,
L'abîme pacifique où gît la vanité
De ce qui fut le temps et l'espace et le nombre.

Depuis longtemps la vie sera morte sur notre misérable globe ; lui-même il sera brisé et dispersé ; et le poète chante ces âges vides en un leit-motiv désespéré et toujours répété :

Tu te tairas, ô voix sinistre des vivants !
Esprit et chair de l'homme, un jour vous vous tairez !
Tout se taira !...

Ces visions de ruine et de destruction finale sont empruntées à l'hypothèse depuis un siècle en faveur, appuyée d'observations et de calculs astronomiques, mais que rien d'ailleurs ne saurait garantir,

à savoir qu'il court par l'immensité des étoiles obscures qui sont des mondes éteints. « Il existe dans l'espace céleste des corps opaques aussi considérables et peut-être en aussi grand nombre que les étoiles » avait affirmé Laplace [1] : et la terre deviendra un de ces astres morts. D'après Helmholtz la durée encore possible de la vie serait d'environ six millions d'années, neuf millions selon Bischof. Helmholtz adopte l'hypothèse de la terre mourant de froid ; aujourd'hui elle est enveloppée d'une chaude couverture, l'atmosphère ; peu à peu diminuera cette chaleur, et la terre finira par s'endormir dans un froid plus que glacial, 273° au-dessous de zéro, ce qui est, paraît-il, la température de l'espace.

Elle peut aussi périr de chaleur et de sécheresse ; notre système vogue vers la constellation d'Hercule et risque de s'y brûler.

Elle peut finir par dessiccation, idée qu'admettra Richepin : de même que la lune elle n'aura plus d'océan, mais à peine quelques méditerranées de médiocre étendue, qui disparaîtront à leur tour.

Elle peut encore se briser contre un astre puissant, et fertiliser de ses restes « les sillons de l'espace où fermentent les mondes ».

Elle peut enfin mourir de la mort du soleil, et il semble que ce soit l'hypothèse admise par Leconte de Lisle ; elle est aussi la moins probable. Notre soleil, l'œil de notre univers, le cœur qui vivifie tout, la source de la chaleur, de la lumière et de la vie, un jour aussi le soleil s'éteindra, mais dans quel lointain incalculable ! Dans dix-sept millions d'années il sera réduit au quart de son volume actuel ; voilà ce qu'on disait au temps de Leconte de Lisle. Et voici que les récentes découvertes de la chimie modifient ces suppositions sur la constitution du soleil et sur sa fin possible. Il suffirait d'une quantité relativement minime de corps radio-actifs dans la masse solaire pour que l'échéance du refroidissement entraînant la suppression de la vie soit reculée à des centaines de millions d'années. Il y aura longtemps, sans doute, quand le soleil mourra, que la terre sera devenue un bloc refroidi, fendu et dispersé dans l'espace... [2]

Pareil pessimisme ne pouvait avoir que mépris pour la science ramenée à ses manifestations industrielles, économiques et sociales. Leconte de Lisle a en haine la fumée des houilles, le heurt des marteaux, le halètement des machines, le cri des sirènes. Il se sent dépaysé, trop vieux de trois mille ans dans ce pandémonium industriel. La démocratie lui est plus que suspecte, car elle pourrait

---

1. *Exposition du système du monde*, p. 395. Cp. Humboldt, le *Cosmos*, III, p. 112.
2. Leconte de Lisle a aussi transposé cette vision de la mort du ciel dans la légende scandinave. L'une des Nornes prédit par delà les années le temps où s'éteindront les suprêmes soleils. Volontairement il retranche de la cosmogonie du nord le dernier chapitre qui promet après l'effondrement du monde la naissance d'un monde nouveau et paisible. C'est pour dramatiser son poème, dit Vianey. Ne serait-ce pas aussi pour l'accorder avec les vues de la science ?
V. encore Jean Lahor, qui dénonce à son tour la fin des mondes.

bien être la destruction de toute aristocratie, le nivellement, c'est-à-dire l'abaissement des intelligences. Peut-être l'appauvrissement des races, leur fusion possible ou rêvée dans une même famille, ayant une langue identique et des intérêts solidaires, apporteront-ils la paix ; mais l'originalité et l'art du même coup périront. Leconte de Lisle a poussé encore plus loin que Vigny le dédain pour les sociétés mécaniques et positives. A l'âge des illusions il lutte quelques années dans le cirque politique ; puis, désenchanté, il gravit les sommets de l'Himalaya pour n'en plus descendre que durant l'Année terrible, contre l'envahisseur.

Tout ce dédain s'est concentré dans la préface des *Poèmes et Poésies*. C'est probablement elle qui a fait dire que son pessimisme n'est ni un pessimisme historique ni un pessimisme métaphysique, mais qu'il est un pessimisme social, une sorte de *rousseauisme* [1]. Leconte de Lisle réprouve la stupidité de la vie moderne, ses laideurs, ses misères, ses iniquités ; il regrette de la vie primitive les passions, les ardeurs, les grands chocs héroïques ; c'est pourquoi il se fortifie dans sa hautaine solitude.

Si vraie soit-elle, cette constatation, réduite à elle-même, revêt un caractère paradoxal ; du moins explique-t-elle incomplètement le pessimisme de Leconte de Lisle ; elle ne tient pas compte de ce qui en fut la source principale, la science.

Transformisme, hindouisme, pessimisme, toutes ces idées dépendent étroitement les unes des autres ; elles en viennent à se pénétrer, à se confondre chez Leconte de Lisle, Jean Lahor et les poètes de l'école naturaliste, aussi bien que chez Spencer, Littré, Schopenhauer, Hartmann. Leur Eden, où l'Eternel ne descend plus, ne saurait être que la patrie de la désespérance ; et leur dernier mot, la dernière consolation qu'ils aient à offrir, c'est la résignation. Panthéisme des sens, pessimisme de l'esprit, ascétisme de l'âme, telle est l'essence du bouddhisme, telle est la philosophie à laquelle aboutit la science moderne, et sa religion ne semble pas être autre chose que celle de la souffrance humaine.

C'est ici l'occasion chez certains poètes et philosophes, parmi lesquels Jean Lahor, de reprendre goût à la vie pour en réduire la souffrance, à la science pour lui demander le relèvement progressif et le rachat de l'humanité ; et voilà le *pessimisme héroïque*, tout trempé de charité évangélique, où grandissent les jeunes pousses de la science sur les vieilles racines du christianisme toujours vivaces. Aussi Jean Lahor a-t-il mérité d'être appelé un « chrétien lointain » [1].

1. Marius-Ary Leblond, dans le *Mercure de France*, 1901, X.
2. S. Rocheblave, *Œuvres choisies* de J. Lahor. V. Crouzet-Benaben : *Jean Lahor*.

En vérité lorsque ces stoïciens nouveaux nous convoquent quand même à l'action pour vaincre la souffrance humaine, — Leconte de Lisle cependant s'isole dans son orgueil, — ils savent bien ou ils ne ne veulent pas s'avouer qu'il existe une contradiction entre leur pessimisme et leur doctrine de l'énergie ; ils jouent sur les mots ; il ne s'agit pas de soigner un mal physique, un mal curable, mais il s'agit d'un mal profond, hors d'atteinte, d'un mal métaphysique, sorti de la réflexion scientifique, et que seule pourrait guérir l'abolition de la pensée, volontaire ou non. Seuls aussi Valmiki et Hartmann sont logiques. Louons-les pourtant, malgré cette contradiction, ceux-là qui avaient renoncé à tous les mensonges de la Mâyà, d'avoir eu un ressaut de volonté pour ne pas s'abîmer complètement dans le nirvâna stérile et mortel.

Mais nous n'avons pas à nous préoccuper ici des conséquences morales du pessimisme bouddhique. Il a renouvelé la poésie scientifique dont l'office est de transformer en beauté les spéculations de la science ; ce retour aux sources millénaires, cette transposition de la pensée moderne dans l'Inde profonde, a communiqué à la poésie une originalité puissante. « Leconte de Lisle et ses amis connurent cette Inde mystérieuse, notre patrie d'âme et de sang, cette forêt brahmanique, mère de la pensée humaine. Ils furent grands parce qu'ils savaient beaucoup de choses. Ils n'ignorèrent ni les philosophies, ni les mythes, ils les transfigurèrent. La science par eux s'anima et fut dite en strophes somptueuses » [1]. Ils n'ont pas dérobé à l'Inde toute sa substance, les eaux du Pays des Cinq Rivières alimenteront longtemps encore la poésie scientifique, et peut-être le grand poème de demain ne sera-t-il pas sans ressemblance avec ceux qui naquirent au plateau de l'Iran.

# CHAPITRE X

**La Poésie philosophico-scientifique : les positivistes. — La poésie scientifique de Sully-Prudhomme. — Après Sully-Prudhomme ; l'élégie et le petit poème scientifiques. — Les poèmes scientifiques.**

Bouilhet est un positiviste par le soin qu'il prend de n'user ni du principe de causalité, ni du principe de finalité ; mais il reste descriptif. L'attitude de Leconte de Lisle, laissant défiler devant ses

1. S. Ch. Leconte : *Le Sang de Méduse* : d'un avenir possible de la poésie en France

yeux calmes les religions et les civilisations, est celle aussi d'un positiviste : mais il accepte la doctrine de l'évolutionnisme en la mêlant au bouddhisme et en lui donnant ainsi un caractère quasi religieux et très poétique. Un assez grand nombre de poètes essaient de tirer leur poésie du positivisme lui-même. Or nous avons vu que, réduit à sa pure expression, il ne semblait pas très favorable à l'inspiration poétique, et qu'il fallait lui demander autre chose que lui-même, lui superposer une philosophie, c'est-à-dire une vue sur la destinée de notre monde et des êtres qui l'habitent, des réflexions sur la condition humaine. Aussi, reconnaîtrons-nous facilement dans ces poètes moins des savants que des philosophes. De plus, ils uniront souvent le transformisme et parfois les rêves monistes au positivisme proprement dit. De là une poésie plus riche, plus variée que celle à laquelle nous aurions pu nous attendre, où la science sert de base plus ou moins apparente, mais toujours réelle, aux méditations philosophiques.

A ces poètes, Littré apportait l'autorité de son exemple. Il ne suffit pas à ce grand esprit d'avoir été médecin, philosophe, homme politique, traducteur, linguiste, littérateur ; il toucha au laurier d'Apollon. Il publia, dans la *Revue de Philosophie positive*, en 1867, un poème, *La Terre*, où se déroule l'histoire sommaire de notre globe, depuis les temps que n'ont marqués ni siècles ni mémoire, et dont nous reconnaissons les traces fugitives, jusqu'aux heures modernes ; il dit les luttes de l'eau et du feu, les volcans, les monstres, et le drame de la vie ; il trouve sa joie dans l'union de notre destin à celui de notre globe, l'un et l'autre éphémères :

Tandis que je te suis dans les plaines profondes,
O terre, mon pays, monde parmi les mondes,
Un plaisir me saisit, austère et pénétrant,
A joindre nos destins dans l'immense carrière,
Sans limite en arrière,
Sans limite en avant.

Mais il se dérobe à toute hypothèse métaphysique :

Devant ce grand rideau taisez-vous, mes pensées.

Parler ainsi, n'est-ce pas tarir la poésie à sa source?

Louise-Victorine Choquet, élevée par un père voltairien, lit vers seize ans *les Epoques de la Nature*. Mariée à Paul Ackermann, lexicographe, protestant incrédule, elle vit à Berlin (1843-1846) dans la société d'Alexandre de Humboldt, l'auteur du *Cosmos*, de Varnhagen, soldat, diplomate et historien, de Jean Müller, professeur d'anatomie et de physiologie, de Bœkh, un philologue. « Ils

habituent M[me] Ackermann à préférer la science aux lettres »[1]. Mais ce n'est qu'assez tard, vers 1858, qu'elle s'intéresse vraiment aux sciences, et, coïncidence digne de remarque, c'est aussi à cette époque qu'elle revient à la poésie, déjà cultivée par elle de vingt à trente ans. « Du fond de ma retraite, je suivais, dit-elle, avec un intérêt intense les travaux de la science moderne. Les théories de l'évolution et de la transformation des forces étaient en parfait accord avec les tendances panthéistes de mon esprit. Les côtés poétiques de cette conception des choses ne m'échappaient pas non plus »[2].

Dans deux cahiers qu'elle a laissés figurent des extraits — premier cahier — de Charles Lévêque, *du sommeil et du somnanbulisme* (*Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1858), de M. Berthelot, *la science idéale et la science positive* (*Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1863), de Langel, *Problèmes de la Nature*, 1864, de Littré; et des extraits — deuxième cahier, postérieur à 1872 — de Huet, *la Révolution philosophique au XIX[e] siècle*, de Tyndall, de Fouillée, *la Liberté et le Déterminisme*, de Littré, *la Science au point de vue philosophique*, de Soury, *Bréviaire de l'Histoire du Matérialisme*. Elle lit les œuvres de Berthelot, de Taine et de Schopenhauer[3].

En poésie ses maîtres sont Leconte de Lisle, Vigny, Léopardi; et sa pensée est plutôt philosophique que scientifique. Cela tient à ce qu'elle fut, comme eux, un esprit théologique. « J'étais au fond de nature religieuse ». La corde la plus forte de sa lyre, celle qui domine toutes les autres, chante la révolte contre Dieu. En vérité, il ne faut pas abuser de cette inspiration, et nous nous lassons vite de pareils blasphèmes. De deux choses l'une : ou vous ne croyez pas en un Dieu responsable du mal physique et du mal moral ; à qui s'adressent alors vos rodomontades ? ou vous croyez en un Dieu tout puissant et responsable ; dans ce cas votre attitude est impie, car la divinité vous a-t-elle jamais dévoilé ses conseils ? peut-être aussi est-elle un peu risible, si le rire vient souvent d'une disparate rapidement perçue. Que l'homme, si petit, s'en prenne à Dieu ou à la Nature, ces souveraines puissances, le geste est héroï-comique.

Aussi, ne nous arrêterons-nous ni aux *Malheureux* (1862), qui déclament sur ce thème :

> Seigneur, nous refusons jusqu'à ta récompense,
> Et nous ne voulons pas du prix de nos douleurs...

1. Le comte d'Haussonville: *Madame Ackermann d'après des lettres et des papiers inédits. Revue des Deux Mondes*, 15 nov. 1891. — et Citoleux : *La poésie philosophique au XIX siècle : Lamartine ; Madame Ackermann*.

2. Madame Ackermann : *Ma Vie*, éd. Lemerre, p. XIX. Elle connaissait le chinois, l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol, le latin, le grec.

3. V. Citoleux, ouvr. cité.

ni à ce *Prométhée* (1865), qui ressemble comme un frère au Qaïn de Leconte de Lisle, et qui brave Dieu en ces termes :

Oui, ton juge t'attend : la conscience humaine ;
Elle ne peut t'absoudre et va te rejeter ;

ni à *Pascal* (1871), qui n'aurait jamais été Pascal, s'il eût obéi d'avance au vœu naïf de M^me^ Ackermann :

N'eût-il pas mieux valu périr sans défaillance
Dévoré par le Sphinx qu'écrasé par la Croix ?

Pour nous, l'intérêt des poésies de M^me^ Ackermann est ailleurs ; il est en premier lieu dans sa tendance générale à rattacher son pessimisme à la science positive. La pièce intitulée *Positivisme* (1765) est significative : par delà la Science, un vide s'ouvre, dont la Foi fut prompte à s'emparer ; aujourd'hui nous l'expulsons de ce domaine ; « nous fermons l'inconnu » ; orgueilleuse affirmation, dont retentissent les professions de foi positivistes. Mais, ajoute M^me^ Ackermann, l'homme ainsi délivré expiera son triomphe :

Il se sent ruiné par sa propre conquête ;
En te dépossédant, nous avons tout perdu.
Nous restons sans espoir, sans recours, sans asile,
Tandis qu'obstinément le désir qu'on exile
Revient errer autour du gouffre défendu.

Cet intérêt réside aussi dans quelques pièces où M^me^ Ackermann renonce aux imprécations monotones et aux affirmations faciles, pour s'attacher plus strictement aux données de la science.

La Nature se préoccupe de ce qui va naître, elle dédaigne ce qui est une fois né. Il s'agit pour elle de créer. Tant pis pour ce qui meurt. Cette idée darwinienne est exprimée dans ces sombres strophes :

Elle n'a qu'un désir, la marâtre immortelle,
C'est d'enfanter toujours, sans fin, sans trêve, encor.
Mais, avide, elle a pris l'éternité pour elle,
Et vous laisse la mort.

Toute sa prévoyance est pour ce qui va naître ;
Le reste est confondu dans un suprême oubli.
Vous, vous avez aimé, vous pouvez disparaître,
Son vœu s'est accompli.(1)

*Le Nuage* (1865) est une pièce composée avec des souvenirs de

1. V. *L'Amour et la Mort* (1863-1864).

Spinoza, de Shelley et de Leopardi. Comme ce nuage qui se forme et se déforme sans conserver jamais le même aspect, la nature évolue sans cesse, et le règne de l'humanité n'est qu'une phase de la création incessante. Ce poème est « un symbole de la doctrine de l'évolution [1] ». Ces mots sont acceptables, à condition de remarquer que l'évolutionnisme de Mme Ackermann reste à l'état de rêve panthéiste, et qu'il ne reçoit de la science aucune précision : il est hindou, ou il est grec, il est le πάντα ῥέει, le tout s'écoule, d'Anaxagore. Malgré ses lectures, peut-être Mme Ackermann « n'eut-elle point une réelle culture scientifique » [2].

Voici pourtant quelques vers que nous relevons avec plaisir, parce qu'ils tirent les conséquences du principe de la dégradation de l'énergie. Alors que les savants ont mis du temps pour en reconnaître l'importance [3], l'*Homme* en use dans sa *Réponse à la Nature*, qui vient de lui promettre qu'elle travaille à l'enfantement d'un fils meilleur et plus savant : Non, dit-il, ton rêve n'est qu'une tromperie ; je meurs ; et lui ne vivra pas ; et il profère ce vœu sinistre :

Que la Force en ton sein s'épuise perte à perte.
Que la Matière, à bout de nerf et de ressort,
Reste sans mouvement, et se refuse, inerte,
A te suivre dans ton essor.

Qu'envahissant les Cieux, l'Immobilité morne
Sous un voile funèbre éteigne tout flambeau,
Puisque d'un univers magnifique et sans borne
Tu n'as su faire qu'un tombeau.

Nous échappons ici à la déclamation pure : la science a une tendance à regarder la marche du monde dans un sens déterminé, dans le sens de l'arrêt des mouvements et du nivellement des températures ; si rien ne se crée, quelque chose se perd, c'est ce qui dans l'énergie la rend utilisable. La *Réponse de l'Homme à la Nature* emprunte au principe de la dégradation de l'énergie une grande valeur scientifique.

Donc l'œuvre de Mme Ackermann est importante parce qu'elle représente un des états d'esprit causés par la science moderne, le pessimisme positiviste. Mais elle est surtout philosophique. Que de services la science aurait pu lui rendre, les principaux chants du recueil, *l'Amour et la Mort*, *le Nuage*, *l'Homme à la Nature*,

---

1. V. E. Caro : *La Poésie philosophique dans les Nouvelles écoles. Un poète positiviste, Mme Ackermann. Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1874.
2. Citoleux : *La poésie philosophique au XIXe siècle.*
3. Laplace croyait que « dans le monde tout est disposé pour l'ordre, *la perpétuité* et l'harmonie ». M. Berthelot n'a pas tenu compte du principe de Carnot, qui semble défavorable à l'idée du progrès indéfini ; il écrit : « Ce n'est pas la science qui a proclamé l'époque future et prochaine de la destruction de toutes choses, et qui en a retracé le plan chimérique ». Sur l'importance philosophique du principe de la dégradation de l'énergie, v. Bernard Brunhes : l'évolutionnisme et le principe de Carnot. (*Revue de Métaphysique et de Morale*, janvier 1897).

sont là pour le proclamer. On s'accorde pour les reconnaître les plus beaux. Mais a-t-on assez remarqué qu'ils avaient pour base une donnée scientifique? Sans cette base, ils seraient aussi fragiles que les pièces intitulées *les Malheureux* ou *Prométhée*.

Enfin Mme Ackermann n'a pas été loin d'inaugurer l'élégie scientifique, où, d'un fait constaté par les savants, sort une courte méditation sur l'homme, sur le monde et sur leur destinée. La pièce *à la Comète* remonte à l'année 1861. Astre qu'on n'attendait pas, où vas-tu? demande la poétesse. Qu'as-tu vu sur ta route? douleurs et misères, comme ici?

> Dans ces mondes épars, dis, avons-nous des frères?
> T'ont-ils chargé pour nous de leur salut lointain?
> Ah! quand tu reviendras, peut-être de la terre
> L'Homme aura disparu. Du fond de ce séjour
> Si son œil ne doit pas contempler ton retour,
> Si le globe épuisé s'est éteint solitaire,
> Dans l'espace infini poursuivant ton chemin,
> Du moins jette au passage, astre errant et rapide,
> Un regard de pitié sur ce théâtre vide
> De tant de maux soufferts et du labeur humain.

A cette poésie écrite en alexandrins il faudrait un rythme moins oratoire. La pensée a besoin d'être condensée encore, d'être enclose dans une enveloppe étroite, solide et précieuse. Le travail définitif est réservé à Sully-Prudhomme.

En 1883, une quinzaine d'années après Mme Ackermann, au temps où Sully-Prudhomme vient d'écrire *la Justice* et met en chantier *le Bonheur*, Ernest Dupuy publie *les Parques*. S'il a laissé de côté les vaines révoltes et les blasphèmes sonores, et s'il a transposé sa pensée désolée dans les temps légendaires de l'antique Hellas, il a déduit lui aussi de la science positive la philosophie qu'elle contenait, et sa poésie philosophique est d'essence scientifique.

Avec des mots sévères, coulés dans un moule rigide, l'Aède décrit l'aspect de la vie et l'aspect de la mort. Le pessimisme n'a jamais inventé d'accents plus fermes ni plus désespérés : la volupté, la science et l'art ne sont que rêves au réveil douloureux, qui tous s'anéantissent dans la mort. Mais les Parques ont ouï le thrène courroucé, et successivement Clotho, Lachésis et Atropos viennent consoler l'Homme : elles lui chantent leur désespoir, à elles, de posséder l'insensibilité du cœur, la science totale et l'éternité, — sa joie, à lui, de pouvoir aimer, de pouvoir chercher, et de pouvoir mourir. Joie douloureuse offerte à la triste humanité, amère consolation qui tourne la loi d'airain du désir, de l'ignorance et de la mort, en une morne volupté, *delectatio morosa*. Car le positivisme aux horizons courts ne sait guère apporter à l'homme d'au-

tre réconfort que le spectacle de son propre labeur; et Lachésis laisse entrevoir à l'aède les trophées qu'un jour ses petits-enfants remporteront sur la nature jalouse et les secrets qu'ils arracheront à la terre,

L'ossuaire effrayant des monstres effacés,
Le lit prodigieux des Océans passés,
La coulée à jamais éteinte du cratère,
Les blocs qu'ont projeté les glaciers colossaux,
La flore arborescente encore épanouie,
Qu'un linceul protecteur engloutit par monceaux,
L'empreinte révélant l'espèce évanouie,
Ce que l'eau du déluge ou le feu des volcans
Sculpta sur le granit d'oracles éloquents
Pour remonter les jours d'une histoire inouïe.

Mais si le positivisme reste fidèle à lui-même, s'il refuse de s'associer aux affirmations orgueilleuses des matérialistes monistes, et qu'il prête l'oreille aux seules confidences directes et sensées que la science lui murmure, elle ne lui promet pas de résoudre tous les problèmes, elle n'entr'ouvre pas un avenir où l'homme *saura* ; elle lui confesse sa faiblesse, son humilité, son impuissance véritable à créer le moindre bonheur :

Mais la science auguste et ses calmes propos?
C'est un lit de torture et non pas de repos,
Qu'étend sous nos douleurs sans nombre la pensée.
Elle porte au-delà des astres nos soucis,
Car les jalons, marquant les doutes éclaircis,
Montrent la voie immense à peine commencée.
Ce labeur héroïque est celui des plus forts,
Et leur vie, acharnée à d'impuissants efforts,
Laisse au plus un sillon de terre ensemencée.

Elle ne sait qu'apporter des visions d'affaiblissement et de mort. Et le poète formule le principe de la dégradation de l'énergie en des vers d'une précision et d'une force remarquables :

Et ce qui renaîtra de la corruption
Ne réparera point la dissolution
Du tout organisé qui constituait l'Homme.
Le rejeton muet du cadavre, herbe ou ver,
Précurseur d'un néant que chaque heure consomme,
Non sans avoir vécu, non sans avoir souffert,
Aboutit au débris perdu que nul ne nomme.
Ne craignez pas pour ceux que la mort a tués :
Car si leurs éléments vivent perpétués
Dans les flancs agités de la terre leur mère,
Cette succession d'êtres multipliés
Hâte par des ressorts chaque fois moins liés,
La perte d'un état toujours plus éphémère.

Appliqué au mystère de la vie, voilà ce que promet le principe de Carnot. Une pareille rigueur de pensée et de tels vers classent le poète parmi l'élite des esprits qui se sont refusé les consolations métaphysiques, pour écouter la seule voix de la science positive, sa voix âpre et claire.

* * *

Tout le travail qui pétrit ensemble la science, la philosophie et la poésie se produit autour de Sully-Prudhomme ; lui-même il en est l'artisan principal, le chef de laboratoire, pourrait-on dire ; et sans avoir été très bruyante, son influence n'en fut pas moins considérable.

Sully-Prudhomme, qui avait songé à se présenter à l'Ecole polytechnique, en fut empêché par la maladie. Momentanément ingénieur au Creusot, une fois possédé par le démon des Lettres, il conserva toujours pour la science un goût dont Henri Poincaré a défini avec exactitude la qualité [1]. Ces préoccupations scientifiques qui règnent partout dans son œuvre n'étaient pas seulement chez lui une aspiration vague, une sorte d'émoi religieux que soulèvent ces mystères grandioses devant lesquels l'intelligence humaine hésite, ni une simple admiration pour les récentes conquêtes de la science ; c'était déjà tout cela ; mais « ce fut vraiment la passion de la science qui cherche en des efforts systématiques ».

Parmi les dix-huit registres, cartons ou chemises isolées dont Poincaré nous dit l'aspect et le contenu, nous remarquons un mémoire sur les fondements de la géométrie, un manuscrit *de la signification des infinis mathématiques*, un manuscrit in-8° intitulé *Biologie*, une enveloppe contenant la correspondance du poète avec plusieurs savants.

La valeur intrinsèque de ces travaux est contestable. Sully-Prudhomme n'est pas toujours très au courant des questions qu'il agite ; il ignore les travaux antérieurs qui lui auraient épargné du temps et des peines ; « ces mémoires ne pourront pas accroître l'étendue de nos connaissances ». Mais leur importance psychologique est très grande ; ils sont un enseignement ; ils prouvent « ce qu'était ce grand esprit, quelle était son impatience de ne pas comprendre, son inapaisable inquiétude, la sincérité de son désir de savoir ».

Pour nous, ces manuscrits avec leurs ratures, leurs corrections, ont aussi un autre intérêt ; ils nous découvrent le labeur d'une intelligence probe et méticuleuse pour atteindre dans l'expression à l'exactitude scientifique. Passion de savoir, impatience de ne pas comprendre et inapaisable inquiétude, efforts systématiques pour dresser la vérité, recherche de l'exactitude scientifique, se retrouvent

1. V. la *Revue générale des Sciences pures et appliquées*, n° du 5 avril 1909.

toujours dans la poésie de Sully-Prudhomme, depuis les *Stances* jusqu'au poème du *Bonheur*. Son audace est en progression ; il franchit trois étapes ; il rédige d'abord des sonnets et des élégies scientifiques ; ensuite il compose des poèmes encore assez courts ; enfin il bâtit deux grands poèmes philosophiques, *la Justice* et *le Bonheur ;* mais la sensibilité générale et les tendances intellectuelles restent à peu près les mêmes.

Sully-Prudhomme commence par chanter le génie de l'homme en des sonnets d'une précision remarquable, souvent nuancés de poésie, parfois un peu gâtés par la préciosité. *La Roue, le Fer, dans l'Abîme, Réalisme* sont des sonnets d'ingénieur-poète, déclare Jules Lemaître ; mais il a soin d'ajouter qu'ils ont en eux ce qui n'était pas dans les vers de Delille, et qu'ils sont le singulier mélange « d'un pittoresque emprunté aux engins de la science et de l'industrie » ; et « d'un lyrisme religieux ». En effet, ils sont écrits avec une sorte de ferveur admirative et miséricordieuse en l'honneur des fils de Tubalcaïn ; les prédicateurs du XVIIe siècle portaient dans leurs paroles une émotion semblable quand ils disaient la grandeur de l'homme et sa faiblesse. Songeons aussi à la manière dont ces pièces nous sont présentées : il règne dans l'ensemble des sonnets qui composent *les Epreuves* (1866) une tristesse formée de la croyance que notre époque, tout en ayant ses conquérants, ignore le bonheur et la charité, et surtout il flotte un mysticisme assez indéfinissable, l'amour de la vérité et la douleur de ne la point trouver, le désir de joindre les mains et l'horreur de la solitude, « Je ne sens rien du tout devant moi, c'est horrible », l'aspiration vers l'idéal et les affres de la mort [1]. Or les sonnets psychologiques et les sonnets purement scientifiques sont juxtaposés dans le recueil ; à se toucher de si près, ils se pénètrent les uns les autres ; à les séparer on leur enlèverait une partie de leur parfum compliqué et subtil.

D'autres fois dans un même sonnet, cette science exacte et ces sentiments raffinés se fondent d'une façon harmonieuse et enchanteresse ; à ces moments la poésie de Sully-Prudhomme exerce tout son charme magique. *Le Monde à nu* est une profession de foi positiviste, animée du double désir de fuir l'apparence « féconde en douleur » et d'atteindre « aux réalités sans voiles ». *Le Rendez-vous* a la grandeur d'un drame symbolique à trois personnages, l'Homme éphémère, l'Humanité transitoire et la Vérité éternelle. Qui lirait sans un trouble délicieux et poignant le sonnet *En avant,* où le savant n'a pas seulement condensé toute la théorie moderne de la formation de la terre et de la succession des espèces, mais où le poète laisse deviner son désir très inquiet de progrès et d'idéal ? Et Bourget, au sujet de *la Grande Ourse,* s'exprime en ces termes

1. V. dans *les Epreuves* : les Téméraires ; chez l'Antiquaire ; le Doute ; la Prière ; Bonne Mort.

excellents : « il n'y a pas de chiffres qui procurent ces frissons-là ; il y faut cette sorte de sentiment, tout voisin du mysticisme, qui se retrouve au fond des grandes extases religieuses ou amoureuses. Ce n'est pas la science qui le donne, et ce n'est pas elle qui le peut enlever. Il vient d'ailleurs, il jaillit de cet insondable cœur humain d'où ruisselle une intarissable source d'adoration et de tendresse, qui est aussi la source de toute poésie » [1].

Si un jour de Hérédia doit enfermer dans un sonnet une épopée en raccourci, Sully-Prudhomme, conformément à sa nature, a su y concentrer des élégies d'un genre inconnu jusqu'alors, douloureuses et savantes ; il a créé l'élégie scientifique en lui imposant le cadre du sonnet.

Le petit poème philosophique ou scientifique marque la deuxième étape de Sully-Prudhomme. *Les Ecuries d'Augias* sont un symbole ; Hercule personnifie synthétiquement les hommes dont l'action bienfaisante est utile aux peuples. Les dompteurs de chevaux, les lutteurs ni les artistes n'ont le cœur assez solide pour entreprendre de purifier la terre de ses miasmes, et ceux-là sont les meilleurs, qui, pour le bien des nations, à la plus ignoble besogne épuisent leur courage.

*Les Destins* nous transportent aux premiers temps de la terre, pour qui le Mal travaille à composer la plus sombre fortune. Il fera d'elle « un cadavre infini renaissant de ses cendres » ; pis encore, il veut sentir qu'on souffre, entendre gémir et supplier ; « pour mieux nuire appelons le bien même à notre aide », et l'amour, les nobles désirs, la liberté, la beauté, la vérité seront sources de chagrins :

Je nouerai la science ainsi qu'un écheveau
Emmêlé dans les doigts d'une aïeule qui tremble
Et dont mille marmots tirent les fils ensemble.

Mais Dieu à son tour se propose de créer le bonheur ; il songe à donner à l'homme l'amour parfait, puis la science absolue :

Seul, assis au milieu des choses passagères,
Il verra circuler autour de lui les sphères,
Maître et contemplateur de leurs précises lois,
Comme un adroit jongleur fait alterner les balles,
La main toujours présente à leurs chutes égales,
Et l'œil toujours fixé sur toutes à la fois.

C'est enfin dans l'effort incessant des générations, c'est dans la douloureuse conquête du bonheur qu'il place le bonheur lui-même :

---

1. Bourget, *Critique*, II ; Science et Poésie.

Qu'il achète à l'étude austère
L'orgueil des secrets pénétrés ;
Que d'abord tout lui soit mystère,
Pour qu'il sente en lui par degrés
Le jour de l'évidence éclore,
Poindre et blanchir comme une aurore,
Puis l'envahir et l'inonder,
Et du doute où le cœur naufrage
Surgir, comme un roc de l'orage,
Une foi stable pour fonder.

Ainsi le bien et le mal sont conditionnés l'un par l'autre ; l'univers n'est ni mauvais ni bon. L'homme n'a plus qu'à s'en remettre à la « Raison de la nature », sans la comprendre. Le poème aboutit donc à reconnaître le déterminisme scientifique, à s'y soumettre, à se résigner ; il est en somme douloureux et sombre. Quelles confidences n'y entendons-nous pas d'une intelligence éprise de science et d'un cœur jamais content ?

Nous avons étudié *le Zénith* dans un temps qui nous a paru favorable. Il nous reste à dire ici que la pensée scientifique y est en progrès. La philosophie pure y tient moins de place que dans *les Destins*, où déjà cependant l'influence de la science moderne est plus sensible que dans *les Ecuries d'Augias*.

Le poème *le Tourment divin*, qui est enfermé dans *le Prisme*, est franchement évolutionniste. Mais nous sommes parvenus à une date (1886) où Sully-Prudhomme a déjà écrit *la Justice*.

La nature manifeste une ascension lente du caillou au lys, du papillon à l'enfant et à l'homme. Le caillou vit un peu, et ce peu importe à l'ensemble :

Tu dors à ta manière, et peut-être ton somme
Est le frère lointain des noirs sommeils de l'homme,
Où la vie accomplit aveuglément sa loi.

Le papillon vit plus que la fleur, il est mobile ; l'enfant vit plus que l'insecte, l'âme en lui s'éveille ; l'homme n'est encore parvenu qu'à un crépuscule douteux :

Donc en tous les vivants, de la plante à la bête
Et de la bête à l'homme, un coin de l'Infini
Qui va s'élargissant, par degrés se reflète.

Ainsi qu'une cathédrale monte, de la crypte à la nef, et du maître-autel à la coupole d'or, de même l'univers est un temple énorme qui progressivement s'illumine :

Quand donc sur la dernière assise enfin gravie,
Après avoir monté tous les degrés du ciel,
Trônera la pensée au faîte de la vie,
Conscience du monde et phare universel ?

Il semble ici que la pièce soit terminée ; non ; le poète revient à la première idée en la compliquant d'une idée accessoire, et plus spécieuse que solide : chaque être regarde au-dessus de sa tête « vers l'être plus vivant que jamais il n'atteint ». Le caillou, s'il n'était muet, appellerait le lys son Dieu ; la fleur peut-être adore le papillon, et le papillon l'enfant ; l'homme aussi se cherche un Dieu ; mais les religions, créations de sa pensée, ne le satisfont jamais :

Sa solitude l'épouvante,
Son Dieu lui demeure ignoré.

Ce poème contient des longueurs, des redites, la pensée est parfois alambiquée ; du moins est-il dans sa première partie une belle tentative pour marquer la place que dans la vie des êtres la science positive assigne à l'homme. Il est aussi en quelque sorte dans sa dernière partie la prière de *l'Espoir en Dieu*, transformée, compliquée, assombrie par l'évolutionnisme.

*Les Chercheurs* complètent *le Tourment divin ;* l'humanité elle aussi est soumise à la loi d'évolution et de progrès ; les premiers héros ont connu les rapts et les pillages, les monstres à détruire ; d'autres ensuite ont découvert des terres nouvelles, bravé les déserts ou fendu l'azur ; aujourd'hui, l'orgueil grandit, « chacun brûle de lire un mot du grand secret » ; et tous ont prouvé la parenté de l'homme avec Dieu.

Nous lisons dans cette pièce la comparaison du vrai et du serpent :

Comme un python géant caché dans les broussailles,
Quand reluit au soleil une de ses écailles,
Par ce furtif éclair est trahi tout entier,
Le vrai n'offre de soi nul indice inutile :
Une écaille qui brille au dos de ce reptile
Le livre à ses chasseurs dans son plus noir sentier.

Rapprochons ces vers de ceux qui sont placés en tête du recueil :

Comme un rayon solaire au sortir de sa source
Droit et blanc, s'il rencontre un prisme dans sa course
Au choc s'y décompose....
L'âme perd sa candeur en traversant la vie.

Songeons à *la Corde raide*, ou bien dans *les Destins*, aux vers où la terre, voisine de sa naissance, est comparée à un serpent endormi et gonflé(1). Rien de plus subtilement conduit que ces comparai-

1. On dirait un serpent gigantesque noué,
De force et de souplesse excellemment doué,
Mais ivre, et si repu de pâture indigeste,
Que, sa proie à la gorge, où son poids tombe, il reste.

sons. La science a aidé Sully-Prudhomme à créer un alexandrinisme nouveau, merveille d'industrie, de finesse, de préciosité. Ce n'est pas son meilleur titre littéraire. Encore fallait-il signaler ici ce caractère de subtilité tourmentée, qui se retrouve si souvent dans la poésie de Sully-Prudhomme, qu'elle soit sentimentale, philosophique ou scientifique.

Avant d'écrire ses grands poèmes, Sully-Prudhomme avait à se poser la question des rapports de la science et de la poésie[1]. A toutes ses déclarations postérieures, nous préférons le prologue du poème *la Justice*. Il contient des affirmations trop radicales. C'est d'un esprit absolu de déclarer que le rêve et l'extase, que la foi même, soient choses à jamais finies ; bien des poètes encore diront leur enthousiasme devant un beau lever de soleil, ou leur adoration devant un sourire ; les sources poétiques qui dorment au fond du cœur humain ne sont pas à jamais taries ; et libre au chimiste d'en distiller le parfum, la fleur embaumera toujours.

Mais quand Sully-Prudhomme affirme que désormais le poète ne saurait ignorer les savants, et qu'il devra s'inquiéter des découvertes scientifiques, soit pour les chanter directement, soit pour en tirer la philosophie, l'idée est juste et l'ambition légitime.

Le seul reproche à lui adresser ici est de se tracer un rôle trop modeste. Tandis que sa muse s'effraie et craint de mourir de détresse « parmi les moules creux et les vérités nues », il l'exhorte en ces termes ;

L'ordre même est un rythme, et pour le bien comprendre,
Un bercement sublime est utile au penseur.
Courage ! la pensée est généreuse et sûre ;
Elle te soutiendra. Mais adieu ta chanson !
Que l'archet seulement me batte la mesure,
Si le luth à ma voix refuse l'unisson.

Ces vers, les plus mauvais du prologue, sont recherchés et pénibles. *L'Epître au lecteur* les éclaire. Ils signifient que, s'il n'y a plus à créer *œuvre de poésie*, il est encore possible de fabriquer *œuvre d'art*, c'est-à-dire d'enfermer dans le vers, « qui est la forme la plus apte à consacrer ce que l'écrivain lui confie, outre tous les sentiments, presque toutes les idées ». En d'autres termes, Sully-Prudhomme trouve dans la poésie scientifique une difficulté qui l'attire. Tout en défendant la légitimité de sa tentative, il en met le prix très modestement dans la difficulté vaincue ; pourvu que le vers ne soit jamais plat, sa cadence et son harmonie rendront service aux vérités scientifiques. C'est trop restreindre la part du poète ; si la science très souvent communique à l'homme des pensées susceptibles de se transformer en émotions, c'est qu'elle est poétique.

1. Il s'est entraîné en traduisant en vers le 1er livre de Lucrèce (1878).

Une longue analyse du poème est inutile. Sully-Prudhomme a pris soin, devant chaque veille, d'en donner l'argument, ou mieux le théorème à démontrer. Le poète, armé du seul flambeau de la science, part à la recherche de la justice ; il ne peut rencontrer que sur la terre un point d'appui (1re veille). Or, la justice n'existe ni entre les espèces (2e veille), ni dans l'espèce (3e veille), ni entre les Etats (4e veille), ni dans l'Etat (5e veille). Introuvable sur la terre, elle échappe également partout ailleurs, et, la matière étant identique, l'analogie veut qu'elle n'existe dans nul autre monde (6e veille). C'est *le Silence au cœur*. — Et pourtant la conscience persiste à rendre l'homme responsable devant une loi morale (7e veille). La justice n'a aucune raison d'être hors de l'espèce humaine ; nos griefs contre la nature et la divinité sont sans fondement (8e veille). L'Homme est le résultat d'une longue évolution, l'aboutissement d'une série d'êtres de plus en plus complexes ; c'est sa dignité ; et le sentiment de sa dignité lui donne le sentiment de la justice (9e veille). La cité est le plus haut produit de la planète ; la vie en société est instinctive ; pas de justice hors de la sympathie ; la conscience et la science réunies développent la sympathie, donc la justice (10e veille). C'est *l'Appel au cœur*, la réconciliation du cœur et de la raison.

A ce plan simple et grandiose, Sully-Prudhomme lui-même, dit Jules Lemaître, adressait un reproche. « Il jugeait l'appel au cœur trop rapide, trop commode, et il se proposait dans une prochaine édition de n'invoquer ce cri de la conscience que comme un argument subsidiaire, et de le reporter après la définition de la dignité qui remplit la neuvième veille ». Jules Lemaître justifie le plan actuel du poème ; parti du cœur pour nier, le poète doit revenir au cœur pour affirmer ; le poète, dit-il, a déjà au début l'idée de justice, puisqu'il marche à sa recherche. L'investigation terminée, il constate que son insuccès a eu pour résultat de rendre plus impérieuse cette idée. L'*Appel au cœur* n'est donc qu'un retour mieux renseigné au point de départ.

Assurément ce plan est acceptable. Mais allons au fond des choses. Sully-Prudhomme n'a pas échappé aux jongleries où sont fatalement amenés tous ceux qui travaillent à mettre d'accord le cœur et la raison raisonnante, Kant aussi bien que Pascal ou Platon. Sully-Prudhomme entreprend de fonder scientifiquement la justice, en ne lui donnant pour base que des vérités positives ; mais en réalité, agit-il autrement que les spiritualistes? Comme eux tous, platoniciens, chrétiens ou rationalistes, il établit la justice sur la dignité humaine. Qu'on aille quérir cette dignité dans un monde des idées autrefois entrevu, dans un prix divin accordé à l'âme, dans la raison pure ou dans une évolution de la matière, la promenade ici est un peu plus longue, elle n'est pas moins hypothétique et mystérieuse ; c'est toujours la dignité humaine, appe-

lons les choses par leur nom, c'est toujours *la conscience* qui est le substratum de la justice. Platon, Pascal, Kant ou Sully-Prudhomme, le rêve, la foi, la raison ou la science, quelle que soit la route prise, tous sont ramenés vers cette réalité inaccessible, la conscience. Si la science ne se résigne pas à dire que le sentiment de la justice est une longue maladie héréditaire, dont guérira l'humanité — et l'humanité proteste — la science, pour étayer la morale, n'a plus qu'à revenir à la notion de la dignité humaine, à dire que la justice est, parce qu'elle est, que pour être conçue il faut qu'elle soit. Après de longues et minutieuses enquêtes, scientifiques ou métaphysiques, qu'importe ? c'est le retour à l'argument ontologique, le passage de l'idée à l'être [1].

Et même cette conception de la justice bâtie sur l'évolutionnisme est peut-être plus faible que toutes les conceptions philosophiques et religieuses ; car elle n'est pas loin d'être, en un certain sens, la consécration de l'injustice. C'est ce qu'a très bien remarqué Jules Lemaître : pourquoi tant d'êtres qui ne reviendront plus au soleil ont-ils été sacrifiés pour léguer à leurs lointains successeurs un bien qu'eux-mêmes n'auront pas connu ? Pour croire ainsi au règne futur de la justice, il faut prendre son parti de toute l'injustice qui aura précédé. « Cette solution n'en est pas une, et l'affirmation d'un espoir qui suppose tant d'oublis est en quelque façon un coup de désespoir. » Un coup de désespoir comme tous les autres efforts, un coup de désespoir plus sombre que tous les autres, voilà où aboutit le criticisme de Sully-Prudhomme.

Son poème n'en représente pas moins une des tentatives les plus originales et les moins incomplètes pour unir la poésie, la philosophie et la science. L'inspiration en est toute darwinienne. Le problème consiste à trouver un accord entre le sentiment de la justice et la doctrine évolutionniste. Dans le livre de Darwin *de l'Origine des Espèces*, et dans les dernières pages en particulier, dans la préface aussi de Mlle Clémence Royer sont enfermées les deux parties du poème. Tant d'êtres qui aiment et qui meurent pour assurer la

---

1. **Le testament philosophique de S. P.** *Que sais-je ?* **éclaire le poème de** *la Justice*. **La marche de la pensée est la même. 1er moment : Les sciences expérimentales ne fournissent aucune réponse aux grands problèmes qui préoccupent la pensée humaine. Elles n'atteignent que les faits, une partie minime des faits. Devant nous, les phénomènes, derrière, un rideau noir. 2e moment : Retombé sur lui-même, persuadé que l'examen ne peut rien donner, l'homme s'en tiendra d'une part, en face du monde extérieur, aux faits ; d'autre part il écoutera sa conscience. « Maintenant que j'ai rétabli ma confiance dans cette juridiction intérieure, je ne risque rien à** *bâtir une hypothese*, **un** *poème*, **pour satisfaire, sinon la folle curiosité à laquelle j'ai vaguement renoncé, du moins mon imagination ». Donc bâtir sur le sentiment de la dignité humaine, c'est bâtir une hypothèse, c'est composer un poème. En vain S. P. essaie-t-il de deviner les origines de ce sentiment dans les organismes les plus élémentaires et de rattacher le principe de la morale au transformisme ; en vain affirme-t-il que de l'effort et du sacrifice naît la dignité et par suite le bonheur ; nous avons son aveu : il y a dans cette démarche moins de conviction que d'imagination, moins d'enthousiasme que d'angoisse. (V.** *Revue Bleue*, **4 janvier 1896. La philosophie de S. P. par Paul Monceaux). Notre poète soi-disant positiviste est en vérité un mystique. Il se confie à l'intuition pour résoudre les antinomies qui se dressent devant lui, du moins pour se donner la douloureuse satisfaction d'avoir cru les résoudre. V. aussi comment il raisonne dans la** *Psychologie du Libre arbitre* **: la liberté est, parce que la conscience nous dit qu'elle est. Pour que le libre arbitre puisse être conçu, il faut qu'il soit.**

conservation de l'espèce, des luttes si atroces entre les espèces concurrentes, et, ce qui est plus triste encore, tant d'espèces soumises à la dévoration, la disparition, non seulement des individus, mais des espèces, soit par transformation, soit par extinction, tout ce mouvement tragique et comique, régi par des lois fatales, pour un esprit chagrin et nourri de Schopenhauer, n'est-ce pas un terrible réquisitoire contre une nature brutale, avare, méchante ou impuissante? n'est-ce pas le *Silence au cœur?*

Mais aussi quel spectacle consolant! Si de la guerre mutuelle, de la famine, de la mort résulte directement l'effet le plus admirable que nous puissions concevoir, la formation d'espèces de plus en plus belles, de plus en plus merveilleuses, et l'apparition des êtres supérieurs, la loi de la nature se révèle alors comme la loi providentielle par excellence, la loi d'économie et d'abondance, la garantie nécessaire du bien-être et du progrès pour toute la création organique [1]. Et la conscience de l'homme n'a été formée que pour la connaître et l'aimer; la loi de la nature n'est plus en contradiction avec le sentiment de la justice qui est en nous, elle le confirme; et c'est l'*Appel au cœur.*

Bref, le *Silence au cœur* est le darwinisme pessimiste, et l'*Appel au cœur* est le darwinisme optimiste, celui de Darwin lui-même.

De toute façon, que ce soit pour souffrir ou pour se réjouir, voilà l'homme anobli, voilà une rédemption nouvelle. Cet anoblissement est une des idées chères à Darwin et au darwinisme en général; elle est chère aussi à Sully-Prudhomme, comme à Richepin, comme à l'ensemble des poètes darwiniens. « Quand on regarde tous les êtres, dit Darwin, non plus comme des créations spéciales, mais comme la descendance en ligne directe d'êtres qui vécurent longtemps avant que les premières couches du système silurien fussent déposées, *ils me semblent tout à coup anoblis* » [2]; et Sully-Prudhomme, Lahor, Richepin, dans l'abondante et lyrique introduction de Mlle Clémence Royer ont retrouvé la même pensée sous cette forme provocante: « C'est ici une affaire de sentiment, et autant vaut être un singe perfectionné qu'un Adam dégénéré » [3].

1. V. Darwin: *de l'Origine des Espèces*, trad. Cl. Royer, 1re éd., p. 681 et p. LV de la préface.

2. *Ibidem*, p. 680.

3. Pour Renan aussi, l'humanité crée la conscience de l'univers. (*L'Avenir de la Science*, p XIII). Tout récemment un poète reprenait la même idée avec plus de force dans un petit poème plein d'amour de la nature, abondant et harmonieux comme la terre elle-même (Alfred Bouchinet: La Terre, *Nouv. Revue*, 15 août 1910). Nos aïeux ont cru que la terre était le centre du monde: les sciences ont banni cette conception; nos aïeux pourtant avaient raison, car la terre a donné son existence au monde, puisque le monde n'existe que dans la pensée humaine. *Esse est percipi:*

L'azur étincelant d'étoiles des nuits claires,
Les matins bleus, les soirs vermeils,
Les levers d'astres blancs aux cieux cré-
[pusculaires,
Tout le cortège des soleils,
Terre, ont reçu de toi leurs splendeurs
[éternelles,
Puisque leurs feux épanouis
Ne sont beaux qu'aux miroirs vivants de
[nos prunelles...

O Terre, c'est encor de ta sève féconde
Qu'est né le Monde un et divers,
Car le Grand-Tout suivant sa marche
[cadencée
Sur un rythme précis tournant,
C'est l'esprit né de toi, c'est l'humaine
[pensée
Qui le crée en l'imaginant!...

Mais Sully-Prudhomme a beau faire : à lire le poème de *la Justice*, on sent bien que le darwinisme optimiste ne convient pas à son tempérament, ni à son intelligence. Il s'en détache souvent, entre autres pages dans *le Vœu* des *Vaines tendresses*, qui eut un succès de demi-scandale, et qui est écrit dans le sens de Hartmann, l'anéantissement de l'espèce :

Le zélé recruteur de larmes par la joie,
L'Amour, guette en mon sang une postérité.
Je fais vœu d'arracher au malheur cette proie ;
Nul n'aura de mon cœur faible et sombre hérité[1].

Toute espèce, et particulièrement l'espèce humaine, tendant à se multiplier suivant une progression géométrique plus ou moins élevée, et la quantité des substances qui lui sont propres étant presque invariable, il est nécessaire d'établir un choix rigoureux et limité des individus les plus parfaits : ainsi raisonne Malthus. M[lle] Clémence Royer répond : « Puisque c'est de l'exubérance d'une espèce que dérive sa perfectibilité, arrêter cette exubérance, c'est mettre un obstacle à ses progrès ». Cette opinion est aussi celle de Darwin. Malthus remplace la nature par l'artifice, favorise l'égoïsme individuel, et les hommes étant organisés en nations *armées*, celles qui l'écouteront seront bien à plaindre.

Dans son sonnet, Sully-Prudhomme n'a pas enfermé une doctrine, mais une confession douloureusement personnelle. Il y a le positivisme gai et fort, — rare chez les poètes ; et il y a le positivisme faible et triste ; l'un mène droit à l'optimisme ; l'autre précipite dans le pessimisme. Sully-Prudhomme est un faible et un triste, et tristement, avec le courage de la faiblesse, il quitte la place aux forts. Le sentiment apparaît ainsi d'une délicatesse infiniment douloureuse ; il est une des formes les plus raffinées de la pitié, puisque cette pitié s'adresse à ceux qui ne sont pas encore, et qui ne doivent pas être pour souffrir et pour gémir :

Demeure dans l'empire innommé du possible,
O fils le plus aimé qui ne naîtra jamais !

Telle fut, dans la conception du poème, l'influence de Darwin. Même dans le détail, elle est encore sensible, et voici un rapprochement heureux [2] : parlant de l'élection naturelle, Darwin signale non seulement l'action de la force, mais celle de la beauté : « Chez les oiseaux, la lutte offre souvent un caractère plus paisible. Tous ceux qui se sont occupés de ce sujet ont constaté une ardente rivalité entre les mâles de beaucoup d'espèces pour

1. Châteaubriand dit de son mariage : « J'allais m'exposer à donner la vie, moi qui garde la vie comme le présent le plus funeste ».
2. Rapprochement fait par G. Laurent : *les grands écrivains scientifiques*.

attirer les femelles par leurs chants. Les merles de roche de la Guyane, les oiseaux de paradis et quelques autres espèces encore s'assemblent en troupes ; et tour à tour les mâles étalent leur magnifique plumage et prennent les poses les plus extraordinaires devant les femelles qui assistent comme spectatrices et juges de ce tournoi, puis à la fin choisissent le compagnon qui a su leur plaire ». Ces lignes sont traduites par Sully-Prdhomme en termes philosophiques et moins clairs :

L'intégrité du moule de la race
Est confiée au choix que la beauté nous trace...
Et chez les bêtes même, le sens de la figure,
Où l'œil révèle au sang sa préférence obscure,
Assortit les époux. (3e veille).

Des vers de cette trempe sont un peu inquiétants, et nous sommes conduits à nous demander comment Sully-Prudhomme a uni la philosophie scientifique à la poésie.

Plusieurs sonnets sont écrits d'un style contourné et prétentieux ; ce défaut est particulièrement sensible quand le poète vise à l'énergie : souvent alors il n'est que prosaïque[1]. D'autres sont purement scientifiques : ici l'oscillation de la balance est rendue avec une précision définitive, digne de l'alexandrinisme le plus exact, le plus méticuleux ; là, comme un théorème, le sonnet démontre, d'une logique inflexible, que tout est soumis au déterminisme, mouvements des astres et gestes de l'homme ; la forme est froide et sévère : telles ces figures régulières dont pas un muscle ne bouge, alors que l'être intime est bouleversé ; et cette impassibilité apparente, voulue et tout expérimentale, n'est pas sans grandeur[2].

Que l'émotion pénètre en ces contours rigides, et la question est résolue, la science et la poésie s'unissent et se fortifient :

L'amour avec la mort ont fait un pacte tel
Que la fin de l'espèce est par lui conjurée.
Meurent donc les vivants, la vie est assurée.
L'amour dresse, au milieu du charnier, son autel !

Tous lui font un suprême et souriant appel,
Comme avant de servir aux tigres de curée,
Tous les gladiateurs saluaient la durée
Et la Gloire du Peuple, en son maître immortel !

Amour qui, façonnant ta victime à sa tâche,
La rends brutale et souple, aventureuse et lâche,
Pour abattre ou tourner la barrière à tes vœux,

1. V. le Sonnet : Nul germe en l'univers ne tire du néant...
2. V. les Sonnets des pages 120, 110, 114, 116, etc.

Amour, ne ris-tu pas des roucoulants aveux
Que depuis tant d'avrils la puberté rabâche,
Pour en venir toujours (triste après) où tu veux ?

Le beau sonnet désenchanté, où tout est noté en touches rapides, aussi bien le doux prélude de l'amour que l'énervement et la tristesse qui suivent l'acte désiré, et dont les expressions sont juste assez brutales et assez tendres pour se fondre dans une ironie douloureuse[1] !

Agréable surprise, nous reconnaissons toujours dans cette œuvre sévère le poète des *Vaines tendresses*, qui voile sous une image rapide et délicate un sentiment profond comme le cœur humain lui-même :

Je vois une larme qui monte
Au bord de tes cils affleurant.

*Le Chercheur.*

Je la laisse couler sans honte ;
Mais on y voit trouble en pleurant.

Dans ces sonnets aux formes dures et aux violences calculées, de tels vers laissent courir des mollesses aimables et précieuses. Nous retrouvons en pleine poésie scientifique celui qui a ému en nous des fibres infiniment subtiles, et qui a éclairé « d'une lumière nouvelle, dont le charme est fait de ce qu'elle a d'incertain et de rapide, notre cœur faible et sombre ».[2]

Etait-il nécessaire, était-il même utile que pour une poésie d'un genre nouveau, Sully-Prudhomme créât un rythme si sévère et une langue si abstruse ? « La forme est d'une symétrie compliquée. Dans huit veilles sur dix,[3] à chaque sonnet du *Chercheur*, des voix, celles du sentiment ou de la tradition, répondent par trois quatrains et demi ; le *Chercheur* achève le dernier quatrain par une réplique ironique ou dédaigneuse et passe à un autre sonnet. On a reproché à Sully-Prudhomme d'avoir accumulé les difficultés comme à plaisir ». Mais Jules Lemaître justifie très bien Sully-Prudhomme : haine du développement, alternance de l'austère sonnet positiviste et de tendres strophes spiritualistes, si bien que chaque découverte partielle de la pensée a son écho dans le cœur, il fallait au poète un rythme bien à lui, rigide comme un

---

1. Cp. Renan. *Dialogues philosophiques* : « Une mystérieuse puissance nous trompe avec une habileté qui l'emporte sur tous les machiavélismes connus ou imaginables, soit pour accomplir le bien, comme si le bien devait avoir une sanction, soit pour nous amener à perpétuer l'espèce dans les désolantes crises de l'amour ». V. aussi Schopenhauer.
2. Brunetière, l'*Evolution de la poésie lyrique au* XIX*e siècle.*
3. La 8e et la 9e veilles font exception. Peut-être le poème n'a-t-il pas été conçu et composé d'un seul et même jet, et le poète y a-t-il fait rentrer des développements déjà écrits sous l'influence de pensées qui lui étaient chères et familières.

théorème, et quand Sully-Prudhomme est heureusement inspiré, sa poésie dans ce raccourci gagne en force et en pénétration.

Ce rythme était donc une nécessité extérieure, pour ainsi dire. Du même coup, Sully-Prudhomme obéissait à une nécessité de son tempérament ; ni les grandes nappes fluides de Lamartine, ni l'or- ... iennent à son talent ; il ... ièces laborieusement et ... le quatrain octo-

...néra- ... . Com- ... t d'un ... osées et ... omment ... mer une ... npreinte

... cise, aus- ... du genre, ... paraissent ... z fréquents, ... te entre ces ... l philosophie ... e eux l'obscu- ... , où un mot, ... sition, quand

... oix

... hilosophico-scienti- ... mieux l'impression ... er. La pensée en est ... btile ; l'art, précieux

... nous échappe, et il y en a ... soumis » ; la civilisation use

... isse ?
... isis, *electa*.
... ous le violons, et c'est la preuve ... tre eux.

---

entée d. [illegible]
nsidéra[illegible]

Le savoir de prose. » p. 79...

Toute cette poésie didactique ou scientifique du 18e siècle est la négation de la poésie... malgré de beaux élans ou belles idées. Fontanes et Le Brun. La rime et le vers donnent à la phrase plus de précision... mais pourquoi. La rime est ici absurde et le rythme inutile ?

Pourquoi Delille n'est-il pas poète. p. 71 -- L'absence de poésie [illegible], [illegible] de cette sensibilité / progression. p. 71

Cette poésie aboutit chez Népomucène Lemercier à une sorte de mythologie factice, une transposition des éléments et des forces, en dieux et déesses.. [illegible] ce poète, [illegible] p. 87 -- et quels vers, et quel travail inutile, ... Il réussit à chanter divers la gravitation. Le [illegible] p. 89

.. Ces poètes (?) incapables de passion... Ces derniers intelligents -- Ces poètes étaient trop raisonnables et trop philosophes... le romantisme apporta un bain de passion, de croyance et d'ignorance... d'où le rajeunissement. Retour aux mêmes [illegible] au [illegible] des poètes p. 92 -- et ... Virgile, Lucrèce (Cibr)

p. 94 après cette ascension extérieure, l'accumulation de faits et d'idées.

Amour, ne ris-tu pas des roucoulants aveux
Que depuis tant d'avrils la puberté rabâche,
Pour en venir toujours (triste après) où tu veux ?

Le beau sonnet désenchanté, où tout est noté en touches rapides, aussi bien le doux prélude de l'amour que l'énervement et la tristesse qui suivent l'acte désiré, et dont les expressions sont juste assez brutales et assez tendres pour se fondre dans une ironie douloureuse (1) !

Agréable surprise, no
sévère le poète des *Vain*
rapide et délicate un se
lui-même :

Je vois
Au bor

*Le C*

Je la lai
Mais on

Dans ces sonnets aux for
tels vers laissent courir
retrouvons en pleine poé
des fibres infiniment su
nouvelle, dont le charme
rapide, notre cœur faible

Etait-il nécessaire, é
d'un genre nouveau, Sull
et une langue si abstruse
quée. Dans huit veilles s
des voix, celles du senti
trois quatrains et demi ;
par une réplique ironiq
sonnet. On a reproché à
difficultés comme à plaisi
Sully-Prudhomme : haine
tère sonnet positiviste et
que chaque découverte
cœur, il fallait au poète u

La poésie scientifique

—

Ceux près ou cachés,
— Le [illegible] de G. p. 16 — Ste Beuve
— [illegible] des étoiles, p. 19 .. t ..
L'émotion se compose d'un peu l'émotion
de nature. La poésie n'a ~~jamais~~ jamais été
purement intellectuelle : il y faut de la
sensibilité. La poésie scientifique est donc celle
où nous mettrons notre sentiment dans
la science — l'abstraction la notion
la notation est antinomique avec la science.
— La [illegible] de composer est insuffisante...
car la poésie est rythme, vie, etc
Si le De natura rerum est poésie,
c'est pas seulement la conception de la
nature, mais dans la poésie de Lucrèce,
la nature se révèle comme un [illegible]
au [illegible] : il touche notre sensibilité
notre [illegible], plus que notre
raison.

L'immensité de notre ciel : pourquoi ces
mondes. Oui, mais cette idée ne nous touche
pas si elle touche notre sensibilité...
— La terre vue de Mars, de Vénus, etc
« peut susciter une méditation pour un
poète moderne » Certes, mais, elle ne saurait
[illegible] [illegible] cœur. // cf. 22 et 21
Toutes ces idées scientifiques n'ont pas
besoin du rythme ni poésie, qui
Humboldt. p. 23
? f L'addition de faire commencer
la poésie scientifique au 18e siècle. 24 La poésie
s'en [illegible] alimentée de la science et
c'est elle qui a fait vivre la science.

1. Cp. Renan. *Dialogues philoso*
avec une habileté qui l'emporte s
soit pour accomplir le bien, comm
nous amener à perpétuer l'espèce
Schopenhauer.

2. Brunetière, *l'Évolution de la*

3. La 8e et la 9e veilles font exc
composé d'un seul et même jet, et
déjà écrits sous l'influence de pen

théorème, et quand Sully-Prudhomme est heureusement inspiré, sa poésie dans ce raccourci gagne en force et en pénétration.

Ce rythme était donc une nécessité extérieure, pour ainsi dire. Du même coup, Sully-Prudhomme obéissait à une nécessité de son tempérament ; ni les grandes nappes fluides de Lamartine, ni l'or-
... conviennent à son talent : il
... ièces laborieusement et
... le quatrain octo-

... énéra-
... Com-
... it d'un
... osées et
... omment
... mer une
... mpreinte

... icise, aus-
... du genre,
... pparaissent
... z fréquents,
... te entre ces
... philosophie
... e eux l'obscu-
... , où un mot,
... osition, quand

... oix

... hilosophico-scienti-
... mieux l'impression
... er. La pensée en est
... btile : l'art, précieux

... nous échappe, et il y en a
... soumis » ; la civilisation use

... isse ?
... isis, *electa*.
... ous le violons ,et c'est la preuve
... tre eux.

Amour, ne ris-tu pas des roucoulants aveux
Que depuis tant d'avrils la puberté rabâche,
Pour en venir toujours (triste après) où tu veux ?

Le beau sonnet désenchanté, où tout est noté en touches rapides, aussi bien le doux prélude de l'amour que l'énerv[…] a tristesse qui suivent l'acte désiré, et do[…] juste assez brutales et asse[…] onie doulour[…]

Ag[…]
sévère […]
rapide […]
lui-mên[…]

Dans ces son[…]
tels vers laiss[…]
retrouvons e[…]
des fibres in[…]
nouvelle, dont […]
rapide, notre c[…]

Etait-il néc[…]
d'un genre nouv[…]
et une langue si […]
quée. Dans huit v[…]
des voix, celles d[…]
trois quatrains et […]
par une réplique […]
sonnet. On a repro[…]
difficultés comme à […]
Sully-Prudhomme : […]
tère sonnet positivist[…]
que chaque découve[…]
cœur, il fallait au poè[…]

1. Cp. Renan. *Dialogues phil*[…]
avec une habileté qui l'emport[…]
soit pour accomplir le bien, con[…]
nous amener à perpétuer l'espè[…]
Schopenhauer.

2. Brunetière, l'*Evolution de la* […]

3. La 8e et la 9e veilles font exc[…]
composé d'un seul et même jet, e[…]
déjà écrits sous l'influence de pe[…]

x x x des poètes de [illegible] orchestra-
tion musicale : je donne plus d'émo-
tion à lire [illegible] le livre de
science écrit par [illegible] de M.
Richepin [illegible]. D'ailleurs les
savants sont des poètes : « Si nos
travailleurs, […] c'est
pour ressentir une émotion esthétique » 281
— on devine [illegible]
[illegible] […]
[illegible] essaye de [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
— Il n'est pas impossible de
[illegible] p. 283

[illegible] 24
[illegible] 18e siècle [illegible]
[illegible] science [illegible]
c'est elle qui fait vivre la science.

théorème, et quand Sully-Prudhomme est heureusement inspiré, sa poésie dans ce raccourci gagne en force et en pénétration.

Ce rythme était donc une nécessité extérieure, pour ainsi dire. Du même coup, Sully-Prudhomme obéissait à une nécessité de son tempérament ; ni les grandes nappes fluides de Lamartine, ni l'or-
[…] conviennent à son talent ; il
[…] pièces laborieusement et
[…] r dans le quatrain octo-
[…]
[…] lule, le rythme généra-
[…] omme. C'était fatal. Com-
[…] ns le cadre étroit d'un
[…] s y sont juxtaposées et
[…] n sensible[1]. Comment
[…] atrains, comprimer une
[…] re et toujours empreinte
[…]
[…] qu'elle soit concise, aus-
[…] mme un besoin du genre,
[…] sa peine n'apparaissent
[…] tinismes assez fréquents,
[…] y ait disparate entre ces
[…] pruntées à la philosophie
[…] ent derrière eux l'obscu-
[…] décadence, où un mot,
[…] une proposition, quand

[…] s de ses choix
[…] ite.(3)

[…] is :

[…] noin.(4)

[…] ésie philosophico-scienti-
[…] rons mieux l'impression
[…] entier. La pensée en est
[…] et subtile ; l'art, précieux

[…] ées nous échappe, et il y en a
[…] s soumis » ; la civilisation use
[…]
[…] aisse ?
[…] oisis, *electa*.
[…] ous le violons, et c'est la preuve
[…] ntre eux.

[illegible]chée de la science ne qui
[illegible] disparaî sans doute le poésie :
[illegible] doute ... « l'effroyable aveuglement »
p. 277 ... nous ne croyons plus
[illegible] science, et cette idée
[illegible] le poète ... L'[illegible]
a Poincaré sur la science et l'hypothèse avec très favorable ... 277
— la [illegible] de l'ennemi !!
— le moment n'est pas venu
[illegible] contradiction [illegible] pour [illegible]
[illegible] 278. —
« L'homme a substitué une crèche [illegible] en l'autel. » p. 278
Si bien que la pensée, pour [illegible] [illegible], retombe ou remonte
vers la foi, ... revient à
ce qui est immuable, l'âme
humaine. Le progrès, la connais-
sance n'ajoutent rien ...
C'est une lanterne qui n'éclaire
que les aveugles.
Les savants sont rentrés dans
leurs laboratoires « car, ils n'ont
pas renoncé à trouver la pierre
philosophale ... et les poètes attendent
au [illegible] qui leur apporte l'or [illegible]
le [illegible] ...
Mais, après tout, les savants
ont-ils besoin de l'interprétation XXX

Amour, ne ris-tu pas des roucoulants aveux
Que depuis tant d'avrils la puberté rabâche,
Pour en venir toujours (triste après) où tu veux ?

Le beau sonnet désenchanté, où tout est noté en touches rapides, aussi bien le doux prélude de l'amour que l'énerv[...] la tristesse qui suivent l'acte d[...] assez brutales et ass[...] doulo[...]

Ag[...] sévère[...] rapide[...] lui-mêm[...]

Dans ces so[...] tels vers lais[...] retrouvons e[...] des fibres in[...] nouvelle, dont[...] rapide, notre [...]

Etait-il néc[...] d'un genre nouv[...] et une langue si[...] quée. Dans huit[...] des voix, celles [...] trois quatrains et[...] par une réplique[...] sonnet. On a repro[...] difficultés comme à[...] Sully-Prudhomme :[...] tère sonnet positivis[...] que chaque découve[...] cœur, il fallait au poè[...]

1. Cp. Renan. *Dialogues phi*[...] avec une habileté qui l'empor[...] soit pour accomplir le bien, co[...] nous amener à perpétuer l'esp[...] Schopenhauer.

2. Brunetière, l'*Évolution de l*[...]

3. La 8e et la 9e veilles font ex[...] composé d'un seul et même jet, [...] déjà écrits sous l'influence de po[...]

Les poètes [illegible]
bien [illegible]
bien à [illegible]
science [illegible]
Richepin [illegible]
[illegible]

La poésie scientifique et le génie de l'Inde à la Grèce, à Lucrèce, [illegible] au M. A. représentée au XVIe siècle par du Bartas, etc. p. 248.

Le symbolisme – réaction contre le positivisme et le Parnasse — et la poésie scientifique — [illegible] même de l'école symboliste. – La poésie scientifique a ses poètes didactiques – Ghil et [illegible]. – ([illegible] et Ghil, essai de synthèse, [illegible] verbale ...» Laissez cela, à nos descendants, lorsque le français ne sera plus qu'une langue morte. Ghil, quel auteur difficile, plus difficile que Mallarmé !

Conclusion. Les poètes scientifiques ~~[illegible]~~ ont suivi la science de leur temps, en y faisant entrer des idées religieuses, mieux positivistes ou athées. Ils ont ~~[illegible]~~ cru, qu'ils possédaient la vérité, la vérité définitive. A partir du 18e siècle c'est la science qui remplace la religion. ... Une idée nouvelle est

[illegible] au 18e siècle que la poésie p. 24
en [illegible] avec la science et
c'est elle qui a fait vivre la science.

théorème, et quand Sully-Prudhomme est heureusement inspiré, sa poésie dans ce raccourci gagne en force et en pénétration.

Ce rythme était donc une nécessité extérieure, pour ainsi dire. Du même coup, Sully-Prudhomme obéissait à une nécessité de son tempérament ; ni les grandes nappes fluides de Lamartine, ni l'orchestration puissante de V. Hugo ne conviennent à son talent ; il excelle au contraire dans les petites pièces laborieusement et soigneusement travaillées, et en particulier dans le quatrain octosyllabique.

Exact comme le mouvement d'un pendule, le rythme généralement adopté a souvent gêné Sully-Prudhomme. C'était fatal. Comment emprisonner une idée scientifique dans le cadre étroit d'un sonnet ? Quelquefois même plusieurs idées y sont juxtaposées et pressées les unes contre les autres sans lien sensible(1). Comment aussi, dans les deux derniers vers des quatrains, comprimer une pensée qui soit une objection toujours claire et toujours empreinte d'une ironie réussie ?(2)

La langue aussi appelle des réserves : qu'elle soit concise, austère et même brutale, nous l'admettons comme un besoin du genre, à condition que l'intention de l'écrivain et sa peine n'apparaissent point trop désagréablement. Qu'il use de latinismes assez fréquents, la langue y gagne en force, encore qu'il y ait disparate entre ces mots du XVII^e siècle et des expressions empruntées à la philosophie moderne. Mais ces latinismes parfois traînent derrière eux l'obscurité. On croirait lire un poète latin de la décadence, où un mot, souvent un participe, tient lieu de toute une proposition, quand on se heurte à des vers comme ceux-ci :

Mais il est nécessaire aux progrès de ses choix
Que sa fécondité jamais ne périclite.(3)

Il arrive que ce n'est même plus du français :

Le nœud de toute espèce
A le droit senti pour témoin.(4)

Les éléments qui constituent cette poésie philosophico-scientifique ayant été ainsi analysés, nous démêlerons mieux l'impression complexe qui est laissée par le poème tout entier. La pensée en est savante et tourmentée ; la poésie, délicate et subtile ; l'art, précieux

---

1. Par ex. dans le sonnet de la p. 98, la suite des idées nous échappe, et il y en a au moins trois : « le plus humble génie a des vaincus soumis » ; la civilisation use les peuples ; la peur de la mort est allée grandissant.

2. Qui n'a tué d'un signe au loin...
Le mandarin dans l'ombre épaisse ?

3. C. à d. pour que progressent les êtres qu'elle a choisis, *electa*.

4. Traduisez : Nous sentons le droit lors même que nous le violons, et c'est la preuve que les différents membres de notre espèce sont liés entre eux.

et contourné ; et à le lire, nous éprouvons le plaisir de la difficulté vaincue et de la peine récompensée ; mais l'œuvre ne s'impose ni par le charme ni par la puissance.

Le poème *le Bonheur* représente le plus grand labeur de Sully-Prudhomme. Il renferme une psychologie de la sensation, une critique rapide de la métaphysique et de la science, une exposition du système du monde.

L'impression du poème *la Justice* était attristante, pénible. *Le Bonheur* est loin d'être un poème gai ; cependant l'auteur l'a écrit pour être une diversion bienfaisante, quelque idéale satisfaction offerte à notre besoin de réparation et de félicité. Autant la forme du précédent poème était coagulée et malaisée, autant il règne ici de liberté et d'aisance, au moins apparente. A un style ramassé, sans gaieté, succèdent des nappes poétiques abondantes, où surnagent des fleurs aimables, et parfois le poète est emporté sur les ailes même de la Muse. A certains moments, surtout dans la première partie du poème, « une des plus belles élégies de la poésie française », a dit Brunetière, l'influence de Lamartine est sensible, et l'effort est curieux du poète aux nuances délicates et de l'écrivain au style synthétique pour retrouver l'abondance ou la sublimité lamartiniennes. On citera toujours l'hymne du rossignol.

Voici, moins remarqué, un très beau nocturne, issu de la science moderne, et qui entraîne notre pensée loin d'Apollonius et de Virgile :

Quand la plaine a bruni sous le crêpe du soir,
Que l'ombre y pose enfin son tapis le plus noir,
Qu'en haut, très loin du sol où s'effacent les formes,
D'innombrables points d'or font sentir plus énormes
Les espaces comblés seulement par la nuit,
Quand la vie a cessé son travail et son bruit,
Sous ce grand deuil semé de lointaines lumières,
Perdant ce proche appui des formes coutumières,
Seul devant l'univers qui va s'amplifiant,
L'esprit déconcerté devient moins confiant.

Ailleurs, un chant pessimiste, sombre comme du Leconte de Lisle, s'élève de la terre vers l'astre de Faustus :

Nos cris monteront-ils à jamais oubliés,
Solitaires de monde en monde,
Errants, et d'âge en âge, hélas ! multipliés,
Sans que rien là-haut y réponde ?

Dans la note plus particulière à Sully-Prudhomme, on goûtera la symphonie de parfums, subtile, pénétrante, et qui n'est pas sans préciosité :

L'odeur suave emplit jusqu'au bord toute l'âme,
Philtre plus vague et plus obsédant que la voix,
C'est une autre musique immobile où se pâme
Une note éthérée, une seule à la fois.

Ce n'est pas qu'il ne subsiste dans le poème le défaut ordinaire de Sully-Prudhomme. La pensée générale est un peu obscure : sentir, connaître, vouloir, tel est le triple stade parcouru par Faustus et Stella. Or, ces trois activités sont-elles nécessaires au bonheur? résulte-t-il de leur totalisation? ou, au contraire, les deux premières sont-elles rejetées au profit du sacrifice, ce qui semble le plus probable? On reconnait trop encore le travail pour concentrer l'idée et la condenser, tous les mots voulant enfermer un sens complet[1]. L'air manque et la perspective, dans l'ensemble du poème comme dans les descriptions particulières. Chacune des trois parties est complète en soi ; il n'y a pas, quand on lit le poème, aspiration vers les autres parties ; nous ne sentons pas assez que l'une d'elles n'est qu'un des actes de la trilogie. Surtout les prosaïsmes sont très nombreux : par exemple, où l'on attendait de la souplesse, de la grâce, de la séduction, puisqu'il s'agit de la métamorphose de Stella aux yeux de Faustus, tout est raide, gauche et lourd :

... Elle est enfin rendue
A son moule éternel qui l'avait attendue,
Elle l'a, tout d'un coup, du premier jet, rempli.

Ces défauts-là paraissent d'abord dans toute leur gravité, et *le Bonheur* est un poème qu'il ne convient pas juger sur la première impression. Il est besoin de le lire deux fois pour commencer à le goûter, et la lecture répétée permet seule d'y découvrir les qualités d'une pensée originale et les charmes d'une poésie pénétrante.

Dans la donnée même du poème, si aventureuse soit-elle, l'auteur met un soin scrupuleux, une sorte de coquetterie, à ne rien concevoir qui ne s'accorde avec la doctrine de l'évolution. L'immortalité attribuée à Faustus et à Stella est la seule qui soit compatible avec l'hypothèse darwinienne. L'astre où ils vivent n'a rien de contraire aux données de la science en général ni au transformisme en général.

Mais si c'est du darwinisme, c'en est surtout le roman, ou si l'on veut, la métaphysique ; et Sully-Prudhomme ici est plus redevable à Camille Flammarion qu'à Darwin lui-même. « Qui nous dit que les mondes et leurs humanités ne forment pas dans leur ensemble une série, une unité hiérarchique, depuis les mondes où

---

1. Brunetière voit une cause de ce défaut dans la pratique du sonnet parnassien.

la somme des conditions heureuses d'habitabilité est la plus petite, jusqu'à ceux où la nature entière brille à l'apogée de sa splendeur et de sa gloire ? Qui nous dit que la grande humanité collective n'est pas formée par une suite ininterrompue d'humanités individuelles, assises à tous les degrés de l'échelle de la perfection ? »... « ... L'ensemble des humanités sidérales forme une série progressive d'êtres pensants, depuis les intelligences d'en bas, à peine sorties des langes de la matière, jusqu'aux divines puissances qui peuvent contempler Dieu dans sa gloire et comprendre ses œuvres les plus sublimes. » Ces hommes d'une autre patrie, ces hommes sidéraux « ne nous sont point étrangers ; nous les avons connus et nous devons les connaître un jour. » Et Flammarion interpelle les poètes défunts, les artistes, les penseurs ; sont-ils immobilisés en des paradis imaginaires, ou dorment-ils pour toujours ? « Non ! l'immortalité ne serait qu'une ombre sans l'activité ». Flammarion n'a tendu rien moins qu'à créer une religion astronomique [1]. *La Pluralité des mondes habités*, d'où sont tirées ces lignes, a paru en 1865, et, coïncidence remarquable, si *le Bonheur* est de 1888, le roman astronomique *Uranie* suivit le poème de très près, en 1889. Sans doute encore Sully-Prudhomme s'est-il inspiré des dernières pages du beau livre de C. Wolf, *les Hypothèses cosmogoniques* (1886), où ce dernier essaie de donner quelque consistance à l'idée que les planètes, à mesure qu'elles s'éloignent du soleil, nourrissent des créatures de plus en plus perfectionnées.

Que Sainte-Beuve reproche à un savant ces enthousiasmes, qu'il se plaigne que les travaux positifs de la science « servent derechef de support et comme de marchepied à des rêveries platoniciennes renouvelées, à des extases », qu'il regrette la belle sérénité d'un Laplace, qui sait rester homme et se contenter de la dignité que lui confère la pensée, Sainte-Beuve peut avoir en partie raison : mais le poète, lui, a sans doute le droit d'ouvrir le roman de la science, d'y lire et d'y rêver [2].

Par delà Wolf ou Flammarion, Sully-Prudhomme se rattache à tous ceux qui ont rêvé d'une vie uranique, si profondément inné est en nous le désir de nous prolonger, à Swedenborg [3], à Bonnet, à Kant, à Fourier, à Toussenel [4]. Peut-être a-t-il lu le livre de A. Pezzani, signalé par Sainte-Beuve, *la Pluralité des existences conforme à la pluralité des mondes*. Mais sûrement il n'a pas ignoré l'ouvrage qui causa tant de bruit après 1853, qui fut à la fois attaqué par les rationalistes et condamné par un conseil d'évêques réunis à Périgueux en 1860, *Terre et Ciel* de Jean Reynaud, long et lourd dialogue entre un philosophe et un théologien, développe-

1. P. M. Périer : *Une religion astronomique ; doctrines philosophiques et théologiques de M. l'astronome Camille Flammarion.*
2. Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, X.
3. Swedenborg : *les Merveilles du Ciel et de l'Enfer et des terres planétaires et astrales.*
4. V. ceux que cite Flammarion dans le 5e livre de *la Pluralité des mondes habités.*

ments touffus où la pensée erre et se fatigue, singulier mélange de science et de rêveries mystiques, vague platonisme remis à la mode de l'astronomie moderne. Aujourd'hui le livre est tombé dans l'oubli. Sully-Prudhomme en particulier y a lu ceci : « De vie en vie, de monde en monde, disparaissant de l'un pour reparaître dans un autre, toujours portée par les forces attractives qu'elle a enracinées en elle au centre de la société qui lui convient, toujours douée de forces plastiques nécessaires pour se former les organes dont elle a besoin, l'âme accomplit avec plus ou moins de rectitude et de félicité les phases successives de son perfectionnement infini ». La donnée du *Bonheur* est ici incluse ; Stella et Faustus sont des êtres humains qui, dans un autre monde, se sont créé de nouveaux organes et ont ainsi « rempli leur moule ».

Darwinienne aussi est la morale du poème : il n'est d'autre bonheur que l'effort et le sacrifice, c'est-à-dire le *devenir*, transporté du domaine des choses et des êtres dans celui de la conscience[1]. Aussi Faustus ouvre-t-il toujours l'oreille aux Voix de la Terre, et Stella et lui se sacrifient-ils à l'humanité qu'ils croient trouver encore vivante :

Non, le bien-être qui m'inonde,
Cette quiétude profonde
N'est pas le sommeil oublieux !
Ah ! si j'oubliais la souffrance,
Sentirais-je ma délivrance
Et l'aménité de ces lieux ?

Enfin, et ceci n'a pas été assez remarqué, pourquoi Faustus ne sait-il pas encore le secret complet des choses ? C'est qu'il n'a de savoir que ce que comporte le moment où il est de son évolution. D'ailleurs le darwinisme tire ici le poète d'un double embarras, puisqu'il lui permet de ne pas avoir à peindre le bonheur parfait, — ce qui est impossible à l'homme, — et de ne pas avoir à donner à deux êtres si voisins de l'humanité la science parfaite.

Cette morale du sacrifice n'est pas sans grandeur, mais au point de vue simplement humain, elle ne va pas non plus sans tristesse. Et Darwin nous mène ainsi tout droit à Schopenhauer. Aussi le poème, qui voulait être une aspiration consolatrice, est-il quand même inondé d'une grande mélancolie ; « c'est du Schopenhauer appuyé sur Darwin »[2].

Plus particulièrement appartiennent à la poésie scientifique les pages où Sully-Prudhomme expose en vers octosyllabiques les résultats auxquels l'humanité est parvenue dans les différents

1. Zyromski (*Sully-Prudhomme*, p. 227) y retrouve l'influence de Wagner. « La nature de plus en plus se libère et se comprend enfin dans l'Homme. De même l'homme se libère complètement dans le sacrifice. » Faustus est un héros de Wagner.
2. Article de Brunetière, *Revue des Deux Mondes* du 1er avril 1888.

domaines de ses recherches. Un résumé très substantiel de la doctrine positiviste sert d'exorde à cet exposé. Puis successivement Sully-Prudhomme, suivant un plan très net, nous parle des mathématiques et de l'astronomie, — des diverses branches de la physique, lumière, électricité, magnétisme, pesanteur, — de la chimie, — ensuite de la médecine et des sciences naturelles. — Enfin il tire la philosophie de cette revue des sciences humaines dans des vers sur lesquels nous reviendrons au moment voulu.

Avec un soin jaloux, Sully-Prudhomme bannit les images qui seraient trop poétiques ; quand image il y a, il la condense habituellement dans un mot, ou il l'enserre entre deux mots habilement réunis ; si bien que ces vers, qui semblent dépouillés de parure, sont nus et froids en apparence plutôt qu'en réalité.

La sensation première de nudité et de froideur s'accentue, quand on se laisse arrêter par des maladresses, des préciosités et des obscurités, qui, sans être aussi nombreuses que dans le poème de *la Justice*, sont encore trop fréquentes.

Mais ces défaillances sont rachetées par de rares qualités ; qu'il s'agisse de l'analyse spectrale :

Le chimiste apprend des soleils
Par une sublime analyse
Leurs éléments qu'avec surprise
Il trouve aux corps connus pareils,

ou des transformations de l'électricité :

Franklin l'annulait, terrassée ;
Volta la gouverne, amassée ;
Ampère fait d'elle un aimant,

que de vers d'une précision remarquable ! Simple mérite de la difficulté vaincue, sans doute ; mais il exige un art indéniable, que les descriptifs n'ont pas eu au même degré.

Mérite plus précieux, non seulement nous constatons la condensation de la pensée, nous devons aussi en admirer la vigueur, quand dans une même strophe l'écrivain sait enfermer la théorie des équivalents, l'œuvre de la chimie organique et le rêve unitaire des philosophes monistes :

Wentzel, Dalton, en leurs balances
Révèlent qu'entre tous les corps
Par d'exactes équivalences
Le poids régit tous les accords.
Ces alliances régulières
Fournissent au palais des pierres
Et de plus fins matériaux
Aux éphémères édifices

Des plantes et des animaux .
Ah ! qu'en leurs multiples offices
Les principes unis entre eux
Pour tant d'œuvres sont peu nombreux!
Les vieux atomes d'Epicure
Vont ressusciter, tous pareils
Pour composer les clairs soleils
Aussi bien que la terre obscure,
Et peut-être que, seuls divers,
Le poids, le nombre et la figure
Expliqueront tout l'univers.

Que valent ces qualités ? Sont-elles dépensées à rien ? Certains critiques, Brunetière, Gaston Paris, ont blâmé le projet de mettre en vers les découvertes de la science. Ils ne se sont pas assez rendu compte que cette poésie didactique n'est pas à elle-même sa raison d'être. Cette remarque est capitale, car elle imprime à ces pages un caractère tout autre que celui qu'on s'accorde à leur reconnaître. Les anciens introduisaient en des poèmes très mouvementés, ou très pathétiques, des catalogues de vaisseaux ou de femmes célèbres, et ils dressaient des généalogies qui constituaient des hors-d'œuvre. Le poète moderne, signe des temps, passe en revue les sciences humaines ; mais ce catalogue ne se suffit pas à lui-même ; il est suivi de strophes qui lui donnent son vrai sens. L'homme, y est-il dit, n'a su que diminuer le nombre des faits, en les rattachant et les coordonnant par des lois ; il n'a pu saisir les causes ; la raison du monde lui échappe, et lors même qu'il croit se résigner, il la cherche encore malgré lui. A qui donc le penseur s'adressera-t-il ? Positivistes, idéalistes,

Hélas, à qui d'entre eux faut-il que je me fie ?
A ceux qui, terrassant toute sublime envie,
Marquent à la pensée un poste humble, mais sûr,
Et l'arment d'un regard d'exacte sentinelle ;
Ou bien à ceux qui font de l'espérance une aile,
Pour aller toucher Dieu sous son rideau d'azur ?

Ce catalogue est encore dressé pour amener l'allégorie du voyageur déçu par le mirage des déserts, très classique de forme et très belle [1]. Il est aussi dressé pour que nous entendions les Voix de la Terre, qui sont un appel si poignant à la vérité :

Vérité ! parle nous du fond de tes abîmes,
Réponds aux longs appels de tes pâles victimes
Qui t'implorent obstinément ;
Jalouse Vérité, laisse tomber ton voile ;
Dis nous l'âge et le lieu de la plus vieille étoile
Qui vit l'essor du mouvement !

---

1. Cp. l'allégorie de Musset appelée la Cavale (*Rolla*).

Ces strophes sont d'une grande beauté, tant la pensée y est à la fois exacte et poignante, et elles ont leur place au nombre des nobles pages de notre poésie scientifique. Enfin ce catalogue aboutit au troublant dialogue de Faustus et de Stella, où la science se résout en volupté mélancolique :

A quoi bon, le regard péniblement tendu
Et le front consumé par de stériles fièvres,
Soumettre au froid scalpel le cher tissu des lèvres,
Quand le baiser donné nous est deux fois rendu ?
À quoi bon mesurer, par des chiffres moroses,
Le temps que met l'étoile à resplendir pour nous,
Quand nous la contemplons les paupières mi-closes,
La tête pour coussin ayant deux chers genoux ?

La science est vaine et elle ne jette que de l'ombre ; laissons-nous prendre au mensonge des apparences, soyons dupes pour mieux sentir ; et Faustus se dit heureux ; mais on ne saurait jamais plus être heureux, quand une fois on s'est posé des questions pareilles ; et c'est parce que Faustus n'est pas heureux que son chant de volupté est si émouvant ; sa résignation n'est que la retraite de l'Ajax homérique :

Je cédai par raison, mais non par défaillance ;
Disputant pied à pied mes droits à la science,
Comme un héros blessé s'éloigne à reculons
Pour mourir sans montrer au vainqueur les talons,
Et lui résiste encore et tâche à le pourfendre,
Et défend du terrain ce qu'il en peut défendre.

Ne séparons donc point l'exposé des sciences, pour l'apprécier à sa valeur, des magnifiques vers lyriques auxquels il sert de piédestal. Le piédestal est froid, mais il est en marbre dur habilement travaillé.

Ce n'est pas tout. Voici parfois que la science et la poésie, au lieu d'être juxtaposées, sont intimement fondues. Faustus et Stella sont emportés par la Mort :

Sur leurs têtes ils voient de vertige étourdis
Fondre Cassiopée et le Lion grandis...
La grande Ourse à son tour, subitement énorme,
Tombe, et n'est bientôt plus qu'un point blême et sans forme...
Le Zodiaque épars s'effondre sous leur vol !
Ils montent, étreignant la Mort qui les entraîne
Là-bas, là-haut où germe une lueur sereine ;
Et tout le peuple astral que l'homme a dénombré,
Ce qu'il nommait le ciel sous leurs pieds a sombré.
A cette nébuleuse une autre nébuleuse
Succède, puis une autre en la mer onduleuse.

De l'impalpable éther, océan sans milieu
Dont blanchissent au loin les archipels en feu...
Ils franchissent, après ces milliers de soleils,
De plus hauts firmaments de plus en plus vermeils,
Jusqu'au zénith où meurt l'ascension stellaire,
Où l'astre originel et dernier les éclaire
De l'aube enchanteresse, espoir de leur regard...

« Pour écrire de tels vers, il n'a pas suffi de consulter une carte du ciel, ou, comme on eût fait il n'y a pas longtemps, comme le bon Hugo faisait en ses vieux jours, d'ouvrir un dictionnaire. Mais plus beaux encore, comme de vrais vers de poète, de tout ce qu'ils suggèrent à l'imagination que de tout ce qu'ils contiennent, il fallait pour les trouver, eux et cette inspiration intérieure qui fait ici la beauté de l'énumération, que l'émotion de la science se joigne à celle de la poésie, et que la sensibilité s'y échauffât de la chaleur de l'intelligence »[1].

Nous ne dirons plus maintenant que le *Bonheur* est un grand poème manqué. Ceux qui l'ont jugé ainsi ont encore été moins sensibles, croyons-nous, aux maladresses et aux défauts d'exécution, aux obscurités de la pensée et de la forme, qu'à l'impression d'ensemble, qui sur eux n'a pas été très bonne. Ils ont cru sentir qu'à ce poème il manque la conviction, la foi. L'auteur bâtit un roman, invente un mythe ; et lui-même il n'y croit guère. Comment nous communiquerait-il l'enthousiasme, nous donnerait-il l'élan pour nous entraîner à sa suite ? Quand il rampe, comment serions-nous ravis ?

Il ne faut pas juger du poème dans cet état d'esprit. Sully-Prudhomme n'a pas écrit en illuminé, en prophète : il n'a pas composé une œuvre de foi : il est resté un philosophe. Il n'était pas dans sa pensée de peindre le bonheur, mais de le *chercher*. Même au poète animé par la foi, même à Dante, peindre le bonheur est très difficile, à peu près impossible ; l'échec est fatal. Mais la *recherche* du bonheur était un beau thème, humain et poétique, quand bien même cette recherche ne devait pas aboutir ; car la race humaine est morte lorsque Faustus et Stella retournent à la Terre, et leur sacrifice est désormais inutile. Que vous ne soyez pas pleinement satisfait à la lecture de ce poème, rien d'étonnant ; le poète lui-même n'a pas voulu vous contenter. Il savait ne pas devoir réussir. Mais que vous ayez été ému douloureusement et délicieusement par cette recherche du bonheur, vous ne pouvez le nier, et le poète a touché le seul but qu'il se proposait

Pour apprécier l'œuvre équitablement, il est donc indispensable de la lire avec la disposition d'esprit convenable, de lui demander ce qu'elle contient : il ne doit pas être oublié un instant que c'est

1. Brunetière, art. cité.

le poème du *devenir* et de l'ascension vers le bonheur. Alors il se révèle très fier, très haut, très beau, d'autant plus beau qu'il est lu plus souvent et que nous avons pris goût davantage à cette minutieuse, douloureuse et poétique investigation.

Essaierons-nous enfin de porter sur la poésie scientifique de Sully-Prudhomme un jugement d'ensemble? Nous avouons être embarrassé, tant l'effet produit sur nous reste imprécis, douteux. Cela tient principalement à ce que sa pensée est plus étendue, plus souple que ferme et pénétrante. Poincaré, dans son discours de réception à l'Académie française[1], a remarqué que Sully-Prudhomme échappe à toute classification : il n'est ni matérialiste, ni spiritualiste, ni idéaliste ; il n'est pas à mettre au rang des positivistes, lui qui a dit : « il y a une métaphysique absolue de l'univers ». Il est transformiste, mais son transformisme est vague ; il semble bien reconnaître une force, aveugle ou non, qui produit l'évolution et modèle l'univers ; mais cette conception ne domine pas son œuvre de très haut. Penseur hésitant, il fait hésiter le lecteur lui-même.

L'impression que laisse en nous cette poésie scientifique a été judicieusement analysée par René Ghil[2]. Il reproche à Sully-Prudhomme d'être demeuré un poète *égotiste*. « Il n'a pas su concevoir le savoir moderne en synthèse, et en tirer un principe général et impersonnel à l'aide duquel il eût médité la vie et lui eût donné une sanction morale. Il a été en ce poète une hésitation continuelle, une intention de hardiesse qui tout à coup recule, et souvent ce recul devient un attachement sectaire au passé ». Cet égotisme l'empêche de bien comprendre la doctrine évolutionniste ; il n'en voit que les phénomènes de la lutte, quand cette lutte n'est pas une fin de la nature, mais un moyen pour créer l'harmonie. Il ne sait pas replacer l'homme dans ce milieu harmonique ; et il ne peut baser sa morale que sur le *sacrifice*, qui est anti-scientifique, ou du moins contraire à l'évolutionnisme compris comme « l'éternel devenir du monde vers son harmonie éternellement incomplète, mais éternellement meilleure ». Sully-Prudhomme s'est hissé jusqu'à l'âge de la science, mais de lointaines réminiscences de l'âge de la peur persistent en lui, des effarements, des vertiges, et de puissants souvenirs de l'âge du mysticisme, des rêves, des aspirations. Le passé trouble sa vue : il n'est pas l'homme à la claire vision scientifique des choses.

Voilà une intéressante façon de comprendre Sully-Prudhomme et d'interpréter son œuvre mouvante et fuyante. Mais est-ce la seule? Est-il ainsi hésitant et troublé parce qu'il est lié au passé?

1. 29 Juin 1909.

2. *Les Précurseurs de la poésie scientifique en France.* On peut ne pas se complaire dans la poésie un peu trop déconcertante de René Ghil ; mais il est un critique à la fois hardi et sagace.

Ou plutôt n'est-ce pas pour avoir percé du positivisme, de l'évolutionnisme et du monisme la vanité ? Est-il tourné vers les temps révolus, ou déjà regarde-t-il vers un avenir encore indistinct ? Et n'assisterons-nous pas bientôt au renouveau d'un mysticisme tout imprégné de science ?

Quoi qu'il en soit, rivé au passé ou déjà tiré vers l'avenir, Sully-Prudhomme est le représentant le plus complet d'une époque douloureuse, dont le désenchantement ne vient plus d'une mélancolie vague, nébuleuse, sans raison apparente, indéfinissable, mais dont les souffrances intellectuelles ont une cause bien connue, un fatalisme plus terrible que celui des anciens grecs, le déterminisme scientifique. Jeté dans un tel milieu, plus subtilement organisé que les autres, doué d'une sensibilité raffinée et d'un pénétrant esprit d'analyse, il était destiné à créer l'élégie composée de science, de rêves et d'aspirations, d'effarements et de vertiges. Mais il n'était pas un esprit assez autoritaire ou assez vain pour prétendre embrasser la science moderne, l'étreindre et en tirer à la fois une certitude et une morale.

La forme aussi dans sa poésie est incertaine. Les rythmes sont variés, mais ils ne sont pas toujours appropriés à la pensée ; on sent qu'ils ne sont pas modelés, pour ainsi dire, par le souffle inspirateur ; ils sont cherchés, travaillés ; en choisissant le moule du sonnet pour y fondre en grande partie le poème de *la Justice*, ne semblait-il pas défier la sensibilité et l'imagination ?

Et le verbe, s'il est tout en nuances, n'est pas dominateur ; il lui manque cette spontanéité, cet éclat, cette éloquence lyrique qui nous forcent de reconnaître une âme en qui respire la divinité ; il n'a pas l'enthousiasme.

Sully-Prudhomme est un grand poète, mais il n'apparaît tel qu'à la suite d'une longue fréquentation. Les esprits délicats préfèreront ses nuances, ses jeux d'ombre et de lumière, ses jeux d'ombre surtout, aux rayons éclatants de Phœbus. Il est un poète qui charme, que l'on aime, mais il n'est pas de ceux que l'on déclare résolument très grands. Il ne s'impose pas avec force, il n'arrache pas notre admiration ; nous résistons, nous échappons à la pression qu'il exerce sur nous, nous nous dérobons à l'étreinte : telle la Sibylle que le Dieu n'a pas encore réussi à dompter. Mais à la longue nous sommes vaincus et conquis.

Gaston Paris[1] croit constater que l'influence de Sully-Prudhomme ne fut pas celle qu'attendait sa génération : « Nous pensions alors, il pensait lui-même dans ses moments d'enthousiasme, qu'il allait inaugurer une poésie plus virile, plus mêlée au mouvement du monde. Il annonçait l'avènement de cette poésie nouvelle qui devait se fonder sur l'union du vrai, du bien et du beau, et qui

1. V. *Penseurs et Poètes.*

devait chanter et aider l'effort éternel de l'homme vers les sphères supérieures, et poser la dignité comme un principe de l'art aussi bien que de la vie. Or, l'école poétique contemporaine ne lui accorde, et encore! qu'un respect assez distant, où il se mêle un peu de compassion et quelque dédain pour un artiste si précieux, si consciencieux et si timide ».

Pourquoi ce dédain? Gaston Paris apporte ses raisons : cette poésie, en cherchant son élément dans la philosophie, la science et la sociologie, ne pouvait plaire à une génération trop divisée et d'idées trop flottantes ; — elle accordait une trop large part à l'éloquence et à la dialectîque, quand la mission de la poésie est de suggérer ce qui est inexprimable et aussi ce qui est éternel ; — enfin « les philosophies et les sciences changent trop vite et chacune de leurs évolutions fait paraître surannée la poésie qui s'en est inspirée ».

Nous aurions plutôt cru que la poésie inquiète et nuancée de Sully-Prudhomme dût être bien accueillie d'une génération divisée et d'idées flottantes. La plupart des poètes d'aujourd'hui ont la préoccupation des problèmes contemporains, et particulièrement la science les attire ; nombreux sont ceux qui vont « à une poésie qui ne soit plus éclairée seulement extérieurement de science par intermittences, mais qui rayonne de dedans en dehors, comme si elle était une science elle-même[1] ». Qu'importe enfin que les doctrines scientifiques soient instables? Lucrèce n'est-il pas toujours un grand poète?

Plus que le fond, la forme de Sully-Prudhomme lui aliéna bien des sympathies parmi les poètes contemporains, et plus que la forme de sa poésie son attitude en face des écoles nouvelles. Il aura beau transiger, et même admettre le *verbe euphonique* ou simplement l'*euphonie*[2], il sera regardé comme le principal auteur d'une réaction contre le mouvement symboliste. Il restera pour les nouveaux venus le chef de file de la médiocratie pensante, des poètes retardataires appâtés de louanges et de prix[3].

Aussi les poètes scientifiques eux-mêmes se détournent-ils de ce maître à la forme sévère et à la pensée dialectique ; ils préfèreront invoquer Shelley, le poète du fugace, du mobile, de l'évanescent, aux perceptions extraordinairement délicates, dont la personnalité à peine se distingue du monde extérieur, tandis que ce monde lui-même se dépouille de toutes ses enveloppes matérielles. Au contraire de Sully-Prudhomme, toujours ondulante et frissonnante, sa pensée jamais ne se cristallise : c'est « de l'âme en mouvement » : il ne décrit pas les objets eux-mêmes, mais pour ainsi

---

1. John Charpentier, cité par René Ghil : *de la Poésie scientifique*, p. 12.
2. Voyez sa polémique avec Léon Vannoz.
3. René Ghil : *de la Poésie scientifique*, p. 6. Il renonce à cette dureté dans *les Précurseurs de la poésie scientifique en France.*

dire leur corps astral ; il s'absorbe, il se fond dans la nature divine, en même temps que changeante, et flexible, et tremblante. Son panthéisme ressemble assez à celui des Hindous anciens ; il éprouve en face de la nature un enchantement naïf, qui devient très vite une absorption dans ce qui n'est soi-même qu'une suite d'apparences et un éternel devenir.

Shelley est aussi un musicien, et nos poètes contemporains veulent que leur poésie ne soit plus qu'une sorte de musique indéfinie, seule capable de pénétrer aux profondeurs de la subconscience, d'y éveiller à peine des sentiments vagues se mouvant dans une pénombre, et d'atteindre en nous la vie élémentaire et quasi cellulaire.

Voyant la vie partout, dans le nuage qui passe, dans le ciel qui resplendit, dans l'eau qui fuit, Shelley créera facilement des êtres imaginaires, dieux et génies : et même il comprend, il embrasse la vie des grands êtres : « il n'en est pas de si vagues qu'il n'en pressente l'âme indéterminée. Le ciel, l'air, l'océan, le vent, la terre, la montagne, tel paysage de plaine ou de rochers sont pour lui des vivants ; il est à l'aise au milieu de ces créatures cosmiques[1] ». Dans le *Prométhée délivré* chantent non seulement les dieux de la mythologie, et les Echos, les Faunes, les Furies, mais aussi la Terre, l'Océan, l'Esprit de la Terre et l'Esprit de la Lune.

Nos poètes ont raison d'être très reconnaissants à Shelley. Mais cette reconnaissance ne saurait excuser leur ingratitude envers Sully-Prudhomme, car ils lui doivent beaucoup, malgré leur désaveu ; son influence a été, elle est encore plus considérable que ne le pense Gaston Paris, et sans doute grandira-t-elle demain.

Les poètes contemporains sont redevables à Sully-Prudhomme d'avoir transporté dans la poésie les théories transformistes qui resteront les leurs. Car ceux d'entre eux qui travaillent à unir la poésie et la pensée, nous les entendrons à peu près tous se réclamer des doctrines scientifiques qui s'épanouissent de 1860 à 1880, qui durent encore, tout en étant, sinon dans leur déclin, du moins dans une période de transformation où elles deviennent méconnaissables. Quelques-uns sentent-ils s'éveiller en eux un vague mysticisme ? Justement le positivisme de Sully-Prudhomme est nuancé fortement de mysticisme ; si bien que tout en restant un poète positiviste, il est un poète de transition : il aide à sortir du positivisme sec, aride, a-poétique, si ce n'est antipoétique, dans lequel la pensée d'aujourd'hui semble ne plus se complaire.

Les poètes lui sont redevables aussi d'avoir osé de grands poèmes philosophiques, *la Justice*, et particulièrement *le Bonheur*, quand cette audace était perdue depuis le demi échec de Lamartine, *la Chute d'un Ange*. Les poèmes de V. Hugo ont couleur et

---

1. Chevrillon, *Etudes anglaises*.

action ; le poème de Bouilhet est une série de tableaux et tient du genre descriptif. Un poème symbolique, qui fût une œuvre philosophique et scientifique, qui nous emportât loin de Vernes et de Grainville, pareille entreprise n'avait pas été tentée depuis un demi-siècle. Dans cette œuvre l'imagination consentait à s'unir à la science, à la condition de conserver tous ses droits ; ne sommes-nous pas ravis dans un astre rêvé par le poète ? Faustus et Stella n'y entendent-ils pas des voix venues de la terre ? Pascal n'est-il pas évoqué pour leur découvrir ce qu'ils peuvent connaître ? Et la Mort ne les enlève-t-elle pas sur ses ailes dans un merveilleux voyage ? Sans doute nous sommes loin de la fantaisie extraordinaire de Shelley ; nous respirons cependant une atmosphère poétique et étrange ; et même, si opposés que soient les tempéraments de Shelley et de Sully-Prudhomme, il existe dans leur intelligence des ressemblances qu'il serait facile de noter, et la poésie de Sully-Prudhomme est très redevable à celle de Shelley. Il n'en pouvait être autrement, car Sully-Prudhomme ne se nourrissait pas seulement de science. Shelley était un de ses poètes favoris. Aussi, en dépit des ingratitudes, constatons-nous qu'ils sont nombreux ceux pour qui Sully-Prudhomme fut un exemple, quelquefois un maître, Marc Bonnefoi, Lucien Villeneuve, Léon Vannoz, Mestrallet, etc.

Surtout il a créé et du même coup il a porté à sa perfection le genre que nous avons appelé l'élégie scientifique. Ce genre est inattaquable ; les ennemis de la poésie scientifique seront toujours forcés de reconnaître la beauté sévère, triste, douloureuse des petits poèmes qui ont pour titre *la Grande Ourse*, *le Rendez-vous*, *l'Idéal*, « où la courte méditation soulève avec sublimité, exacte et pure, quelque vérité de science, et semble l'exhausser dans l'éternité, intacte et fixe[1] ».

Dans ce positivisme mêlé de mysticisme, dans cette union de la science et du rêve, dans ces élégies savantes et harmonieuses, là est l'originalité de Sully-Prudhomme. Nous comprenons sa grande tristesse d'être resté un méconnu : un jour à quelqu'un qui charitablement lui disait que son nom était très répandu, « oui, répondit-il avec un sourire crispé,... le poète du *Vase brisé !* » et il songeait, lui, à son effort vers la grande poésie, à *la Justice*, au *Bonheur*, qui ne sont guère lus du public, et pour qui ceux qui leur doivent le plus n'ont pas assez de reconnaissance.

*
* *

Sully-Prudhomme a eu des disciples immédiats qui, plus ou moins touchés par le positivisme, s'exercèrent dans l'élégie ou

1. René Ghil : *Les Précurseurs de la Poésie scientifique.*

dans le petit poème scientifique. Semblables aux élèves de Sénèque, ils empruntèrent du maître ce qu'il avait de plus facile à imiter : mais nous n'ajouterons pas qu'ils l'ont décrié ; ici l'imitation est de très bonne qualité, et elle n'est pas un esclavage ; car ces disciples se nomment Anatole France, Paul Bourget, Armand Silvestre, Dorchain, Guyau, Haraucourt, Jean Rameau, Raoul de la Grasserie, Amédée Bonnet, Delair, Mme Daniel Lesueur[1].

Parmi ces esprits, quelques-uns se déclarent positivistes avec une sorte d'orgueil joyeux. Armand Silvestre, qui est le disciple de Sully-Prudhomme dans *la Chanson des Heures* et particulièrement dans les pièces groupées sous le titre de *Fantaisies célestes*, se distingue de lui par son positivisme intransigeant, et dans *les Cieux nouveaux*, poème dédié à Ernest Havet, il dit :

> L'homme vieilli n'a plus soif que de vérité ;
> Il a des cieux profonds déchiré le mystère.
> La raison pour témoin, la loi pour déité,
> L'idéal qu'il conçoit se mesure à la terre.

Il a renoncé à toute espérance, et, dressé devant le néant, il a dompté l'effroi ; il écoute celui qui dit « connais », et non pas « crois » ; il accepte virilement cet état, et il ne regrette pas les temps passés.

La partie de *l'Ame nue* d'Edmond Haraucourt intitulée *la Vie extérieure* contient des pièces d'inspiration purement positiviste : tout naît et passe au gré des normes ; les choses « roulent éperdument dans le vent de la Loi » ; l'homme plus que jamais a le sentiment d'être égaré dans l'abîme de la nature, et son orgueil n'a d'égal que son impuissance. Ainsi chante le poète dans des vers qu'il compare à un mur de glace, « figés dans leur gravité morne ». Son poème *le Dix-neuvième siècle* est animé d'un positivisme radical, un peu rudimentaire : mort des dieux, mort de la guerre, victoire du rail et de la machine, confiance dans le génie de l'homme, il trouve, pour célébrer ces thèmes, des accents vigoureux :

> Le mouvement total habite dans ma droite ;
> Je rédige les lois de l'ordre universel.

1. Anatole France, *Poèmes dorés*, 1873.
Paul Bourget, *Poésies*, 1872-1876 et 1876-1882.
Armand Silvestre, *la Chanson des heures*. 1874-1878 ; nouv. édit. 1887.
Auguste Dorchain, *la Jeunesse Pensive*, 1881 ; nouv. édition 1893, préface de Sully-Prudhomme
Guyau, *les Vers d'un Philosophe*, 1881, 5e éd. en 1906.
Edmond Haraucourt, *l'Ame nue*, 1885 ; *les Ages*, 1899 ; *le Dix-neuvième Siècle*. 1901.
Jean Rameau, *la Chanson des Etoiles*, 1888 ; 5e éd. 1901.
Raoul de la Grasserie, *Hommes et Singes*, 1889.
Théophile Serretête (Amédée Bonnet). *l'Ame d'un Philosophe*, 1889.
Paul Delair, *le Testament philosophique*, poésies posthumes, 1895, préface de Sully-Prudhomme.
Mme Daniel Lesueur, *Sonnets Philosophiques*, dans *Poésies*, 1896.

Ce naïf et brutal orgueil n'est pas communicatif, et nous aimons presque mieux les vers qui nous ramènent à Delille, à un Delille concis et énergique :

J'enferme en des flacons Athéné qui m'éclaire ;
Hadès, où je descends, m'a livré son trésor,
Et le resplendissant Hélios, pour me plaire,
Burine mon image avec ses flèches d'or.

La foi positiviste d'Edmond Haraucourt est-elle cependant très sûre ? Dans la pièce des *Ages* intitulée *l'Homme de marbre*, l'ascète, assis aux portes du Temple où sont les Mots, ne parvient pas à discerner ce qu'ils disent ; n'importe, il guette, *invente*, affirme, oubliant ainsi son mal et celui des autres hommes... En lisant les poésies scientifiques d'Edmond Haraucourt, on s'aperçoit qu'il est venu après Sully-Prudhomme ; il a connu ses hésitations, ses contremarches, ses inquiétudes énervantes.

Delair nous peint en beaux vers l'attitude du savant, il nous dit comment il s'abstrait lui-même de la nature, comment il renonce à toute émotion :

La vérité dans l'homme exige un cœur de fer.
Elle se cache à qui prend souci de soi-même,
Et qui veut commencer la recherche suprême
Doit laisser tout espoir, comme au seuil de l'Enfer.

*Elle et Lui*, d'Amédée Bonnet, est un beau poème en l'honneur de l'expérience : le savant et la chose sont là, se guettant comme deux ennemis ; il veut la voir bien en face, « au grand jour du plein être et du type éclatant » ; il épie son sommeil, alors qu'enfermée dans son germe elle n'est qu' « ébauche encore obscure et rudiment confus » :

Il observe, jaloux, la vie intérieure,
Et l'évolution souterraine et sans bruit
Du rêve qui s'éveille en attendant son heure.

Enfin il ruse avec elle, lui tend des pièges, la torture :

Et là par le poison, par le fer et le feu,
Tout l'appareil sanglant dont un bourreau dispose,
Il la fait chanter clair et roucouler l'aveu ;
Tel le Savant sait vaincre et confesser la Chose.

Mais le positivisme est foncièrement triste, et la plupart des poètes le subissent avec douleur. Pensée souple et mouvante, Guyau vante la science, et il ne croit guère aux sciences, qui ne sont qu'un peu d'écume :

Nous jouons à ces jeux que nous nommons nos arts,
Nos sciences...
La pensée en ce monde est un hochet d'enfant.

Elles ne nous donnent aucune réponse aux seuls problèmes qui nous importent :

Non, nulle certitude où l'âme se repose.
Les grands Cieux ont gardé leur silence sacré...
Toute la profondeur de l'univers nous fuit.

Delair à son tour a connu la douleur de penser, « sombre misère humaine », et Sully-Prudhomme vieilli aimait en lui un positiviste à tendances idéalistes, brisé de pessimisme et relevé d'espérance, un écrivain probe, fier et discret, un « vrai poète », avide de goûter l'entière certitude, et toujours déçue :

O triste Humanité, bien que depuis cent ans
Tes pas multipliés soient devenus géants,
Quelle auberge t'a pu séduire sur les routes?
Quel est donc l'Idéal dont tu ne te dégoûtes?
Dans mille ans, l'auras-tu saisi, ton feu follet?
Le but t'échappe ; seul, l'impossible est complet.

Amédée Bonnet est venu dire aussi l'angoisse créée par le positivisme, la douleur d'errer dans la nuit des lois et des faits, en dépit des systèmes :

Je connais juste assez de la réalité
Pour être bien certain que je vis dans un songe.

En particulier il applique à la vie humaine le déterminisme que le savant établit pour les choses et les phénomènes, et dans un sonnet lourd de science positive et remarquable d'émotion refoulée, *Prison*, il hausse autour de l'homme les murs invincibles « des lois, des formes et des règles » :

Je suis pris tout entier dans la création...
Ma masse, malgré tout, subit l'attraction ;
Mon cœur, en palpitant, le rythme nécessaire ;
Et mon esprit, déjà l'esclave d'nn viscère,
Le principe éternel de contradiction.

En se ralliant au darwinisme, dans les *Sonnets philosophiques*, M^me^ Daniel Lesueur en tire la philosophie, qui est le pessimisme : tout est soumis au déterminisme universel et à l'empire des forces élémentaires ; la vie est une mort perpétuelle ; le *moi* « n'est qu'un vain souvenir dans une frêle image », et il est tout pénétré du passé, qui altère son originalité (V. *La Lutte pour l'existence* ; *La Voix des Morts*). Mais ce pessimisme est adouci par des sentiments

d'une exquise délicatesse. Mme Daniel Lesueur ne blasphème pas : elle est reconnaissante aux Dieux d'avoir mis dans l'homme un idéal qui l'invite à devenir meilleur, qui purifie ses sentiments, et qui fait de l'un d'eux entre autres, de l'amour, un sentiment mystérieux et divin, justification et parure de la vie. La Raison seule est incapable de gouverner la terre et de donner aux hommes le bonheur :

la triste humanité
Pensive s'assoierait devant sa tombe ouverte.

Il ne faut pas regretter le passé : « l'avenir seul est plein de visions sublimes ». La mort n'est pas terrible ; « pourquoi craindrions-nous d'autres métamorphoses » ? Le darwinisme, qui nous révèle « s'enchaînant sans repos les formes de la vie », nous permet de nourrir le rêve d'Ampère et de Bouilhet :

Et plus tard entr'ouvrant quelque couche profonde,
Et trouvant dans le sol les débris de nos os,
Un enfant plus parfait de la terre féconde
Reniera notre sang, notre âme et nos travaux.

Ces positivistes fiers ou dolents promènent du ciel jusqu'à l'atome leur sensibilité aiguisée par la pensée. Ils attachent à l'étoile leur âme nostalgique, ils transportent dans les plaines de l'infini leurs propres chagrins et leur angoisse de la mort :

J'ai surpris tes secrets, ô céleste jumelle
De la Terre, astre cher, qui mourras avec elle.
Tes destins sont pareils aux destins de ta sœur.
Le même soleil t'aime ; et ce père des flammes
Jette en ton sein fleuri la vie, orgueil des âmes.
La nuit ainsi qu'à nous te verse sa douceur.

Ainsi parle Anatole France à Vénus, étoile du soir, et il imagine la vie telle qu'elle doit être là-bas, troupeaux, îles, mers, reptiles, larges floraisons, cratères, volcans éteints ; comme autrefois Fontanes, il demande à l'étoile si elle nourrit des vivants, et il nous lie à eux par une chaîne mystique : voilà encore un beau nocturne au compte de la poésie scientifique.

Paul Bourget dédie au mathématicien philosophe Jules Tannery[1]

---

1. Dans l'*Association amicale de Secours des anciens élèves de l'École normale Supérieure, 1911*, 8 Janvier, Emile Boutroux cite un beau sonnet que Tannery lui adressa au sujet de sa thèse de philosophie, et resté ignoré jusque là : Tout n'obéit pas aux lois mathématiques ; la liberté un jour vaincra les forces mécaniques :

...Elle réside au sein de l'atome vivant,
Elle est indestructible, elle anime tout être.
Obscure dans la plante où nous la voyons naître,

Dans l'échelle animale elle va grandissant :
Nous la sentons en nous : O mornes destinées,
Par son progrès sacré vous serez détrônées !

un petit poème, *l'Espace*, où il voudrait savoir si les cieux sont vides et désormais fermés à l'espérance :

Est-il vrai qu'au-delà des astres innombrables
Nulle voix n'ait jeté des paroles d'amour,
Que l'Olympe éloigné des dieux inexorables
Ne doive pas s'ouvrir à nos espoirs d'un jour ?

Armand Silvestre se rapproche de Sully-Prudhomme jusqu'à l'imiter en des pièces comme *Douleur céleste* ou *Larmes d'étoiles* : même rythme, des petites strophes de quatre vers octosyllabiques, même pensée quelquefois trop voisine de celle du maître, même préciosité poussée encore plus avant. Tandis qu'elles se plaignent d'être éternellement les prisonnières du ciel bleu, voici qu'il arrive aux étoiles de s'exprimer ainsi dans leur langage interastral :

Ces lueurs que l'esprit acclame
Comme un feu vivant et vainqueur,
Hélas! ce sont des clous de flamme
Qui nous traversent en plein cœur!

Pareille préciosité est bien contournée et prétentieuse ; il est juste d'applaudir à l'habileté et à l'ingéniosité d'Armand Silvestre, mais il a pris au maître un peu moins de ses qualités, un peu plus de ses défauts.

A l'heure où se déroule l'armée immense des constellations, Auguste Dorchain se prend à songer qu'au fond du clair firmament naufragent et meurent des astres :

Vois-tu vers le zénith cette étoile nageant
Dans les flots de l'éther sans borne ?
L'astronome m'a dit que sa sphère d'argent
N'était plus rien qu'un cercueil morne.

Jadis elle enfantait l'Amour, la Poésie et la Vie ; puis tous les bruits se sont tus, elle s'est éteinte :

Pourtant elle est si loin que depuis des mille ans
Qu'elle va froide et solitaire,
Le suprême rayon échappé de ses flancs
N'a pas encor touché la terre.

Rien n'est changé pour nous, nul ne sait qu'elle est morte, et des couples la prennent à témoin de l'éternité de leur rêve ! Deux frissons parcourent ces vers, celui de l'immensité et celui de la mort ; en se renforçant l'un l'autre, ils leur communiquent originalité et poésie.

*Clair de Lune* d'Edmond Haraucourt, et *l'Agonie du Soleil* sont des élégies d'une aimable tristesse. Ce globe mort, autrefois sorti

des flancs ignés de la terre, était beau comme un jeune soleil ; puis il fut baigné de la tiédeur des vents et peuplé de vivants murmures ; il est aujourd'hui insensible et nu :

> Et l'on dirait, à voir sa forme errer sans bruit,
> L'âme d'un enfant mort qui reviendrait la nuit
> Pour regarder dormir sa mère.

A leur tour, la terre et les planètes sont mortes ; leur orbe se rapproche du soleil ; (les astronomes nous ont enseigné qu'elles s'y résorberont) ; et lui, une âpre vermine, la vie, déjà grouille sur son corps :

> Et l'énorme mourant contemple avec mépris
> Le fantômal troupeau de ses planètes grises
> Qui tournent mornement autour d'un grand ciel gris.

Jean Rameau emprunte à l'astronomie *les Astres noirs* ; les grands astres noirs sont féconds et lourds ; ils sont couverts de vie et de savoir ; cependant ils ne brillent pas comme les vains soleils de gaz ; le poète voudrait connaître ces faunes que Cuvier n'aurait su concevoir ; et la pièce au rythme musical et au refrain qui sonne mystérieusement se déclôt en un symbole digne d'un fier poète :

> Et moi, songeant à vous, astres noirs que Dieu roule,
> Je pense, et les yeux clos, je me sens émouvoir,
> A ces hautains Poètes noirs, dont le front croule,
> Pleins de pensers, de voix, d'amour, de feu, d'espoir,
> Et que la foule
> Ne sait pas voir.

Dans *la Chanson des Etoiles*, souvent les données de la science positive animent de belles strophes[1], mais ordinairement le poète s'enfuit très vite dans le roman de la science, et de là il gagne aussitôt le domaine de l'imagination pure et d'un vague idéalisme religieux. La pièce des *Astres noirs* possède la sévérité classique, la fierté stoïcienne, et la science seule en a fourni la donnée première ; elle est parfaite.

Entre toutes ces élégies astronomiques se distingue *l'Analyse spectrale*, de Guyau. L'armature scientifique est ici d'acier solide. Cette pièce fut écrite sous l'influence des travaux de Bunsen, Kirchhoff, Secchi, M.-C. Wolf, Vogel, etc. Une page de Renan a pu en suggérer l'idée initiale : « ...Les corps simples du soleil sont les mêmes que ceux de notre planète. La chimie dès lors cesse d'être une science terrestre, comme la géologie : c'est une science qui

1. Voyez les pièces : *la Chanson des Etoiles, la Prière au Soleil, la Genèse, la Resurrection, les Yeux, le Rêve.*

domine au moins tout le système solaire et qui, très probablement, s'étend au-delà. Les expériences de Bunsen s'appliquent-elles dans une mesure quelconque aux étoiles fixes? Je l'ignore : mais la haute analogie de ces étoiles avec le soleil fait croire que la chimie comme nous la connaissons s'y applique également. »[1]

L'analyse spectrale, dit Guyau, a ravi aux astres leurs secrets :

Nous pouvons maintenant dire ce que vous êtes !
Nous avons dans la nuit saisi votre rayon...
Hélas ! du fer, du zinc, du nickel et du cuivre,
Tout ce que nous foulons des pieds sur notre sol,
Voilà ce qu'on découvre en ce ciel où l'œil ivre
Croyait suivre des dieux lumineux dans leur vol ![2]

L'univers est toujours la même chose ; « qu'il est pauvre et stérile en son immensité ! » Pourquoi donc ce labeur ? pourquoi recommencer ces mondes, « tous sur le même plan », qui brûlent et qui meurent ? Est-ce pour l'homme ? Non, il ne vaut pas cette peine : il est pensée, mais il est douleur ; une larme dans notre paupière éteint la vue du ciel immense. Où tourner notre espérance « dans les cieux noirs semés d'hydrogène et de fer » ?[3] Si dans l'espace tout se tient et se ressemble, il en est de même par analogie dans le temps. Rien n'est nouveau, « c'est un cercle sans fin que la chaîne des ans », et ce cercle est toujours le même. L'espoir que nous mettons en notre pensée pour changer la face des choses est sans doute un espoir chimérique :

Mais ma pensée, es-tu toi-même bien nouvelle ?
N'es-tu point déjà née et morte quelque part ?

Toute la mélancolie de la science moderne a passé dans ces vers qui nous ouvrent les portes d'une méditation infinie : *eadem sunt omnia semper*. Si l'habileté artistique manque un peu au poète, reconnaissons du moins qu'après Sully-Prudhomme, sur

---

1. *Dialogues et Fragments philosophiques*. Cp. Janssen : « O étoile ! envoie-moi un de tes rayons, et j'écrirai ton histoire ».

2. Déjà, dans son poème en quinze chants ! *l'Exposition universelle*, où il décrit en vers prosaïques et à peine lisibles les merveilles de l'exposition de 1867 et des expositions antérieures, machines à filer le coton, fourneaux économiques ou bobines de Ruhmkorff, Bellin Gaspard avait précédé Guyau :

Eh ! pourrais-tu montrer un spectacle plus beau
Que la chimie allant du céleste flambeau
Décomposer le spectre, et, malgré les distances,
Lire dans ses rayons les diverses substances
Que le soleil renferme en son corps lumineux ..
De Kirchhoff, de Bunsen, de Lamy leur rival,
Les noms sont immortels ainsi que le métal
Qui, pour chacun des trois, un jour se réalise,
Aux magiques appels d'une docte analyse.
Caesium, Rubidium, Thallium, purs trésors,
En vous naît la série où mille nouveaux corps
Viendront prendre leur rang dans la nomenclature.

Mais comme nous sommes loin de Bellin Gaspard en lisant l'*Analyse spectrale* !

3. Les raies de l'hydrogène se voient dans toutes les étoiles ; et le fer se manifeste dans toutes par de nombreuses raies.

les assises de la science, sans vaine périphrase et sans érudition ostentatoire, nul n'a su mieux appuyer son rêve humain, passager et désolé : *eadem sunt omnia semper*, disait Lucrèce ; aujourd'hui l'analyse spectrale nous découvre l'uniformité des mondes ; et le poète moderne à son tour répond comme un sombre écho : *eadem sunt omnia semper* ![1]

En bas c'est l'atome. Haraucourt lui demande l'explication du monde. Son poème *les Atomes* est un *de Natura rerum* en raccourci : partis du temps où rien n'était que le néant, nous voyons les atomes s'animer, s'accrocher, s'aimer, former la molécule, la lumière naître du frottement de l'ombre, les sphères s'organiser, l'être vivant paraître ; « Et Dieu sentit l'horreur d'être seul dans sa gloire ».

Paul Delair est moins ambitieux. Son poème *l'Atome* est une méditation élégiaque sur le savoir humain et sur le mystère de la vie. Après avoir dit combien notre science est triste, qui dans son orgueil a d'abord voulu tuer Dieu, et qui dans le monde n'a rien vu que la mort, il se demande ce qu'est l'atome :

> Est-il un ou multiple ? En le chaos dormant
> L'atome du phosphore ou l'atome du soufre
> Sont-ils le même au fond, formé différemment ?

Nous ne connaissons pas l'atome ; l'éther est son séjour ; mais l'éther n'a-t-il pas son atome ?

> Qui le prendra, l'atome, au bout de son aiguille
> Et s'écriera : touchez l'origine et la fin ?

Et le germe humain, comment se forme-t-il ? Le poète écrit ici des vers très beaux, et qui risquent bien de compter parmi les plus beaux vers scientifiques de la dernière partie du XIXe siècle :

> J'y cherche en tremblant l'âme, et je n'en vois pas trace :
> D'où vient alors qu'au fond de ce germe perdu
> Puissent tenir l'espèce, et la forme et la race,
> Et l'effrayant passé dans la nuit descendu,
> Et la chaîne des temps et des siècles immenses,
> Rien qu'en une enfermant les générations,
> Avec l'homme nouveau qui sort de ces semences,
> Et porte en soi déjà les futuritions ?

---

1. Ces mots auraient pu servir de devise au livre singulier que Blanqui, enfermé au château du Taureau, écrivait en 1871, *l'Éternité par les Astres*. L'univers est infini ; pour créer les systèmes stellaires, la nature n'a que cent corps simples à sa disposition ; d'où, malgré toutes les combinaisons possibles, un nombre fini de types. Nous sommes un détail dans l'un de ces types. Ce type et ce détail doivent se répéter à l'infini. « Chaque seconde de l'éternité a vu et verra la situation d'aujourd'hui, c'est-à-dire des milliards de terres sosies de la nôtre, portant nos sosies personnels. » C'est en ce sens que tout homme, comme l'astre qu'il habite, est éternel. « Même monotonie, même immobilisme dans les astres étrangers ; l'univers se repète sans fin et piaffe sur place. L'éternité joue imperturbablement dans l'infini les mêmes représentations. » Guyau a-t-il lu le livre de Blanqui ? C'est possible. En tout cas la coïncidence des deux pensées et quelquefois des mots est remarquable.

Cependant l'onde des forces court à travers les êtres ; et il semble qu'elle soit dirigée dans le sens du progrès : une unité apparaît. « par éclairs saisissable ». De l'Amour et de la Mort, le vainqueur sera l'Amour, car l'Amour, c'est l'Etre. « Mais quel nom lui donner, si nous supprimons Dieu ? » Par lambeaux le poëte a entendu l'harmonie sublime des choses : « l'univers est un bloc qui se façonne en Dieu » ; la confiance a remonté dans son cœur pour vivre, pour agir, et pour attendre, calme, l'heure des transmigrations. Delair avait subi l'influence de Jean Raynaud, et nous reconnaissons dans la seconde moitié du poème la doctrine de l'immortalité enfermée dans *Terre et Ciel*. Nous constatons aussi que le matérialisme moniste, vers 1890, ne satisfaisait plus tous les esprits, et que son crédit commençait à faiblir,

Dans le *Poème de la Vie*, Raoul de la Grasserie essaie de deviner les souhaits obscurs de l'ovule, qui demande à la nature de ne pas éclore, de l'embryon, qui forme le vain espoir de ne pas devenir un homme :

Mon œuf se segmente,
Pas de forme encor, pas encor de chair.
Pourtant je deviens... quoi donc !... pas un homme ;
Je deviens pourtant... C'est de la chair comme
Celle des aïeux nageant dans la mer...

Hélas ! les ébauches se sont précisées ; nulle chance de rester en route ! la nature, habile ouvrière, par ses transformations savait où aller :

Mais enfin, c'est bien moi... ma mère,
Ton sang est mon sang, et mon père
Aura, lorsqu'il faudra souffrir,
Pour le remplacer dans la chute,
L'être capable de la lutte,
L'être capable de mourir.

Nous n'avons eu qu'à cueillir parmi les poètes modernes. Comme abondance nous comparerons cette moisson à la moisson d'odes et d'épîtres que nous avons récoltée au XVIII^e siècle. Mais quelle différence de qualité ! Chaque pièce ici mérite notre intérêt sympathique, et quelques-unes sont excellentes. M^me Daniel Lesueur, Delair, Bonnet, Raoul de la Grasserie, Jean Rameau, Haraucourt, Guyau, Dorchain, Armand Silvestre, Paul Bourget, Anatole France, chacun possède son caractère, son originalité, sa vertu propre. Vue d'ensemble, l'œuvre poétique de l'un est différente de l'autre. Mais abordent-ils la poésie scientifique ? Tous ils ont entre eux des ressemblances nombreuses, ils ont vécu des mêmes idées, des mêmes désirs, des mêmes doutes, des mêmes tourments ; et la science leur a inspiré, plus nombreuses que les odes triomphales, des

élégies douloureuses. Leurs accents comblent le cœur d'une langueur poignante et voluptueuse. Jamais le bonheur et la souffrance de penser n'ont mieux ému les poètes que sous l'action du positivisme. Et quand nous lisons leurs vers, derrière nous, penché parmi de hauts lys noirs, toujours Sully-Prudhomme nous suit de son regard rêveur, mystérieux et magnétique.

C'est à lui que Paul Bourget répond pour expliquer le *taedium vitae*, l'ennui qui s'est emparé des penseurs de notre époque :

> Vous disiez : « d'où nous vient cette amertume immense,
> Cet incurable ennui qui nous jette à genoux,
> Et pourquoi ce dégoût de vivre, qui commence
> A prendre les meilleurs et les plus purs de nous ? »
> Et moi je vous réponds...
> Tous les rêves anciens qu'ont caressé les hommes,
> Tous les pleurs amassés depuis quatre mille ans
> Nous ont fait les rêveurs malades que nous sommes,
> Et nous sommes très vieux, et nos bras sont tremblants.

Réponse insuffisante. Ce n'est pas seulement la fatigue de porter en nous tous les siècles passés qui courbe notre pensée, c'est la science ; et cette science, encore sentons-nous qu'elle est à peine en formation, presque à ses débuts. Qu'adviendra-t-il si cet ennui est destiné en même temps qu'elle à toujours grandir ? A moins que la science, plus riche et mieux comprise, ne développe des raisons de croire et d'espérer...

* * *

Moins visible que dans l'élégie et le petit poème, la trace de Sully-Prudhomme, à qui veut regarder, est pourtant reconnaissable dans les poèmes philosophico-scientifiques composés depuis une vingtaine d'années.

Les poèmes de Lucien Villeneuve[1] *l'Amour et l'Art* (1900), *les Dieux* (1901) relèvent de l'inspiration qui dictait à Sully-Prudhomme *la Justice*. Il circule en eux un des principaux courants intellectuels de notre époque ; l'amour, l'art et la religion y sont compris d'une manière toute moderne, c'est-à-dire scientifique ; et ils ont une certaine austérité qui n'est pas sans charme.

Pour Lucien Villeneuve, comme pour les anciens philosophes grecs, l'amour est un principe créateur, une force quasi consciente ; mais il vivifie cette conception antique à l'aide de l'hypothèse évolutionniste :

> Je suivrai tes chemins hésitants, tes détours,
> Ta lente ascension sur l'échelle des jours.

---

1 Pseudonyme du Dr Bridou.

En de très beaux vers, tels que nous nous plaisons à imaginer ceux des Xénophane, des Parménide, des Empédocle, il nous montre l'amour agissant dans un mystérieux passé pour réunir les atomes et former les étoiles :

Avant que le rayon d'une lointaine aurore
Ait fait, dans les vallons de notre terre, éclore
Des êtres étonnés de se sentir vivants,
Avant que s'éveillât sous des fronts plus savants
La conscience, vague et paresseuse encore,

La volupté déjà vibrait dans l'univers,
Gai frisson de la force à la matière unie,
Heureux de se plier à cent rythmes divers,
Soif toujours satisfaite et toujours infinie,
Elan divin vers la beauté, vers l'harmonie.

Les atomes diffus parmi l'éther serein,
Mariaient follement leur fragile cadence...

Mais la force inconnue monte en subissant de nouveaux avatars ; après de nombreux essais, l'amour anime la fleur, il s'élève à l'animal et de l'animal jusqu'à l'homme. Dans ces pages, la philosophie évolutionniste a permis au poète de rajeunir un sentiment immuable en apparence et banal, d'exprimer ce qu'il porte en lui de très lointain, de fort et de toujours progressif.

L'art lui aussi est regardé sous l'angle propre à la philosophie évolutionniste : il travaille avec l'amour selon le rythme universel ; si pour façonner des êtres sans cesse plus complexes et plus harmonieux il a fallu à l'amour bien des tâtonnements pénibles, l'art est comme l'amour et la vie elle-même :

Combien d'efforts ont dû se féconder entre eux
Pour enfanter un jour le pur fronton dorique,
Puis le dôme romain, puis le clocher pieux,
Qui lance jusqu'à Dieu la prière gothique !
Que de rêves se sont perdus au rêve unique !

Dans le poème des *Dieux*, Lucien Villeneuve tente ce que Lucrèce n'avait pu exécuter. Dire que la religion vient de la peur, des songes et de certains phénomènes de réapparition, c'est un explication sans doute. Mais que les dieux aient pris telle ou telle figure, que se soit formée telle ou telle légende où se retrouve un état d'esprit plus ou moins rapproché des commencements de l'humanité, voilà ce que les anciens ne se sont pas demandé, et la question que se sont posée les modernes.

Ici encore le poète se met à l'école des savants, Tylor, Spencer, Frazer[1], et il retrace l'histoire évolutive des Dieux, dieux de la

1. La doctrine du positivisme évolutionniste, d'après laquelle la croyance en un seul Dieu ne peut éclore que sur le tard, commence à être ébranlée. On trouve chez les sauvages la croyance à un être suprême, qui a fait le monde, et qui commande aux hommes le respect de la loi morale. La religion vient des profondeurs originelles de l'âme humaine. (Lang: *l'Origine de la Religion*. V. le *Correspondant* du 10 sept. 1912).

terre, esprits capricieux et bizarres, compliqués, que l'homme a mis dans la flamme, dans l'eau, dans la pierre ou dans l'arbre, fétiches exigeants et cruels ; dieux du ciel, Indra, Agni, Sourya, qui ne sont autres que le soleil généreux, l'esprit créateur et fécond ; dieux de l'Olympe, Vénus, Jupiter, Apollon, Minerve, qui tous ont encore des passions humaines, mais qui déjà sont les symboles d'un idéal « joyeux, sain, robuste et vivant » ; Dieu du Calvaire, guérisseur des peines d'ici-bas, prometteur d'un royaume qui n'est pas de cette terre, et dont le sourire luira longtemps sur les autels de l'avenir...

La philosophie générale des deux volumes est résumée dans *la Loi.* Il n'y a pas lutte entre deux principes, le bien et le mal ; l'habitude de l'analyse entretient chez nous ces procédés manichéens, favorables à la rhétorique. A la lumière de Lamarck et de Darwin s'éclaire la conception des vieux philosophes grecs, qui affirmaient que tout s'écoule et se transforme dans le temps ; tous les actes de notre univers sont les manifestations d'une même force, et ils tendent virtuellement vers le même pôle, bien que des réactions inévitables interviennent et confèrent au progrès un rythme alternatif et onduleux :

La même loi régit les divines ardeurs
De la pensée et l'énergie originelle ;
Si nous croyons sentir une âme fraternelle.
Dans le parfum qui monte au calice des fleurs,
Si la chanson des bois, le rythme des couleurs,
Vibrent à l'unisson de la gamme savante
Qui met son harmonie à notre chair vivante,
C'est que tous les échos du progrès spacieux
Qui se poursuit parmi les vallons et les cieux,
Ont la même racine et la même cadence.

Reprocherons-nous au poète de manquer d'originalité ? « L'ennui, dit un critique[1], c'est que la doctrine évolutionniste est bien connue et que les adaptations en vers qu'on en peut faire sont faciles à prévoir. » — Mais au poète, surtout au poète qui se nourrit de philosophie scientifique, on ne demande pas d'inventer les idées ; on lui demande seulement d'exprimer avec émotion, en langue rythmée et imagée, la pensée scientifique d'une époque déterminée.

Tout en n'ayant pas la splendeur du verbe, ni la hardiesse des images, ni l'ampleur du rythme, les trois poèmes de Lucien Villeneuve forment un triptyque dont on aime à reconnaître la probité et la gravité.

Quelques poètes récents, par la hardiesse de l'invention ou par

1. Henri Beaunier: *Revue Bleue*, le Mouvement littéraire, 17 fév. 1900.

le mysticisme de la pensée font songer au *Bonheur* de Sully-Prudhomme, plutôt qu'à *la Justice*.

Marc Bonnefoy a refondu *le Poème du XIXe Siècle ou le Doute* (1888), et il en a fait en 1894 les *Poèmes à travers l'Infini* (1). Ni les plaintes des Dieux abandonnés, ni les malédictions contre les moines, les inquisiteurs et les croisés ne nous intéressent dans cette œuvre. Mais la donnée en est assez singulière : juste au temps où Faustus est instruit par Pascal des progrès des sciences humaines, Newton lui aussi emporte l'Esprit du Siècle dans les astres, sur la planète Mars, vers la Comète, ou sur un Globe éteint (2). Le voyage au Globe éteint ne manque pas d'émotion et de poésie. Cette planète a connu la vie, puis elle s'est refroidie, un linceul de glace peu à peu l'a étreinte :

Et maintenant ci-gît l'astre qui fut un monde.
Il va rouler, obscur, désert, silencieux,
Squelette enseveli dans une nuit profonde,
Cadavre de planète errant parmi les cieux.

Si les astres s'éteignent, un jour viendra-t-il où le ciel ne sera que chaos et ténèbres ? Non ; la vie se renouvelle, les cadavres de soleils se dissolvent en laissant des germes d'univers, qui resplendiront à leur tour. Ici le poète essaie de nous représenter la rencontre au fond des sombres étendues, de deux astres ténébreux ; ils vont sans doute se heurter dans un fracas épouvantable ! Mais quoi ?

Pas le moindre écho, pas la moindre secousse,
Et deux globes géants se sont vaporisés !
Au lieu d'un cataclysme et d'inouïs désastres
Causés par ces soleils sous mes yeux abîmés,
J'aperçois à leur place une poussière d'astres.
En vaste nébuleuse ils se sont transformés.

C'était une vision magnifique que ces chocs d'astres éteints, engendrant les nébuleuses d'où sortiront des astres jeunes. Swante Arrhénius, dans *l'Evolution des Mondes*, et H. Poincaré, dans *les Hypothèses cosmogoniques*, l'ont exprimée en prose émouvante, mais il fallait un très grand poète, au large souffle romantique, pour susciter en nous le frisson de la vie immense.

Malgré les exclamations prosaïques ou les répétitions de mots et de vers qui voudraient être musicales et ne sont que fatigantes,

---

1. V. du même auteur : *Encore des vers, Sonnets d'un Libre-Penseur*, et *la Vraie Lo de Nature* (1881), développement complaisant de l'idée darwinienne de la lutte pour la vie, reprise par Sully-Prudhomme dans *la Justice* (1886).

2. En 1858, dans un poème interminable en 17 drames, *Crimes de 93*, où Satan raconte comment il perdit les hommes que Dieu avait créés pour le bonheur, Jean Barbier avait déjà esquissé un voyage dans l'immensité et fait la rencontre d'un monde inhabité.

*le Poème de l'Ame* de Léon Vannoz (1905) est une très intéressante tentative pour unir les rêves et les symboles de Shelley à une pensée plus précise et tout imprégnée de science, à la façon de Sully-Prudhomme.

Le souvenir de Shelley, et plus particulièrement de son *Prométhée délivré*, est partout vivant dans *le Poème de l'Ame*. C'est un drame symbolique, où nous assistons à l'Eveil de l'Homme, c'est-à-dire de l'humanité, pour aller vers la science, qui est ici Psyché, à son Initiation, à son Epanouissement, enfin à sa Mort, comme à celle de la Terre, mort qui ne sera d'ailleurs qu'un changement et une renaissance parmi les astres. Chœur des Muses, Esprits du Ciel, Esprits de la Terre, Esprits d'Amour, Esprits de Joie, Chœur des Sages, une Nymphe des bois que poursuit Pan, tout rappelle un peu gauchement et un peu pauvrement la fantaisie de Shelley.

Sully-Prudhomme aussi influence Léon Vannoz, dont la Psyché ne laisse pas de beaucoup ressembler à Stella, qu'elle apparaisse à l'Homme son amant comme la vivante apothéose de la forme, ou qu'elle lui verse des chants d'amour et d'oubli. Certains vers sont précis et subtils ainsi que du Sully-Prudhomme. Voici comment est célébrée l'Evolution :

...O Vie ! ô Vie ! Enigme obscure !
L'Etre s'est détaché du sol
Et s'est mu. L'immense nature
Avec l'aigle a pris son envol ;
Après les monstres éphémères
Des rudes époques primaires,
Dans son effort mystérieux
Elle a modelé d'autres formes,
Plus subtiles et moins difformes,
Et l'Homme a paru sous les cieux !

Cette influence ne se borne pas à des vers qu'on peut désigner du doigt ; elle est répandue par le poème tout entier, elle est dans sa conception même, dans la pensée qui l'anime : « Ce que j'offre à mes frères de songe, c'est le drame de la vie terrestre et de l'âme humaine dans l'infini. Ce que je leur apporte, c'est la vision que j'eus de la terre, perdue comme un grain de sable au sein de l'immensité, mais c'est aussi toute une interprétation, par de hardies conceptions idéalistes, des théories récentes sur l'évolution ». Il s'agit d'en extraire une consolation possible, une *révélation nouvelle*, disait Sainte-Beuve. Or, chercher si dans la science quelque consolation est enfermée fut le souci constant de Sully-Prudhomme. Léon Vannoz recommence la tentative. Quand le dernier jour de la Terre et de l'Homme est venu et que monte la Mort sous un ciel d'épouvante, Psyché apparaît à l'appel de son amant, et celui-ci s'écrie avant d'entrer dans le mystère :

Les cieux vivent; les astres sont des paradis,
L'éther est plein de souffles d'âmes qui se forment.
Les Esprits dans les cieux vivants et agrandis
Contemplent l'univers mouvant qui se transforme.
Les Esprits sont partout; la Joie el la Douleur
Chantent sur les plateaux du Kharma de justice !

C'est ainsi qu'au transformisme Léon Vannoz a demandé l'immortelle espérance : et, en abandonnant le pessimisme de naguère, il paraît suivre les tendances contemporaines. Son poème répond au vague besoin d'idéalisme, qui, jamais éteint, se réveille aujourd'hui plus fort que jamais : tel Adonaïs disparaît avec les fleurs et les Nymphes pleurent sur lui :

Mais tandis que leurs chants
Mélancoliques et touchants
Soupirent solitaires,
Dans la paix des matins et des soleils couchants,
Toi, tu renais, divin, parmi le chœur des sphères.

Un certain nombre de poètes renoncent aujourd'hui à écrire des poèmes suivis, ils adoptent une composition plus libre, plus souple et plus variée : l'œuvre se morcelle en pièces de longueur inégale, qui sont groupées et graduées de telle sorte que l'ensemble est un poème, mais un poème brisé. Il y entre des séries d'alexandrins, des odes, des sonnets. Ainsi le rythme se pliera-t-il à tous les mouvements de la pensée, grave, recueillie, ou bondissante et tumultueuse. Cette liberté d'allure était déjà très visible dans *Le Bonheur* de Sully-Prudhomme. Elle semble s'adapter à la science moderne, complexe et toujours en transformation, et convenir à la conception que nous avons maintenant de la poésie scientifique, où le savoir ne doit pas nuire aux intuitions du cœur et aux démarches de l'imagination.

C'est dans un poème brisé, *La Tentation de l'Homme* (1903), que Sébastien-Charles Leconte veut fixer les idées générales de notre époque, entre autres celles qui touchent au problème de la destinée, que la poésie s'est toujours posé, et qu'elle considère sous un angle différent suivant l'état de nos connaissances. Dans tous les âges « il se trouvera des idées générales à exprimer selon le rythme le plus général, des sentiments et des spéculations à transposer en sensations d'harmonie, de la douleur surtout à transformer en beauté », et aujourd'hui plus que jamais les circonstances sont favorables au poète, car jamais il n'y eut plus de science, plus d'angoisse ni plus d'espoir[1].

Entre autres maîtres, Leconte de Lisle, Dierx, Shelley, le Chénier

1. V. *le Sang de Méduse*, 1905 : « D'un avenir possible de la poésie en France ».

de l'*Hermès*, Lucrèce, et les Brahmes dans la pénombre de l'Inde. S.-Ch. Leconte avoue Alfred de Vigny. Plutôt que scientifique l'idée reste chez lui volontairement philosophique : les données des sciences, dit-il, sont variables, et il ne s'attache, parmi les pensées de notre temps, qu'à ce qui a chance d'éternité. D'un verbe sonore et imagé, il peint la psychologie de l'homme tel que l'a façonné la science moderne.

L'Esprit tente une explication du Problème ; il est vaincu, mais il accepte sa défaite et transforme en attitude superbe la perception de l'inévitable vanité de son effort ; et c'est la Tentation d'Orgueil. Il est sollicité par d'irréductibles forces, qui, pour ne plus rien représenter d'extérieur, n'en existent pas moins, et l'accompagnent comme son ombre ; et le regret lui vient de savoir qu'elles ne sont que des fantômes ; et c'est la Tentation du Mystère. Il crée un monde dont sa douleur et sa fierté légitime seront la chair et le métal, auquel le Verbe souverain donnera la forme, et qui évoluera dans l'âme successive des générations ; et c'est la Tentation de Beauté. Il asservit les forces de la nature, il essaie d'en saisir la loi, et c'est la Tentation de Science. Ses descendants s'élèveront dans la connaissance jusqu'au moment où peut-être l'Esprit humain sera près de se confondre avec l'Unité totale(1).

Les espoirs du poète sont voisins de ceux que Renan exprimait autrefois dans *l'Avenir de la Science ;* l'homme n'est encore qu'au premier jour de la Semaine ; mais un temps viendra où le voile d'Isis sera déchiré ; des sages descendront la montagne « lourds des derniers secrets du dernier univers », et ils répandront sur les foules « du mystère vaincu l'entier enseignement »(2). *Le Rêve d'Occident* est qu'un jour nous serons les maîtres de notre planète ; à la barre, parmi « l'embrun incandescent des pâles nébuleuses », l'esprit prométhéen la guidera où il voudra, et les astres étonnés se montreront entre eux

Cette Terre échappée à la chaîne des causes,
Qu'en des orbes nouveaux, par son vouloir élus,
Conduit une Raison mortelle, qui n'est plus
L'éternelle Raison des êtres et des choses.

Qui sait? pour envahir l'archipel étoilé, les hommes n'armeront-ils jamais « aux rades du soleil l'escadre des comètes » ?

Ces fantaisies, pour brillantes qu'elles soient, pâlissent devant les strophes *à Ceux qui viendront*, où le poète exhale ses regrets d'être né trop tôt dans un monde trop jeune et jalouse les générations futures :

1. *La Tentation de l'Homme*, préface.
2. « Un jour viendra, dit Renan, où l'humanité ne croira plus, elle *saura*. Notre audacieuse, mais légitime ambition est d'expliquer et d'organiser le monde scientifiquement ».

S'il nous est défendu de le deviner même,
Cet inconnu secret qui s'ouvrira pour vous,
Et si la mort, dont vous résoudrez le problème,
Sépare nos destins de votre fin suprême,
O frères qui *saurez!* souvenez-vous de nous!

La postérité se souviendra surtout de l'appel fervent et magnifique clamé par le poète *à la Vérité ;* elle prêtera l'oreille à ces vers au bruit d'airain, elle se laissera éblouir par ces images nombreuses et éclatantes ; comme à *la Bouteille à la Mer* et au *Zénith* elle gardera pour ce poème une constante admiration :

O Toi dont nul mortel n'a soulevé les voiles,
Dont nul porteur de Dieux, nul ravisseur d'étoiles
N'a vu frémir encor la vierge nudité,
Vers qui, du fond des temps, monte, jamais lassée,
Par l'ouragan des jours, comme un aigle, bercée,
Toute notre espérance avec notre pensée,
Unique et multiforme et sainte Vérité !...

En résumé, S.-Ch. Leconte peut quelquefois sacrifier la clarté au fracas des mots[1] ; par sa force verbale, par son imagination épique, par sa poésie nourrie d'idées, qui veut être de son époque, penser avec elle, réfléchir avec elle et pour elle, il s'impose comme un maître[2]. Mais à notre point de vue, si *la Tentation de l'Homme* apporte de l'éloquence et un grand nombre d'images souvent très belles, ce qui est beaucoup pour un poète, la science et la poésie n'y sont pas nouées d'un lien assez étroit. S.-Ch. Leconte, de parti pris, les dénouerait plutôt l'une de l'autre. Ses maîtres sont ici Vigny et Renan pour les idées, — Hugo, et peut-être Verhaeren pour les images. Il a demandé à la science des tristesses poétiques et des espérances poétiques ; mais il ne l'a tolérée que dans les parvis ; il lui a fermé le temple d'Apollon.

Une des plus récentes tentatives de poésie scientifique est celle de J.-M. Mestrallet[3]. Le poème intitulé *dans l'Espace* (1910) n'est pas très bien construit ; il manque d'équilibre. Voici comment y marche la pensée : le poète, après avoir essayé d'échapper par le rêve au monde et à ses laideurs, retombe sur lui-même, les ailes fracassées. Cependant il se redresse, il interroge la science sur les soleils, sur les mondes et notre terre ; il essaie d'en découvrir la loi ; tous les globes un jour s'épanouiront dans l'ordre et dans la clarté ; la terre aussi verra s'ouvrir sa plus haute fleur. Au pessi-

1. Ce reproche est adressé au poète par Faguet, qui se réjouit d'avoir sonné pour lui « le premier coup de cloche ». V. *Revue Bleue*, 1er Mai 1901.
2. V. *Revue Bleue*, 26 Octobre 1903 ; J.-E. Chasles : *les Poètes*.
3. V. un article élogieux dans la *Nouvelle Revue* du 17 Juin 1910 : Paul Margueritte, *Un Poète*.

misme succède une sorte d'optimisme relatif, qui nous repose des larmes, des gémissements ou des cris de révolte.

L'inspiration générale reste vague ; l'auteur nous parle d'une force qui dirige la lente éclosion de la vie universelle, et il l'appelle l'Essor. L'essor arrache de la nébuleuse les soleils et les mondes, comme sur la terre il calme les luttes du feu et de l'eau, épure l'atmosphère, déverse sur les rivages une mer de verdure envahissante et vivante, crée des formes qui rampent, qui marchent, qui rôdent, qui flairent, qui volent, pour aboutir à l'homme. Pareille force semble donc consciente, mais J.-M. Mestrallet ne se range pas franchement dans la catégorie des penseurs qui nous exposent le développement sérié de la vie en l'attribuant à une puissance modificatrice, soit immanente à la matière (de Hartmann), soit placée en dehors d'elle (Oken, Agassiz, Gaudry). Il se contente d'un mot, l'essor, il ne l'explique pas.

Les vers sont souvent prosaïques, maladroits, boiteux, essoufflés ; souvent ils sont composés de substantifs, d'adjectifs ou de verbes qui vont par trois ; les rejets sont multipliés sans raison. Et pourtant, ce style tourmenté, convulsif, est propre à décrire les cataclysmes épouvantables de notre globe, où l'on voit

des pics brusquement
Surgir, et tout à coup dans le gouffre écumant
S'abîmer, et plus loin déroulant leurs espaces
Déserts, dressant leurs blocs abrupts, d'immenses masses
Monter avec lenteur sur les flots refoulés
En tumulte ; partout continents rassemblés,
Engloutis, visions flamboyantes accrues,
Eaux et feux effrénés et terres disparues...

Il sert encore au poète quand, à la suite de Lucrèce et de Bouilhet, il essaie de brosser le tableau tragique de la vie des hommes primitifs dans un milieu d'épouvante :

Un être va, court et trapu, d'un pas furtif,
Rapide, l'air farouche à la fois et craintif,
Sorte d'ébauche étrange où l'animal se mêle ;
Il semble errer, chercher, fuir avec sa femelle
Et ses petits...

Ces pages sont à lire et à retenir. Mestrallet est « tributaire de Laplace, de Lucrèce et des philosophes d'Ionie »(1). Il est tributaire aussi de Louis Figuier ; il a contemplé les « vingt-cinq vues idéales des paysages de l'ancien monde » et les « quarante scènes de la vie des hommes primitifs » qui sont dans les deux livres *la Terre avant le Déluge* et *l'Homme primitif*(2).

1. Le *Mercure de France* du 16 Juillet 1910 : revue des livres.
2. V. dans *La Terre avant le Déluge*, 9e éd., 1883, p. 39, le tragique dessin de Riou : « Condensation et chute des eaux sur le globe primitif ».

Dans ce poème, « œuvre probe et lentement mûrie », il y a des odes, des élégies et de la poésie didactique et descriptive ; nous y reconnaissons ensemble la façon exposante de Louis Bouilhet, — philosophique de Sully-Prudhomme, — lyrique de Richepin. L'entreprise est d'un grand mérite ; elle nous rapproche peut-être de ce que sera la poésie scientifique de demain.

# CHAPITRE XI

## Le lyrisme scientifique : Les poètes du machinisme. Jean Richepin.

Quel contraste ! Contemplez ce dos voûté, cette figure triste, soyeuse et molle, penchée, résignée, au regard voilé, à demi dolent ; voyez cette taille forte, massive, que domine une tête énergique, volontaire, un peu hirsute. A l'époque où Sully-Prudhomme tire sa poésie d'un transformisme hésitant, tourmenté, douloureux, Richepin s'inspire franchement et presque brutalement de la même doctrine pour chanter *la Mer* (1886).

Richepin représente le lyrisme scientifique à l'époque positiviste. Mais est-il possible que du positivisme lui-même prennent leur essor les strophes ailées ? Positivisme et lyrisme, ces termes mêmes peuvent-ils se concilier ? Il semble d'abord que non, si l'on ne veut chanter les inventions humaines, et célébrer la vapeur ou l'électricité... C'est ce qu'avait fait Maxime du Camp dans *les Chants modernes* (1855).

Après avoir écrit une préface aux allures de manifeste, grosse d'idées généreuses et de nobles ambitions, et signalé sa tâche au poète : « il vous racontera les histoires imposantes des mondes planétaires, il vous dira les aventures des étoiles disparues et les destinées des étoiles qui doivent apparaître... Comme un Moïse nouveau, il ouvrira les océans devant vous » ; après avoir découvert ces mirages scientifiques, il s'était borné à chanter la vapeur, « fée moderne », le chloroforme, qui se vante d'avoir « tué la douleur », l'électricité, le gaz, la photographie, divinités appelées à remplacer les anciens dieux, la guerre, réduite au seul domaine de l'activité industrielle, et, en conséquence, « toutes les grandes choses, tout le bien, tout le beau », les effets et les causes dévoilés, l'être humain mené « jusqu'aux bornes du possible ». La facture des vers ne manque pas d'habileté, mais la poésie est remplacée par l'éloquence, quelquefois même par la déclamation.

Avant Maxime du Camp, La Chambeaudie, un protégé d'Enfantin, avait rimé un dialogue entre un père et son fils sur *la Vapeur*. Barthélemy en 1845, Amédée Pommier, Victor de Laprade en 1847 à leur tour composèrent des poèmes sur *la Vapeur*[1]. Potvin la mit au théâtre en 1854. Victor Hugo continua *les Chants Modernes* en écrivant *Pleine Mer - Plein Ciel* de 1858 à 1859.

Nos poètes aujourd'hui sont revenus à chanter le machinisme : mais ils essaient d'en exprimer la poésie intime, celle qui est dans ses bruits, dans ses mouvements, dans ses éclats de lumière, dans tous ces êtres complexes, prodigieux et délicats, qui semblent vivre d'une vie à la fois méticuleuse et fantastique. André Theuriet a écouté la chanson des métiers. Jean Tisseur[2], ensuite Henry Bérenger, Maurice Magre, Paul Hubert, Henri Bataille, Charles Dornier, parmi le choc des butoirs et des plaques tournantes, et dans la marche tonnante des grands rapides noirs, auscultent le cœur tumultueux des cités[3]. *Les Villes tentaculaires* de Verhaeren retentissent du fracas des marteaux et reluisent des yeux monstrueux que l'électricité allume. Les prosateurs, Zola, Paul Adam, Anatole France, Wells offrent leur aide aux poètes : ceux-ci vont puiser chez ceux-là des documents et des exemples.

Aux environs de 1850, rien de pareil : les poètes cherchent dans le machinisme une inspiration toute sociale : ils sont imbus de Saint-Simonisme : *le Catéchisme des Industriels* (1823-1824), de Saint-Simon, et l'organe de son école, *le Producteur* (1825-1826), tendent à substituer au déisme le physicisme, sorte de religion de la science unifiée par la physique, et à former l'unité humaine par l'enseignement rationnel des vérités scientifiques ; les poètes donnent dans ces idées, et mettent le lyrisme à leur service ; ils sont en même temps les héritiers de Barbaroux et de ceux qui chantaient les globes.

Ce lyrisme, pauvre de fond, s'il n'a pas la magnificence des images et du verbe, en est réduit à se faire oratoire, pour ne pas tomber à plat. Poésie saine et utile, assurément, mais poésie médiocre, digne de soulever les nausées de Flaubert : « Prends garde, écrit-il à du Camp, tu es sur une pente !... Dans la préface des *Chants modernes*, tu as débité un tas de sornettes passablement déshonorantes, tu as célébré l'industrie et chanté la vapeur, ce qui est idiot et par trop Saint-Simonien... Si tu continues, avant six mois tu entreras dans l'enregistrement ». Victor de Laprade, vite repenti, s'indigne à son tour ; cette poésie de l'industrialisme est

1. Sur Amédée Pommier et le concours académique qui le mit aux prises en 1846 et en 1847 avec V. de Laprade, v. E. Dupuy : *Alfred de Vigny. Ses amitiés et son rôle littéraire*, 2e partie.

2. *Poésies*, recueillies par ses frères, 1885.

3. V. *l'Ame moderne* (1892), *le Poème de la jeunesse* (1901), *au Cœur ardent de la Cité* (1908), *le Beau Voyage* (1904), *l'Ombre de l'Homme* (1908). A lire aussi, dans le *Mercure de France*, 13 janvier 1910, *le Machinisme dans la littérature contemporaine*, par Em. Magne.

« la grande découverte du matérialisme et de la stérilité de l'esprit »[1]. Du machinisme qui n'est pas beau en lui-même, qui rabaisse l'homme en faisant de lui une mécanique et une victime de l'ennui incolore, qui l'enlaidit en l'emprisonnant dans l'usine, du machinisme qui est matière, comment la poésie pourrait-elle sortir, qui est esprit ? Leconte de Lisle bafoue hautainement, en bloc, tous ces « ménétriers d'occasion », qui ne savent toucher à l'art que pour le dégrader en le popularisant, c'est-à-dire le ravaler au niveau de l'inintelligence universelle[2].

* * *

En vérité, le lyrisme n'était pas là ; aussi Richepin n'a-t-il pas suivi la route de Maxime du Camp : il a délaissé l'utilitarisme pour la grande, généreuse et vivifiante poésie, dont le romantisme avait eu le sens profond. Il unit à la doctrine transformiste de Lamarck, de Darwin et de Haeckel, déjà poétique en soi, toute la poésie de la mer, chantée depuis l'antique aède jusqu'à Victor Hugo et Michelet.

Murmures et rafales, zéphirs et aquilons, caresses et fougue, orchestre innombrable des vagues, voluptueux ou infernal, fanfares de cuivres et de buccins, sérénités et hourvaris, « et le flot en douceur et le flot en folie », toutes les chansons, matelotes, cantilènes des hâleurs, romances d'amour et de deuil, tous les tons, préciosité et grossièreté, câlineries d'enfant et violences de mâle, langueurs et rûts, mélange de subtilité et de poésie, tours d'adresse et splendides images, tous les mots, hellénismes et latinismes délicats ou prétentieux[3], floraisons d'archaïsmes[4], vocables empruntés à la langue des savants ou pris tout vifs à celle des marins, relents populaires et sales, tous les rythmes, depuis la large période en vers alexandrins jusqu'aux strophes les plus capricieuses et les plus difficiles, jadis essayées par les chanteurs de la Pléiade, quelquefois aussi rythmes nouveaux et douteux[5], coupes classiques, vers ternaires d'une infinie douceur, et lignes de prose sans musique aucune, toujours l'ivresse du Verbe, pratiqué comme une force organisée et consciente, et toujours l'ivresse de la Vie, qu'il faut multiplier et savourer pour elle-même, sans névroses métaphysiques, telle est cette œuvre d'un jongleur, d'un artiste, d'un poète et d'un penseur aussi.

Les délicats feront des réserves : le costume en est disparate et criard, elle contient des farces d'ateliers, elle étale des lubricités

---

1. V. *Le Correspondant* du 25 avril 1856.
2. Préface des *Poèmes et Poésies*, 1855.
3. Tes seins alliciants. Qui déterges nos fanges. Soma des pensers, etc.
4. Los; enfançon; céans; épanie; accoiser, etc.
5. 6 + 5; Le soleil est tombé dans la mer profonde.

qui tendent trop visiblement à scandaliser le philistin ou simplement l'honnête homme ; « cynisme, goût de l'ordure, sa religion est le panchaerisme et le pamphallisme »[1]. Mais les exubérences et les violences de Richepin ne sont pas trompeuses ; elles ne sont pas recherchées et voulues pour vêtir l'indigence et la faiblesse ; elles tiennent à son tempérament même, et il est nécessaire d'accepter d'abord cette nature robuste, pour la comprendre ensuite et pour l'apprécier.

Le poème ne nous appartient pas tout entier. Mais *le Dernier Océan*, les trois sonnets sur *l'Etoile du Nord*, et surtout *les Grandes Chansons* sont une des plus belles poussées de la poésie scientifique.

Richepin nous expose ses théories dans une dizaine de sonnets *en Guise de Préface*, et aussi dans une des grandes chansons, *la Gloire de l'Eau*. Il aime la poésie, non celle qui est un divertissement ou un simple objet d'art, mais la poésie sincère, vécue et pour ainsi dire active ; il rejette la poésie personnelle, sentimentale et souvent pleurarde ; le poète ne se placera pas au centre de tout, il ne s'admirera plus ou ne se plaindra plus lui-même dans la nature ; il la chantera en elle-même et pour elle-même. Et voici, sous forme didactique, une profession de foi très nette d'objectivisme :

Nous voulons pénétrer les effets et les causes,
Suivre les éléments dans leurs métempsychoses
Sous les êtres divers qu'ils font et qu'ils défont.
La surface nous plaît, mais plus encor le fond,
Et laissant les rêveurs aboyer aux étoiles,
Laissant les descriptifs colorier leurs toiles,
Nous estimons que pour chanter tout ce vivant,
*C'est peu d'être poète, il faut être savant.*

Richepin repousse donc les descriptions et les périphrases exquises auxquelles furent trop enclins Delille et Chênedollé. Il ne va pas non plus condamner la poésie à devenir la *vulgarisatrice* de la science, mais elle en sera la *conservatrice :* distinction intéressante et très légitime intention. Rappelant Vyasa, Valmiki, Firdoùsi, Hésiode, Orphée, Homère, Lucrèce et Virgile, de la science obscure, dit-il,

... ils mettaient les secrets
Dans leurs vers ciselés en précieux coffrets
Tout resplendissants d'or, tout parfumés d'essences.
Le rythme est le meilleur gardien des connaissances,
Et peut-être qu'un jour d'autres humanités,
En fouillant les débris qui furent nos cités,
Ne sauront le *credo* dont notre âge s'honore
Que par quelque poème à la rime sonore.

1. Lemaitre : *les Contemporains*, III.

Du coup, la poésie cherche à reconquérir le rôle sacré qu'elle eut dans les civilisations passées, l'aède ressuscite :

> Rythme et rime, harmonie et cadence,
> Le vers, souple, onduleux, multiforme, divin,
> Mystérieux.... le vers aux secrets de devin
> Pour accoupler des mots la lointaine cadence,

le vers retrouve tout son prestige, tout son charme et sa jeunesse éternelle. Et Richepin crée cette image primitive et biblique :

> Du pain de la pensée il est le sûr levain.

Tout en « domptant l'âpre science aux souplesses du mètre », il « laissera sonner la lyre en liberté » ; ce qui veut dire : la science fournit des faits, elle les conditionne, elle en formule les lois ; malheureusement, dans son exactitude, ces faits, elle les vide pour ainsi dire de ce qu'ils contiennent de mouvement, de couleur et de saveur ; il appartient à la poésie de leur rendre la vie. La science procède par abstraction ; et la poésie, derrière l'expression abstraite du rapport des choses, retrouve les choses elles-mêmes, visibles, tangibles, en un mot concrètes.

C'est ainsi que le chemineau, le gueux sans feu ni lieu, le touranien sans foi ni loi, impatient en apparence de tout joug et de tout programme, en vérité a réfléchi très consciencieusement sur son art et s'est élaboré une poétique profitable et neuve. Quels sont les fruits cueillis ? Comment s'y mêlent les sucs de la science et les aromes de la poésie ?

En dépit de ces théories, ou mieux à cause d'elles, si la muse néglige le poète, il est exposé à produire du Delille de qualité plus ou moins estimable. Le mauvais Delille est rare dans Richepin. La première partie de *la Chanson du Sel* est toute descriptive, et sur les marais salants voici quelques vers à la mode du XVIII^e siècle :

> La mer entre, s'épand, s'éparpille en circuits,
> Puis arrive aux bassins, étangs cuits et recuits
> Par le soleil pompant leur liquide substance.

Mais dans cette description, il entre aussi des mots savoureux, empruntés au métier de paludier, il entre des couleurs et des senteurs ; et venue des salines, nous y respirons l'odeur fondue des sapins et de l'iode.

D'autres fois une comparaison trop ingénieuse nous ramène à Delille, ou mieux à Chénier ; la mer est un grand alambic qui a sa chaudière, l'équateur ; son chapiteau, les hauts confins de l'air ; ses réfrigérants, les pôles ; ses récipients, les glaciers, les torrents, les lacs. C'est très astucieusement inventé et très didactique.

Toujours sur les pas de Delille, mais l'élève valant mieux que

le maître, Richepin écrit des pages de poésie exacte, sévère, traversée d'images brèves, soulevée parfois d'un mouvement oratoire. Huxley ou Haeckel ne mépriseraient pas les vers suivants :

> Un être existe là, que la science nomme
> Bathybios, un être informe, sans couleur,
> Une larve plutôt qu'un être ; une pâleur,
> Encor moins qu'une larve ; une ombre clandestine,
> Semblable à du blanc d'œuf, à de la gélatine,
> Quelque chose de vague et d'indéterminé ;
> Ce presque rien pourtant, il existe. Il est né,
> Il se nourrit, respire et marche et se contracte
> Et multiplie, et c'est de la matière en acte(1).

Quand la poésie didactique est de cette valeur, vraiment elle peut prétendre à être la conservatrice du *credo* scientifique de l'humanité prise à un certain moment, ou du moins des hypothèses qu'elle a tenté d'étayer, qu'elle a un instant équilibrées, pour les renverser ensuite et les briser. Le reproche qu'on a envie d'adresser à Richepin dans ce genre de poésie qu'il nomme conservatrice, c'est de travailler à enclore trop d'êtres et trop de siècles dans une seule page de vers :

> O vie, ô flot montant et grondant, je te vois
> Produire l'animal, plante et bête à la fois,
> Te transformer sans fin depuis ces anciens types,
> Devenir l'infusoire, entrer dans les polypes,
> Monter toujours, des corps multiplier l'essaim,
> Etre, sans t'y fixer, l'astérie ou l'oursin,
> Pétrifiée un temps au lys de l'encrinite,
> Repartir en nautile, évoquer l'ammonite,
> Et du céphalopode évoluer devers
> L'innombrable tribu d'annélides des vers,
> Monter toujours, sans faire un seul pas inutile,
> Jusqu'au plésiosaure engendré du reptile,
> Lui donner du lézard le sternum cuirassé,
> Dans ses pattes déjà rêver le cétacé,
> Puis au ptérodactyle ouvrir l'essor d'une aile,
> Monter, monter toujours dans l'onde maternelle,
> Monter de cette ébauche au narval, au dauphin,
> Au phoque, à la baleine, au mammifère enfin,
> Et dans ce mammifère achever ton ouvrage
> Par ces fils derniers-nés qui jusques à notre âge,
> De rameaux en rameaux auront pour floraison
> L'homme droit sur ses pieds et fort de sa raison.

Trop condensés, un peu massifs, ces vers ne sont pas inférieurs à

---

1. V. comment Haeckel décrit Bathybios : *Histoire de la Création*, p. 135. On lisait déjà quelque chose de semblable dans le *Telliamed*, sixième journée.

ceux de Lucrèce, et ils ont une valeur conservatrice égale. La différence, toute à l'avantage de Lucrèce, et fortuite, est qu'ils ne risquent guère de devenir jamais les seuls et uniques gardiens de la théorie dont ils sont les interprètes.

Richepin essaie aussi de nourrir de science la poésie lyrique, ce dont n'avaient eu l'idée ni Lebrun, ni Victor Hugo, qui ne considéraient la science, l'un comme l'autre, que de l'extérieur. Il est permis de contester le choix de certains rythmes, et Jules Lemaître estime trop sautillantes les strophes à la façon de Belleau, où le poète célèbre la mer comme origine de tous les êtres : « cela pourrait se danser, c'est bien étrange » :

C'est en elle, dans ses flots,
    Qu'est enclos
L'amour commençant son ère
Par l'obscur protoplasma
    Qui forma
La cellule et la monère.

Mais cette impression est personnelle, et ce rythme impair et heurté ne semble pas toujours impropre à dire les luttes de l'eau et du feu :

Longtemps, longtemps, très longtemps,
    Combattants
Aux renaissantes menaces,
L'eau plus forte peu à peu
    Et le feu
Luttèrent ainsi, tenaces.

Ce qu'on peut affirmer sans crainte, c'est que la strophe de Richepin a parfois de la peine à s'enlever, et qu'elle rase la terre assez lourdement[1]. Mais souvent la belle strophe, dont Lamartine nous avait donné de splendides exemples[2], monte facilement, déployant ses images tantôt hideuses, tantôt flamboyantes, toujours renouvelées ; et notre plaisir est vif de trouver à côté d'une strophe d'un réalisme sombre, une autre strophe brillante comme le glaive d'or de Phoibos-Apollon. Sans le sel, nourricier et conservateur des êtres et des choses,

L'océan, malgré les marées
Qui le roulent sous leurs essieux,
Sentirait ses chairs dévorées
Par ce souffle pernicieux.
Dans ses flots lourds d'algues croupies

---

1. V. dans le poème des *Algues* la strophe : *je dirai qu'en montant aux causes* .. toute alourdie de participes, de rimes en *tant*, de *que*, et aussi d'épithètes chères à Delille.
2. La strophe de Richepin a seulement un vers de plus, comptant trois rimes féminines au lieu de deux dans la dernière partie.

Les poissons fondraient en charpies ;
Et, désormais silencieux,
Le globe à travers ses murailles
Laissant fuir ses ordes entrailles,
Ressemblerait aux funérailles
D'une charogne dans les cieux.

Garde-nous de ce jour sinistre
Et de ce trépas empesté,
O sel préservateur, ministre
Suprême de la pureté,
O sel dont la saine magie
De l'être entretient l'énergie,
O sel, des miasmes redouté,
Feu dont ils craignent les morsures,
Fier archer dont les flèches sûres
Leur font de cuisantes blessures,
Sel, héros au glaive enchanté !

Cette richesse du verbe et de l'image au service de la pensée scientifique permet au poète de dresser de vastes constructions lyriques. Le poème *la Gloire de l'Eau* comprend dix parties : il est composé méthodiquement, à la manière classique, et il serait facile de prouver qu'il subsiste dans le poète touranien un classique épris de clarté, de logique et de belles proportions, Jules Lemaître dirait *un normalien.*

Quels furent les maîtres de Richepin ? Quels textes a-t-il condensés en des alexandrins très précis ou drapés en des strophes lyriques ? Il ne doit rien à Autran. L'inspiration des *Poèmes de la Mer*, (1852), n'est nullement scientifique. Jéhovah découpe les archipels et creuse le lit des mers : l'origine de la Mer Morte est expliquée d'après la Bible ; et la fin de l'océan imaginée par Autran est toute théologique. A peine quelques vers, dans *Pater Oceanus*, laissent-ils déjà pressentir Michelet, et derrière lui Richepin :

Oui, la vie est partout dans l'onde ; elle y ruisselle.
La plus petite goutte en roule une étincelle ;
Dans ces gouttes dont Dieu connaît seul la hauteur,
Chaque atome est doté d'un germe créateur !

La pièce s'achève en un hymne au Seigneur « seul océan de vie universelle ». Les *Poèmes de la Mer* contiennent des pages heureusement venues ; mais entre Richepin et Autran, tout est contraste, et c'est la seule façon dont l'un puisse éclairer l'autre.

Au contraire Richepin doit beaucoup à *la Mer* de Michelet (1861) ; lui-même il nous l'avoue, non sans un peu d'humeur. Cinq chapitres lui ont servi particulièrement, *le Pouls de la Mer*,

*Fécondité, la Mer de Lait, l'Atome, Fleur de Sang.* Que Michelet dise : « courants chauds, contre-courants froids exécutent entre eux la circulation de la mer, l'échange des eaux douces et salées, la pulsation alternative qui en est le résultat. Le chaud bat de la ligne au pôle, le froid du pôle à l'équateur », ou que Richepin écrive :

De l'équateur ardent aux pôles refroidis
Je mène en deux courants la douceur des midis.

Puis des pôles gelés aux tropiques en flamme,
Je ramène l'air frais que ce brasier réclame,

c'est exactement la même chose. Michelet nous montre « l'échange singulier que les plantes et les animaux font de leurs insignes naturels, de leur apparence » ; il évoque les fantasmagories de la mer ; et c'est déjà la mer végétale de Richepin, avec ses forêts vierges, ses lianes, ses entrelacements vertigineux, ses ténébreuses vallées, où jamais ne verront nos yeux, fourrés et jungles peuplés d'êtres chimériques :

C'est la forêt de l'épouvante,
Où la plante marche vivante,
Où les pierres ont des frissons.

Tout le chapitre intitulé *Fleur de Sang* a passé dans la poésie de Richepin, précisé et fortifié par l'hypothèse transformiste.

Puissante fut donc l'influence de Michelet sur Richepin ; mais cette fois encore les tempéraments étaient différents. Michelet avait déjà vu dans la mer l'élément universel de la vie : « Monsieur, qu'est-ce à votre avis que cet élément visqueux, blanchâtre qu'offre l'eau de la mer ? — Rien autre chose que la vie, je veux dire une matière à demi organisée et déjà tout organisable » ; il a salué dans la mer « la divine génératrice », mais il ne s'est pas laissé emporter à des écarts de langage, il ne l'a pas appelée

Vieille catin toujours pucelle
Dont l'homme est le fils et l'amant.

La grande originalité de Richepin, heureusement, très heureusement, est ailleurs. Elle est dans sa volonté d'enfermer en ses grandes chansons les hypothèses les plus audacieuses et les plus séduisantes nées durant la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Il est difficile d'énumérer les écrits auxquels il a puisé. Premièrement ils furent nombreux,

Car j'en ai lu ma part, sûr, de papier noirci,
Livres savants surtout...

Ensuite des articles de revues ont dû très souvent lui servir ; et s'il a dit un jour ne devoir son poème *la Gloire de l'Eau* qu'à « la jonglerie des mots », ceux-ci renfermant toujours des idées, c'était dans une conférence pour dames[1]. Voici du moins quelques indications : il accepte le transformisme dans toute sa simplicité, dans toute sa force, dans toutes ses conséquences, sans restriction aucune, il en reste à la date de 1867, « qui caractérise le triomphe général et comme une sorte de retentissante apothéose de la doctrine transformiste ». Le livre de Haeckel, *l'Histoire de la Création*, vient de paraître ; et cette date « en même temps fixe le début et jusqu'à un certain point la raison d'être d'une crise de prudence à l'égard des exagérations de cette doctrine »[2]. Lamarck, Darwin, Büchner, Haeckel ont été les maîtres de Richepin. Il paraphrase Haeckel pour décrire le bathybios. Il n'hésite pas à célébrer dans les algues nos ancêtres :

O vieilles algues, nous ne sommes
Que vos suprêmes rejetons.
Dans le primordial mystère,
Quand l'eau couvrait toute la terre,
Squelette sans chair ni tétons,
C'était en vous que la nature
De vivre risquait l'aventure,
Et notre humanité future
Germait en fleurs dans vos boutons.

Et voici de Büchner quelques lignes qui contiennent en puissance cet aventureux poème: « Darwin arrive ainsi finalement à l'hypothèse que tous les êtres vivants dérivent d'un petit nombre de formes ou d'espèces,.. ou, en poussant sa pensée jusque dans ses conséquences encore plus intimes, d'une seule forme primordiale créée originairement, peut-être une cellule, une vésicule germinative, ou comme le professeur Bronn l'exprime encore d'une manière plus nette, *une algue cellulaire, une algue filiforme*, qui a été le point de départ dont est partie la série des êtres créés, pour s'élever peu à peu, par une grande loi de développement et de progression continue dans la conformation jusqu'à sa hauteur actuelle »[3].

Le poème des *Algues* est sorti encore et surtout de l'*Histoire de la Création*. « ... Ces prairies d'algues sous-marines, aux formes si variées, de nos rivages européens ne donnent qu'une faible idée de la colossale forêt sous-marine de la mer des Sargasses, dans l'Océan atlantique. Il y a là un énorme banc d'algues couvrant une superficie d'environ 40.000 kilomètres carrés, et qui fit croire à Colomb que la terre était proche ! Des forêts d'algues analogues,

1. V. *Journal de l'Université des Annales*, 25 juin 1909.
2. Depéret : *les Transformations du règne animal*, p. 60.
3. Büchner: *Science et Nature*, éd. 1872, p. 85.

mais bien autrement vastes, croissaient vraisemblablement en masses profondes dans les mers des premiers âges géologiques »[1].

Richepin adopte aussi la théorie de Haeckel, qui voit dans les phases de développement du fœtus la représentation de l'évolution totale des êtres. « La phylogénie est strictement parallèle à l'ontogénie. L'histoire de l'évolution individuelle, ou l'ontogénie, est une répétition abrégée, rapide, une récapitulation de l'histoire évolutive paléontologique, ou de la phylogénie, conformément aux lois de l'hérédité et de l'adaptation aux milieux »[2].

Dans le sein de notre mère,
Chaque passage éphémère
Où, fœtus, nous nous formons,
Représente un des passages
Que connut aux anciens âges
Notre être dans les limons.

Ainsi l'embryogénie prouve l'évolution.

Quant à notre globe, Richepin le compare à un animal fantastique,

Encore inconscient sans doute, mais vivant,
Ayant pour corps la terre et pour souffle le vent,
Et pour poils les forêts, et pour cri la tempête ;
Et si, vivante ainsi, la gigantesque bête
A des veines où roule un sang plein de vigueur,
L'eau n'est rien que ce sang, la mer en est le cœur.

Ce n'est pas là une simple image ni le jeu d'un poète en verve ; cette hypothèse n'est pas nouvelle, et elle ne fut pas seulement appliquée à la terre. « Thalès croyait tous les corps de la nature animés et vivants ; Origène regardait tous les astres comme des êtres véritables, et Képler lui-même attribuait aux corps célestes un principe intérieur d'action... Le globe terrestre était pour lui un gros animal sensible aux configurations astrales, effrayé de l'approche des autres planètes et manifestant sa terreur par les tempêtes, les ouragans et les tremblements de terre. L'admirable flux et reflux de l'océan était sa respiration. La terre avait son sang, sa transpiration, ses excrétions ; elle avait aussi ses aliments, parmi lesquels l'eau marine qu'elle absorbe par de nombreux canaux »[3]. Képler a rétracté ces « rêveries », mais nous voyons où Richepin a pu emprunter son hypothèse.

Que cet aliment, que cette eau marine vienne à manquer, et

---

1. V. *Histoire de la Création*, 17e leçon.
2. Ibidem. p. 8. Cette théorie avait déjà été entrevue par Geoffroy Saint-Hilaire, Serres et Müller. Haeckel n'a rien inventé, mais il a su affirmer avec aplomb.
3. Dastre : *la Vie et la Mort*, p. 232. V. aussi Aimé-Martin : *Lettres à Sophie*, 1, 4.

notre globe mourra. La théorie de la dessiccation date du XVIII^e siècle : on la trouve dans le *Telliamed*. Restée en faveur jusqu'au commencement du XIX^e siècle, ensuite négligée, elle est reprise aujourd'hui avec des variantes, mais avec une force nouvelle. Moins âgée que Mars et plus vieille que Vénus, notre planète évolue, nous croyons savoir ce qu'elle fut et ce qu'elle sera. Elle se solidifie ; et à l'épaississement de la croûte terrestre correspond une diminution du volume de l'océan et de l'atmosphère ; ainsi peu à peu l'eau et l'air sont absorbés. Ces vues, empruntées à un livre récent[1], éclairent le sombre poème intitulé *la Mort de la Mer*, et en fixent la valeur scientifique :

Oh! quel jour! je le vois en rêve. Il est venu.
De cette immensité radieuse et mobile,
Il ne reste plus rien qu'un lac au flot menu,

Une vase où frémit un brin d'algue débile,
Un marais croupissant, morne et silencieux,
Epais comme un crachat, noir comme de la bile...

Ce sera de la terre ainsi le dernier râle ;
Après quoi, décharnés, ses membres raidiront,
Et le vent de la mort gercera de son hâle

Ce cadavre hagard tournant toujours en rond,

qui finira par tomber en poussière « pour servir de fumier à des mondes nouveaux ».

La conséquence à tirer est que de la mer il ne restera que le sel. Il paraît que si on l'étalait sur les 361 millions de kilomètres carrés qui constituent la superficie des mers, on en ferait une couche de 60 mètres d'épaisseur ; ainsi parlent les savants, et le poète imagine, en des temps futurs, le sel nouant chaque jour une bandelette plus serrée autour du squelette de la terre.

Sur ces données scientifiques Richepin a-t-il essayé de bâtir une métaphysique ? Nullement. Toute idée qui n'appartient pas au domaine du connaissable est soigneusement écartée par le poète ; la *natura gubernans*, ni même la notion d'une matière s'organisant inconsciemment n'apparaît nulle part dans *les Grandes Chansons*. Sur toutes les questions transcendantales, mutisme obstiné. Richepin est un positiviste, il l'est d'une façon complète, sûre et calme. Les dieux et Dieu ne sont que notre rêve projeté dans le monde extérieur. « L'homme n'est pas une création de Dieu, mais Dieu est une création de l'homme » écrit Büchner[2].

... Dieu naquit dès que l'homme eut rêvé,

1. Stanislas Meunier : *Géologie*, p. 900. V. aussi Brehm : *les Merveilles de la Nature ; la Terre*, par Priem, p. 329.
2. *Science et Nature*, II, 25.

reprend Richepin. Même au progrès il ne croit guère ; c'est une chimère métaphysique que les positivistes eux-mêmes n'ont pas su écarter :

Beau ciel en qui je n'ai pas foi, ciel de progrès,
Souvent je sens en moi sourdre un désir de suivre

Ceux qui marchent vers toi, qui te disent tout près,
Et j'ai beau m'assurer que ton aube est menteuse,
Si je ne m'y rends pas, ce n'est pas sans regrets.

Cette déclaration et ces regrets ne sont d'ailleurs pas bien d'accord avec ce qu'il dit des êtres « toujours en marche vers le mieux », ni de cette rédemption nouvelle, qui redresse l'Homme, en qui le grand Tout prend enfin conscience de lui-même.

Richepin n'avait pas toujours gardé cette réserve. Dans *les Blasphèmes* (1884), il étale brutalement sa philosophie [1] ; elle se résume d'un mot, nihilisme. Il brise l'une après l'autre toutes les idoles, aussi bien celle de la raison créatrice de la science que celle de la paternité :

J'ai tout pesé, j'ai mis face à face en balance
Tes promesses et mon désir,
Et j'ai vu que la proie où notre faim s'élance,
Tu ne pouvais pas la saisir.
Que m'importent tes mots subtils, tes phrases creuses,
Ton retentissant tympanon ?
Pauvres âmes en deuil, nous voulons être heureuses.
Sais-tu nous rendre heureuses ? Non.

La nature telle que nous pouvons l'entrevoir est dans un changement incessant, et le hasard la gouverne. Croire à des Causes et à des Lois, plus ou moins directement c'est croire à Dieu :

Les Causes et les Lois te tiennent prisonnier.
Les Causes et les Lois, c'est ce qu'il faut nier,
Si tu veux ne pas croire à Dieu. Prends pour principe
Que tout ordre une fois qu'on l'admet participe
A prouver Dieu.

Seule notre brièveté fait la durée des lois ; elles sont fortuites, passagères, nul principe ne les rend nécessaires :

Et je conçois sans peine en quelque autre moment
Du Monde que le Monde ait pu vivre autrement.
Ainsi je m'imagine une habitude inverse,
Les choses en tout sens fuyant à la traverse,

1. V. en particulier les *Dernières idoles ; Raison ; Nature. La Chanson du Sang* renferme dans ses strophes la théorie de l'hérédité.

Se dispersant au lieu de s'attirer. Les corps
N'existent plus ; le ciel a changé de décors :
La lumière s'éteint et la chaleur s'arrête :
Rien ne peut s'attarder à la forme concrète :
Tout s'éloigne de tout et va se divisant...

Pascal aussi était un nihiliste ; mais Pascal se réfugiait dans la religion, et il rétablissait par une raison supérieure tout ce que la raison lui avait servi à ruiner. Richepin s'est planté dans l'athéisme, et il ne lui reste plus, pour que la vie ait encore son prix, qu'à opposer aux vagues désirs de l'Arya un épicurisme fort et content. Une fois résigné à sa destinée, que l'homme serait heureux !

N'a-t-il pas le soleil et ses riches bontés,
Les arbres, les prés verts, les animaux domptés,
Pour subvenir à sa pâture ?...
N'a-t-il pas le bon vin saignant dans les pressoirs,
Et qui, même en hiver sait parfumer les soirs
De chaudes odeurs printanières ?

Positivisme, athéisme, nihilisme, épicurisme, telle est la philosophie de la vie et du monde que la science moderne a fournie à Richepin.

S'en tenir aux choses telles qu'elles sont, et vivre le plus intensément, sans être effleuré par la moindre douleur métaphysique, est un bel état de santé intellectuelle ; ce fut celui de Bouilhet et c'est l'état de Richepin. Libre à chacun de ne pas leur porter envie. Du moins tous deux ont prouvé par l'exemple qu'en dehors d'une croyance religieuse ou philosophique, et sans imprécations ni sombres désespoirs, la science elle-même et ses hypothèses suffisent à nourrir l'imagination poétique ; ils ont donné des modèles excellents de poésie objective.

Et vraiment cette poésie a une grande valeur non seulement artistique, mais documentaire. Elle est une fête pour l'imagination et une nourriture pour la pensée. Il ne saurait guère advenir qu'un jour elle soit un document unique et indispensable, comme l'œuvre de Lucrèce ; mais elle peut être conservatrice en ce sens qu'il vaudra mieux s'adresser à elle qu'aux livres techniques, nombreux, diffus, incertains, et qu'aux articles de revue fugitifs, insaisissables, incomplets, si l'on veut connaître quelle fut, à un moment donné de la vie intellectuelle de l'humanité, la façon générale de concevoir le monde, non celle des rêveurs, mais celle des chercheurs et des savants. Les articles de revue bien documentés, les livres de science souvent sont circonspects, hésitants ; l'observation et l'analyse portent les savants, ceux qui ne méditent pas œuvre sectaire, à tempérer et à corriger leur pensée. Les poètes ne sont pas tenus à ces ménagements et à ces doutes, ils ne sont pas

empêchés par l'esprit critique ; et c'est ainsi que la poésie scientifique peut *conserver* plus simplement et plus facilement les différents modes de la pensée que ne le feraient les livres de science d'où cette poésie est extraite. Richepin a compris la vie nombreuse et intense de l'Océan ; aidé qu'il était par les livres savants et les complétant par l'intuition, il a dit l'émotion atavique de l'Homme en face des grands flots verts. Avec *la Mer* de Michelet, pourquoi *les Grandes Chansons* ne resteraient-elles point ?

Ainsi sur l'océan de ce siècle d'orages
Je veux mettre mon nom à l'abri des naufrages
Dans l'osier de ces vers solidement tressés,

Et j'espère qu'un jour, après mille aventures,
O flots en qui j'ai foi, flots qui m'engloutissez,
Vous le déposerez snr les plages futures.

# CHAPITRE XII

## Les de Natura rerum : Warnery. — Strada.

Par définition le positivisme ne pouvait donner naissance à de grands poèmes cosmogoniques ; il était interdit aux poètes positivistes de devenir des Parménide ou des Lucrèce, leur audace avait des limites ; qu'ils écrivissent *les Fossiles* ou *la Justice*, le sol devait rester sous leurs pieds. Il leur était permis aussi d'élever des plaintes mélancoliques en partant des données de la science, et de moduler l'élégie scientifique. Mais déjà le poème du *Bonheur* n'est plus d'inspiration positiviste, il n'est pas une œuvre fondée sur le solide domaine des faits, il est en grande partie une construction mystique. A plus forte raison, se transporter à l'origine des choses, remonter au principe créateur des astres et de la terre, écrire un *de Natura rerum*, usurper comme titre *les Origines* ou *la Genèse*, pareille audace n'est plus celle des positivistes, ni même des évolutionnistes assez modestes pour borner leur doctrine à la terre ; elle relève de l'esprit moniste.

Même en poésie l'entreprise est dangereuse ; nul ne saurait se flatter de ne pas tenir compte de la science. Or le monde qu'elle nous laisse deviner est trop vaste pour être compris par une intelligence mortelle. Nous ne ferons jamais que soupçonner et trembler ; il nous est impossible de rien préciser, de rien délimiter.

C'est pire qu'une ombre vaine qui dans un cauchemar échappe à notre étreinte ; c'est l'immensité qui toujours recule à l'infini.

La science en raisonnant par analogie se hasarde-t-elle à émettre une opinion ? D'après elle, il n'y a pas une seule et unique genèse, mais qui sait ? à toute minute naissent des mondes comme des brins d'herbe au matin, et des mondes périssent à toute minute. En son état actuel la science ne permet à la poésie que des genèses partielles, par exemple une genèse de la terre, ou du système solaire. Plus loin, au-delà, qu'on essaie d'écrire un poème du *devenir*, passe encore ; mais il n'apparaît pas qu'on puisse tenter un poème de la création. L'idée de création en tant qu'acte déterminé, fixé dans le temps, est une idée théologique : elle est du domaine de la croyance, et elle est légitime si on la donne comme telle. Mais la science aujourd'hui n'a plus rien à mettre sous les mots création ou genèse.

Enfin quand un poète s'est perdu dans l'immensité des choses quelle disproportion s'il revient à notre infime planète et à l'homme, quelle chute ! Nous ne sommes plus au temps de Lucrèce ; pour chanter les origines de la vie terrestre et de l'humanité, pourquoi bâtir un *de Natura rerum* ? Notre monde, si petit dans le sein de la nature, n'en réclame pas tant.

Telles sont les réflexions qui naissent d'abord en ouvrant deux ouvrages, qui, tout en profitant des travaux scientifiques de la deuxième moitié du siècle, sont forcément en dehors et au-dessus de l'inspiration positiviste, le poème de Warnery *les Origines* et *la Genèse* de Srada[1].

Après une invocation toute lamartinienne au principe de toutes choses, au Verbe universel, à la source pure de l'Etre, Warnery nous conduit aux temps du chaos, où dans la nuit et l'immensité de l'aveugle matière « les atomes s'en vont » ; nous assistons à la formation de la nébuleuse, d'où sortent les mondes, au refroidissement des planètes, à l'apparition de la vie sur la terre, à l'enfantement de l'homme dans une crise suprême. Nous ne sommes guère qu'au tiers du poème, et déjà commence une histoire de l'humanité qui nous conduit jusqu'aux temps modernes. L'Homme

---

1 Dès 1861 notre poésie faillit-elle avoir son *de Natura rerum* ? E. Zola s'essayait alors à versifier, et il rêvait d'écrire une genèse, « sorte de trilogie scientifique et philosophique, où il se proposait de raconter la naissance du monde ». De cette œuvre il n'a jamais, paraît-il, écrit que ces huit vers :

> Principe créateur, seule Force première
> Qui d'un souffle vivant soulevas la matière,
> Toi qui vis, ignorant la naissance et la mort,
> Du prophète inspiré donne-moi l'aile d'or.
> Je chanterai ton œuvre et sur elle tracée
> Dans l'espace et le temps je lirai ta pensée.
> Je monterai vers toi, par ton souffle emporté,
> T'offrir ce chant mortel de l'Immortalité.

V. *Portraits d'Hier*, n° 1.

erre dans les forêts, horrible et frissonnant ; parmi ses songeries nocturnes, il se demande comment il pourra recueillir le feu, le provoquer à son tour, travailler le fer et bâtir des villes. Les religions naissent successivement, et le poète nous trace leur histoire rapide avec sympathie. L'humanité est conduite vers un but ignoré d'elle-même, les peuples naissent, grandissent et meurent pour servir au dessein impérieux de la volonté suprême.

Le sujet était vaste et mal équilibré ; mais laissons de côté ce reproche ; le poème soulève d'autres critiques graves. La pensée directrice reste sans précision. Tantôt il semble qu'il s'agisse d'une genèse où tout commence ensemble, où tous les mondes soient créés d'un même travail, et cette conception est bien peu d'accord avec les vues de la science contemporaine ; tantôt un vers, un mot nous mène à penser que tout est dans un perpétuel devenir.

Comment Warnery conçoit-il la matière, les atomes ? De quelle façon s'organise la vie ? Mystère et confusion. Il se contente de se demander d'où vient le premier germe, tout en se récusant, sans choisir parmi les hypothèses :

Mais lui-même quel vent l'a jeté sur la terre ?
Est-il l'obscur crachat de quelque obscur cratère ?
Est-il un don des Cieux au monde à son éveil ?
Est-il né de la fange ainsi que l'eau des nues ?
A-t-il pris de l'éther les routes inconnues ?
Est-il le fils lointain d'un plus lointain soleil ?

Warnery est très modeste, il avoue son ignorance ; mais dans un poème de la Nature, cette modestie n'est pas de saison, il fallait se décider pour une création providentielle, pour la génération spontanée, ou pour le panspermisme interastral.

Dans la suite il semble parfois accepter la théorie des créations successives, le plus souvent il se rallie à l'évolutionnisme, mais toujours timidement, sans que l'idée d'évolution soit affirmée d'abord, pour dominer le poème et l'éclairer au sommet.

Ajoutons que l'ordre adopté par Warnery, monstres marins, monstres terrestres, monstres de l'air, ne correspond pas à l'ordre qui a été révélé par les paléontologistes ; les monstres de l'air auraient précédé les monstres terrestres.

En somme, le poème des *Origines* n'atteint pas son but tout en le dépassant : il le dépasse en refaisant longuement le cinquième livre de Lucrèce, en nous présentant une sorte d'histoire abrégée et superficielle de l'humanité. Il ne l'atteint pas, puisque la pensée de Warnery est incomplète, ambiguë, impuissante à maîtriser l'esprit du lecteur. Aussi est-il permis de s'étonner qu'un critique dise de ce poème : « De larges connaissances scientifiques en font l'armature... c'est une sorte de vision des époques de la vie mondiale, une série de tableaux pittoresques et saisissants dont la

succession dégage l'idée de progrès »[1]. Il est impossible de souscrire à ce jugement sur le fond du poème.

Il ne saurait être question d'en rechercher les sources. Warnery n'a pas suivi quelque grand livre écrit par un Buffon, un Cuvier ou un Darwin ; il n'a pas tenté non plus une synthèse des données de la science moderne ; du moins cette synthèse est-elle maladroite et obscure. Cependant on serait porté à croire qu'il s'est servi du livre de E. de Pressensé, lequel, par une coïncidence au moins curieuse, est intitulé *les Origines*[2]. L'idée de finalité occupe le livre de Pressensé ; elle apparaît dans le poème de Warnery, mais avec la même timidité que l'idée d'évolution.

L'écrivain ne vient pas en aide au penseur. Son poème, tel qu'il l'avait conçu, devait être exposant. Or, très souvent, quand nous attendons un tableau, timidement le poète se dérobe ; il refuse de chanter les jours de la genèse ; c'est trop de splendeurs à ses yeux ; et il a recours à la forme interrogative :

> Qui dira dans la nuit sans fin des origines
> Les révolutions amassant leurs ruines,
> Les continents sombrés dans les gouffres amers ?

Trop répétées sont les interrogations, et elles ne sont pas seulement un artifice de rhétorique, elles deviennent pour le penseur et le poète une échappatoire. Les exclamations sont fatigantes ; les répétitions de mots, salut, salut, debout, debout, décèlent un verbe pauvre et un souffle asthmatique. Parlerons-nous des images malheureuses ? Par exemple la nébuleuse entourée de sa ceinture de vapeurs est comparée à une bayadère.

Pourtant, l'œuvre est intéressante et se lit avec plaisir ; elle renferme des beautés véritables ; si elles ne réussissent pas à se soutenir, elles sont assez nombreuses pour ne pas se faire trop longtemps désirer. Voici un tableau simple et grand :

> En ce temps-là, les eaux enveloppaient la terre ;
> A peine çà et là quelque roc solitaire
> Dressait sur l'horizon sa tête de granit ;
> Son pied ne baignait pas dans un lit d'algues vertes ;
> Du levant au couchant les mers étaient désertes ;
> Nul oiseau n'eût trouvé de quoi se faire un nid.

Ailleurs il évoque, non sans force, les temps où de fantastiques ébauches peuplaient la terre, et mieux que Bouilhet il nous peint la vie primitive du couple humain en des vers tragiques et farouches, qu'anime encore un vigoureux mouvement lyrique :

---

1. *Revue Bleue* du 24 janvier 1903. Warnery, par Ed. Rod.
2. 2me éd. en 1883.

Ils vont ainsi, le ventre vide,
Le front brûlant et les pieds las,
Et nulle étoile ne les guide,
Et l'effroi s'attache à leurs pas.
Parfois seulement, dans l'étreinte
D'un désir plus fort que la crainte,
Oubliant un instant trop court
Les maux suspendus sur leurs têtes,
Ils échangent comme deux bêtes
Leurs rugissants baisers d'amour.

Enfin, d'un bout à l'autre du poème nous nous sentons en face d'une œuvre de sincérité et de générosité ; la foi dans les hautes destinées de l'homme, la croyance au progrès, à la science, le goût de la prière « qui monte et nous élève un peu », l'admiration pour tous ceux qui sont morts victimes d'un idéal humain ou divin, tous ces sentiments établissent entre l'auteur et nous une communion précieuse ; il a le mérite de mettre notre imagination et notre cœur en activité, et il nous invite à rêver du poème qui était à créer[1].

* * *

Philosophe méthodiste et métaphysicien, exégète, historien et sociologue, critique, poète et peintre, Strada fut tout cela[2]. Il avait hâte de terminer son œuvre, craignant de mourir prématurément ; aussi publiait-il volume sur volume. Vingt-quatre seulement ont paru. En peinture, de ses quatre à cinq cents tableaux il ne reste que quelques-uns, disséminés chez des amis[3]. Les autres furent détruits sur l'ordre de la famille : son œuvre littéraire n'est plus en librairie.

Strada a été surtout un philosophe, « l'un des plus grands génies philosophiques de tous les temps », nous écrit un de ceux qui le connaissent le mieux[4]. Parler de la *Méthode Générale*, dont il a formulé les règles ne nous appartient pas ; nous ne pouvons même pas embrasser toute sa vaste *Epopée humaine*, histoire épi-

---

1. « Il y a une période mosaïste de la géologie et qui compte ses grands hommes comme Buckland et Duluc, qui ont laissé a cet égard des œuvres remarquables ». (Stanislas Meunier : *l'Evolution des théories géologiques*). Un poème conçu sous l'influence des nombreux travaux où les premiers chapitres de la Bible sont interprétés de telle sorte qu'ils cadrent avec les données de la science, serait original et intéressant ; il est encore à écrire. L'abbé Amédée de Bussy, dans *la Création* (1902) n'a pas la préoccupation forte de mettre le travail des six jours d'accord avec la science. Par exemple, au troisième jour, il chante la terre comme si elle sortait des eaux, à la voix de Dieu, telle qu'elle est aujourd'hui. A peine remarque-t-il au cinquième jour que les poissons sont les premiers qu'on trouve

Dans les houilles, parmi les troncs des vieux palmiers
Antédiluviens, sous les couches calcaires
Et dans les sédiments des terrains secondaires.

Ni science, ni poésie.

2. Jules-Gabriel Delarue, dit Strada (1821-1902).

3. G. Walch, *Nouvelles pages anthologiques*. Notice de J. Brieu sur Strada.

4. Lettre de J. Brieu, auteur de *Strada, sa philosophie du Fait et ses conséquences* (1901).

que des critériums fidéistes et rationalistes que l'humanité a successivement adoptés jusqu'ici, en attendant qu'elle reconnaisse pour seul critérium, « le fait infaillible, absolu, multiple, indestructible ». Nous retiendrons seulement *la Genèse universelle*, que nous éclairerons au moment voulu à l'aide du poème des *Races* (1890). Nos citations se feront à dessein nombreuses, puisqu'il est difficile aujourd'hui de se procurer ces ouvrages.

*La Genèse universelle*, en dix-sept chants très longs, est comme le labyrinthe de la métaphysique et de la science ; et, pour y pénétrer, il est besoin d'un fil conducteur. Strada, qui s'est rendu compte de cette nécessité, nous a dit, au chant II, le plan de sa genèse, et nous y reconnaissons six périodes principales : 1° une période atomique, l'atome étant à la fois énergie et idée (chant III) ; 2° une période moléculaire, où les vapeurs forment des tourbillons et déjà des groupements (IV) ; 3° une période solaire, où s'organisent les systèmes innombrables des mondes (V-VI) ; 4° une période planétaire, où, dans chacun de ces systèmes les grands anneaux gazeux se brisent et se condensent en globes qui sont emportés par leur soleil ; la terre est un de ces globes (VII) ; la période du développement individuel de chaque planète ; la terre passe par plusieurs états successifs ; enfin la vie apparaît (VIII-X) : la période du développement de l'humanité : cette période se divisera à son tour en six âges qui seront peints dans *l'Epopée humaine* (XI-XV)[1].

Ces périodes correspondent à celles que distingue ordinairement la science positive, et que Renan a retracées dans les *Fragments philosophiques*. Mais dans la matière toujours en mouvement et en transformation, Strada infuse l'Energie-Idée.

Avant toute chose existe l'Energie-Idée. Toute vie est énergie-idée transformée en mouvement et éclose en être. L'énergie est l'esprit, l'esprit est Dieu ; et Dieu n'a qu'à penser ; le *fait* est la réalisation de son idée. Les mondes et les êtres sont l'incarnation et la réalisation vivante, perpétuelle, universelle, de sa pensée divisée. Le transformisme est vrai en principe ; « mais si l'on ne relie pas le transformisme à l'action de l'idée motrice, on n'arrive à rien. Les corps ne se transforment que par de l'énergie étrangère ; on ne peut concevoir un seul mouvement et surtout un seul progrès dans la suite des choses et des êtres par l'identification de la matière et de la force ». Strada est théiste avec conviction, et pour lui le théisme n'est pas une hypothèse, « non, il est une conséquence certaine, un calcul de probabilités des dernières tirées logiques de la science. J'affirme, dit-il, que les lois de la science faite nécessitent le théisme »[2].

---

1. Ces six âges sont : 1° l'âge de l'Arya, ou âge primitif, « qui conduira les temps jusqu'aux jours du Veda ; 2° l'age de Manou, Manès, Zoroastre et Bouddha ; 3° l'âge de Thalès et de Socrate ; 4° l'âge de Jésus ; 5° l'âge de la Révolution ; 6° l'âge de la Méthode, « où l'Homme n'obeira plus qu'au Fait et par lui retournera vers Dieu et la religion de la science ». (V. *la Genese*, ch. XIV).

2. V. *la Genese*, notes D et A.

Sa doctrine est conforme à celle du naturaliste Agassiz. Le livre *de l'Espèce et de la classification en Zoologie* illumine le poème de *la Genèse*, et même il est difficile de bien comprendre celui-ci sans avoir lu celui-là. « Les rapports, les proportions, dit Agassiz, existant dans toutes les parties du monde organique ont leur lien intellectuel et idéal dans l'esprit du Créateur. Ce plan de Création, devant lequel s'abîme notre sagesse la plus haute, n'est pas issu de l'action nécessaire des lois physiques, mais au contraire a été librement conçu par l'Intelligence toute puissante, et mûri dans sa pensée avant d'être manifesté sous des formes extérieures tangibles ; ***la préméditation a précédé la création*** ».

Strada se trouve être ainsi en poésie l'interprète de toute une classe de savants pour qui « l'histoire naturelle n'est en somme qu'une série de tableaux présentant sous ses différents aspects la pensée de Dieu »[1]. Ils n'ont pas voulu renoncer au principe de finalité, cher à certaines intelligences religieuses, et cher, il faut bien le reconnaître, à l'esprit humain, qui ne peut guère admettre que tout soit créé en vue de rien. Pour eux, la continuité des phénomènes, la gradation dans les organismes, sont le reflet de la continuité qui existe dans la pensée de Dieu et les incarnations progressives de son idée. Cette doctrine est très antique : elle remonte jusqu'au Brahmanisme. Platon, en s'inspirant de Parménide, avait dit dans le *Timée :* « Le Créateur réalise tout ce qu'il conçoit, ses perceptions engendrent l'existence », et Saint Thomas avait fait de Dieu un être expansif, *ens sui diffusum*, tendant par amour à sortir de soi-même. Dans les temps modernes, elle est admise par de Maillet, Robinet, Geoffroy Saint-Hilaire, qui ne sait donner d'autre raison de l'unité de plan dans le règne animal qu'une sorte de rapport mystérieux entre les êtres vivants et leur Créateur, par Oken, par Schelling, par Agassiz, le maître de Strada, par Gaudry et Bergson. Lamartine l'a entrevue dans *le Livre primitif*.

Dieu étant la première nécessité, son intervention permet à Strada de donner « une activité vivante à la poésie ». De là un Dieu presque anthropomorphe ; de là souvent répétés et d'une allure biblique les *Dieu dit...* ; de là dans tout le poème une grandeur théologique qui en impose.

Strada va même plus loin ; il dote de la parole le Néant, la Terre, la Lumière ; mais il use sobrement de ce merveilleux, il ne façonne pas tout un monde d'allégories qui nuirait au poème ; il ne précise jamais les contours de ces puissances mystérieuses ; il esquisse d'elles simplement un geste, une attitude ; il leur conserve un certain air indéterminé de personnages de légende, baignés par

---

1. V. Alfred Giard : *Controverses transformistes ;* Ed. Périer : *la Philosophie zoologique avant Darwin ;* et Paul Gaultier : *la Pensée contemporaine,* ch.x.

instant d'une lueur très lointaine. Dieu vient de lancer la lumière, et elle bondit, sans fin, sans repos, dans l'immensité morne :

Or le Rien, fou d'orgueil de son inanité,
S'accoudant sur le fond de sa vacuité,
Après des milliards nouveaux de temps et d'âges,
De voyages sans fin succédant aux voyages,
Railla : « Folle lumière, es-tu lasse à la fin
De ces immensités ! Dis, de mon flanc divin
N'es-tu pas fascinée ? Arrête, désespère
Devant mes infinis, insondable repaire,
A tes pas impuissants toujours inexploré ».
Et la Lumière dit : « Je n'ai pas mesuré
Un coin de ton manteau sans bord, semblant d'espace,
As-tu mesuré Dieu dont la grandeur nous passe ? » (V)

La métaphysique de Strada l'autorise à remonter bien au-delà des réalités, au-delà même de la période atomique, au temps où il n'y avait que l'Idée :

Hors de tout ce qui fut jamais ; c'était avant ;
Bien plus tôt que la loi, que l'éther, que le vent ;
Avant le vide ; avant l'abîme ; avant les mondes :
Avant l'espace ; avant les ellipses fécondes ;
Avant l'heure, le temps, la contradiction ;
Hors du fini sur qui plane l'extinction ;
Plus tôt que l'élément ; plus haut que les étoiles ;
Avant la nébuleuse engourdie en ses voiles ;
Avant la nue ; avant la foudre ; avant le bruit ; ...
L'éternité partout... (I)

Ainsi commence Strada ; malgré des maladresses, cette poésie est austère et sereine : par delà du Bartas, nous rejoignons les genèses orientales. Mais ces mots ne constituent pas un éloge absolu. Fut-il donc un commencement de toutes choses ? C'est ce que laissent croire et Strada et tous ceux qui parlent sans précaution de genèse, et qui n'ont pas bien soin de distinguer *une* genèse, celle de notre monde, des innombrables genèses qui furent et qui seront toujours possibles.

Dans ce domaine de la métaphysique, visionnaire comme V. Hugo, Strada excelle à exprimer l'indicible, à déterminer, à rendre visible et tangible ce qui se dérobe à toute prise des sens ou de la pensée :

Ce vide est bien sans lieux, sans points, sans bas, sans hauts,
Sans courbes, sans vapeurs, sans dômes et sans voûtes,
Sans astres, sans éclairs, sans éther et sans routes....
Sans rien que d'être là toujours le vide énorme. (I).

Mais déjà Strada ébauche l'œuvre entreprise par Bergson et par G. Le Bon ; il tâche à définir l'atome, agrégat d'éther, concentration

de forces, dont la grande loi n'est pas attraction ni répulsion, mais expansion. Malheureusement, les vers de Strada sont restés obscurs :

> L'énergie en chaleur diffuse et magnétique
> Et l'électricité dans sa fureur chimique,
> Se formaient dans l'éther sous les affinités
> De la Force ; et l'atome aux mouvements hâtés,
> Par la concentration de la force éthérée,
> Naissait. (IV)

Cependant le terrain devient pour nous sinon solide, du moins plus consistant. L'éther, presque de l'Idée encore, comme elle étant impondérable et subtil, partout l'éther, « vitellus sacré, blastème immensurable », s'épandit, et l'espace fut alors avec ses trois dimensions ; et l'atome se forma de l'éther ; et l'ouragan naquit ; des vapeurs roulèrent ; pendant des siècles les vents pétrirent les tourbillons, et les vapeurs tassèrent. Mais juste au moment où, pour dire ces ouragans et ces trombes, un grand poète serait nécessaire, capable de nous donner des sensations inconnues et d'animer par son souffle des tirades tourmentées et magnifiques, voici à quoi aboutit Strada :

> Lente conversion d'énergie et d'élan,
> Ce va-et-vient tiré, se désarticulant,
> Cassant, laissant traîner ses pâles tronçons mornes,
> Des abîmes sans fond jusqu'aux gouffres sans bornes,
> Se fendant, se fondant, s'écrasant, se ruant,
> Se hâtant sous les rumbs aux mille voix huant,
> Dans la fuite du temps, des éthers et des vides,
> Semblait s'amalgamer en des rondeurs livides,
> Et d'étranges lueurs dans l'espace sans bord
> De l'entrefoudroyement prenaient des regards d'or. (IV)

On dirait d'une ébauche, d'une nébuleuse encore informe ; ce n'est même pas du français ; et ce reproche est mérité trop souvent par Strada ; il gît en lui-même un grand poète, mais il n'est encore qu'en puissance, à peine en chrysalide.

Des amas se forment ; des centres, des lieux géométriques s'établissent ; des astres deviennent ; et la lumière fut. Strada écrit alors son infini dans les cieux. Rien qui nous rappelle Fontanes, Lamartine ou Ponsard. Strada est bourré de science ; l'analyse spectrale lui a livré ses secrets ; il est laborieux, surabondant ; quelquefois il essaie de s'enlever vers les hauteurs, et il reste sur la terre. Disciple de V. Hugo, il créé quelques belles images pour y condenser l'insaisissable ; il recherche les noms extraordinaires, les rimes surprenantes ; mais ses pages à chaque instant sont signées de quelque maladresse ; et, en fin de compte, qualité rare dans un thème souvent traité, il est original ; et une

partie de cet infini dans les cieux mérite d'être citée et vantée :

Il est des soleils d'or, des mondes de platine,
Des univers de scharl, de quartz, de serpentine,
Des cosmos de graphite et des feux de feldspath,
De sodium, de gneiss, d'argent et de grenat.
Chacun a ses rayons, ses teintes colorées
De la pourpre solaire aux lueurs azurées.
Les blancs charbons ardents sont faits de diamants,
Ces diamants soleils brûlent des cent mille ans ;
Les astres d'or sont teints d'une flamme verdâtre.
Ils brûlent tous, ils ont l'immensité pour âtre.
Et l'effroyable, intense, immortel brûlement,
Fait la vie et la mort, la joie et le tourment.
Algol, l'Hydre, Méduse et l'étoile Céphée
Sont des astres tournants éclairant par bouffée
Comme sur les écueils les phares de la nuit.... (VI)

Enfin le poète abandonne la voie lactée et ses trente millions de soleils ruisselants pour nous dire comment de notre soleil, un de ces astres d'or, la terre un jour s'évada. En concentrant sa masse de vapeur elle devint feu : puis naquit le nuage, et l'eau fut : le globe refroidit, prit de la cohésion, et la lumière fut ; la vapeur condensée s'abattit en eaux :

Et la mer fut — Et l'eau de l'immense marée
Serrant les os brûlants de la terre effarée,
La sphère ne fut plus qu'une rondeur de flots
Où les vents accourus épandaient leurs sanglots. (VII)

Mais quels combats entre les eaux et le feu ! quelles mêlées ! et quel poète sera digne de les chanter en des vers atrocement épiques ?

Ici les grandes eaux se dressaient enflammées.
Leurs crinières de flots secouaient des fumées.
Plus loin le fond des mers croulait. C'était soudain,
Et les reflux plongaient dans le feu souterrain.
Là, des ondes vert noir à mille pieds lancées
Par des monts qui naissaient se sentaient traversées.
Ailleurs, des flots sortaient des colonnes de feu
Ou des ballons d'argent gigantesques. Un jeu
De Titans monstrueux. (VIII)

Dans ces pages, où nous assistons aux déchirements qui arrachent la lune du sein de la terre, et aux heurts, aux convulsions qui dressent les montagnes et creusent les vallées, nous reconnaissons encore en Strada une manière de grand poète. Mais que d'inégalités, que de chûtes ! quel abus du développement et que de redites ! Il pouvait être simple et émouvant ; il est compliqué et quelquefois fastidieux.

L'heure est venue où des yeux vont monter aux plages de la lumière et s'ouvrir. Strada aborde trois problèmes principaux : 1° comment l'énergie et sa loi mécanique darderont-elles de la vie et de l'être organique, autrement dit, quelle est l'origine de la vie? 2° quelle est l'origine des espèces? sont-elles nées fixes? au contraire sortent-elles les unes des autres par évolution? 3° comment expliquer que dans le germe soit enfermée l'hérédité de l'espèce?

Ces trois problèmes ont entre eux une dépendance très étroite ; pourtant il aurait fallu les distinguer très nettement, les scinder, procéder à la manière du physiologiste. Or le poète les a trop souvent confondus, il va et vient de l'un à l'autre, en des démarches multiples et embrouillées ; et sa pensée est toujours vêtue d'obscurité.

En vain affirme-t-il que l'homme sait enfin ce qu'est la vie. Un seul vers assez précis ne suffit pas à notre curiosité :

L'oxygène en chaleur met la vie à l'atome.

Il se réfugie aussitôt dans la métaphysique :

Quand donc Dieu voulut l'être, éclatant d'organisme,
Il en prit chaque idée ; et par un fatalisme,
L'équivalent typique éclos, cet être fut.
Et l'organisme fut sa forme et tout vécut. (IX).

Si la valeur scientifique de cette théorie est discutable, du moins sa valeur poétique est-elle incontestable ; mais, dans le poème, tout ce qui touche à cette question de l'origine de la vie n'a ni précision philosophique, ni beauté littéraire ; il est impossible de recueillir une demi-page qui forme un ensemble satisfaisant pour la pensée et pour l'imagination.

Quant au second problème, nous ne saurions d'abord affirmer si Strada est pour la fixité des espèces, ou si elles sortent les unes des autres. Il paraît admettre que « l'espèce proche engendre »,

Et pour vous voir surgir, variétés énormes,
Il suffit que le germe ait pu changer de formes.

Que ce germe trouve un milieu propice, et l'être nouveau apparaîtra. Les variations ne sont donc pas externes, comme le pensaient Lamarck et Darwin ; elles sont internes, comme le disent Naegeli et Hugo de Vries. La lutte pour la vie creusera des hiatus, des familles disparaîtront, et pendant ce temps,

La fixité croîtra qui ferme les barrières,
Quand il sera perdu trop d'intermédiaires,
Et les isolements de l'espèce étant faits,

Elle restera là toujours elle à jamais.
Ilot dans l'océan des êtres, mais fertile,
L'espèce devra vivre et mourir immobile. (IX)

Nous reconnaissons la théorie qui admet à l'origine une plus grande plasticité des espèces, ou, si l'on veut, de la substance vitale ; peu à peu cette plasticité a diminué, les espèces se sont figées en des moules rigides ; dès lors elles peuvent mourir, elles ne peuvent plus se transformer.

Mais à la longue dans ces pages touffues et impénétrables le jour arrive à filtrer, et voici ce que nous distinguons : au lieu d'extraire les espèces les unes des autres, Strada nous les montre produites par une suggestion continuelle de Dieu. Dieu n'a qu'à penser des êtres et ces êtres apparaissent ; comme Dieu est la sagesse même, les êtres sont échelonnés avec sagesse ; successivement vinrent les plantes, les grands arbres, les animaux, l'homme ; il y avait en même temps un mouvement ascensionnel vers la beauté ; à l'évolution matérialiste se substitue une sorte d'évolution idéaliste :

L'évolution est, mais non par la matière.
Pour transformer il faut une force étrangère.
La matière changer ! Immense absurdité !
La masse étant inerte, à perpétuité,
On n'aurait jamais vu qu'une même substance
Dans sa forme première et dans sa même essence. (IX)

Telle est la théorie d'Agassiz ; mais la poésie de Strada devait rester claire, illustrer les idées et non les obscurcir.

Ce que le poète nous offre de plus net touchant la parenté des espèces est cet hymme en l'honneur de l'algue, qui noue la plante à l'animal.

L'algue, c'est le lien. Plante, puis animal,
L'algue c'est le mystère étonnant et fatal ;
C'est la métamorphose, incessante d'aurore, (?)
De zoosphore en algue et d'algue en zoosphore. (sic)
L'algue terrestre, elle, a du sang, du sang vital.
L'hya-hia secrète un pur lait végétal.
Le fruit du papayer produit de la pepsine.
La plante carnivore est de plus assassine.
La racine est un tube, œsophage, estomac,
Comme celui des vers qu'un seul tuyau forma.
La plante meurt de faim, d'anémie ou pléthore,
Le quinquina la sauve et le fer la restaure ;
La plante meurt, décline, et l'électricité
La guérit ; la saignée augmente sa santé.
Pepsine, lait et sang, appétit carnivore,
Maladie et santé que l'organe élabore,
Brûlement de la vie et respiration,

Est-ce l'homme ou la plante en évolution ?
Est-ce l'âme qui naît, encor silencieuse ?
O parenté de tout, grande, mystérieuse,
Tu n'es plus le mystère et nous avons le mot ;
Nous suivons cette mer de l'être flot à flot.
Tout s'explique par là que l'idée-énergie
A l'arbre, à l'animal, est l'ancêtre et la vie ! (IX)

Déjà Delille avait chanté ces organismes troublants, qui, dans l'échelle des êtres, tiennent des deux mondes, végétal et animal. Quelques années avant Strada Richepin avait écrit le poème des *Algues*. Richepin est moins hérissé de science, plus affirmatif et lyrique. Strada se rapproche de Delille ; il est un Delille plus savant et tout aussi didactique : mais il essaie de communiquer à ses vers de la chaleur et de l'émotion ; une pareille tirade est à la fois une étude de versification et un effort vers la poésie : de même de grands musiciens ont écrit des études qui renferment, un peu écrasée sous l'artifice, de la vraie et belle musique.

Strada s'est enfin préoccupé de la transmission des caractères de la race. Ce problème n'avait pas jusqu'ici tourmenté les poètes. Est-ce parce qu'il faut entrer dans un domaine où nul ne saurait guère s'aventurer, s'il n'est un spécialiste ? Depuis 1674, où Leuwenhoeck prétendit le premier avoir vu les spermatozoaires, est-ce parce que les résultats auxquels sont parvenus les savants restent encore trop obscurs, hypothétiques, insuffisants ? Car tous, partisans de la préformation dans l'un des deux éléments, mâle ou femelle (Hartsoeker, Bonnet) ; — partisans des particules représentatives, les liqueurs séminales du mâle et de la femelle comprenant des molécules organiques qui viennent des diverses parties du corps et qui sont rapprochées subitement par l'acte générateur (Buffon) ; — partisans des gemmules, produits de la cellule, qui auraient la vertu spéciale, en voyageant à travers les organismes, de donner à la cellule neutre dans laquelle elles pénètrent le caractère de la cellule d'où elles proviennent (Darwin) ; partisans des plasmas ancestraux, ou particules comprises dans le noyau des cellules reproductives et qui ont la vertu de « représenter le caractère des ancêtres » (Weismann) ; tous, à la question d'hérédité et d'atavisme répondent comme les médecins de Molière : l'opium fait dormir parce qu'il a en lui une vertu dormitive ; en se développant le germe représente l'ancêtre parce qu'il a en lui une vertu représentative. C'est ce que démontre très clairement Le Dantec[1]. Mais s'agit-t-il de fournir une solution, elle est encore dans le domaine de la confusion et des tâtonnements.

Devant ces théories peu satisfaisantes Strada a dû hésiter ; et

---

1. V. *Revue philosophique*, janvier 1899 ; Le Dantec : les néo-darwiniens et l'hérédité des caractères acquis - la théorie chimique de l'hérédité. Yves Delage et Goldsmith : *Les Théories de l'Evolution* — F. Houssay : *Nature et Sciences Naturelles.*

son goût pour la métaphysique aidant, il a considéré l'ovule, non comme étant un type de vie, mais comme étant jusqu'à un certain point indifférent, et prêt pour les divers types de la vie : et sur l'ovule il a fait s'exercer une force étrangère, l'idée. Là encore la préméditation a précédé la création, et son maître est toujours Agassiz :

L'ovule est l'union des virtualités
Qui sont le germe et les forces d'affinités.
Et chaque ovule est prêt pour les types de vie
Où le groupe d'idée épand de l'énergie,
Et le type s'impose ; et l'être n'est donc rien
Que des formes d'idée en sublime lien. (IX)

L'expression n'est pas très nette ; mais Strada se rappelle que Lucrèce, son modèle, essayait par des exemples familiers d'expliquer à Memmius les phénomènes les plus compliqués en apparence, et il nous dit en substance ceci : Comme l'esprit de l'homme s'impose dans les croisements, l'idée s'impose dans l'être ; ce que la pensée de l'homme accomplit, l'énergie-idée le réalise plus facilement encore ; l'être, « c'est de l'énergie en groupe ».

Nous sommes assez mal satisfaits. Il fallait pourtant que nous insistions sur ces pages, puisque c'est la première fois, à notre connaissance, que la poésie s'en prend à ce problème de la vie et de sa transmission, et qu'elle cherche à y mettre une certaine précision scientifique.

Strada aborde encore deux sujets nouveaux dans la poésie scientifique : l'origine de l'homme et le problème des races. L'homme vient lui aussi par évolution de l'énergie-idée à son moment voulu ; le type fut d'abord enfermé dans un ovule, attendant un milieu propre à son éclosion, et ce milieu ne pouvait être que des « flancs vivants » :

Non, l'homme n'est pas né du singe ni du phoque,
Il est né de tout l'être à sa sublime époque.
Il est né de l'idée ainsi que tout en naît.
Une conversion d'être a créé sa forme,
Et de l'être stupide a fait l'esprit énorme.
Et du travail terrestre étant le résultat,
L'homme de l'animal traverse chaque état.
Il est le microsêtre, ayant été l'atome ;
Le fœtus est l'échelle brute, il éclôt l'homme,
L'homme par qui tout l'Etre, en regardant les cieux,
A partout demandé de se joindre à ses dieux ! (XI)

A l'aide de l'homme, la matière, sortie de l'idée, retourne à l'idée ; le cercle est parcouru ; l'idée en soi est partie de soi pour revenir vers soi. Strada unit la pensée de Hegel à celle d'Agassiz.

Strada se demande ensuite si chaque continent a créé son homme, ou si à l'origine il y avait unité de la race humaine, ou encore s'il y eut d'abord des noirs, puis des jaunes, enfin des blancs, « peu à peu les humains embellissant leurs traits ». Plus longuement que dans le onzième chant de *la Genèse* Strada revient à ces questions dans *les Races*. L'œuvre que nous allons ouvrir un instant se divise en deux parties, un drame allégorique, dialogues faibles, invraisemblables, quelquefois puérils, entre Fossil, l'ancêtre des Blancs, et Goril, l'ancêtre des Noirs, et un très long préambule, lourd de considérations ethnographiques. Si obscures, si mystérieuses que soient les origines, Strada pense que le blanc est apparu le premier, là où le Thargama géant sortit le premier des eaux, que le noir est un type différent et que le jaune est issu du noir :

L'Arya serait donc ainsi le premier homme.
Il aurait là grandi dans son premier royaume.
Les noirs seraient issus plus loin, vers l'équateur,
Sans qu'on sache le lieu, l'habitat et l'auteur.
Les jaunes ne seraient qu'une métamorphose
De ces noirs dont la peau change et se recompose,
Non suivant le soleil, mais le sol, le terroir...
Les noirs paraissent donc une typique branche,
Et non pas comme issus de notre race blanche.
Peut-être tous les deux, nés simultanément,
Ont-ils crû l'un très vite et l'autre lentement.

L'Arya est supérieur au noir et au jaune : en lui est enfermé l'espoir de l'humanité, c'est lui qui doit finalement triompher, et c'est en son honneur, c'est-à-dire en l'honneur de la science et de la justice, qu'est écrite l'*Epopée humaine* : là est l'unité de cette œuvre immense, confuse, négligée, où circule cependant de la sève et une foi robuste.

Nous n'avons pas à suivre Strada dans son catalogue des races sorties des Aryas, ni dans ses développements sur le langage, sur les cinq cents racines, ou sur la vie des hommes en tribus. Revenus à la *Genèse*, nous le laisserons analyser les sentiments et énumérer les gestes d'un homme idéal, symbolique ; à cette abstraction Dieu suggère successivement de s'armer d'un silex, d'allumer le feu protecteur, de construire un temple, de soumettre les animaux ; et quand l'homme meurt, son âme remonte vers l'Energie-Idée dont elle a été la dernière incarnation. De cette partie du poème, les hommes sont absents [1].

Tout en énumérant les principaux thèmes auxquels Strada s'est essayé, nous avons pris le soin de ne pas altérer l'impression

1. Un roman vient de nous découvrir ce que l'imagination, forte des données de la science, peut créer dans le domaine des âges primitifs, *la Guerre du Feu*, de J. H. Rosny aîné (1911).

d'ensemble. L'œuvre est lourde, touffue. Trop nombreuses sont les questions soulevées, et le plus souvent les solutions sont incomplètes, obscures : manque d'air, manque de clarté. On reconnait facilement la hâte de l'improvisation. Très pressé, l'auteur écrit, écrit toujours, sans avoir le temps de se relire, d'élaguer ou de corriger. On croirait qu'à mesure qu'il recueille ses notes il les versifie au plus vite. Les pages qu'il a composées sur l'infiniment petit ressemblent à un article de revue qu'un versificateur habile aurait mis en vers au pied levé. Le bon, le médiocre, le mauvais, même l'incompréhensible s'y entassent. Quelquefois c'est à se demander si le texte est correct ; aussi bien le temps a-t-il manqué à Strada pour relire les épreuves, la ponctuation est déplorable, quelques vers sont faux. Pourtant l'infiniment petit nous fournit trop peu de pages pour que nous ne citions pas ces quelques lignes encore :

Les airs, les eaux, les corps, les tissus sont un crible
Où passe plein de vie et de mort l'invisible.
Mettez ce verre là : des monstres, des serpents,
Comme en un cauchemar, bondissants ou rampants.
Otez-le ; tout a fui ; plus rien ; de la rosée !
Des visions, du songe, on se croit la risée....
Avez-vous vu jamais sous les foyers solaires,
Dans une goutte d'eau broyée entre deux verres,
L'infiniment petit jouer et se ruer,
S'attendre, se poursuivre, aimer, s'entretuer ?
On voit, et l'on dit non. C'est le monde impossible.
Ce fut le premier né tout ce monde invisible... (IX)

Donc le choix du goût, les lenteurs de la lime font trop défaut. Réduite de moitié, élucidée et parée, l'œuvre s'imposerait, tandis qu'elle est difficile à lire. Si seulement nous abordions au milieu de ces lianes et de ces forêts profondes quelque prairie fraîche et claire où nous reposer ! mais il est presque impossible dans l'aventureux Strada de trouver une page achevée, définitive. En cherchant bien, la meilleure, — nous devions nous y attendre, — est celle où le poète nous peint la végétation folle des âges primitifs. Encore faut-il la cueillir au milieu d'autres pages lourdes de détails et encombrées de remarques didactiques :

Sous le soleil sinistre, indicible fracas !
La majesté des bois premiers croulait, en tas.
Les nouvelles forêts, verdeurs aux milles formes
De lianes d'argent paraient leurs fronts énormes,
Puis ayant mâché l'air, étirant leurs cent bras,
Sombraient, moissons nouvelles, en de nouveaux amas.
Et ces troncs décrépits engendraient les opales
Dans les entassements de houilles colossales.
Ces cadavres des bois, princes des premiers jours,
Forêts après forêts, engouffrant leurs blocs lourds,

Multitudes dont nul ne connut l'agonie,
Composaient le fumier des siècles pour la vie.
Et la grande nature immobile à nos pieds
Aux nuits de cent mille ans les cache tout entiers.
Et les affaissements de ces arbres sans nombre,
Nous, rois des derniers jours, nous les tirons de l'ombre
Et nous leur demandons pour nos foyers vermeils
La chaleur primitive et les premiers soleils [1]. (IX)

A quelques détails près, voilà de la grande poésie ; et vraiment, en dépit des longueurs, des gaucheries, des obscurités, en dépit des vers mal construits, des rejets forcés et des rimes mauvaises, on sent palpiter dans ce poème de *la Genèse* un cœur de poète. Par sa science dirigée dans tous les domaines de la connaissance, par ses masses poétiques, par l'abondance de son verbe et la richesse incroyable de son vocabulaire, Strada nous arrête et nous retient.

Bien des fois il nous a rappelé V. Hugo ; du maître il a conservé plusieurs procédés ; il sait matérialiser ce dont l'esprit humain ne peut se former une représentation : n'avons-nous pas vu le Néant « s'accouder sur le fond de sa vacuité », et les astres brûler dans « l'immensité pour âtre » ? Ailleurs tout comme V. Hugo, il prend un dictionnaire de géographie, il y choisit les noms aux sonorités les plus inattendues, le noir Momotombo, Hamilpan, Chimboraco,

Vils colosses
Cotopaxi, Capac, et Popocatépetl,
Le mont mâle, mordaient avec Ciltatépetl,
Le mont femelle aux flux de sang noir sur les ondes. (VIII)

Il rappelle aussi Balzac, ses entassements érudits, et l'opulence un peu pâteuse de son vocabulaire.

A la poésie scientifique il a rendu de grands services. Il l'a crue capable de contenir les idées les plus abstruses et de leur communiquer de l'éclat et de la vie. Dans le poème de *la Genèse*, dans la partie didactique du poème des *Races* résonnent des thèmes jusqu'alors rarement entendus, ou qui n'avaient pas encore été essayés. Avant de le quitter, écoutons-le méditer sur les fossiles :

Toi, l'Homme minéral, à notre nouveau monde
Tu parles des passés jusqu'alors inconnus.
Homme pétrifié, que disent tes os nus ?
Que dit ton silex brut, taillé, poli, terrible ?
Que disent tes caveaux, tombe ou demeure horrible ?
Ton pilotis lacustre où tu fis des cités,
Tes dolmens, tes bijoux, tes traits ensanglantés ?
Ils disent à nos cœurs que vous fûtes nos pères,

1. v. L. Figuier : *La Terre avant le Déluge* p. 77 ; Buckland démontre à Stephenson que ce sont les anciens soleils qui activent les machines.

Que, comme nous, vos bras ont dompté des misères...
Pères, soyez bénis, hommes des premiers âges.
Vous aviez l'infini dans vos âmes sauvages,
Le grand esprit vivant vous montrait le chemin,
Vous aimiez, vous luttiez, vous étiez l'homme enfin!

Celui-là n'a pas été un artiste, mais il fut une intelligence vigoureuse et un poète audacieux : il a fourni un fier effort pour nourrir la poésie de pensée ; il est dans la grande tradition de la poésie scientifique, léguée de l'Inde à la Grèce, à Lucrèce, entrevue au moyen-âge, représentée au XVIe siècle par du Bartas, retrouvée par Chénier, Delille et Chènedollé, vivifiée au XIXe siècle, et prenant de plus en plus conscience de sa force, de ses moyens et de ses désirs. Strada est de cette lignée d'esprits qui n'ont pas craint d'unir aux données exactes de la science les conceptions les plus téméraires, de ces idéalistes qui ont d'abord usé de l'observation et de l'analyse avant de risquer des synthèses aventureuses ; il est apparenté à Platon, à Agassiz et à Bergson. Comme eux il a voulu écrire le grand drame du développement de la vie « à la réalisation de laquelle le monde matériel ne fait que fournir des éléments » ; et il a emprunté le langage des Muses. Penseur et poète, Strada ne doit pas demeurer un inconnu, ni même un méconnu.

# CHAPITRE XIII

## Le symbolisme et la poésie scientifique : la poésie lyrique ; Laforgue ; Verhaeren. — La synthèse scientifique ; René Ghil.

De 1885 à 1900 environ, la poésie parnassienne, raide et marmoréenne, est vivement combattue ; et comme les Parnassiens, de méthode et de goût, inclinaient vers la science, le symbolisme se trouva être une réaction contre la poésie érudite et scientifique, de même que le romantisme avait été autrefois une réaction contre la poésie descriptive et vulgarisatrice de la science.

« De la musique avant toute chose, de la musique encore et toujours... Prends l'éloquence et tords lui le cou... Car nous voulons la nuance encore, pas la couleur, rien que la nuance », chante Verlaine ; « il doit toujours y avoir énigme en poésie », reprennent Mallarmé et le chœur des symbolistes. Rien n'a de valeur pour eux que la sensation vague, que le rêve aidé par les sons ; il réside, comme endormies au fond de l'âme, des vibrations que seule sait

éveiller, solliciter la musique, ou la poésie, sœur de la musique ; et les mots s'organiseront en symphonies assez flexibles et assez pénétrantes pour s'insinuer jusqu'à la subconscience ; les phrases n'auront pas de contours précis, elles obéiront à une cadence toute intérieure ; le vers, les rimes ne seront plus les moules rigides de la pensée, ils seront des mesures et des sons n'ayant qu'une valeur d'émotion et d'harmonie. Les poètes symbolistes au besoin se réclameront de Wagner, de Botticelli et de Mantegna, de Gustave Moreau et Burne-Jones, de je ne sais qui encore ; mais il est inutile de parler à Verlaine et à Mallarmé d'unir la science à la poésie ; ils ne comprendraient pas ce que cela voudrait dire. Verlaine créa une poésie d'inspiration naïve et subtile, Samain des poèmes d'émotion rare et d'harmonie profonde ; et Mallarmé semble avoir eu le culte de l'obscur, on l'a comparé à Lycophron[1].

Or voici qui démontre bien la vitalité de la poésie scientifique, l'impossibilité de se soustraire à la science où se trouvent désormais les poètes : au plus fort du symbolisme, entre la poésie et la science le divorce n'est pas complet.

Multiples sont les écoles poétiques, ou plutôt les chapelles ; au point qu'il est impossible de s'orienter en pareille anarchie ; les énumérer toutes sans commettre d'oubli fournirait un catalogue plus long que celui des vaisseaux dans l'Iliade[2]. Qu'on ne s'attende pas non plus à ce que nous demandions successivement à chaque petit cénacle, à chaque poète, ce qu'il pense des rapports entre la science et la poésie ; aussi bien ceux qui n'en pensent rien du tout sont-ils nombreux. Mais deux groupes méritent d'être signalés, l'*Ecole Scientifique*, qui eut comme chef René Ghil, aux *Ecrits pour l'Art*[3], et plus tard ceux qui signèrent le manifeste de l'*Intégralisme*, rédigé par Ad. Lacuzon[4]. Si bien que même parmi les symbolistes la poésie scientifique a ses poètes didactiques et lyriques.

En vérité pouvait-il en être autrement ? Comme il s'agit au fond du symbolisme de vibrer à l'unisson avec la vie universelle en établissant entre nous et le monde extérieur des correspondances multiples et mystérieuses, rien d'étonnant que la science chez certains soit restée en honneur ; n'est-ce pas elle qui chaque jour nous révèle dans les phénomènes de la nature des combinaisons de plus en plus complexes, des actions et des réactions de plus en plus imprévues et profondes ? N'est-ce pas elle qui nous guide en tâtonnant à travers ces vivants piliers et ces forêts de symboles dont nous parle Baudelaire ?

---

1. Sur le symbolisme ennemi de la poésie philosophique et scientifique, V. *Revue des deux Mondes*, 15 août 1895.

2. Florian Parmentier a publié un guide utile, *la Littérature et l'Epoque*. v. p. 2, l'école scientifique, et p. 42, l'Intégralisme.

3. René Ghil : *Traité du Verbe*, 1re éd. 1886. *Les Ecrits pour l'Art*, 1887-1892.

4. v. le manifeste dans la *Revue Bleue* du 15 janvier 1904. Il est contresigné par Cubélier de Beynac, A. Boschot, S. Ch. Leconte, L. Vannoz.

Jules Laforgue et Verhaeren dans la jeune école représentent le lyrisme scientifique ; René Ghil, d'un verbe inusité jusqu'alors, essaie, dans une œuvre immense, didactique et épique, de dire tout le savoir de son temps ; et ces révolutionnaires de la forme, derrière leur façade art-nouveau, abritent la philosophie et les idées chères à l'époque positiviste, ils restent attachés au transformisme et au monisme matérialiste.

* * *

Il est difficile d'imaginer un poète à la sensibilité plus vive et plus fantasque. De la naïveté qui va sans fausse honte jusqu'à la puérilité, de la préciosité et de la brutalité, des connaissances positives et l'imagination la plus folle, de l'émotion vraie et de la verve gouailleuse, tout cela est mal contenu ou justement enfermé soit en des lignes sans rythme apparent, soit en des vers d'une facture irréprochable.

Cette œuvre, avec ses qualités et ses défauts, a déjà de quoi nous intéresser et nous charmer. En outre, le poète a beaucoup souffert, il est mort jeune et il bénéficie de la sympathie dont nous entourons les nourrissons des Muses en qui le grain de génie déposé a fleuri un instant sans mûrir ; autour de sa tête rôde une ombre de mélancolie attirante.

« Je suis un pessimiste mystique », déclare Jules Laforgue. Il tient en partie de sa mère, qui était d'origine bretonne, son tempérament mystique. Il éprouve des nostalgies rares, celle des temps préhistoriques, ou celle des astres lointains dont nous sommes issus peut-être, où nous voudrions nous élancer, où nous n'irons jamais :

> Tout se fera sans moi ! ni rêve ni réveil !
> Je n'aurai pas été dans les douces étoiles.

L'âme des philosophes idéalistes, l'âme de Platon en lui s'est réincarnée, et il nous dit, non sans préciosité, comme il aime errer

> Par les blancs parcs ésotériques
> De l'Armide métaphysique,

forêt enchantée et multiple, où rêve l'imagination naïve et compliquée du poète.

Il est d'une tristesse incurable ; quand les autres rient et folâtrent, au milieu de la joie et du bruit, il se replie sur lui-même, il met sur son front la cendre du psalmiste, il a dans la bouche le goût de la tombe. Comme Villon et l'Hamlet de Shakespeare, il fréquente les charniers, il soupèse les têtes de morts :

Avez-vous médité, les os gelés de froid,
Sur ce ricanement si tristement sceptique ?

Sous l'influence de la science, tristesse et mysticisme natifs tournent au pessimisme : car il a lu Spinosa, Schopenhauer, Hartmann, et il est très savant. « Son génie naturel fait de sensibilité, d'ironie, d'imagination et de clairvoyance, il avait voulu le nourrir de connaissances positives, de toutes les philosophies, de toutes les littératures, de toutes les images de nature et d'art, et même les dernières vues de la science semblent lui avoir été familières »(1). Son existence d'étudiant pauvre, qui sort de son garni de la rue Monsieur-le-Prince pour hanter les bibliothèques, sa place de lecteur auprès de l'Impératrice Augusta, lui ont permis, lui ont rendu nécessaires les lectures les plus nombreuses, les plus variées, les plus libres ; et lui aussi de la science il tire les conséquences. Alors il ébauche ce qui devait s'appeler, d'après les notes qu'il a laissées, *le Sanglot de la Terre*(2).

Dans l'infini criblé d'éternelles splendeurs,
Perdu comme un atome, inconnu, solitaire,
Pour quelques jours comptés, un bloc appelé Terre
Vole avec sa vermine aux vastes profondeurs.

Les savants ne lui ont-ils pas révélé que la vie est une « moisissure » ?

Parfois il se résigne à la loi de l'Inconscient ; mais cette résignation ne persiste pas. Notre solitude, notre misère, nos dieux, notre abandon, « seuls, dans l'affolement universel des cieux », ce grand sanglot des choses, sans fin répercuté, il n'accepte rien. A son tour il met Dieu en accusation ; contre lui à travers les astres, où sont partout des âmes qui souffrent, il entend se lever « la clameur fraternelle » ; il implore les ouragans des débâcles finales pour balayer ce globe immonde et poussif, et pour qu'on ne sache plus rien « de ce cerveau pourri qui fut la Terre, un jour » ! Surtout il ne se résigne pas à son propre anéantissement ; comme il n'a plus la pudeur des Parnassiens, il gémit, il pleure, il crie, il s'irrite, il se débat en forcené :

Mourir ! N'être plus rien ! Rester dans le silence !
Avoir jugé les cieux et s'en aller sans bruit !
Pour jamais ! Sans savoir ! Tout est donc en démence !

*Sans Savoir !* Ces mots lui sont dictés par sa pensée savante, et seuls ils donnent à cette révolte un peu de noblesse.

Enfin, mysticisme, pessimisme scientifique et révoltes, tout s'achève en gouaillerie, tantôt sinistre et philosophique :

1. Remy de Gourmont, *le Livre des Masques*.
2. Ecrit en 1880, publié après la mort du poète.

Tout vient d'un seul impératif catégorique,
Mais qu'il a le bras long et la matrice loin !

tantôt parisienne et quartier latin :

Et pour tuer le temps en attendant la mort,
Je fume au nez des dieux de fines cigarettes.

On a comparé Jules Laforgue à Heine. Nous songeons aussi bien à Villon ; sensible, naïf et tourmenté, Villon, resté indolent, pouvait être aujourd'hui un doux Verlaine ; devenu curieux de science, il serait un âpre Laforgue.

Nous nous en tiendrons, dans son recueil, à trois pièces principales. *La Complainte du Temps et de sa Commère l'Espace* révèle le tempérament métaphysique du poète ; elle est contournée, tortillée, ténébreuse et baroque. Dans un passé antérieur aux genèses le Temps parle ainsi :

Je tends mes poignets universels dont aucun
N'est le droit ou le gauche, et l'Espace, dans un
Va-et-vient giratoire y détrame les toiles
D'azurs pleins de cocons et de fœtus d'étoiles.

Il se plaint ensuite d'être un « calice inconscient », il veut être extrait de ce néant « trop tout », devenir une flamme, un sanglot mortel, une goutte d'âme. Il a fécondé l'Espace ; mais quand et comment ? Sources du possible, tous deux ils alimentent à jamais des pollens de soleils :

Nuls à tout, sauf aux rares mystiques éclairs
Des élus nous restons les deux miroirs d'éther
Réfléchissant jusqu'à la mort de ce mystère,
Leurs Nuits que l'Amour jonche de fleurs éphémères.

Nous préférons relire l'*Ode au Temps* de Thomas. Nous n'imaginons pas un instant que la poésie scientifique doive se corrompre en un jargon prétentieux et incompréhensible. Du moins nous fallait-il donner un échantillon de ce bizarre effort et de cet avortement.

La deuxième pièce, *la Complainte propitiatoire à l'Inconscient*, est meilleure. Elle consiste en petites strophes de deux vers, en litanies, qui sont entrecoupées d'autres strophes de quatre vers hexamètres. Les hexamètres disent les souhaits terrestres, l'amour, les religions, les sacrifices, les arts ; ils sont affectés et obscurs. Les litanies, bien plus intéressantes, chantent la résignation à la Loi. En voici quelques unes :

O lois qui êtes parce que vous êtes,
Que votre nom soit la retraite !...
Que votre inconsciente volonté
Soit faite dans l'Éternité...
Que de votre communion nous vienne
Notre sagesse quotidienne !
Pardonnez-nous nos offenses, nos cris
Comme étant à jamais écrits !...
Non, rien, délivrez-nous de la Pensée,
Lèpre originelle, ivresse insensée...

Adresser à la Loi des litanies comme à la Vierge Marie, l'idée était originale, et sous ces mots murmurés comme par une pauvre femme, il gronde bien de la douleur et du désespoir.

Originale et désolée est aussi la *Marche funèbre pour la Mort de la Terre*, et ici l'exécution est à peu près parfaite. C'est un faire-part adressé aux Soleils ; la Terre est morte ; elle flotte, bloc inerte et tragique ; qu'elle dorme à jamais ! Et pourtant qu'elle se souvienne des premiers âges, où elle n'avait

Que les pantoums du vent, les clameurs des flots sourds,
Et les bruissements argentins des feuillages.

Elle était heureuse alors ; puis l'être impur a paru, des sanglots ont jailli vers les étoiles ; qu'elle se souvienne de la nuit du moyen-âge, des cathédrales, des orgues, des temps où l'homme a douté si douloureusement...

Mais dors, c'est bien fini, c'est pour l'Eternité !

Qu'elle se souvienne des bûchers, des tortures, des arts, de la science et de la guerre ; tout cela fut un cauchemar ; il ne reste plus que le noir, le temps, le silence ;

Mais dors, c'est bien fini, c'est pour l'Eternité !

Huit fois revient ce triste et doux refrain, et neuf fois dans cette marche funèbre revient aussi en *lento* ce leit-motiv :

O convoi solennel des soleils magnifiques,
Nouez et dénouez vos vastes masses d'or.
Doucement, tristement, sur de graves musiques,
Menez le deuil très lent de votre sœur qui dort.

Cette élégie ne nous rappelle que de très loin le poème où Leconte de Lisle a chanté la Mort de la Terre. La transition entre les deux pièces nous est fournie par Léon Dierx. Avant Laforgue il compose un *Chœur des derniers Hommes* :[1]

1. *Lèvres closes*, 1867, dernière pièce du recueil.

Sous les astres éteints, sous le terne soleil
La nuit funèbre étend des suaires immenses.
Le sein froid de la terre a gardé les semences.
C'est à son tour d'entrer dans l'éternel sommeil.

Il n'est plus rien, ni bien, ni mal ; il n'est plus que l'Ennui :

Terre, toi-même au bout du destin qui nous lie,
Comme un crâne vidé, nue, horrible et sans voix,
Retourne à ton soleil ! une seconde fois
S'il brûle encor, renais à sa flamme pâlie !

Mais le poète demande à la Terre restaurée de ne pas donner naissance à d'autres hommes, et de jeter nos os « dans le vide où ne germe aucun monde futur ». Par la pensée et par la forme, Léon Dierx est plus près de Leconte de Lisle que de Laforgue. Dans la *Marche funèbre*, sous l'influence des symbolistes, la donnée scientifique s'est fondue en musique : cris des flûtes, pleurs des hautbois et des saxophones, sons cuivrés et voilés des bugles, voix profondes des basses, l'orchestration est riche et parfaite. Parmi les élégies scientifiques nous entendrons toujours résonner la *Marche funèbre pour la Mort de la Terre*.

Ces citations un peu nombreuses étaient nécessaires, puisqu'il s'agissait d'une œuvre étrange et un peu douteuse. Ecrite sous deux influences principales, de Hartmann et de Darwin, il y règne une tristesse originale, différente de celle de Leconte de Lisle, qui enferme son pessimisme sous les voiles de l'érudition, ou de celle de Sully-Prudhomme, qui est délicat, modéré, classique ; une tristesse pathologique, où il entre de la fougue, des violences, du mauvais goût, quelquefois des cris déchirants, auxquels succèdent de longues prostrations, des résignations passagères et grondantes, ou bien une ironie gouailleuse, qui est de la douleur la dernière forme, puisqu'elle en arrive à se gausser d'elle-même [1].

Sous un front haut, sous des cheveux de nuit, dans des yeux enfoncés sous les arcades, René Arcos [2] porte « l'effroi de n'être qu'une suite et qu'un cercueil », la rancune contre l'inconnu qui garde ses mystères, la nostalgie des préhistoires, les hallucinations horribles, la curiosité des hypothèses, le labeur courageux succédant au découragement, l'espoir d'atteindre un jour, qui sait ? à toute la vérité, « oh, nos corps détendus au lit des certitudes ! » et la conscience d'une belle œuvre à écrire, « lourde de science transmise des hommes aux hommes, et ainsi ayant des racines au plus

1. v. *Revue Bleue* du 24 avril 1901, Laforgue, par Henri Beaunier ; et *le Mercure de France* du 16 oct. et du 1er nov. 1902, Jules Laforgue chevalier du Saint-Graal, par P. Escoube.
2. René Arcos : *la Tragedie des Espaces* 1905 ; avec un portrait par Barthold Mahn. L'œuvre a été retirée du commerce par l'auteur.

profond des âges ». Car selon lui, il faut penser scientifiquement, ce qui n'empêche pas de ressentir avec acuité, « et c'est énoncer un axiome que de dire que l'émotivité peut être la résultante du réfléchir ». Ses ancêtres et ses maîtres sont Parménide, Empédocle, Lucrèce, Prudence, Gautier de Metz, du Bartas, d'Aubigné, Gœthe, Shelley, René Ghil et Verhaeren. Voilà de fières ambitions et de belles audaces.

Malheureusement *la Tragédie des Espaces* est une œuvre d'essai assez mal composée, souvent trouble, où s'affirme trop le désir d'étonner le lecteur ; et il est difficile d'en admettre la métrique hasardeuse. Surtout nous n'avons pas à la lecture l'impression du nouveau. Nous songeons tantôt à Verhaeren, tantôt à René Ghil :

Roule, condensation du protyl, base unique
D'où s'éleva le jeu de la vie organique
Jusqu'aux présents labeurs des sèves qui circulent
En la propagation latente des cellules.

Mais la plus grande part d'influence revient à Jules Laforgue ; sa poésie tourmentée, géhennée, bizarre, a exercé sur René Arcos une sorte de fascination ; à son tour il cultive la gouaillerie sinistre, et il la jette comme un domino de carnaval sur une pensée lasse de pessimisme scientifique. Qu'on en juge par ces quelques vers adressés à la Terre, que nous voulons citer, parce qu'ils sont caractéristiques et que l'œuvre n'est plus en librairie :

Sous le choc impulsif de la force première,
Balle rebondissant, balle de la matière,
        Roule, roule comme une boule,
        Roule, roule parmi la foule,
        Parmi la foule d'autres boules,
        Roule comme une boule saoûle.
Graine au vent. Bourgeon. Œuf perdu de la couvée.
Membre coupé de l'embryon. — Inachevée !
Non, non, pas le chaton d'une bague divine :
Fruit vert que laissa choir l'arbre des origines.
        Roule, roule parmi la foule,
        Parmi la foule d'autres boules.
Grain naissant arraché à la géante grappe.
Mouche dans le filet du soleil qui la happe.
Terre ! Toi que les vents d'un tournoiement de fronde
Ont lancée éperdue aux béants intermondes.
        Roule, roule.....
Terre volée dans le creuset de la Genèse,
Tête tranchée par la blafarde Inéluctable
Entre les mille de l'hydre incommensurable,
Et qui, folle, partit sur la route mauvaise.
        Roule, roule parmi la foule,
        Parmi la foule d'autres boules.

* * *

Verhaeren est le grand poète lyrique des temps présents. Nous n'avons pas à nous occuper ici de son évolution psychologique, qui fut si bien conforme à son évolution physiologique. Nous laissons de côté les peintures naturalistes et grossières des *Flamandes* (1883), qui datent d'une période de repas et de beuveries pantagruéliques : la sombre trilogie des *Soirs* (1887), des *Débâcles* (1888), et des *Flambeaux noirs* (1899), écrite sous l'influence de troubles physiques, pleine de pleurs, d'affres et de mort ; les poèmes de la convalescence, jaillis au lendemain d'une crise nouvelle, *les Tendresses premières* (1904), les *Heures d'après midi* (1905)[1]. Notre Verhaeren est celui d'une époque où le calme et la santé sont revenus en lui, où sa puissance d'hallucination se transforme en un don prodigieux d'évocation symbolique, où son horizon se peuple d'idées, comme il était grouillant de fantômes, où il chante le splendide labeur et la force rouge qui bat et tressaille partout autour de nous :

> O Race humaine aux astres d'or nouée,
> As-tu senti de quel travail formidable et battant,
> Soudainement, depuis cent ans,
> Ta force immense est secouée ?

C'est le Verhaeren des *Villes tentaculaires* (1895), des *Visages de la Vie* (1899) et des *Forces tumultueuses* (1902)[2]. Dans ces livres palpite le cœur des grandes villes industrielles de Belgique, d'Allemagne, d'Angleterre, et nous songeons aux prodigieuses cités américaines. « La gloire d'un Verhaeren est d'avoir fait passer dans l'art la vitalité énorme dont tressaille à cette heure la planète fumante de tous les cratères usiniers dont elle se hérisse, d'avoir su interpréter au moyen d'un art adéquat l'élan gigantesque d'une humanité en proie au renouveau et bâtissant les assises d'un habitat plus vaste et plus aéré pour l'individu prochain. De ce labeur cyclopéen c'est lui le chantre en notre langue : ses crises, ses assauts, ses effrois et ses espoirs ont pris voix en lui. Son art est parcouru des mêmes électricités qui d'un bout à l'autre de la terre fleurissent en miracles nouveaux. Il n'a pas menti à son âge, et à l'humanité qui se lève il a proposé un art digne d'elle »[3].

La pensée de Verhaeren est plus forte qu'étendue. Une pièce comme *la Science*, dans *les Forces tumultueuses* suffit à contenir toutes ses idées ; mais infatigablement confessées dans un verbe audacieux et imagé, elles finissent par en imposer, et cette pensée

1. Léon Bazalgette : *Verhaeren*.
2. Pour la bibliographie, v. Van Bever et P. Léautaud : *Poètes d'aujourd'hui* et Léon Bazalgette.
3. L. Bazalgette : *Verhaeren.*

un peu courte est vivifiée par des aspirations vers une immortalité vague et attirante.

Il apparaît d'abord en Verhaeren un positiviste décidé : l'humanité enfin entre dans la période positive ; mortes sont les puissances théologiques, éteints les yeux des Pythonisses, et l'homme ne connaît plus ni la prière ni le blasphème :

Et s'il lui faut des dieux encore — qu'il les soit !

Verhaeren n'admet plus que les calculs certains :

Tout l'infini peuplé d'hypothèses logiques !
Le fourmillement d'ombre et d'or des cieux hautains
Soustrait lui-même aux puissances théologiques
Et dominé par des calculs froids, mais certains.

Ceux-là sont les grands hommes, qui, malgré les haines et les supplices, nous jettent toujours un peu plus de lumière, et Verhaeren leur voue le même culte qu'Auguste Comte :

Qu'ils soient sacrés pour les foules, ces hommes
Qui scrutèrent les faits pour en tirer des lois.

Mais le positivisme est maigrement poétique. Verhaeren ne s'y cantonne point ; il est l'apôtre fidèle et le poète inlassable du monisme.

Cette métaphysique, ou mieux cette religion à base scientifique, mais qui dépasse la science et en oublie les méthodes, Verhaeren l'accepte sans réserve, avec l'enthousiasme d'un néophyte :

Et les livres ont dit comment la force ondoie
Du minéral obscur jusqu'aux cerveaux humains ;

Comme la vie est une à travers tous les êtres,
Qu'ils soient matière, instinct, esprit ou volonté,
Forêt myriadaire et rouge où s'enchevêtrent
Les débordements fous de la fécondité.

A l'analyse succédera la synthèse finale, « la synthèse des mondes ». A peine le poète a-t-il un moment de doute, devant toutes les tentations vaines pour dresser de merveilleux échafaudages :

Oh ! l'âpre cimetière épars de l'humaine pensée !
La montante Babel écroulée en tombeaux,
Où toute une splendeur d'espoirs et de flambeaux,
Contre le sol, est écrasée,
Tandis qu'en haut, toujours, les merveilleux mystères
De la forêt d'ombre et de feu du firmament
Tendent leurs fruits de diamant
Vers les angoisses de la terre.

Ce doute n'a rien d'affreux ; vite renaît la belle confiance en l'humanité ; l'heure n'a pas encore sonné, mais elle sonnera et viendra aussi

le tranquille rebelle
Que les siècles auront subtilement formé
Pour découvrir à coup d'audace et de génie
Les mots qui recèlent toute harmonie
Et réunir notre esprit et le monde
Dans les deux mains d'une très simple loi profonde.

Viendra la race ardente et fine qui saura « multiplier ses racines jusqu'au tréfonds des profondeurs ». Et Verhaeren ne caresse pas le rêve d'un être postérieur à l'homme et mieux doué en organes et en intelligence ; c'est à la race que nous voyons aujourd'hui qu'il ouvre crédit, c'est en elle qu'il place sa foi.

La science totale, ou mieux *l'évidence*, doit assurer à l'homme « l'existence sublime ». Si, comme disait autrefois Platon, l'ignorant seul est méchant, la science par elle-même empêchera l'homme d'être mauvais ; spontanément, sans murmure, chacun se mettra à la place qu'il connaîtra pour sienne, les forts s'imposeront en *élus* ; ce règne sera celui de la « bonté logique ».

Verhaeren n'a pas seulement pour maître Haeckel ; nous sentons bien qu'il s'inspire aussi de Renan. Ses poèmes donnent souvent l'impression d'avoir été traduits de *l'Avenir de la Science*. « L'Humanité, affirme Renan, arrivera à percevoir la vraie physionomie des choses, c'est-à-dire la vérité dans tous les ordres ». Notre science ne serait rien si elle devait rester ce qu'elle est aujourd'hui, partielle et fragmentaire. Comte a tort de croire « que l'humanité se nourrit exclusivement de science ; que dis-je ? de petits bouts de phrases comme les théorèmes de géométrie, de formules arides ». Si cela était, « toutes les belles âmes convoleraient au suicide ; il ne vaudrait pas la peine de faire aller une aussi insignifiante manivelle ». Verhaeren est un idéaliste à la manière de Renan, et tous deux sont des poètes : « Pour nous autres idéalistes, une seule doctrine est vraie, la doctrine transcendantale, selon laquelle le but de l'humanité est la constitution d'une conscience supérieure, ou, comme on disait autrefois, la plus grande gloire de Dieu ». La nature dévoilée dans toute sa splendeur, la poésie fermant un monde étroit et mesquin pour ouvrir un autre monde de merveilles infinies, tel est le rêve commun de Renan et de Verhaeren : « Qui sait si notre métaphysique et notre théologie ne sera pas à celle que la science rationnelle révèlera un jour ce que le Cosmos d'Anaximène ou l'Indicopleustès était au Cosmos de Herschel ou de Humboldt ? » Alors paraîtront de nouveau des Orphées et des Trismégistes, « non plus pour chanter à des peuples enfants leurs rêves ingénieux, mais pour enseigner à l'humanité

devenue sage les merveilles de la réalité. Alors il y aura des sages, poètes et organisateurs, législateurs et prêtres, non plus pour gouverner l'humanité au nom d'un vague instinct, mais pour la conduire rationnellement dans ses voies qui sont celles de la perfection ».

Appelé à vivre au moment tragique où la science n'a rien donné qui compense ce qu'elle a détruit, Verhaeren, après Renan, a tourné les yeux vers l'avenir, et il lui est apparu d'une splendeur éblouissante. Il est moins un savant qu'un métaphysicien, moins un métaphysicien qu'un poète.

Il aime la vie, d'abord sa vie à lui ; il aime la vie qui circule dans les autres hommes et dans le monde entier ; toute cette vie extérieure amplifie sa propre vie ; il veut qu'en son cerveau tressaille tout l'univers. Il aime aussi la vie telle qu'il la rêve, celle d'une humanité à la fois savante et bonne. Enfin il aime vaguement une autre vie encore, une vie où l'homme pourrait se prolonger et peut-être s'éterniser :

Le passeur d'eau, les mains aux rames
A contre flot depuis longtemps
Luttait, un rameau vert entre les dents.

Les rames, le gouvernail sont brisés, il est vaincu,

Mais le tenace et vieux passeur
Garda tout de même, pour Dieu sait quand,
Un rameau vert entre les dents.

Quand notre être entier sera perdu, sera fondu,

Il renaîtra, après mille et mille ans,
Vierge et divin, sauvage et clair et frissonnant,
Amas subtil de matière qui pense,
Moment nouveau de conscience,
Flamme nouvelle de clarté,'
Dans les yeux d'or de l'immobile éternité.

C'est le rêve plus ou moins vague commun à de nombreux poètes contemporains ; et ils pensent qu'il est possible de l'appuyer sur la science, ils en appellent à la notion de continuité ; mais cette notion jusqu'à cette heure est plus philosophique que vraiment scientifique.

La pensée de Verhaeren est donc peu étendue ; voulant aller de l'avant, il reste plutôt en arrière du mouvement scientifique ; le monisme triomphe de 1865 à 1880 environ ; depuis lors nous verrons bientôt qu'il semble tous les jours perdre du terrain. Nul doute que si le poète n'apportait d'autres qualités il n'aurait jamais réussi à fixer l'attention. Or il est attirant. Son charme lui vient

d'abord de son immuable conviction. Les idées de Bossuet ou celles de V. Hugo ne sont pas des idées bien rares ni bien nombreuses; mais prononcées de très haut, avec une grande autorité, avec la foi, elles se sont imposées aux hommes. Si singuliers que paraissent ces rapprochements, comme Bossuet ou Hugo, Verhaeren possède la foi, son enthousiasme est religieux. « Il n'en est point d'autres aujourd'hui pour faire entendre ce large accent religieux qui appartient aux seuls grands bardes. La fréquence à travers toute son œuvre de telle interjection, *Dites!*... lui communique je ne sais quoi de communial et de fervent. Sa rêverie a l'intensité et l'ardeur d'une oraison : en présence des nouveaux dieux, le poète a conservé la piété brûlante du fidèle » [1].

La foi ne suffit pas encore. Que ces idées générales, ces lieux communs soient vêtus des splendeurs du verbe, non seulement ils se feront accepter, mais l'humanité désormais ne les verra plus qu'environnés de cette gloire. S'il n'est pas un penseur puissant, Verhaeren est un poète prestigieux, il est un somptueux créateur d'images.

Son imagination s'ouvre en symboles, parfois lointains et un peu recherchés, mais toujours poétiques et charmants. S'agit-il de dire les départs de l'humanité à la conquête du mystère, et les retours lassés et navrés, et les élans nouveaux? Voici partir en mer un beau vaisseau fleuri, il navigue à la recherche d'un coin du ciel vermeil :

> Le vaisseau clair roula le jour, tangua la nuit,
> Cingla vers des golfes et vers des îles
> Vêtus de lune aimante et de soleils dociles.

Un soir il revint au rivage « d'où son élan était parti » et il rentra « drapeaux éteints, espoirs minés ». Mais les mousses avaient gardé en leur âme l'espérance indomptée, et, la nef radoubée, ils s'en furent dans la tempête vers d'autres océans. A lire la pièce entière, fréquentes se lèvent les images, tantôt délicates et un peu trop ingénieuses, tantôt neuves et grandes.

La comparaison foisonne dans cette poésie comme autrefois dans l'œuvre de Delille ; mais elle est de valeur bien différente :

> Un fil d'airain chargé de sonores paroles
> Vibre dans l'étendue — et les pensers s'envolent
> De l'un à l'autre bout de l'univers dompté ;
> Toute la vie, avec ses lois, avec ses formes,
> — Multiples doigts noueux de quelque main énorme, —
> S'entrouvre et se referme en un poing : l'unité ;
> Et les sillages sûrs que d'escale en escale,

1. Bazalgette, *Verhaeren*.

Par les mers d'encre ou d'or, tracent les vaisseaux clairs
Semblent le grand faisceau mondial des nerfs
Qui contractent les doigts de cette main totale.

Si les trois premiers vers sont d'un moderne Delille, ceux qui suivent, un peu contournés dans leur subtilité, nous font plutôt songer à Sully-Prudhomme ; nous avons été habitués par lui à cette précision difficultueuse et recherchée.

Voici une autre comparaison de même qualité, où l'exactitude scientifique s'unit à la diligence apprêtée :

La vie ? Il (le savant) l'étudie en de simples ferments ;
Couche après couche, il a fouillé les sols funèbres,
Il a sondé le fond des mers et des ténèbres,
Il a rebâti tout, avec un tel souci
D'en bien fixer l'assise et les combles et les mortaises,
Qu'il n'est plus rien, sous les grands toits de ses synthèses,
Qui ne soit soutenu et ne soutienne aussi.

Cette préciosité savante est souvent d'une poésie délicieuse et claire, et nous prenons plaisir à regarder

Les neuves vérités ainsi que des abeilles,
Pour une ruche unique et pour le même miel
Peinant et s'exaltant et saccageant la treille
Des beaux secrets cachés qui joint la terre au ciel.

Si l'on préférait des images plus énergiques et plus brutales, nous les entasserions à grandes brassées :

O le superbe et triomphant batteur de gloire
Qui forge, en un tumulte d'or, l'histoire !...
Ils incendient, en les tassant du pied, les herbes
Pleines de mort et de poison des vieilles lois...

Chemin faisant nous avons pu nous rendre compte des alliances de mots inventées par cette imagination vigoureuse. Quelques-unes sont remarquables entre toutes. Trois épithètes reviennent fréquemment dans la poésie de Verhaeren : rouge, roux, clair ; rouge entraîne l'idée de force et de vie, roux, celle de force sauvage et destructive, clair l'idée de vérité. Nous comprenons maintenant cette langue poétique qui s'exprime ainsi : les vaisseaux clairs, les tribuns clairs, les clairs voyageurs, la terre est sonore de son pas clair ; — les aigles roux des incendies, les faisceaux roux de mes désirs : — le verbe rouge du peuple, une semence ardente et rouge, les rails rouges, les baisers rouges.

Est-ce un art de décadence, qui consisterait à forcer le sens des mots ? N'est-ce pas au contraire que cette langue est une création perpétuelle de l'imagination ? Car, chez Verhaeren comme chez les

grands poètes, l'image, même ingénieuse, ne vient pas après l'idée pour l'égayer ; image et idée sont simultanées. Cette simultanéité même est si imprévue, parfois si brusque, que l'on a pu dire de Verhaeren qu'il était le poète du paroxysme [1] ; tant il est fougueux, violent, démesuré, magnifique et fastueux.

Cette originalité forte, parfois brutale, sait se maîtriser au besoin. La composition chez Verhaeren dans sa simplicité est digne des maîtres classiques, et cette remarque, nous l'avons faite pour V. Hugo, pour Richepin, c'est-à-dire pour tous ceux qui, bien différents d'ailleurs de doctrine, de pensée et d'imagination, sont capables de pousser une idée dans toute sa vigueur. La même sève circule dans les poèmes de Verhaeren. Un exemple entre les autres : la pièce intitulée *la Recherche* est formée de trois parties très nettes. C'est en premier lieu, et comme le voulait la simple logique, une description à la fois exacte et poétique des laboratoires :

Creusets ardents, godets rouges, flammes fertiles,
Où se transmuent les poussières subtiles ;
Instruments nets et délicats,
Ainsi que des insectes,
Ressorts tendus et balances correctes,
Cônes, segments, angles, carrés, compas,
Sont là, vivant et respirant dans l'atmosphère
De lutte et de conquête autour de la matière.

Le poète chante ensuite les fatigues, les angoisses des savants, et les feux et les bûchers. Nous nous souvenons d'avoir entendu ces mêmes développements chez V. Hugo ; mais ils s'étalaient trop complaisamment, et ils ne sonnaient pas de la même manière émue et attendrie :

Dites ! les corps martyrisés, dites ! les plaies
Criant la vérité, avec leur bouche en sang.

La troisième partie renferme trois moments ; nous assistons d'abord au travail collectif des savants, nous les voyons tous tendus vers un même but :

Chacun travaille, avec avidité,
Méthodiquement lent, dans un effort d'ensemble ;
Chacun dénoue un nœud, en la complexité
Des problèmes qu'on y rassemble ;
Et tous scrutent et regardent et prouvent,
Tous ont raison — mais c'est un seul qui trouve !

De ce vainqueur, un Buffon sans doute, un Cuvier, un Darwin, un Laplace, vibre maintenant le magnifique éloge :

---

1. Albert Mockel : *Anthologie Delagrave*, II, p. 222.

Comme il est simple et clair devant les choses,
Et humble et attentif, lorsque la nuit
Glisse le mot énigmatique en lui
Et descelle ses lèvres closes ;
Et comme en s'écoutant, brusquement, il atteint,
Dans la forêt toujours plus fourmillante et verte,
La blanche et nue et vierge découverte
Et la promulgue au monde ainsi que le destin.

Humilité totale, attention religieuse, mission sacrée auprès des autres hommes, tout cela est plus beau que la sérénité égoïste du sage de Lucrèce. Enfin le poète célèbre son espoir dans la synthèse finale :

Viendra l'instant où tant d'efforts savants et ingénus,
Tant de génie et de cerveaux tendus vers l'inconnu,
Quand même auront bâti sur des bases profondes
Et jaillissant au ciel, la synthèse des mondes !

Comme si par elle-même cette composition n'était pas assez claire, à trois fois, produisant non seulement une sensation musicale, mais une sensation de force tenace, reviennent deux vers en refrain :

C'est la maison de la science au loin dardée,
Obstinément, par à travers les faits jusqu'aux idées,

avec une variante dans le sens moniste à la troisième fois : « vers l'unité de toutes les idées ».

Conviction de la pensée, abondance et originalité des images, sûreté de la composition, de mieux en mieux se révèle à nous un Verhaeren classique, digne des grands maîtres. Ce jugement se précise encore, si nous prenons la peine de reconnaître que le rythme est plus audacieux en apparence qu'en réalité, et qu'il reste d'accord avec ce qui est l'essence même de la versification française.

Qu'il use de l'hiatus, qu'il rime des singuliers et des pluriels, des verbes à la troisième personne du pluriel avec des substantifs et des adjectifs à terminaison féminine, il n'y a rien là que de légitime, si la rime est créée avant tout pour l'oreille. Plus contestable est le grand vers de quatorze syllabes ; mais il est assez facile de s'accoutumer à ce rythme, parce que Verhaeren a soin de scander son vers de telle sorte que l'oreille encore s'y reconnaisse et y trouve son compte : 4 + 4 + 6. Plus difficilement acceptables sont les vers de onze syllabes, mais ils sont rares dans les pièces qui nous occupent, et ils sont ordinairement coupés 3 + 4 + 4. On peut aussi reprocher à Verhaeren de se contenter d'allitérations, de batteries de sons à la place de rimes, ou d'entremêler les rimes de façon qu'il y ait pour l'oreille un peu de confusion. Mais très

souvent il retrouve le bel alexandrin et même la belle strophe classique de quatre vers. Quant à son vers libre, il ne serait pas injuste de le rattacher à la tradition française, à celle de La Fontaine. A la base sont encore 2, 3, 4 et 6, les diviseurs de 12. Comme La Fontaine il n'a pas la superstition de la rime riche. Par dessus tout, Verhaeren est un artiste du rythme, un musicien du verbe.

Toujours le rythme est d'accord avec la pensée, en suit exactement les mouvements alanguis ou impétueux, et pour lui vraiment le rythme est le geste de l'âme. Quelle adresse de jeteur de lasso, quelle escalade jusqu'aux empires de la tempête, et comme ces démarches de la pensée sont exprimées par le rythme et la sonorité des mots !

Pourtant, a-t-on lancé au fond des cieux,
Pour les capter
De merveilleux filets ;
A-t-on noué et ajusté
Maille à maille, les faits après les faits ;
A-t-on dressé des échelles fragiles
Dont la raison affermissait chaque échelon
Avec ses doigts agiles ;
A-t-on construit, pour les atteindre,
De siècle en siècle et d'âge en âge,
Sans se lasser jamais, ni sans se plaindre,
De blancs et merveilleux échafaudages ;
A-t-on gravi, a-t-on vaincu toutes les altitudes,
Pour arracher enfin aux solitudes
Leur voile et leur couronne de tempêtes
Dont la terreur humaine et ses affres sont faites ?

Si l'on veut avoir une idée complète de la musique de Verhaeren, on lira dans *les Visages de la Vie* le beau poème *Vers la Mer*. Le prélude est d'une douceur infinie et légère pour dire la mer calme, immense et lumineuse. Puis s'élève un hymne de ferveur et d'adoration, magnifique musique religieuse comme nous en écoutons dans les cathédrales, quand l'orgue chante à l'offertoire, sons larges comme des vagues, pour exalter l'être humain qui sent aller et venir en lui-même le flux unanime des choses, sons voilés et sourds pour murmurer l'ombre qui tombe, l'âge qui vient tarir les sources de la vie, sons qui remontent plus enthousiastes, plus triomphants pour célébrer l'être qui renaît

après mille et mille ans
Vierge et divin, sauvage et clair et frissonnant

Enfin cette immense harmonie s'apaise, et nous écoutons encore une fois les notes simples et pures du prélude, « il fait dimanche sur la mer ».

*La Recherche*, *les Idées*, *Vers le Futur*, *(Les Villes Tentaculaires)*, *l'Action*, *l'Attente*, *Vers la Mer*, *(Les Visages de la Vie)*, *Sur la Mer*, *la Conquête*, *l'Utopie*, *la Science*, *(les Forces Tumultueuses)*, sont de belles odes dont peut s'enorgueillir la poésie scientifique. Remy de Gourmont salue en Verhaeren un romantique ; « il a d'eux la force lyrique et la vaillance épique »[1]. Cette appréciation est très juste, il ne s'agit que de la compléter. Lebrun, V. Hugo, Richepin, Verhaeren dessinent la courbe du lyrisme scientifique ; nous l'avons vu sourdre des œuvres de Lebrun, s'enfler dans les hymnes de V. Hugo, et rouler des idées dans *les Grandes Chansons* de Richepin ; celui-ci avait voulu considérer la science du dedans, en imposer le poids à la strophe, et elle s'en était alourdie d'autant. Verhaeren revient à l'attitude de V. Hugo, il contemple la science dans ses contours, superficiellement ; ses yeux sont éblouis, son âme d'airain se met à vibrer, et il chante à son tour, il apporte à pleins bras ses images, et à larges ondes sa musique.

Aussi ne dirons-nous pas que Verhaeren dépasse notre époque ; « livres prophétiques, livres phares, monuments de pensée et d'art fondus au creuset, trop beaux peut-être, je veux dire trop forts et trop inondés de clartés pour l'humanité d'aujourd'hui. Ce sont surtout des livres futurs »[2]. Non, Verhaeren n'est pas en avance sur son temps, mais il est le très grand poète d'une doctrine scientifique qui comporte beaucoup de métaphysique et beaucoup de poésie, le poète du monisme ; et le monisme, c'est la crise romantique de la science. Encore faut-il remarquer qu'il ne chante pas à vrai dire la doctrine moniste, il chante seulement l'avenir qu'il entrevoit, les futurs vainqueurs ; et cette tâche est la plus facile. Comme Renan, il n'est que l'annonciateur, le héraut d'un avenir très douteux, auquel on croit moins aujourd'hui qu'on ne faisait hier ; il n'est pas le poète de demain, il est le magnifique poète d'hier, où nous pensions encore que tous les horizons étaient désormais ouverts devant nous ; mais il est le poète qui vivra demain et toujours, pour avoir fixé à un moment donné l'un des nobles rêves de la pensée humaine.

* * *

Quand un écrivain doué des plus hautes qualités de pensée et de style clôt volontairement son œuvre aux profanes et ses oreilles au sarcasme, immole sa renommée à une doctrine, à un programme mûris longuement, il mérite d'abord la sympathie ; et s'il s'est formé de la poésie scientifique une conception originale et forte, ayant exercé une influence sensible sur les poètes ses contemporains, il a droit à notre intérêt.

---

1. *Les Masques.*
2. L. Bazalgette : *Verhaeren.*

Formulée à partir de 1885, voici quelle apparaît en résumé cette doctrine : la poésie scientifique ne se borne pas à choisir dans le savoir humain *un sujet* selon ses goûts et ses aspirations, à le traiter d'une façon bien sage, comme firent Delille ou Sully-Prudhomme ; mais « de ses connaissances en tous domaines du savoir, aux lacunes, aux doutes, aux obscurités desquelles supplée son intuition, cette intuition spéciale, hardie et étrangement clairvoyante du génie poétique, de ses connaissances le poète scientifique se crée, en le silence puissant et préméditant de son entendement, une compréhension équilibrée du monde phénoménal, une synthèse ». La poésie scientifique ne saurait être distinguée de la poésie philosophique, mais elle l'enferme en elle ; elle est une synthèse (science), et une hypothèse (intuition), où le poète n'est que pour saisir avec émotion les rapports visibles et cachés des choses, où sa personnalité même disparaît, puisque cette émotion est « si totale, si infinie, qu'elle est une émotion en soi et de qualité impersonnelle, peut-on dire ». Donc, « il s'évertuera à harmoniser le plus de rapports possibles de l'univers, tâchant à en trouver de nouveaux et de plus subtils, de manière que, sensitive et intellectuelle à la fois, et totalement consciente, cette œuvre puisse susciter au cerveau et aux sens la palpitation sympathique de la Vie en sa pluralité, mais en même temps le vertige harmonieux de son unité synthétique ».

Le concept métaphysique du poète ne dépend pas de lui, de son tempérament, ni de ses préférences ; il lui est fourni extérieurement par l'ensemble de ses connaissances et par la vue synthétique du monde, telle qu'elle s'impose à son intelligence et à son intuition.

La poésie ne sera plus pessimiste, car le pessimisme « est une notion personnelle, égotiste » ; il est aussi une sorte d'anthropocentrisme : mais le poète scientifique, tout imbu du sens unitaire des choses, vit dans l'harmonie universelle.

La poésie scientifique veut être la philosophie de la science, et la métaphysique émue du monde, « l'émotion suprême de la connaissance et de la conscience humaine ». Qu'est-ce que le vrai don poétique ? « c'est celui de pénétrer intuitivement, de douleur et de volupté immense, le plus de mystères de notre Moi, et du Tout à la fois ».

Cette ambition généreuse est celle de René Ghil. Il croit sentir en lui les réveils d'un atavisme très lointain. Dans la race poitevine à laquelle il appartient plus qu'à la race flamande, il prétend reconnaître les traces d'une descendance orientale ; dans son nom il retrouve une racine commune aux langues d'orient[1]. Ce qu'il

---

1. Racine arabe, hébraïque, persane, malaise, javanaise. Double sens : terre glaise terre de rivage des fleuves ; et sens de grandeur, d'exagération dans le temps et dans l'espace.

y a de sûr, c'est qu'il est possédé par la hantise des choses et de la pensée orientales.

De bonne heure il révèle une grande originalité de verbe et de syntaxe, il aborde la poésie avec un effroi sacré ; et il sent les poètes, Racine en particulier, « musicalement ».

A l'influence passagère et cependant féconde de Flaubert, de Zola et des Goncourt, succède, en rien contradictoire, donc se superpose, l'influence des sciences biologiques ; il cultive Lamarck, Haeckel, Berthelot, G. Le Bon, Poincaré, les mythologues Frazer et Lang. Il est un évolutionniste convaincu. « La théorie évolutionniste, dit-il, me fut décisive. Tel est le fond de mon œuvre » : elle en est l'unité et la force.

Strada mis à part, nul ne lui est comparable pour la grandeur de l'entreprise. « Poème chimique de la Matière en radio-activité : dégagement du chaos et propension vers l'atome ; manifestation de la vie ; genèse des mondes ; préhistoire de l'homme ; germination de la pensée ; ascension à travers la série évolutiste des êtres ; premières agglomérations humaines ; absorption de la connaissance parmi les gestes rituels ; culte des énergies de la nature ; passage au monde moderne ; décadence de l'intuition et progrès matériels ; besoins exaspérés de l'industrialisme ; période de lutte pour amener la nature à être comme le prolongement de l'organisme humain ; fusion naturelle des philosophies orientale et occidentale ; synthèse générale [1] », c'est gigantesque ! Sept volumes ont paru, et la publication continue.

René Ghil a commencé par se confectionner un instrument spécial. Pour écrire une œuvre de pensée et d'émotion synthétiques, il n'avait à son service qu'une langue analytique et fragmentaire. C'était le cas de dire : « la pensée demeure incommensurable avec le langage »[2]. Donc il osa reprendre l'expression poétique « aux origines même du verbe, là où elle commence à une émotion gutturale de l'instinct ». A l'aide des travaux de Helmholtz, de Meyer et de Kratzenstein sur les harmoniques, il créa ce qu'il nomme *l'instrumentation verbale*. La théorie est exposée dans *En méthode à l'œuvre*. (1888, éd. définitive en 1904).

A moins d'une initiation spéciale, et quoique l'unité de mesure reste le vers alexandrin, il est difficile de bien entendre ces rythmes dont sont parties intégrantes les propriétés de hauteur, d'intensité et de longueur des sons ou timbres-vocaux.

Le plus grand malheur est que la langue française ne s'y reconnaît guère ; le sens des mots que nous lisons souvent nous échappe. Sans nier la vigueur et l'originalité de l'effort, nous nous demandons si d'un seul coup, par sa seule volonté, un poète, si

---

1. Florian-Parmentier : *la littérature et l'époque*, p. 26
2. Bergson : *l'Evolution créatrice*.

grand soit-il, forme d'art, rythme et langue, est capable de tout créer.

Ronsard autrefois, en qui René Ghil salue un précurseur, Ronsard a échoué ; et pourtant il avait les anciens comme modèles et il parlait français en général ; rarement il parlait latin ou grec ; du moins étaient-ce encore des langues reconnues et connues.

Aussi nous sera-t-il difficile de nous aventurer profondément dans l'œuvre considérable de René Ghil. Nous choisirons quelques pages parmi les plus originales du « livre synthèse » *Dire du Mieux*, *IV*, *l'ordre altruiste*.

« La première partie est le poème chimique de la Matière, depuis un état de radio-activité et de propension à l'atome ». Le maître principal est G. Le Bon.

Toi, l'élément de l'Acte !...
toi ! de toute genèse et qui, naissant du poids
consumes tes pesanteurs !...
Qui, du sourd transport
de ses oppressïons intr'atomiques, roule
des énergies neuvement âpres la houle
d'où résulter l'onde du phénomène, — lutte
et amour des sels et volatils, l'univers
d'éléments est de toi, qui l'entre-tiens divers
et regermant ! Et toi, de tous ses immortels
atomes, l'élément et l'état renaissant
qui éternellement te détruis en l'issant
devenir de leur long tournoiement ! tu persistes
de l'Univers l'entremetteur aux trismégistes
immixtions, — et, tout tenant de toi, à travers
et en toi tout s'attire et s'unit, et tout mêle
en un mode muant son ellipse partielle...

Les mondes se forment ; la terre vient à son tour ; et dans les profondeurs de la mer, la vie naît, et, verte, tressaille, assimilant le carbone, et elle roule à travers tout, comme des ondes ininterrompues. Les inspirateurs sont maintenant Haeckel et Berthelot :

Et tout se tient à tant d'ondes universelles :
tout, à travers tous les atomes tressaillis
de luttes et d'amours de la Matière avide
d'elle-même, qui à travers son unité
évolue éternelle à sa diversité
dont la somme, soit l'Unité scïente :
union
qu'aimantent virtuelle les rapports, tension
Des pôles magnétiques à plus être, attrait
luttant de Tout qui est agi et qui agit
en Tout !

Mais la partie la plus neuve du livre, la plus émue aussi et la plus musicale, est celle où le poète dit la vie fœtale, encadrée entre deux chants puissants, le chant de l'acte générateur, et le chant de la parturition. « L'Atavisme et l'Hérédité, les luttes et les équilibres de Race et d'Espèce, l'agglomératton des Formes, le passage à l'état d'être craniote, etc », tout cela est mis en des vers trop souvent obscurs, obscurs comme la vie même qui se cherche et s'organise. Darwin, Weismann peut-être, le Dantec ont fourni la pensée, et voici de quelle forme elle est revêtue :

l'Etre
dort : l'amas des ataviques sensations, aux
sourdes transitions de son être en des halos
nerveux tout enrêvé, s'agite de phantasmes
vides, de Temps nus et d'Espace, — en quoi, d'orgasmes
lents et nuls, l'ignoré vœu de vivre qui gît
en lui, se sente entrant et tenterait de naître !

De larvaires dessous de volontés, l'amas
où se sont les générations aux heurts des Ages
empreintes : germe du germe amorphe, l'amas
multipliant qui vient, des Instincts, — ainsi qu'une
cristallisation de rêves...

Cependant l'enfant grandit, et en même temps revivent en lui les ancêtres ; ils revivent dans sa joie de voir la lumière,

Ils vivent du latent des âges, tes Pères
à travers toi, que ravive le sens humain
d'adorer voir ! quand tonne l'attendu demain
sparsile des couleurs...

Ils revivent dans ses pleurs, dans ses gestes ; et cet enfant devient le symbole de l'humanité dont il recommence la marche, tout en façonnant son individualité. De même que l'embryon des espèces supérieures reproduirait, selon Haeckel, dans son évolution individuelle les étapes diverses de l'évolution totale des races, de même, selon l'Américain Baldwin, l'évolution psychologique de l'enfant reproduirait dans leur ordre même les diverses étapes par où a passé la vie psychologique de l'humanité tout entière. Son désir de savoir n'est que le réveil de toute la science du passé, venue des lointains de l'Orient, celle qui mit au front des sphinx le rêve silencieux, et celle qui suscite les savants et les pousse à reprendre toujours « le grand œuvre de l'Introuvé » : et, « en concordance avec le tout, l'homme doit s'évertuer au plus d'effort, à connaître l'univers et lui-même, tendre à sa synthèse, c'est-à-dire recréer en lui consciemment un peu de l'Univers devenu ainsi conscient » ; il doit tendre à savoir, c'est-à-dire à être :

Donc, en l'amour de ma main repose ! mon Front...

Etre vient de Savoir ; et le penser au rond
tourment, que toute éternité poussait à naître
est l'harmonieux émoi du monde qui vient être !

L'Homme, instants en venir dans la grande Fluence
doit sa prière à tout Atome, et son immense
amour à toute Vie, où plonge son moment
ainsi qu'en tout ovule, le germe — germant...

C'est ainsi que par la science l'homme s'efforcera de vivre en soi-même la vie de l'humanité, du monde entier et de la matière.

Ces citations prouvent assez quelle puissance contient la poésie de René Ghil, mais aussi quelles difficultés ; surtout si l'on songe qu'elles sont empruntées aux pages les plus claires. Du moins puissent-elles éveiller la curiosité et l'aiguiller vers une œuvre « une et composée de vie entière », voulue, arrêtée, pourpensée, et menée avec labeur et science.

Le symbolisme, après quelle réclame et combien de polémiques ! crut un moment enlever de haute main la victoire. Dans sa discussion avec Léon Vannoz[1], Sully-Prudhomme était le vaincu, car il avait été amené à dire ceci : « Je conçois un langage tout nouveau qui participerait de la prose et des vers, qui réunirait toutes les ressources de l'expression verbale, où le rythme régulier alternerait avec l'irrégulier pour servir uniquement les plus hautes aspirations comme aussi les plus fines délicatesses du cœur chez le poète présent. Toute espèce de forme harmonieuse y serait admise. Ce langage pourrait s'appeler le *verbe euphonique*, ou simplement l'*euphonie* ».

Or à peine la victoire semble-t-elle acquise aux audacieux, que déjà un très grand nombre de poètes reviennent à une métrique plus rigoureuse ; et ceux qui écrivent des vers libres ou polymorphes, ces révolutionnaires et ces anarchistes d'hier ont presque figure d'attardés. Même chez eux les plus grands n'ont renoncé ni à la rime, au contraire, ni pour le rythme aux bases trois et quatre.

Mais serait-il frappé d'une irrémédiable décadence, le symbolisme a été autre chose qu'une lubie ou une mystification passagère ; il a fait œuvre utile. Aux poètes scientifiques, il apporte un sens plus profond du mystère des choses, et il est d'accord avec le mouvement scientifique dont nous tracerons bientôt la courbe, avec cette idée de mystique complexité qui pénètre la science de plus en plus et qui ne va pas sans de multiformes et indicibles émotions

1. Sur cette polémique, v. *Revue Bleue*, 23 mai 1903, 6 juin, 27 juin, 10 octobre, 14 novembre ; *Echo de Paris*, 17 novembre 1903, 27 novembre.

poétiques. A ces sens plus déliés, plus subtils, plus vibrants que la recherche scientifique met en mouvement, il est juste que correspondent des formes d'art plus libres, plus flexibles, plus raffinées et même plus capricieuses, capables d'enregistrer les vibrations nouvelles d'un système nerveux plus compliqué. Si les symbolistes radicaux n'ont pas triomphé, du moins ont-ils apporté à notre poésie de l'indépendance et de la richesse.

Aujourd'hui nous avons renoncé aux querelles de métier : nous accordons au poète, à ses risques et périls, tous les droits, toutes les audaces ; nous ne lui demandons plus que des œuvres. Grâce à René Ghil, à Laforgue, à Verhaeren, et à quelques autres, Léon Vannoz, Yvan Gilkin, René Arcos, la poésie scientifique a déjà profité de cette liberté, et nous sommes fondés à espérer qu'elle trouvera dans la versification ainsi désentravée un instrument très riche adapté à l'esprit scientifique qui se développe sous nos yeux.

# CONCLUSION

**Vitalité de la poésie scientifique. — La nouvelle philosophie des sciences. — Le poète scientifique de demain.**

Au début de cet ouvrage, nous avons essayé d'établir *a priori* que la poésie scientifique était légitime et possible ; maintenant qu'il est à son terme, nous avons le droit de dire qu'elle existe. De 1850 à nos jours, la haute poésie, la plus originale et celle qui mérite de durer, est en bonne partie scientifique ou philosophique, et quand elle est philosophique, elle demande encore à la science ses espoirs et ses chagrins. Grands ou petits poèmes, combien d'œuvres avons-nous rencontrées, qui, de valeur inégale, méritaient également de retenir notre attention et notre sympathie, tant elles contenaient de labeur, de réflexion, de probité, d'émotion et souvent de poésie.

Osons dire toute notre pensée : notre poésie du moyen-âge, avec ses fabliaux, ses ballades, ses rondeaux, ses virelais, comme elle est maigre et grêle ! Et notre poésie classique, le drame excepté, avec ses poètes de cour, ses érotiques fastidieux et ses lyriques compassés, sous son fard et sa poudre, comme elle a pauvre figure si on la compare à la poésie philosophico-scientifique de l'époque positiviste ! Qui ne donnerait un *Sonnet à Uranie*, une *Ode au roi* ou un conte du *Cocu battu et content* pour la moindre des pièces que nous avons citées, sévère et forte ? Tous ceux-là sont en général des beaux-esprits, des littérateurs s'exerçant dans des genres déterminés, vivant de sentiments factices, travaillant à choisir et à tisser des mots, et séparés pour ainsi dire de la vie véritable, exilés dans leur cabinet ou cerclés dans un salon féminin. Aussi quelle reconnaissance n'avons-nous pas à ceux qui ont commencé à rompre avec ces habitudes, aux Lebrun comme aux Fontanes et aux Delille ? Les poètes scientifiques partagent la vie intellectuelle de leur époque, ils tirent une philosophie des découvertes et des aperçus que la science leur fournit, ils réfléchissent sur le monde et sur notre destinée, ils pensent, et leurs pensées sont émouvantes. Il faut être juste pour notre temps, et reconnaître la supériorité de notre poésie moderne sur celle du passé, si séduisante soit-elle ; et c'est à l'union de la science et de la poésie que nous sommes redevables de cette supériorité.

Ces poètes méritent la sympathie, et quelques-uns l'admiration ; car entre autres, plusieurs physionomies se détachent, très caractéristiques. Bouilhet est le représentant d'un art tout objectif, sans tressaillements trop fréquents ou trop sensibles ; son style

« exposant » ne manque pas de couleur et son impassibilité de grandeur. Sully-Prudhomme est hésitant, dolent, tourmenté ; sa manière aux teintes grises a des charmes discrets, mais nombreux et magnétiques ; malgré ses désirs d'au-delà, ses doutes et ses espoirs, il est pessimiste, d'un pessimisme lancinant et énervant. Jean Richepin a les violences de la force indomptée, farouche, et sa pensée, nettement transformiste, est, sinon optimiste, du moins droite, saine, vigoureuse, drue. Tragique, halluciné, paroxyste, Verhaeren fait sonner des mots d'or et d'airain, et de sa forge de Tubalcaïn s'élancent les strophes rouges en l'honneur de la science et de l'industrie humaine. A l'écart, une façon de grand poète, Strada, dont l'œuvre s'impose, bien qu'imparfaite, se rattache à la lignée des savants et des philosophes idéalistes, et il extrait l'univers et la vie de la pensée divine en mouvement. Leurs œuvres sont de ces portiques dont parlait jadis Pindare « qui brillent au loin ».

Les thèmes fournis par la science à ces poètes sont extrêmement nombreux, et ils sont loin d'être épuisés. L'infini dans les cieux les a très souvent inspirés ; ils n'avaient qu'à lever la tête pour se sentir émus ; la genèse et la mort des astres les ont préoccupés : l'épopée vertigineuse, celle du ciel, est d'une grande richesse.

En revanche, nous l'avons constaté en cours de route, l'épopée fantasmagorique, celle de l'infiniment petit, n'est encore qu'ébauchée ; les poètes l'ont effleurée en passant, ils ne lui ont pas consacré de poèmes ou de belles pages formant un ensemble robuste. Cependant tous les jours l'infiniment petit se révèle plus vivant et plus agissant.

La Terre a mérité les regards de la Muse savante. Bien qu'elle soit moins riche que l'épopée du ciel, son épopée tragique, genèse, époques, fin probable, forme une masse poétique déjà considérable.

L'épopée douloureuse de la vie est fragmentaire, incomplète. Le travail de l'homme, le progrès, thèmes se rattachant extérieurement à la science, ont soulevé de beaux mouvements lyriques. La doctrine de l'évolution a ses poètes fidèles et toujours renaissants. Mais l'origine de la vie, les questions de race et d'hérédité, n'ont suscité que quelques initiatives timides et troubles. C'est sans doute que la science elle-même a laissé trop d'obscurité dans ce domaine pour que la poésie ose s'y aventurer. La destinée de l'humanité, sa disparition ou son perfectionnement possibles ont plusieurs fois tenté les poètes.

Tout n'est donc pas dit. Qui donc oserait se plaindre de venir trop tard ? Le minerai à traiter dans la forge divine est surabondant. Libre aussi de discuter sur la façon d'allier la science et la poésie et sur le taux de l'alliage ; cet alliage existe et il est à la fois solide et splendide.

Le caractère essentiel de la poésie scientifique est d'être évolutive

et progressive ; depuis le milieu du XVIIIe siècle, elle est toujours allée prenant de plus en plus conscience d'elle-même, tâtonnant d'abord, cherchant, se reconnaissant, se réformant, abandonnant les formes surannées et condamnées pour en revêtir de nouvelles, affirmant de mieux en mieux sa volonté et sa force. Nul effort, nulle orientation nouvelle des goûts poétiques et même nulle erreur ne lui ont été inutiles ; elle a profité aussi bien de l'industrie des didactiques que de l'enthousiasme des romantiques, et de la sensibilité complexe des symbolistes. Tout lui est bon, elle s'assimile tout, et grandit toujours.

On s'explique facilement ce caractère évolutif et progressif : s'agissait-il du sentiment maternel ou de l'amour conjugal, Homère les exprimait si bien que les poètes qui suivirent ont désespéré de le surpasser. Car ces sentiments étaient primitifs et pour ainsi dire immuables ; et mieux que nous les anciens, — qui étaient les jeunes — buvaient aux sources premières de l'inspiration. Mais s'agit-il de chanter la science et de traduire les émotions que ses découvertes ou ses hypothèses éveillent en nous, le progrès est non seulement possible, mais il est forcé ; moule et pensée, tout est changeant ; il faut s'adonner à des expériences toujours répétées ; si après une expérience il en vient une autre, et s'il n'y a pas d'expérience qui soit la dernière, il n'existe pas non plus de forme ni d'expression définitive pour la poésie scientifique.

Elle va donc, améliorant et transformant les genres qui lui ont été légués par le dix-huitième siècle. Le grand et le petit poème, quelles métamorphoses heureuses n'ont-ils pas subies ! La poésie descriptive revit dans *les Fossiles*, la poésie didactique dans *la Justice* et *le Bonheur* ; le petit poème d'allure raisonnable et oratoire est d'abord à peine reconnaissable en des pièces comme *les Hurleurs* et *Réminiscences*, mais à qui veut regarder de plus près la parenté est évidente ; seulement l'artiste a renoncé à la méthode directe, et il transporte l'idée dans le monde de la sensibilité et de l'imagination. Preuve que cette poésie du XVIIIe siècle, si méconnue, n'était pas sans avenir : elle marquait une étape, la première et la plus rude. L'ode elle-même, si étriquée au temps des descriptifs, sonore et un peu vide dans l'époque romantique, est reprise avec confiance par des audacieux, plus lourde de science chez l'un, mais vigoureuse, chez l'autre plus fervente et plus douloureusement enthousiaste. Enfin un genre nouveau est créé, l'élégie scientifique ; elle est la fleur la plus fine de la poésie moderne, la fleur au parfum le plus subtil et le plus troublant.

La poésie scientifique ainsi fortifiée ne redoute plus aucun obstacle, elle répond à toutes les objections, même aux plus spécieuses : la science, dit-on, est toujours en mouvement ; les théories succèdent aux théories, la vérité d'aujourd'hui n'est plus celle d'hier ; quel intérêt y aurait-il pour la poésie d'abandonner ce qui dans l'humanité est éternel, et de s'attacher à ce qui est instable

et fugace? — Mais la science ne motive-t-elle pas les différents modes de penser et de sentir de l'humanité? Si les doctrines particulières sont toujours variables et toujours révisées, le fond des choses pendant un certain nombre de siècles ne reste-t-il pas le même? N'avons-nous pas aussi le droit de partager les émotions intellectuelles de ceux qui vécurent avant nous? Cette histoire poétique de la pensée humaine serait-elle moins captivante que l'histoire des batailles et des révolutions sanglantes? Ajoutez que telle hypothèse, momentanément abandonnée et méprisée, peut reparaître demain, rajeunie, transformée, et provoquer de nouveaux enthousiasmes. La théorie de l'évolution date-t-elle de Lamarck? celle des créations successives datait-elle de Cuvier, et ne renaîtra-t-elle jamais? Enfin, bien plus tard, outre sa valeur intrinsèque, la poésie scientifique, image changeante de la pensée de notre époque, prendra une haute valeur documentaire, tout comme l'Iliade pour les mœurs du xe siècle et l'œuvre de Lucrèce pour les connaissances scientifiques du premier siècle avant notre ère.

*
* *

Evolutive et progressive, la poésie scientifique, soyons en sûrs, ne mourra pas de sitôt. Nous l'avons vue suivre de près le mouvement de la pensée scientifique du XVIIIe au XIXe siècle et se modeler sur elle. Aujourd'hui cette pensée est en pleine transformation, mais dans sa complexité, dans ses doutes et dans ses divinations, dans ses démarches multiples, embrouillées et toujours approchantes pour cerner la vérité, elle nous apparaît plus poétique que jamais, et mieux que jamais les poètes qui voudront s'en pénétrer à leur tour construiront œuvre originale, émouvante et belle.

Le positivisme est encore tout puissant dans les procédés d'enseignement, dans la morale, dans la philosophie. Nous userons toujours des méthodes expérimentales, nous collectionnerons des faits et nous dresserons des statistiques. Mais l'observation et l'expérience semblent nous détourner des grandes hypothèses et des belles constructions auxquelles l'esprit se complaisait naguère. Nous n'y avons plus le même goût, parce que nous appréhendons de ne pas réussir. De l'aveu des savants partout rentre dans la science l'idée de complexité, et cette complexité est effroyable. « Nous sommes arrivés à cet état de la science, dit l'un d'eux[1], où nous constatons beaucoup de choses, où nous en expliquons très peu ». « Les recherches actuelles, dit un autre[2], nous montrent que le monde physique, qui semblait quelque chose de très

1. Gaudry: *Essai de paléontologie philosophique.*
2. G. Le Bon: *l'Evolution de la matière.*

simple, régi par un petit nombre de lois élémentaires, est, au contraire, d'une *effroyable complexité* »[1].

Aussi l'esprit humain se met-il à réviser toutes les notions prématurément systématisées, et ces notions ne lui apparaissent guère plus solides que toutes les croyances passées; elles sont, elles aussi, des croyances. « A l'entrée des diverses voies dans lesquelles on s'engage à la fois, des résultats imprévus remettent tout en question, et le moment est mal choisi pour théorétiser »[2].

Pour l'école dite expérimentale, les lois ne sont que des définitions, les hypothèses que des commodités ; une hypothèse, c'est-à-dire une commodité, « est d'autant meilleure qu'elle est plus simple et plus cohérente ; mais cette hypothèse n'a pas d'autre valeur ; elle peut être remplacée par une autre ; elle doit donc nous être indifférente jusqu'à un certain point. La méthode expérimentale ne peut transformer une hypothèse physique en vérité incontestable, car on n'est jamais sûr d'avoir épuisé toutes les hypothèses touchant un groupe de phénomènes »[3].

Toutes les théories scientifiques aujourd'hui s'effritent et menacent ruine. Pour les plus audacieux à la combattre l'hypothèse transformiste n'est qu'une sorte de romantisme scientifique. Selon Naegeli, le milieu n'a aucune influence ; tous les changements se produisent dans la combinaison de deux cellules pour former l'œuf; les variations sont internes. Hugo de Vries soutient les variations brusques. « Les mutationnistes supposent que les êtres prennent des caractères latents, et que, sans aucune raison, lorsqu'il se constitue dans une espèce des individus anormaux, ces caractères cachés, invisibles, font tout à coup leur apparition et peuvent se maintenir dans la descendance de races nouvelles[4] ». Ainsi seraient déconcertés tous les plans des transformistes et des monistes.

La chimie moderne admettait à sa base l'existence de corps simples non transmutables entre eux ; la loi de conservation de la matière ; et la loi des rapports simples. Or ces rapports ne semblent pas aussi simples qu'on l'avait cru ; de minutieuses expériences, sur lesquelles il est difficile encore de se prononcer,

---

1. Au *monisme* voici qu'on oppose le *pluralisme*. V. J. H. Boex-Borel (J. H. Rosny aîné) : *le Pluralisme*.

2. Frédéric Houssay : *Nature et Sciences naturelles*.

3. H. Poincaré : *La Science et l'Hypothèse*. Il est curieux de trouver en germe les idées de H. Poincaré dans *les Merveilles de la Nature*, de Nieuwentyt (1715). La simplicité d'une hypothèse, dit-il, n'est pas toujours une marque de sa vérité ; le mouvement de la Terre n'est pas mieux prouvé que celui du soleil : « Il n'y a aucune preuve qui en démontre la vérité ; parce que de très grands hommes se sont servis indifféremment de l'une ou de l'autre hypothèse, parce que dans toutes les parties de mathématiques l'on se sert d'hypothèses, non pas pour faire voir comment la chose se trouve réellement ; mais ce n'est que pour pouvoir rendre raison par là d'une manière plus aisée des phénomènes que nous connaissons, en supposant toujours la moindre différence possible ; de sorte qu'on suppose des choses même souvent entièrement contraires à la vérité pour les raisons que nous avons dites ; les plus grands hommes le font dans les mathématiques ». (*Sub finem*).

4. Gaston Bonnier, *Nouvelle Revue*, fév. 1909.

paraissent contredire la loi de conservation de la matière; et le radium, corps simple, se transforme en hélium, autre corps simple. « La chimie actuelle n'est plus en état de définir ni son but, ni ses moyens, ni ses principes ».[1]

« Aujourd'hui, les données de la physique, bien qu'incomplètes encore, sur les radiations, sur les corps radio-actifs, sur l'osmose et la cryoscopie, les travaux entrepris pour déceler la structure chimique des albuminoïdes ouvrent autour des phénomènes naturels des horizons insoupçonnés et sèment dans beaucoup d'esprits l'impression que le moment n'est pas venu à la construction de théories pour résumer le passé. Il semble au contraire qu'une ère nouvelle d'inconnu commence et que la parole soit d'abord et surtout à l'expérimentation »[2].

Les géologues eux aussi sont désabusés des théories triomphantes, et ils se défient de toute réduction des faits à des formules : « Les faits naturels, même les plus simples, sont toujours beaucoup trop complexes pour se conformer à la discipline des formules »[3]. Par exemple, les savantes recherches sur les lois du refroidissement du globe, les opérations sur des sphères de basalte ont donné des chiffres qui n'ont aucune valeur.

Même les mathématiques ne sont pas à l'abri du scepticisme nouveau. Les géométries non euclidiennes de Lowatchewski ou de Riemann, à deux, quatre ou $n$ dimensions, aux uns n'apparaîtront que jeux de l'esprit humain, alexandrinisme qui s'applique non plus au dogme de la Trinité, mais à de prétendus raisonnements scientifiques. Pourtant, d'autres mathématiciens, et non des moindres, ne croient plus guère au caractère absolu de la géométrie : « Puisque plusieurs géométries sont possibles, est-il certain que ce soit la nôtre qui soit la vraie ? » Les axiomes ne sont ni des jugements synthétiques *a priori*, comme disait Kant, ni même des faits expérimentaux : « ce sont des conventions ». Donc une géométrie ne saurait être plus vraie qu'une autre ; « elle est seulement plus commode »[4].

En résumé, qu'a donc fait la science jusqu'ici ? « L'homme, préoccupé d'étudier la nature, mais incapable d'en comprendre l'inextricable complication, lui a substitué d'instinct et sans s'en rendre compte, une création beaucoup plus simple et dont il est l'auteur »[5].

Aussi la réaction est-elle vive contre un scientisme trop étroit, et cette réaction est appelée le *pragmatisme*. Sans aller aussi loin[6],

---

1. Houllevigue : *l'Evolution des Sciences.*
2. Fréd. Houssay : *Nature et Sciences Naturelles*, p. 267.
3. St. Meunier : *l'Evolution des théories géologiques*, p. 12.
4. H. Poincaré : *la Science et l'Hypothèse*, p 64-66. Abbé Moreux : *Que deviendrons-nous après la mort ?* ch. VII.
5. St. Meunier : *l'Evolution des théories géologiques*, p. 12.
6. Fouillée proteste contre cette réaction dans *la Pensée et les Nouvelles écoles intellectualistes.*

nous devons reconnaître qu'aujourd'hui la science n'est plus une orgueilleuse entité : elle est seulement l'adaptation progressive de notre esprit aux choses. En d'autres termes, elle est la pénétration de la pensée dans l'univers, dans l'univers vivant et complexe, et elle est source d'émotions. Chez les savants et les philosophes il y a tendance à s'éloigner de l'intellectualisme pur, à ne pas regarder l'idée comme étant la création d'une intelligence séparée des autres facultés, d'une raison indépendante, ; elle n'est pas seulement intellectuelle ; elle est rattachée à toute notre existence intime ; elle a sa vie en nous ; elle est en mouvement ; elle s'organise dans les profondeurs de nous-même, en agissant sur toutes les autres idées qui sont en nous, vivantes elles aussi ; et elle est à son tour agie par elles. L'intelligence et le cœur travaillent ensemble, et de cette collaboration résulte l'Intuition, qui ne veut plus dire, comme dans le langage commun, vue immédiate, instantanée, divinatoire, mais qui veut dire vue intérieure, vue pleine et vivante, vue riche et unifiée. « Est intuitif ce qui est vivement vécu, profondément pénétré, saisi ξὺν ὅλῃ τῇ ψυχῇ, (avec l'âme tout entière), possédé simultanément sous tous ses aspects »(1). « L'intuition saisit l'essence de la vie aussi bien que de la matière ». Plus de mots simples, Dieu, âme, matière, attraction ; plus de formules simplistes, conventionnelles et inefficaces ; mais des idées complexes, réelles et fécondes, conservant en elles tout ce qui s'y trouve enfermé de force et de mystère. Poincaré, Le Roy, Bergson, ceux qui exercent aujourd'hui une très forte influence, tous sont intuitionnistes. Très nettement Le Roy en particulier admet trois sortes d'actions : l'action pratique, qui donne naissance au sens commun ; l'action discursive, qui règle la science ; et l'action profonde, qui doit servir de critère en philosophie, qui se subordonne l'action pratique et l'action discursive, et qui n'est autre que l'intuition. Nous songeons à Pascal.

Dans ces conditions, puisque les savants eux-mêmes révisent toutes les connaissances, rien d'étonnant qu'après avoir hissé la science comme une belle et superbe idole, de multiples efforts tendent à la renverser de son piédestal. Nombreux sont aujourd'hui les hommes qui pensent tout haut, ou qui pensent au fond d'eux-mêmes, comme pensait Tolstoï : il y a la vraie science, celle qui est utile aux hommes, et qui leur enseigne la seule chose qu'ils doivent connaître pour « vivre d'une vie bonne » ; et il y a l'autre, la fausse science, qui risque fort de n'être qu'un divertissement, dans le sens où Pascal entendait ce mot. Non seulement la fausse science ne nous apprend rien pour vivre d'une vie bonne, mais

---

1. *Revue de Métaphysique et de Morale*, mai 1901 ; E. Le Roy : sur quelques objections adressées à la philosophie nouvelle.

2. Bergson ; *l'Evolution créatrice*. A la διάνοια connaissance par concepts, hypothèses et déduction, c'est opposer la νόησις la pensée qui saisit le réel en sa totalité.

elle ne satisfait pas notre curiosité ; elle est jeu d'oisif ; elle n'est d'aucune importance pour l'homme qui réfléchit. Elle en impose aux esprits superficiels, car elle admet le libre examen, le contrôle, « tandis que les religions unissent les vérités les plus profondes et les plus nécessaires aux miracles et aux dogmes les plus ineptes », mais en vérité elle est vaine. L'impitoyable Tolstoï pousse bien plus avant : la fausse science n'est qu'un coup monté, c'est-à-dire un moyen de règne, un moyen d'oppression... Le tolstoïsme a pénétré plusieurs poètes. Dans les *Cinq grandes Odes pour saluer le Siècle nouveau*, le plus remarquable d'entre eux, Paul Claudel, exhale sa douce joie d'être affranchi des idoles, la Justice, le Progrès, la Vérité, les Lois de la Nature, etc.

> Seigneur, vous m'avez délivré des livres et des
> Idées, des Idoles et de leurs prêtres...
> Je n'honorerai point les fantômes et les poupées,
> ni Diane, ni le Devoir, ni la Liberté et le bœuf Apis.
> Et vos « génies » et vos « héros », vos grands
> hommes et vos surhommes,
> La même horreur de ces défigurés...
> Et je désire n'être supérieur à rien, mais un
> homme juste,
> Juste comme vous êtes parfait, juste et vivant
> parmi les autres esprits réels.

Nous aimons trop la science pour suivre sur ce terrain Tolstoï et ses disciples ; mais dans les réflexions dont la science est aujourd'hui l'objet, il est possible aux poètes de découvrir une riche et neuve matière ; et il reste que dans bien des esprits excellents, le prestige de la science orgueilleuse, de la science faussée, n'est pas loin d'être ruiné. Nous ne sommes plus au temps où Renan écrivait *l'Avenir de la Science ;* le magnifique vaisseau prend eau de toutes parts ; les pavois dardés pendent tristement. Berthelot lui-même, vers la fin de sa vie, soupçonnait douloureusement la science d'être inefficace : « Lorsque l'homme aura atteint les derniers termes du progrès matériel, l'âme humaine sera-t-elle aussi en progrès ? les idées morales, la conscience, l'abnégation et les sacrifices, l'amour du beau et du bien seront-ils en proportion des découvertes scientifiques et des commodités de l'existence ? »(1)

Voilà pour quelles raisons les savants ont renoncé à parler sur les agoras, à jouer aux prophètes des temps nouveaux ; ils sont rentrés dans leurs laboratoires, ils se sont remis à la recherche obstinée du réel ; et la vraie science est sûre d'y gagner.

Du moment où les savants sont presque unanimes à reconnaître que les choses ne sont pas si claires, toutes les questions morales

1. V. discours de réception à l'Académie de M. Francis Charmes, 7 janv. 1909.

et métaphysiques restent ouvertes ; car, on s'en rend compte aujourd'hui, « une connaissance n'est jamais purement intellectuelle ; elle se présente toujours pénétrée de motifs d'affection, teintée d'émotions... toute vérité concrète et vivante est *obscure*, complexe, parce qu'elle ne ressort plus de l'intelligence seule, mais de l'âme tout entière »[1]. Rivarol dirait-il encore : « Ce qui occupe trop l'esprit laisse le cœur tranquille »[2] ? Cette affirmation n'était déjà qu'à demi vraie à la fin du XVIIIe siècle, puisque dans *l'Exposition du Système du Monde* Laplace, d'ordinaire impassible, ne laissait pas d'écrire des pages frémissantes d'émotion. Mais aujourd'hui elle serait rejetée comme fausse ; et les savants sont prêts à contresigner cette déclaration faite par l'un deux : « Si nous travaillons, c'est surtout pour ressentir une émotion esthétique et pour la communiquer à ceux qui sont capables de l'éprouver »[3]. Ce ne sont plus seulement les poètes qui vont trouver les savants dans leurs laboratoires ou dans leurs salles de manipulations ; en présence de la vie complexe, obscure, et toujours plus mystérieuse à mesure qu'elle feint de se découvrir davantage, nymphe Echo insaisissable, dont nous entrevoyons la figure sans la fixer jamais, les savants eux aussi sont gagnés par l'émotion, ils se rapprochent des poètes, et ils justifient ces beaux vers :

Là haut, parmi les loins sereins et harmoniques,
Un double escalier d'or suspend ses degrés bleus.
Le rêve et le savoir les gravissent tous deux,
*Séparément partis vers un palier unique* [4].

Donc le sentiment du mystère, comme une sève bienfaisante, inonde la science et l'assouplit. En dépit de quelques résistances, on doute plus qu'on ne nie ; un vague idéalisme pénètre dans les cœurs, il inspire notre désir de rendre à la vie son intérêt, sa grandeur et sa poésie, en lui donnant tous les prolongements dans tous les sens possibles. Philosophes, savants, poètes, veulent vivre la vie en l'amplifiant, en la multipliant, en l'exaltant. Ils veulent vivre dans tous les êtres qui les entourent, partager leur sensibilité, leurs émotions ; vivre dans le passé, non seulement par l'histoire, mais par l'hérédité ; ils ne sont plus eux-mêmes, ils sont une longue suite d'aïeux qu'ils entendent dans le timbre de leur voix, qu'ils découvrent dans leurs affections, dans leurs regrets, dans leurs désirs ; ils ne sont plus des unités isolées, ils sont des sommes complexes et vivantes. Ils veulent vivre dans l'avenir, non par la

---

1. Tancrède de Visan : *l'idéal symboliste. Mercure de France* du 16 Juillet 1907.
2. *Petit Almanach des grands hommes*, œuvres, éd. 1808, t. v. p. 51.
3. H. Poincaré ; *la Science et l'Hypothèse*.
4. Verhaeren ; *les Villages illusoires, le Cordier*. Le Poète n'a-t-il pas traduit dans sa langue ces mots de Flaubert ; « Plus il ira, plus l'art sera scientifique, de même que la science deviendra artistique ; tous deux se rejoindront au sommet, après s'être séparés à la base » ? (Corr. II, 92.)

seule mémoire qu'ils laisseront d'eux-mêmes : combien sont-ils ceux qui jouissent de cette immortalité? mais par leurs descendants, aux veines de qui circulera un peu de leur sang, ils ne mourront pas ; et non seulement ils ne mourront pas scientifiquement parlant, c'est-à-dire en tant que substance, mais ils ont le sentiment profond de ne pas mourir individuellement, de se rattacher solidairement à tout le passé, à tout l'avenir aussi. De la force mystérieuse qu'est la vie, ils sont une parcelle renfermant en elle tous les caractères de l'ensemble, ils sont un microcosme qui ne peut s'anéantir.

Quelques-uns même sont plus hardis encore : qui sait si notre intelligence, qui est la conscience de l'univers, qui sait si elle se perd, si elle finit vraiment, ou si elle ne se retrouve pas quelque part, quand elle a été assez forte pour vaincre la matière? Cette conception de l'immortalité fut celle de Spinoza et de Gœthe ; cette persistance de notre raison quand elle a pu s'élever à la contemplation de l'absolu, cette immortalité aristocratique, dont l'humanité en masse serait exclue, s'accomode mal avec notre sentiment de la justice. Il est permis d'imaginer une immortalité plus égalitaire, en se réclamant de la science. — Comment cela est-il possible, dira-t-on, si l'immortalité de l'âme est une hypothèse invérifiable et gratuite, une question que la science ne se pose même pas? — La science ne vient pas tout droit à notre secours, mais elle nous aide indirectement, car elle nous prouve de mieux en mieux que tout est plus compliqué et plus mystérieux que nous ne le pensions hier : « N'y a-t-il pas d'autres modes d'existence possibles que ceux que je puis comprendre? Pourquoi ne saurais-je avoir le sentiment d'une réalité que mon intelligence ne pénètrerait pas? Je dois nier ce qui répugne à ma raison, non ce qui la dépasse. Or, l'immortalité de l'âme n'est pas inacceptable pour mon esprit ; elle est seulement hors de la sphère de ma science ; c'est trop de présomption que de vouloir rejeter tout ce qui ne rentre pas dans le cadre de mon entendement ; il est beau de savoir douter quand on ignore. Il ne l'est pas moins de savoir croire »[1]. *Je dois nier ce qui répugne à ma raison, non ce qui la dépasse.* La belle parole! Faut-il ne voir ici qu'un retour offensif de l'esprit métaphysique? Nous ne le croyons pas ; mais la science, et c'est là uniquement ce que nous désirons établir, en prenant cette attitude nouvelle et en nous aidant à deviner tous les possibles, n'oppose plus à ces sentiments un *veto* absolu. La passion de la science et le sens du mystère sont réconciliés, ou du moins conciliables.

Qui donc oserait confesser qu'il croit à l'astrologie? Or, il semble exister dans l'univers de merveilleuses sympathies. Les perturbations électro-magnétiques du soleil se communiquent à la terre, et en quelques minutes font dévier l'aiguille aimantée. Pourquoi

1. Lévy-Brühl : *Une nouvelle théorie de l'immortalité de l'âme* ; à propos de Guyau : *l'Irreligion de l'Avenir*. (*Revue Bleue*, 9 juillet 1887.) Sur ces possibles, v. abbé Moreux : *Que deviendrons-nous apres la mort ?*

n'auraient-elles pas d'influence sur les cellules nerveuses, autrement sensibles et vivantes que les molécules de l'acier ou la limaille de fer? Et voici qu'après avoir tant ri des Chaldéens et des Babyloniens nous entrevoyons la possibilité d'une astrologie nouvelle :

O possibles qui sont pour nous des impossibles!

Ces dispositions mystiques d'origine scientifique sont si générales que, même chez les partisans les plus fidèles du matérialisme évolutionniste et moniste, naît une sorte d'optimisme supérieur qu'ils appellent *optimisme universel*. Ils renoncent au pessimisme positiviste ; ils essaient de redonner à l'homme l'espoir et la joie de vivre. Pour eux, les écrivains, savants ou poètes, qui ont exhalé des plaintes éloquentes sur la destinée de l'homme, ceux qui ont souhaité la mort individuelle comme la fin d'un mauvais rêve, et l'abolissement de toute conscience dans le monde comme la suppression du mal, tous ceux-là sont des *psychiâtres*. Ils ont été les victimes d'une éducation vicieuse, toute scholastique, analytique et fragmentaire, incapable de donner à l'homme sa place dans le grand ordre des choses. Qu'est-ce à dire? la fonction créant l'organe, ou du moins le modifiant, quelques évolutionnistes ne seraient pas éloignés de croire qu'à force de nous habituer à penser autrement que nous avons pensé jusqu'ici, il nous soit possible de créer par l'habitude une humanité guérie de cette plaie mentale, le pessimisme. Il s'agirait en un mot de modeler à nouveau le cerveau de l'homme, de le refaçonner garanti des névroses modernes, plus fort de jeunesse et d'allégresse[1].

Sommes-nous le jouet d'une illusion complète? En empruntant les yeux et les sens du poète, voilà ce que nous avons cru lire dans un grand nombre de livres savants qui ont été publiés depuis une trentaine d'années. Et si la science est devenue plus complexe, plus hésitante, plus modeste, cela n'implique pas qu'elle soit aujourd'hui moins poétique qu'hier ; au contraire, cette complexité vivante n'est-elle pas elle-même un spectacle éminemment poétique? Les poètes qui désirent profiter des données scientifiques pour penser et pour éprouver des émotions dignes d'être soumises aux lois du rythme n'ont qu'à se pencher sur les richesses abondamment offertes à leur esprit. Jamais les savants n'ont moins dédaigné de mettre à la portée du public les résultats de leurs recherches, leurs approximations du réel. Ils les exposent en général simplement, clairement, sans hostilité préconçue contre telle ou telle doctrine philosophique et religieuse.

Il serait pour nous d'une risible impertinence de nous aventurer parmi des travaux savants dont chaque catégorie réclame des

1. V. à ce sujet plusieurs articles intéressants du Dr Bridou (en poésie Lucien Villeneuve) : *Revue de l'Hypnotisme*, oct. 1909 ; mars et juin 1910. *Revue de Psychiâtrie*, avril 1909.

spécialistes, et qui à cette heure sont toujours en cours. Et d'ailleurs la liste des noms et des ouvrages remarquables serait trop longue à dresser.

La science contemporaine a ses méthodistes, philosophes comme E. Le Roy, ou savants comme H. Poincaré.

Elle a ses grands astronomes, qui rédigent des cartes photographiques du soleil, de la lune, du ciel (Lœwy), ou qui assignent leur âge aux étoiles (Janssen). D'autres revisent l'œuvre de Laplace ; Faye veut démontrer que la formation de la terre est antérieure à celle du soleil ; C. Wolf discute les théories modernes sur l'origine des mondes ; Poincaré établit *Les Méthodes nouvelles de la Mécanique céleste*, professe des *Leçons sur les Hypothèses cosmographiques*, et des calculs savants l'amènent à conclure que sous l'influence de trois forces, le frottement des planètes dans le milieu où elles circulent, l'action des marées, le magnétisme, toutes les planètes et leurs satellites finiront par se précipiter dans le soleil, et que notre monde tend vers un état de repos (1). Il ne faut pas non plus négliger les vulgarisateurs qui sont aussi des savants, de Flammarion à l'abbé Moreux ; leurs œuvres ouvrent à la pensée des horizons infinis et sont précieuses aux poètes.

La géologie nous décèle des mystères plus compliqués et plus vivants que nous ne l'aurions cru, s'il est vrai qu'un échantillon de roche est une chose morte comme un oiseau empaillé, mais que la même roche, en place dans la couche dont elle est partie intégrante, est le siège de transformations incessantes, est vivante, bien vivante. Nous écouterons parler de Lapparent, Stanislas Meunier, Zaborowski. Leurs livres et l'*Histoire de la Terre* de de Launay sont utiles aux poètes comme aux savants.

D'abord purement descriptive, puis stratigraphique, la paléontologie, grâce à Gaudry, se fait évolutionniste ; elle lie les espèces disparues aux espèces encore vivantes, et elle prétend devenir une histoire du monde animé depuis les lointaines origines de la vie.

Un nombre incroyable de biologistes s'attaquent au problème même de la vie, Weissmann, Pflüger, E. Duclaux, J. Loeb, Yves Delage, Fréd. Houssay, Dastre, et au problème de la transformation des espèces, étroitement lié au précédent, Zittel, Gaudry, Le Dantec, Depéret. Enfin Van Tieghem, Gaston Bonnier, Molliard, Noël Bernard, étudient le monde végétal. Hugo de Vries soutient la théorie des mutations brusques.

Les sciences physico-chimiques ont été totalement renouvelées, grâce aux travaux de Lord Kelvin, Ramsay, Branly, Curie, Jean Perrin, Duhem, Van t'Hoff. La découverte des rayons X, des rayons cathodiques, des corps radio-actifs, bouleversent et changent nos idées sur la matière. Il convient aux spécialistes et aux

---

1. *Annuaire du Bureau des Longitudes*, 1898.

expérimentateurs habiles de se reconnaître dans le jeu des électrons, des ions, et parmi les rayons L, B, ou X. Mais un profane, s'il est un peu philosophe et poète, se dira par exemple que ions et électrons sont des images, des symboles fournissant une représentation simple des propriétés essentielles de la matière ; et où il y a symbole, il y a poésie, et ces symboles ont ici la particularité d'appartenir au monde de l'infiniment petit. Il ne saura pas discuter les différentes théories sur la désagrégation atomique, mais il retiendra qu'il convient de regarder l'atome « comme une sorte de système solaire ; autour du soleil formé par l'ion positif gravitent, en nombre considérable, les électrons ; il peut se faire que certains de ces électrons ne soient plus retenus dans leur orbite par l'attraction électrique du reste de l'atome et soient projetés en dehors, telle une petite planète ou une comète qui s'échappe vers les espaces stellaires »[1]. Ainsi les livres de Hannequin[2] et de G. Le Bon pousseront à réfléchir le moderne Lucrèce. Les phénomènes de l'osmose, si étudiée aujourd'hui, lui ouvriront des horizons insoupçonnés sur la complexité des choses et de la vie. Duhem et Lucien Poincaré sont les historiens de la physique.

S'il ne nous sied pas d'allonger cette liste ni d'insister sur ces travaux, du moins s'impose à nous une double constatation, dont l'importance apparaît du premier coup : « l'une des conséquences les plus intéressantes des découvertes récentes a été de remettre en honneur chez les savants les spéculations relatives à la constitution de la matière, et d'une manière plus générale, les problèmes métaphysiques »[3]. Les savants renoncent donc à considérer les études métaphysiques comme des querelles de mots étrangères à la réalité. Ils renoncent en même temps, — et c'est l'autre conséquence — aux systèmes trop simplistes, hier à la mode, et dont le charme, encore puissant, commence cependant à faiblir.

« Ce stade de la philosophie scientifique dont vient d'être esquissé le moderne tableau, aura dans l'histoire son existence réelle et sans doute on pourra percevoir dans la suite qu'il fut une étape importante entre ce qui a été et ce qui sera. Mais il est difficile de le concevoir comme un état permanent, comme un équilibre stable.

« La science est dans l'état d'*examen de conscience*, — période recueillie, troublée, intéressante pour le spectateur poète ; mais elle n'y saurait rester, car elle est surtout action, et l'action se prépare et reprend. Les expériences plus subtiles, imaginées par des intelligences plus averties du complexe vont aller se multi-

---

1. L. Poincaré : *la Physique moderne, son évolution*, p. 271.
2. *Essai critique sur l'Hypothèse des atomes.*
3. L. Poincaré : *la Physique moderne.*

pliant, se conciliant, et referont en somme une ère de certitude provisoire et d'enthousiasme lyrique.

« Et ainsi de suite à chaque palier de l'escalier triomphal »[1].

* * *

Magnifique saison pour les poètes ! Ils sauront discerner toute la poésie qui est autour d'eux pour ainsi dire à l'état vaporeux, et qui ne demande qu'à être condensée par des poings vigoureux, et organisée. Et déjà, d'après ce que nous savons du passé, il n'est pas trop téméraire de vouloir deviner l'évolution prochaine de la poésie scientifique ; on peut se risquer à prédire ce qu'elle sera bientôt et à dessiner quelques traits du grand poète de demain.

Comme un Gœthe, comme un Dante, un Lucrèce ou un Homère, le grand poète devra d'abord s'approprier tout le savoir humain de son temps, s'en rendre maître. Il ne sera pas seulement un lettré curieux de sciences, un bel-esprit, mais une intelligence large et complète. Malgré l'étendue du savoir moderne, il est encore possible à quelques rares génies de se l'assimiler totalement. Donc il s'instruira vraiment, il sera un savant, il ne regardera pas la science du dehors, — comme nombre de poètes l'ont fait, et comme nous l'avons fait, malheureusement, nous aussi — mais il voudra la voir du dedans, vivre et pour ainsi dire se mouvoir en elle.

A l'aide de la science, il essaiera de bâtir une philosophie de la vie et de l'univers. Laquelle ? Rien ne prouve que la doctrine de l'évolution reste encore longtemps la grande hypothèse, disons mieux, la philosophie de la vie et de l'univers. Du moins a-t-elle animé et est-elle capable encore d'animer de très belles œuvres

Pour arriver à saisir la vie derrière les phénomènes et les lois, plus que la faculté d'analyse il lui faudra la faculté de synthèse ; et cette synthèse ne sera pas une addition, une somme, elle sera une véritable création ; c'est-à-dire que pour tout voir, pour tout fondre ensemble et tout vivifier, il en appellera à l'intuition, il coopérera avec la force agissante elle-même qui est dans l'ensemble des choses ; du travail de tout sur tout il croira comprendre les secrets et la raison d'être.

Cette conception paraît à première vue avoir été celle de Renan, puisque dans *l'Avenir de la Science* il invoque les Héraclites et les Trismégistes nouveaux. Mais à la date où Renan écrivait ainsi, il estimait que la science pourrait un jour tout savoir. Aussi se transporte-t-il dans un temps où elle nous aura rendus les maîtres de toute connaissance, dans un temps où nous *saurons*. Il réclame des poètes monistes, c'est-à-dire justement des Héraclites et des Trismégistes. Or ce n'est pas ce que nous avons voulu signifier ; le poète de demain ne tiendra pas dans sa main orgueilleuse,

1. H. Houssay : Lettre du 20 avril 1912.

comme un globe impérial, la science de toutes choses. Il étudiera toute la science telle que nous la concevons aujourd'hui, riche, changeante, complexe ; loin de lui imposer les contours d'une pensée systématique et rigide, il en suivra le rythme oscillatoire. Il reconnaîtra le prix du savoir humain, il saura de combien de veilles il est le fruit, de combien de peines et de souffrances, et il se prendra à l'aimer. Mais il n'oubliera pas que tout ce connu n'est rien au prix de l'inconnu. Il comprendra que la science humaine n'est qu'une approximation du réel, une approximation encore grossière ; car à la nature complexe et inextricable, l'homme a substitué une création de son esprit, beaucoup plus simple ; il a établi des cadres où il classe les choses après les avoir dépossédées d'un grand nombre de qualités connues et inconnues. Le poète se dira donc que la science n'ouvre sur les choses qu'un jour très incomplet, et, guidé par elle aussi loin que possible, il ira plus loin encore, il sentira que la réalité est autrement vivante, mystérieuse et poétique.

Aussi voudra-t-il refaire pour nos temps et en l'adaptant aux conditions modernes ce qu'ont fait les poètes de l'Inde. Eclairé simultanément par la science et par l'intuition, le poète scientifique, en intelligence et en émotion, va repenser l'univers, tout en se rendant compte que cette création est toujours transitoire. A travers la science moderne, par la sagace intuition, il s'agira de retrouver ce qui fut l'état des Aryas primitifs : ceux-là, nos très vieux ancêtres, et nos maîtres, étaient en communion directe, profonde, instinctive avec les grandes forces cosmiques : ils ne se séparaient pas d'elles, ils ne distinguaient pas le moi et le non-moi, ils percevaient immédiatement ces forces, ils en étaient partie constitutive, ils vivaient en elles. Donc ils avaient la conscience directe d'avoir toujours été ; une fois pour toute, ils avaient bu dans la coupe des dieux le sôma, si différent des flots du Léthé, puisque ceux-ci abolissent le souvenir, et que celui-là, le breuvage mystique, les mettait en communion avec la nature entière contenant tout le passé, le présent et le futur.

Mais aujourd'hui cette communion avec l'ensemble cosmique est plus difficile ; notre civilisation compliquée, nos habitudes analytiques nous permettront-elles de nous sentir à nouveau pénétrés de l'âme universelle, de nous y plonger comme dans une onde bienfaisante et immortelle ? Rien ne prouve que cette panesthésie pour ainsi dire impersonnelle soit impossible, rien ne prouve que beaucoup de science ne puisse ramener à cette sensibilité primitive, qui devait être d'instinct très savante et très complète, tant elle était rapprochée des choses elles-mêmes. En tout cas il ne s'agit de rien moins, pour le poète de demain, que de se créer une sensibilité nouvelle, impersonnelle et synthétique, qui fut déjà celle des temps fabuleux où le poète chantait :

Il n'y avait alors ni mort ni immortalité —
Ni jour ni nuit, ni mouvement ni souffle.
L'Un seul respirait de sa propre force...
Il en sortit d'abord l'Amour,
Première semence de l'Esprit.
La parenté de l'Etre et du non-être,
*Les sages l'ont trouvée en leur cœur.*

Derrière la science raisonnée, analytique, fragmentaire, nous essaierons nous aussi de retrouver la science intuitive, synthétique et continue. La science humaine est une marche vers la sagesse divine ; elle est un retour à la croyance primitive. Encore une fois peut-être ce rêve est-il réalisable, et peut-être ce poète scientifique est-il celui que l'avenir enferme dans ses trésors.

Le poète sera donc religieux. Ses cheveux ne seront pas hérissés de tout ce qu'il aura *vu*, mais il frissonnera de tout ce qu'il aura deviné et senti derrière le décor changeant des choses éphémères : et il saura encore ignorer, rêver et prier : tels nos lointains aïeux entraient dans les forêts sacrées, désireux et craintifs d'y entrevoir la divinité qui s'y cachait.

Enfin le poète de demain sera un grand artiste : lignes, couleurs et mouvements, rien ne lui échappera de la réalité passagère. Les êtres, les objets sont éphémères, mais ils ont leur beauté et leur poésie ; et derrière les êtres et les objets il y a la nature vivante et belle. A lui de la reconnaître grâce à son cœur et à son imagination, et de nous la montrer grâce à son verbe et à son rythme (1).

Quelle forme adoptera-t-il ? Il est difficile de le présumer, car le grand poète est le créateur de son art. Il semble que l'ode puisse subsister. Nous l'avons suivie de Lebrun à V. Hugo, à Richepin et à Verhaeren. De la poésie scientifique elle sera toujours la forme la plus brillante, mais vraisemblablement la plus creuse.

L'élégie scientifique est une des belles conquêtes de la poésie moderne, et toujours le poète lui confiera les aristocratiques souffrances que les tribulations de la pensée auront éveillées en lui.

Le poème didactique à la façon du XVIIIe siècle est à peu près condamné. Le poème à tableaux, le poème « exposant » mérite toujours de plaire. Un *de Natura rerum* est encore possible, à condition de de pas prétendre remonter aux origines, et de replacer la genèse de notre monde dans la vie universelle, mouvante et changeante. Le poème symbolique depuis A. de Vigny est

1. Un certain nombre de ces idées sont adoptées par René Ghil (*de la Poésie Scientifique*), — par Florian-Parmentier (*l'Impulsionnisme*, v. *la Littérature de l'Epoque*), par Jules Romains (*l'Unanimisme*, v. *la Vie unanime*), — par A. Joussain (*le néo-romantisme*, v. *les Chants de l'Aurore*, préface), — par Lacuzon (v. *Eternité*, préface), Léon Vannoz (v. *Poème de l'Ame*, préface), Jacques Roussille (v. *au commencement était le Rythme. Essai sur l'Intégralisme*), etc.

En dépit des querelles et des prétentions d'école, il paraît y avoir chez ces poètes une même tendance générale. Nous avons repris d'ensemble ces idées, et nous les avons repensées, comme étant lourdes d'un avenir prochain.

en grande faveur. A cette heure, des poètes affirment que la science doit rester très loin à l'arrière-plan de la poésie, se deviner seulement sous les symboles créés par l'imagination[1]. Mais ou la science est défigurée par une fantaisie trop libre, ou le personnage symbolique est contraint de parler en des termes qui ne conviennent pas au milieu auquel il appartient : le Prométhée de Gilkin fait entendre un chant évolutionniste.

Il semble que ce soit un genre de poème plus libre qu'adoptera le poète de demain, où il puisse mettre de la science précise, exacte, de la philosophie et du rêve, de la description aimable, de l'épopée et du drame, du lyrisme aussi, toute son âme chantant à l'unisson des êtres et des choses. Il agira pour la poésie scientifique comme V. Hugo pour l'épopée et la satire. Il choisira les maîtres qui lui plairont, depuis Ronsard jusqu'à Verlaine, il aura à sa disposition tous les rythmes, depuis l'alexandrin rigide des Parnassiens jusqu'au vers libre des symbolistes ; à ses risques et périls il sera libre de créer son rythme ; son verbe est délié de toutes les chaînes.

Telle est, croyons-nous, l'idée que se forment aujourd'hui bien des poètes des rapports de la science et de la poésie. De cette œuvre scientifique que nous rêvons pour demain, la science est la chair, la philosophie est l'âme et la poésie est la forme.

Qu'il vienne à son tour, lourd de la science de son temps, et qu'il lance vers des mers inconnues son navire, le poète que nous attendons. Qu'il s'asseye au gouvernail, ému et versant des larmes, poussé par le vent favorable, celui de l'inspiration : qu'il vogue vers le mystérieux Océanos, mais que les brebis et les troupeaux gras qu'il y transporte en sacrifice soient les connaissances humaines ; qu'il aborde au pays vague et lointain des Cimmériens, mais qu'il n'y oublie pas le monde de l'expérience et des sentiments, que lui rappellent les tristes discours d'Agamemnon ou d'Anticlée ; et qu'il soit comme Ulysse lui-même, intelligence et amour[2].

Il viendra ce poète que tous les poètes aujourd'hui appellent de leurs vœux, René Ghil, Lacuzon, S.-Ch. Leconte, Verhaeren, Roussille, d'Humières[3], combien d'autres encore ! Il est impossible qu'il ne vienne pas. Porté à une assez haute intensité, le vouloir se transforme en force : le brahmane, dit-on, fait germer la graine sous l'effort de sa volonté ; les vœux qui tendent tous au même but sont une force, et cette force un jour nécessairement doit être créatrice.

---

1. V. S.-Ch. Leconte : *le Sang de Méduse*: d'un avenir possible de la poésie en France. Pour lui le Moïse d'Alfred de Vigny reste le modèle du genre. (Lettre du 8 octobre 1911).
2. Homère : *Odyssée*, ch. XI.
3. V. G. Le Cardonnel et Ch. Villay : *la Littérature contemporaine; Opinions des écrivains de ce temps.* V. aussi Florian-Parmentier: *La Littérature et l'Epoque.*

P. S. — Cet ouvrage a été terminé à la veille de la guerre. Loin d'en avoir altéré les conclusions elle semble les avoir confirmées sur deux points en particulier. Nous voyons tout ce que le machinisme peut causer de malheurs, mis au service de cerveaux diaboliques : l'Allemagne, c'est la barbarie multipliée par le machinisme : et nous tremblons à la pensée que nous aurons à le subir après la guerre, dans toute son intensité, pour nous « adapter » aux nécessités nouvelles. Mais si nos ennemis ont tiré de la science un pouvoir infernal, malgré tout ce qu'ils ont entrepris pour la rabaisser et la corrompre, telle que nous la comprenons, attachée aux idées, travaillant à percer le mystère du monde et de notre destinée, elle reste quand même haute et pure, au-dessus des ruines et des morts.

Après la plus sanglante des tragédies, qui a débordé l'attente de ses misérables promoteurs, il est à croire aussi que notre littérature se détournera dans la suite des pensées frivoles, fugitives, changeantes, qu'elle renoncera à la mode, à ses tics, à ses excentricités. Les fadaises sentimentales, les sensations truquées, les élégances pseudo-mondaines, tout cela, espérons-le, sera banni pour longtemps. Et sans doute la haute poésie y gagnera, celle que tant de nobles intelligences ont péniblement travaillé à créer et à développer, qui ramène l'homme à la contemplation de lui-même et de la nature, qui est pleine d'idées austères et d'émoi religieux, et qui sanctifie la pensée.

---

# BIBLIOGRAPHIE[1]

### I. — Poésie. Poèmes en prose

ACKERMANN (Mme). *Poésies philosophiques*. Nice, 1871, in-8°. — *Poésies. Premières poésies. Poésies philosophiques*. Paris, Lemerre, 1874, in-8°. — *Ma vie. Premières poésies. Poésies philosophiques*. Paris, 1877, Lemerre, in-16.

ADAOUST (d'). *L'Air*, poème en 4 chants. Paris, Michaud, 1816, in-8°.

*AICARD (Jean). *Don Juan ou la Comédie du Siècle*. Paris, Dentu, 1893, in-4°.

AIMÉ-MARTIN. *Lettres à Sophie*. Versailles et Paris, Nicolle, 1811, 2 vol. in-8°.

*ALLORGE H. *L'Ame géométrique*. Paris, Plon, 1906, in-12. — *L'Essor éternel*. Paris, Plon, 1909; in-12.

AMPÈRE J.-J. *Littérature, voyages et poésies*. Paris, Didier, 1850, 2 vol. in-12. — (*Urania*, v. *Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1835).

*ARBELOT J. *La Création et l'Humanité*, poème en 3 parties. Paris, Delagrave, 1882, in-8°.

ARCOS R. *La Tragédie des Espaces*. Paris, Abbaye, 1906, in-12. — *Ce qui naît*. Paris, Figuières, 1911, in-16.

AUBIGNÉ (Agrippa d'). *Les Tragiques*. Paris, Flammarion, 1892, 2 vol. in-16.

AUDE (Chevalier J.). *Vie privée du Comte de Buffon*, suivie d'un recueil de poésies et de quelques pièces relatives à ce grand homme. Lausanne, 1788, in-8°.

AUTRAN J. *La Mer*, poésies. Paris, Dentu, 1835, in-8°. — *Les Poèmes de la Mer*. Paris, M. Lévy, 1852, in-8°.

BAOUR-LORMIAN. *Veillées poétiques et morales*. Paris, Latour, s. d., in-8°. — *Ossian*, suivi des *Veillées poétiques*. Paris, 1827, in-8°.

BARBIER (Jean). *Abrégé des crimes de 93*, poème en 17 drames. Alger, 1858, in-8°.

*BARLAEI CASPARIS *Poemata*, ed. IV. Amstelodami, Blaeu, 1645-1646, 2 vol in-12.

BARRILLOT. *Icare vengé par Pétin*. Paris, Durand, 1851, in-16, — *Les Vierges*. Paris, Roux, 1857, in-18.

BARTHÉLEMY A.-M. *La Vapeur*, poème. Paris, Lange Lévy, 1845, in-8°. — *Némésis*, 6e éd.. Paris, Furne, 1839, 2 vol. in-32.

BATAILLE H. *Le Beau voyage*. Paris, Fasquelle, 1904, in-12.

(1) Plusieurs auteurs, non cités dans le cours de cet ouvrage, ont été consultés et sont signalés ici à titre documentaire. Ils sont marqués d'un *

BAUDELAIRE. *Œuvres complètes*. Paris, Lévy, 1868-1870, 7 vol. in-18.

BELLIN Gaspard. *L'Exposition universelle*, poème didactique en 15 chants. Paris, Garnier, 1867, in-8°.

*BELMONTET L. *Poésie des Larmes*. Paris, Lacroix, 1865, in-18.

BÉRENGER H. *L'Ame moderne*. Paris, Perrin, 1892, in-12.

BÉRENGER L.-P. *Les Soirées provençales*. Paris, Nyon, 1786, 3 vol. in-12.

BERNIS (Cardinal de). *Les quatre Saisons*. Paris, 1763, in-12. — *La Religion vengée*, poème en 10 chants. Parme, Palais-1795, in-4°.

BIGNAN (Anne). *Epître à Cuvier et Conseils à un novateur* (Extrait de la *France littéraire*, sept. 1935). Paris, Baudoin, s. d., in-8°.

BOHAIRE-DUTHEIL (de). *Les Mondes de Fontenelle* ou *les Amours de Nelson et de Céphise*. Meaux, Dubois-Berthault, 1814, in-8°.

BOILEAU. *Les Satyres de Boileau* commentées par lui-même, et publiées par Fréd. Lachèvre. Paris, Champion, 1906, in-8°.

*BOISSIÈRES. *Les Ages de l'Homme*, poème en 6 chants. Paris, Michaud, 1819, in-8° (deux chants seulement).

BOISTE. *L'Univers*, poème en douze chants. Paris, Boiste, 1801, in-8°.

BONNEFOY (Marc). *Le Poème du* XIX^e^ *Siècle*, ou *le Doute*. Paris, Sauvâtre, 1888, in-18. — *Poèmes à travers l'Infini*. Paris, Lemerre, 1894, in-12. — *Encore des Vers, Sonnets d'un libre-penseur*. Paris, Vanier, 1884, in-12. — *La vraie loi de la Nature*. Paris, Charavay, 1884, in-12.

BONNET Am., v. SERRETÊTE.

BONETTI (Pascal). *Les Orgueils*. Paris, Sansot, 1910, in-12.

BONVALOT A. *La Nature*, poème en 4 chants. Paris, Paulin et Delaunay, 1836, in-18.

BOSCOVICH. *de Solis ac Lunae defectibus*. Londres, Millar, 1760, in-4°. — *Les Eclipses*, poème en 6 chants, trad. en français par l'abbé de Barruel. Paris, Valade-Laporte, 1779, in-4°.

BOUCHARLAT J.-R. *Les Progrès de l'Astronomie*, poème. Paris, Bachelier, 1848, in-8°.

BOUILHET (Louis). *Poésies. Festons et Astragales*. Paris, Bourdilliat, 1859, in-12. — *Dernières Chansons*, poésies posthumes, avec une préface par Gust. Flaubert. Paris, Lévy, 1872, in-8°. — *Festons et Astragales*, *Melaenis*, *Dernières Chansons*. Paris, Lemerre, 1880, in-12.

BOURGET (Paul). *Poésies*. Paris, Lemerre, 1885-1887, in-12.

*BRET A. *Les quatre Saisons*, poème. Paris, 1761, in-4°. — *Œuvres*. aux Deux-Ponts, 1772, 3 t. en 1 vol. in-8°.

B. P. D. M. *L'Anti-Lucrèce*, trad. en vers français, chant I. Nancy, Hissette, 1835, in-8°

BRODEAU de MONTCHARVILLE. *Preuves des existences et nouveau système de l'univers*, ou *idée d'une nouvelle philosophie*, par le marquis de Châtre. Paris, Josse, 1702, in-8°.

*BRÛ d'ESQUILLE J. *Les Synthèses*. Paris, Lemerre, 1909, in-18.

*BUFFENOIR. *Hommage à Buffon*. Vesoul, 1889, in-4°, 4 p.

BUSSY (l'abbé Amédée). *La Création*, poème. Bourg, imp. du Journal, 1902, in-8°.

CANORA Jean (Louis Prunières). *Poèmes. La Lente Epreuve. Vers l'Humanité.* Paris, Messein, 1905, in-16. — *Scène lyrique en l'Honneur d'A. Comte.* Paris, éd. de la Revue, 1902.

CHÊNEDOLLÉ. *Le Génie de l'Homme.* Paris, Nicolle, 1807, in-8°, 2e éd. ibid. 1812, in-16. — *Etudes poétiques.* Paris, Nicolle, 1820, in-8°. — *Œuvres.* préface de Sainte-Beuve. Paris, Didot, 1864, in-18.

CHÉNIER (A. de). *Poésies*, éd. Henri de Latouche. Paris, Charpentier, 1819 et 1840, in-18. — *Poésies*, éd. G. de Chénier. Paris, Lemerre, 1874, 3 vol. in-12. — *Poésies*, éd. Becq de Fouquières. Paris, Charpentier, 1862, in-8°. — *Œuvres complètes*, d'après les manuscrits, par Dimoff. Paris, t. I 1908, in-12, Delagrave (en cours de publication). — *Œuvres poétiques*, éd. Moland. Garnier, 1889, 2 vol. in-18. — *Sur la perfection des Arts* (*Revue de Paris*, oct. et nov. 1899).

CLAUDEL (Paul). *Cinq grandes Odes*, suivies d'un processionnal pour saluer le siècle nouveau. Paris, l'Occident, 1910, grand in-8°. — *Art poétique.* Paris, 1907, in-18.

COLARDEAU C.-P. *Epître à M. Duhamel.* Londres et Paris, Lejay, 1774, in-8°. — *Œuvres.* Paris, Ballard et Lejay, 1779, 2 v. in-8°.

COTTE (Alphonsine-Théolinde). *Les Horloges philosophiques*, ou *le Matérialisme dévoilé*, poème en 2 chants. Paris, Nyon, 1842, in-8°.

CREUZÉ de LESSER. *Le Dernier Homme*, poème imité de Grainville Paris, Delaunay, 1731, in-8°.

DARU. *L'Astronomie.* Paris, Firmin-Didot, 1830, in-8°. — *Epître à J. Delille.* Paris, Pougens, 1801, in-8°. — *Discours en vers sur les facultés de l'Homme.* Paris, Didot, 1824, in-8°.

DELAIR Paul. *Testament poétique*, poésies posthumes. Préface de Sully-Prud'homme. Paris, Lemerre, 1895, in-12.

DELILLE Jacques. *Œuvres*, Paris, Lefèvre, 1833, in-4e. — *L'Homme des Champs.* Strasbourg, Levrault, 1800, in-8°. — *L'Imagination.* Paris, Giguet et Michaud, 1806, 2 vol. in-4°. — *Les Trois Règnes de la Nature.* Paris, Nicolle, 1808, in-12.

*DELORME B. *L'Homme-Dieu*, poème. Lyon, 1869, 2 vol. in-8°.

DENAYROUZE et J. NORMAND. *La Poésie de la Science*, Paris, Calmann-Lévy, 1879, in-12.

*DESNOYERS (l'abbé). *Le Tableau de la Nature.* Londres et Paris, 1760, in-8°.

DIÈRES. *La philosophomanie.* Rouen, s. d. (1795), in-8°.

DIERX. *Œuvres complètes.* Paris, Lemerre, 1894-1896, 2 vol. in-16.

DORAT. *Mes Fantaisies.* Amsterdam, 1768, in-8°.

DORCHAIN. *La Jeunesse pensive. Vers la Lumière. Poésies diverses.* Paris, Lemerre, 1895, in-16.

DORNIER Ch. *L'Ombre de l'Homme.* Soc. française d'imprimerie, Paris, 1908, in-18.

DU CAMP (Maxime). *Les Chants modernes.* Paris, Lévy, 1855, in-18.

*DUGUÉ (Oscar-Ch.). *Homo*, poème philosophique. Daffis, 1872, in-12.

DULARD. *La grandeur de Dieu dans les Merveilles de la Nature.* Paris, Desaint et Saillant, 1749, in-12. 5e éd. en 1767.

DUPUY Ernest. *Les Parques.* Paris, Jouvet, 1884, in-8°. — *Poèmes.* Paris, Soc. franç., 1908, in-16.

EMMERICH, ou Bretonneau Ed. *La Création du Globe,* poème géologique. Strasbourg, 1860, in-8°.

ESMÉNARD. *La Navigation.* Paris, Giguet et Michaud, 1805, 2 v. in-8°.

FABRE D'EGLANTINE. *L'Etude de la Nature,* poème à M. de Buffon. Londres et Genève, 1783, in-8°. — *Œuvres mêlées et posthumes.* Paris, an XI, 2 vol. in-8°.

FONTANES (de). *Œuvres.* Paris 1839, 2 vol. in-8°. — *Essai sur l'Astronomie (Almanach des Muses,* année 1789 et *le Mercure de France,* année 1807). — Fragment d'un poème sur la Nature et sur l'Homme *(Almanach des Muses,* 1779).

FRANCE (Anatole). *Poésies.* Paris, Lemerre, 1896, in-12.

FRÉDÉRIC II. *Poésies du Philosophe de Sans-Souci.* à Sans-Souci, 1760, 2 vol. in-8°.

GALLIEN DE SALMORENC. *Le Spectacle de la Nature,* poème en 4 chants. Liège, 1770, in-12.

*GAGNIÈRE Joachim. *Les Principes de Physique,* poème. Avignon, 1773, in-8°.

GARNIER P.-L. *La Terre Eternelle.* Paris, Stock, 1900, in-16.

GENEST (Abbé). *Principes de Philosophie* ou *Preuves naturelles de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme.* Paris, Estienne, 1716, in-8°. 2e éd., Amsterdam, 1717, in-12.

GHIL René. *Œuvre,* première partie. *Le Meilleur devenir. Le geste ingénu.* Paris, Messein, 1905, in-16. *Le Vœu de vivre.* ibid., 1906-1907, 2 vol. *L'ordre altruiste.* ibid., 1909. Deuxième partie. *Le pas humain.* Paris, Figuière, 1898. *Le Toit des hommes.* ibid., 1901. *Les Images du monde.* ibid., 1912 (En cours de publication).

GILKIN Ivan. *Prométhée.* Paris, Fisbacher, 1899, in-16.

GŒTHE. *Faust et le second Faust,* trad. par Gérard de Nerval. Paris, Calmann-Lévy, 1883, in-18.

GRAINVILLE (de). *Le dernier Homme.* Paris, Vve Barthe, 1859, in-12.

GRÉE. *La Navigation,* poème en 4 chants. Paris, Mérigot, 1781, in-18.

GREGH (Mme Fernand). *Jeunesse,* Poèmes, Paris, Sansot, 1907, in-16.

GROULT de TOURLAVILLE. *Système du Monde,* ou *Loi universelle, fondée sur l'attraction du soi-pour-soi, découverte par M. Geoffroy-Saint-Hilaire,* poème en 3 chants. Paris, Ledoyen, 1840, in-8°.

GUDIN de La BRENELLERIE. *L'Astronomie.* Auxerre, Fournier, 1801, in-8° ; Paris, Didot, 1811, in-8°. *Aux mânes de Louis XV et des grands Hommes qui ont vécu sous son règne.* aux Deux-Ponts, 1776, 5 vol. in-8°.

GUYAU J.-M. *Les Vers d'un Philosophe.* Paris, Germer-Baillière, 1881, in-18.

HARAUCOURT Ed. *Le dix-neuvième Siècle,* Prix de poésie de l'Acad. franç. Paris, Fasquelle, 1901, in-12. — *L'Ame nue,* ibid., 1885, in-12. — *Les Ages. L'espoir du monde.* Paris, Lemerre, 1899, in-16.

*HAUTMONT F.-M. *L'Astronomie,* poème latin. Paris, Didot, 1835, in-8°.

HELVÉTIUS (d'). *Le Bonheur,* Poème en six chants. Londres, 1773, in-8°.

*Hély Léon (Léon-Fr. Cardin). *Mentis*, poème. Paris, Fisbacher, 1896, in-16.

Hollande Eug. *La Vie passe*. Paris, Société franç. d'impr., 1909, in-16.

Hubert Paul. *Au Cœur ardent de la Cité*. Paris, Fasquelle, 1908, in-12.

Humières (Robert d'). *Du désir aux destinées*. Paris, Mercure, 1902, in-16.

Jammes Francis. *Clairières dans le Ciel*. Paris, Mercure, 1906, in-12.

Jény Lucien. *L'Aviation*, poème. Bourges, Sire, 1912, in-8°.

Joussain A. *Les chants de l'Aurore*. Paris, Société franç. d'impr. 1905, in-12. — *Anthologie romantique*. Paris, Vanier, 1910, in-16.

Laforgue J. *Poésies*. Paris, Mercure, 1903, in-18.

Lacuzon. *Eternité*. Paris, Lemerre, 1902, in-8°.

La Grasserie (Raoul de). *Hommes et Singes*, poésies. Paris, Vanier, 1889, in-16.

Lahor Jean (Dr Cazalis). *Poésies complètes. L'Illusion*. Paris, Lemerre, 1888, in-12. — *Poésies. L'Illusion. En Orient. Les quatrains d'Al-Ghazali. Le Cantique des Cantiques*. Paris, Lemerre, s. d., 2 vol. in-12.

Lamartine. *Harmonies poetiques et religieuses*. Paris, Gosselin, 1831 et 1833, 2 vol. in-8°, 1837, 2 vol. in-8°. — *Jocelyn*. Paris, Gosselin, 1836, 2 vol. in-8°. — *La chute d'un ange*. Paris, Gosselin et Coquebert, 1838, 2 vol. in-8°. — *Les Destinées de la Poésie*. Paris, Gosselin-Furne, 1834, in-8°. — *Méditations poétiques*. Paris, Hachette, 1915, 2 vol. in-8°, édition Lanson,

*La Montagne (P. de). *Le Hylozoïsme, ou la Matière animée*, ode. Paris, Boucher, 1824, in-8°.

Lamothe-Langon (baron de). *Les Merveilles de la Nature*, poème en 6 chants. Paris, Legallois, 1837, in-8°.

Lamotte (Houdart de). *Œuvres*. Paris, Prault, 1754, 10 vol. in-12. — *Odes de M. D**. Paris, Dupuis, 1707, in-16.

Laurent de Faget (A.). *De l'atome au firmament*. Paris, Dentu, 1889, in-18, 2me éd.

*M. D. L. V. (de Lavergne). *Les Eléments*, poème. La Haye, 1770, 1re éd., Paris, 1760, in-12.

Le Brun. *Œuvres*, publiées par Ginguené. Paris, Varée, 1811, 4 vol. in-8° (v. des fragments du poème *La Nature*, dans le *Journal Français*, 1777, t. 1 ; et dans le *Journal encyclopédique*, juin et juillet 1777).

Leconte (Séb.-Charles). *La Tentation de l'Homme*. Paris, Mercure, 1903, in-12. — *Le Sang de Méduse*. Paris, Mercure, 1905, in-12,

Leconte de Lisle. *Poèmes barbares. Poèmes antiques. Poèmes tragiques. Derniers poèmes*. Paris, Lemerre, 4 vol. in-12 et 4 vol. in-8°. — *Poèmes antiques*. Paris, Ducloux, 1852, in-12. — *Poèmes barbares*. Paris, Poulet-Malassis, 1862, in-12.

*Lefèvre A. *L'Epopée terrestre*. Paris, Marpon, 1868, in-12.

Lemercier Népomucène. *Essais poétiques sur la théorie newtonienne*. Paris, Collin, 1809, in-8°. — *L'Atlantiade*. Paris, Didot, 1812, in-8°. — *Homère, Alexandre*. poèmes, Paris, Renouard, 1801, in-8°. — *Moïse*. poème, Paris, Bossange, 1823,

in-8°. — *La Panhypocrisiade.* Paris, Didot, 1819, in-8°. Suite, Doyen, 1832, in-8°.

LEMIERRE. *La Peinture.* Paris, Le Jay, 1769, in-4°. — *Œuvres.* Paris, 1810, 3 vol. in-8°. — *Œuvres choisies.* Paris, Lecointe, 1830, 2 vol.

LESUEUR (Mme Daniel). *Poésies.* Paris, Lemerre, 1896, in-12.

LITTRÉ. *La Terre*, poème. V. *Revue de Philosophie positive*, t. I, p. 142, 1867.

LUCRÈCE. Traduction en vers par Leblanc de Guillet. Paris, 1788, 2 vol. in-8°.

MAGRE M. *Poème de la Jeunesse.* Paris, Charpentier, 1901, in-12.

MARMONTEL. *Œuvres complètes.* Paris, Née de la Rochelle, 1787, 17 vol. in-8°. — *Almanach des Muses* de 1778 : *Epître sur la force et la faiblesse de l'Esprit humain* (Anon.).

MAUDUYT. *L'Etude de la Nature. Epître à Mme X. par M*.* Paris, 1771, in-8°.

MÉNARD Louis. *Poèmes.* Paris, Dentu, 1855. in-18. — *Poèmes.* Paris, Charpentier, 1863, in-12. — *Prométhée délivré.* Paris, Comon, 1843, in-18 (sous le pseud. de L. de Senneville). — *Rêveries d'un païen mystique.* Paris, Durel, 1909, in-8°.

MERCIER Louis. *Lazare le Ressuscité.* Lyon, Lardanchet, 1908, grand in-folio.

MERCIER L. S. *Satires contre les Astronomes.* Paris, Terrelong, an XI, 1803.

MESTRALLET J.-M. *Dans l'Espace.* Paris, Sansot, 1910, in-12. — *Les Vainqueurs de l'Air (Nouv. Revue*, 15 juin 1911).

MICHAUD M. *Le Printemps d'un proscrit.* Paris, Michaud, 1814, in-12, 7e éd.

*MONTBARLET. *La Muse antique.* Bergerac, 1869. in-8°. — *L'âge antéhistorique*, poème. Bergerac, 1867, in-8°.

MONTBRION M. *Les Phénomènes de l'Univers, ou l'Existence, la grandeur et les bienfaits de la Divinité considérée dans les Merveilles de la Création*, poème en 16 chants, qui paraîtra en 16 livraisons. 1er chant. Paris, Cosson, 1835, in-8°.

MONTEMONT A. *Lettres sur l'Astronomie.* Paris, Peytieux, 1826, 4 vol. in-12. 1re éd. en 1823.

*NEUVILLE (L.-C. de). *La Fin de l'Homme.* Paris, 101 bis, rue Lauriston, 1904, in-16.

NOGARET Félix. *Apologie de mon goût. Epître en vers sur l'Histoire naturelle.* Paris, Couturier, 1771, in-8° ; anonyme. — *Epître à la lumière considérée comme corps.* Paris, 1808, in-12. — *La Terre est un animal.* Versailles, Colson, an III, 1795, in-18.

*NUS Eug. *Les dogmes nouveaux.* Paris, Dentu, 1861, in-12.

*OIGNY (d'). *Les quatre âges de l'Homme*, poème en 4 chants. Paris, Boucher, 1824, in-8°.

*OTT Jean. *L'Effort des races.* Paris, de Rudeval, 1907, in-12.

PAGÈS du TARN. *L'Eternité du Monde*, poème. Paris, Pilout-Garnier, 1838, in-8°.

*PANAFIEU Louis. *Le Soleil*, poème où l'on définit sa création, ce qu'il est, ce qu'il peut-être. Paris, Grand-Jacques, 1906, in-8°.

PARIS P.-L. (le P.). *L'Electricité*, ode. 178*. — *Le globe aérostatique*, ode. 1784, in-8°.

*PERGAMENI Hermann. *Poésies*. Bruxelles, Claassen, 1870, in-12.

*PERROT de CHEZELLE. *Le Progrès*, satire du XIX^e siècle. Paris, Dentu, 1871, in-16 (écrit en 1865).

*PIORRY P.-A. *Dieu, l'Ame, la Nature*, poème en six chants. Paris, Baillière, 1854, in-8°.

POLIGNAC (Card[l] de). *Anti-Lucretius*. Paris, Guérin, 1747, 2 v. in-18. — *L'Anti-Lucrèce*, texte et trad. de Bougainville. Paris, Desaint, 1749, 2 vol. in-8°. — *L'Anti-Lucrèce*, trad. en vers, par l'abbé Bérardier de Bataut. Paris, Berton, 1776, 2 vol. in-12.

PONSARD. *Galilée*. Paris, Lévy, 1867, in-8°.

POTVIN J. *La Vapeur*, légende dramatique en quatre parties. Bruxelles, revue trimestr., 1854.

RACINE Louis. *La Religion*, poème. Paris, Coignard, 1742, in-12. Nombr. éd.

RAMEAU Jean. *La Chanson des Etoiles*. Paris, 1888, in-12, 5^e éd. 1901.

RENARD Georges. *La Poésie de la Science*, poème couronné par l'Académie française. Paris, Lemerre, 1879.

*REYRAC (abbé de). *Hymne au Soleil*, poème en prose. Paris, Lacombe, 1778, in-12, 2^e éd.

RICARD Domin. *Epître à M. le baron Cuvier*. Paris, Marchand-Dubreuil, 1828, in-8°. — *La Sphère*, poème en huit chants. Paris, Leclère, 1796, in-8°.

RICHEPIN Jean. *La Mer*. Paris, Charpentier, 1886, in-12, nouv. éd. 1912. — *Les Blasphèmes*. Paris, Dreyfus, 1884, in-4° et in-12.

*RICQUEBOURG E. *Les Héroïsmes*. Paris, Lemerre, 1910, in-18.

ROHARD Ludovic. *Astronomicon*, libri sex, trad. en vers latins du poème de Daru. Méru, V^{ve} Mouleux, 1839, in-18.

M. L. R. (l'abbé Roman). *L'Inoculation*, poème en quatre chants. Amsterdam et Paris, Lacombe, 1773, in-8°.

ROSSET. *L'Agriculture*. Paris, impr. royale, 1774, in-4°.

ROUCHER. *Les Mois*, poème en douze chants. Paris, Quillau, 1779, 2 vol. in-4°.

ROY P. C. *Œuvres diverses*. Paris, 1727, 2 vol. in-8°. — *Les Eléments*, ballet. Paris, 1721, in-8°.

SAINT-LAMBERT. *Les Saisons*. Amsterdam, 1769, in-12.

SERRETÈTE Théophile (Amédée Bonnet). *L'Ame d'un Philosophe*. Lyon, Pitrat, 1869, in-12.

SHELLEY. *Œuvres poétiques*, trad. Rabbe. Paris, Stock, 1907-1908, 3 vol. in-12.

SILVESTRE Armand. *La Chanson des Heures*. Paris, Charpentier, 1878, in-18, éd. nouv. 1887.

SORIAC André. *Les Chevaucheurs d'Azur. L'Epopée aérienne*, poème. Paris, éd. Cigalia, 1912, petit in-folio.

STRADA [de] (Delarue). *L'Epopée humaine. La Genèse Universelle*. Paris, Dreyfus, 1890, in-12. — Ibid. *Le Prométhée de l'Avenir*. Paris, Ollendorf, 1895, in-12. (L'*Epopée humaine* comprend 24 vol. in-12, publiés à Paris, de 1890 à 1902).

SULLY-PRUDHOMME. *Œuvres poétiques*. Paris, Lemerre, 6 vol. in-12 et 4 vol. in-8°. — *Les Epreuves*. Paris, Lemerre, 1866, in-12. — *La Justice*. ibid., 1878, in-18. — *Le Bonheur*. ibid. 1888, in-12.

THIERS Henri. *La poésie de la Science au XIX^e siècle*, poème couronné par l'Académie française. Lyon, 1879, in-8°.

THOMAS. *Ode sur le Temps*. Paris, 1762, in-8°. — *Œuvres diverses*. Amsterdam, Van Harrevelt, 1762, 2 vol. in-18.

VANIÈRE (le P.). *Praedium Rusticum*. Paris, Leclerc, 1707, in-12, 10 livres ; 1730, Robert, 16 livres.

VANNOZ Léon. *Le Poème de l'Ame*. Paris, éd. des Poèmes, 1905, in-8°.

VERHAEREN Em. *Les Villes Tentaculaires*, précédées des *Campagnes hallucinées*. Paris, Mercure, 1908, in-18, 5e éd. ; 1re éd., Bruxelles, Deman, 1895, in-8°. — *Les Visages de la Vie*. ibid., 1908, in-18, 4e éd. ; 1re éd., Bruxelles, Deman, 1899, in-8°. — *Les Forces tumultueuses*. ibid. 1908, in-18, 4e éd. ; 1re édit., Mercure, 1902, in-18.

VERNES (le fils). *La Création, ou les premiers fastes de l'Homme et de la Nature*, poème en six chants. Paris, Chopart, Caille et Ravier, an XII, 1804.

VIGNY (A. de). *Poésies*. Paris, Lemerre, 1883, in-16 ; Charpentier, 1882, in-32 ; Delagrave, 1903, in-18. — *Le Journal d'un poète*. Paris, Charpentier, 1882, in-12 (V. *Revue des Deux-Mondes*, 1er mai 1841, 15 janv. et 15 juin 1843, 15 juillet 1844, 1er février 1854). — *Les Destinées*. Paris, Lévy, 1864, in-8°.

VILLENEUVE Lucien (Dr Bridou). *L'Amour et l'Art*. Paris, Lemerre, 1900, in-18. — *Les Dieux*. ibid., 1901, in-18.

VILLENEUVE (Olivier de). *Poème didactique sur le principe universel des corps, sur la seule loi de leurs mouvements, etc.* Boulogne-sur-Mer, 1758, in-8°.

*[VIRMONT] C. F. J. V.*. *L'Homme*, poème philosophique en quatre chants. Bayeux, Groult, 1809, in-12.

VOLTAIRE. *Œuvres complètes*. Paris, Garnier, 1878-1885, 52 vol. — *Recueil de pièces fugitives* en prose et en vers, par M. de V*. s. l., 1740. in-8°

WARNERY. *Poésies. Les Origines*. Lausanne, Payot, 1887, in-16. — *Au vent de la Vie*, poésie. ibid., in-16.

ZOLA Emile. *La Genèse* (v. *Portraits d'Hier*, H. Fabre. Paris, n° 1, 15 mars 1909).

## Anthologies et Recueils périodiques

*Abeille du Parnasse*. Londres, 1757, 2 vol. in-12.

*Almanach des Muses*. Paris, Delalain, 1764-1833, 69 vol. in-16.

*Annales poétiques*. Paris. Delalain, 1778-1785, 34 vol. in-16.

*Anthologie* des Poètes français du XIXe siècle (1868 à nos jours). Paris, Lemerre, 4 vol. in-8°.

*Anthologie* des Poètes français du XIXe siècle (1800-1866). Paris, Delagrave, 1 vol. in-12.

*Anthologie* des Poètes français contemp.. Paris, Delagrave, 3 v. in-12.

*Anthologie romantique*. Paris, Vanier, 1910.

*Encyclopédie poétique*, par M. de Gaigne. Paris, 1779, 18 vol. in-8°.

*Parnasse médical français*, par le Dr Achille Chéreau. Paris, Delahaye, 1874, in-18.

*Pages* (nouvelles) *anthologiques*, par Walch. Paris. Figuières, s. d.

*Poètes français*, par J.-B. Champagnac. Paris, Menard et Desenne, 1825. 6 vol. in-18.

*Poètes d'aujourd'hui*, par van Bever et Paul Léautaud. Paris, Mercure, 1909, 2 vol. in-18.

*Recueil* des plus belles pièces des poètes français, de Villon à Bensérade. Paris, Cie des Libraires, 1752, 4 vol.

## II. — Science. Philosophie. Critique.

AGASSIZ L. *De l'Espèce et de la classification en zoologie*, trad. F. Vogeli, éd. revue et augmentée. Paris, Germer-Baillière, 1869, in-8°.

ANGOT Albert. *Un ami de Gustave Flaubert, Louis Bouilhet.* Paris, Dentu, 1885, in-16.

ARRHÉNIUS Swante. *L'Evolution des mondes*, trad. franç. Paris, Bérenger, 1910, in-8°.

AUDIAT L. *Un poète abbé : J. Delille* (*Bulletin* de la Soc. des archives hist. *Revue* de la Saintonge et de l'Aunis, t. XXIII, 1903).

ARAGO F. *Astronomie populaire.* Paris, Gide et Baudry, 1854-1857, 4 vol. in-8°. — *Œuvres complètes.* ibid., 1854-1855, 3 v. in-8°.

BAILLY. *Histoire de l'Astronomie ancienne*, 2e éd. Paris, De Bure, 1781, in-4°.

*BALDENSPERGER E. *A. de Vigny*, contribution à sa biographie intellectuelle. Paris, Hachette, 1912, in-16.

BAUNARD (Mgr). *Le Vieillard.* Paris, Poussielgue, 1910, in-8°.

BAZALGETTE L. *Verhaeren.* Paris, Sansot, 1907, in-18.

BERGSON H. *L'Evolution créatrice.* Paris, Alcan. 1907, in-8°.

BERNARD Claude. *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale.* Paris, Baillière, 1865, in-8°.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Premières études de la Nature.* 1784, 1791, 1792. Paris, Didot, 5 vol. in-12. — *Etudes de la Nature*, 3e éd. Paris, 1793, 10 vol. in-12.

BERRET Paul. *La Philosophie de V. Hugo.* 1854-1859. Paris, Paulin, 1910, in-8°.

BERTHELOT M. *La synthèse chimique.* Paris, Germer-Baillière, 1876, in-8°. — *Science et philosophie.* Paris, Calmann-Lévy, 1886, in-8°

BERTHELOT R. *Evolutionnisme et Platonisme.* Paris, Alcan, 1908, in-8°.

BERTRAND L. *La fin du classicisme et le retour à l'antique* dans la seconde moitié du XVIIIe s. et la première moitié du XIXe s. Paris, Hachette, 1897, in-16.

BIOT J.-B. *De l'influence des idées exactes sur les ouvrages littéraires.* Paris, 1809, Nouv. Mercure, in-8°. — *Mélanges scientifiques et littéraires.* Paris, 1858, 3 vol. in-8°.

*BIRÉ Ed. *V. Hugo avant 1830.* Paris, Gervais, 1883, in-18. — *V. Hugo après 1830.* Paris, Perrin, 1891, 2 vol. in-16. — *V. Hugo après 1852.* ibid., 1894, in-16. — *Les Poètes lauréats de l'Académie française*, recueil des poèmes couronnés depuis 1800. Paris, Bray, 1864, 2 vol. in-12.

BLANQUI L. A. *L'Eternité par les Astres.* Paris, Germer-Baillière, 1872, in-8°.

BOGROS M. (abbé). *La Genèse. Origine du Monde et de l'Homme.* Nevers, Cloix, 1894, in-8°,

BONNET Charles. *Œuvres d'Histoire naturelle et de Philosophie.* Neufchâtel, Fauche, 1779-1783, 10 vol. in-4°. 4e vol. *Contemplation de la Nature* ; 7e vol. *La Palingénésie philosophique.*

BOUCHER de PERTHES. *De la Création.* Abbeville, Boulanger, 1838-1841, 5 vol. in-12.

BOURGET Paul. *Essais de psychologie contemporaine*, éd. défin. Paris, Plon-Nourrit, 1900, 2 vol. in-8°.

BREHM A.-E. *Les Merveilles de la Nature. La Terre*, par Priem. Paris, Baillière, 1892, in-8°.

BRIEU J. *Strada. Sa philosophie du fait et ses conséquences.* Paris, 1901. in-16.

*BRÜCKER E. *Notre Globe, sa constitution, son histoire.* Paris, Delagrave, 1908, in-12.

BRUNETIÈRE. *L'Evolution de la poésie lyrique en France au* XIXe *siècle.* Paris, Hachette, 1895, 2 vol. in-16, 2e éd.

BÜCHNER L. *A l'aurore du Siècle.* Paris, Schleicher, 1901, in-8°, 2e éd. ; 1895, 2 vol. in-16. — *Science et Nature.* Paris, Germer-Baillière, 1866, 2 vol. in-12. — *L'Homme selon la science ; son passé, son présent, son avenir.* Paris, 1908, in-8°. — *Force et Matière*, trad. sur la 8e éd. par A. Grosclaude. Paris, Reinwald, 1865, 2 vol. in-12.

BUFFON. *Les Epoques de la Nature.* Paris, Imp. royale, 1790, 2 vol. in-12. — *Histoire naturelle.* Paris, Imp. royale, 1769-1770, 13 vol. in-12 (t. I et II, *Théorie de la Terre ;* t. III, *Histoire générale des Animaux).*

*BUISSERET J. *L'Evolution idéologique d'E. Verhaeren.* Paris, Mercure, 1910, in-16.

CAMBRY. *Voyage dans le Finistère*, ou état de ce département en 1791 et 1795. Paris, Cercle social, an VII, 3 vol. in-8°.

*CARBONNELLE P. *Les Confins de la Science et de la Philosophie.* Paris, Palmé, 1891, 2 vol. in-16, 2e éd.

CARO E.-M. *La fin du* XVIIIe *siècle.* Paris, Hachette, 1880, in-16. — *La philosophie de Gœthe.* ibid., 1866, in-8°.

CASSAGNE A. *La théorie de l'Art pour l'Art en France.* Paris Hachette, 1906, in-8°.

CASSINI Jacques. *Elèments d'astronomie.* Paris, Impr. royale, 1740, in-4°.

CASSINI J.-D. *Mémoires* pour servir à l'histoire des sciences... suivis de la *Vie de J.-D. Cassini*, écrite par lui-même. Paris, Bleuet, 1810, in-4°.

CHARMES Francis. *Discours de réception* à l'Académie française, 7 janvier 1909 *(le Temps).*

CHATEAUBRIAND. *Le Génie du Christianisme.* Paris, Le Dentu, 1830, 4 vol. in-12.

CHAUMEIX (Abraham de). *La petite encyclopédie* ou dictionnaire des philosophes, ouvrage posthume d'un de ces messieurs. Anvers, Gasbeck, 1772, in-8°.

CHEVRILLON A. *Etudes anglaises.* Paris, Hachette, 1901, in-16.

CITOLEUX. *La Poésie philosophique au* XIXe *siècle : Lamartine. Mme Ackermann.* Paris, Plon-Nourrit, 1905-1906, 2 vol. in-8°.

*COLLÉ. *Journal et Mémoires.* Paris, Didot, 1868, 3 vol. in-8°.

COMTE Auguste. *Cours de Philosophie positive.* Paris, 1830-1842, 6 vol. in-8° — *Catéchisme positiviste.* Paris, 1890, in-12, 3e éd.; 1re éd. en 1852.

CONDORCET. *Esquisse* d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain. Paris, Bibl. nationale, 1864, 2 vol. in-32.

COURT de GÉBELIN. *Le Monde primitif,* analysé et comparé avec le Monde moderne. Paris, 1773-1784, 9 vol. in-4°.

*CROUZET-BENABEN. *Jean Lahor.* Paris, Lemerre, 1908, in-12.

CUVIER. *Discours sur les Révolutions du Globe.* Paris, F. Didot, 1867, in-18; 1re éd. en 1821, devant les *Recherches sur les Animaux fossiles.*

DARWIN. *L'Origine des Espèces,* trad. Cl. Royer. Paris, Guillaumin, 1862, in-18, et Paris, Masson, 1866, in-18. — *La descendance de l'Homme et la Sélection sexuelle,* trad. par Moulinié. Paris, Reinwald, 1872, 2 vol. in-8°.

DASTRE (Dr A.). *La Vie et la Mort.* Paris, bibl. de phil. scientifique, Flammarion, 1903, in-18.

DAVID Alexandre. *Le modernisme bouddhiste et le Bouddhisme de Bouddha.* Paris, Alcan, 1911, in-8°.

DELAGE Yves et GOLDSMITH. *Les Théories de l'Evolution.* Paris, Flammarion, 1909, in-18.

DELISLE de SALES. *La philosophie de la Nature.* Amsterdam, Arkstée et Merkus, 1770, 3 vol. in-12. — *Histoire philosophique du monde primitif.* Paris, Barrois, 1793, 7 vol. in-8°, 3e éd. La 1re éd. en 1779 a 3 vol.

DEPÉRET. *Les Transformations du règne animal.* Paris, Flammarion, 1907, in-12.

DERHAM. *Théologie physique,* trad. fr. Rotterdam, Beman, 1726, in-8°. — *Théologie astronomique,* trad. fr. Paris, Chaubert, 1729, in-8°.

*DICQUEMARE (Abbé). *Idée générale de l'Astronomie,* ouvrage à la portée de tout le monde. Paris, Hérissant, 1769, in-8°, 2e éd.

DIDEROT. *Pensées philosophiques.* La Haye, 1746, in-12. — *Œuvres complètes.* Paris, Garnier, 1775-1877, 20 vol. in-8°. V. t. IX : *Considérations sur les êtres organisés.*

DUBOUL Axel. *Deux siècles de l'Académie des Jeux Floraux.* Toulouse, Privat, 1901, 2 vol. in-8°.

DUBUISSON. *Le Positivisme intégral.* Paris, Crès, 1910, in-8°.

*DUPONT P. *Un poète philosophe au commencement du XVIIIe siècle.* Houdard de La Motte. Paris, Hachette, 1898, in-8°.

DUPUY Ernest. *La Jeunesse des romantiques.* Paris, Soc. franç. d'impr,, 1905, in-16. — *Alfred de Vigny, ses amitiés, son rôle littéraire.* Ibid. 1910-1912, 2 vol. in-18.

FAGUET E. *En lisant Nietzsche.* Paris, Soc. franç. d'impr., 1904, in-18.

*FALSAN A. *La période glaciaire.* Alcan, 1889, in-8°.

*FATH Robert. *L'influence de la science sur la littérature française dans la deuxième moitié du XIXe siècle.* Lausanne, Payot, 1901, in-8°.

FAYE H. *Sur l'origine du Monde. Théories cosmogoniques des anciens et des modernes.* Paris, Gauthier-Villars, 1884, in-8°.

FIGUIER Louis. *La Terre avant le Déluge.* Paris, Hachette, 1862,

in-8°. 7e éd. en 1874. — *L'Homme primitif.* ibid., 1863, in-8°; 3e éd. en 1873. — *La science au théâtre.* Comédies, drames. Paris, Tress et Stock, 1889, 2 vol. in-18.

FLAMMARION C. *La fin du Monde.* Paris, 1894, in-8°. — *Uranie.* Paris, 1889, in-8°, — *La Pluralité des mondes habités.* Paris, 1884, in-32. 1re éd. Hetzel, 1865, in-8°. — *Astronomie populaire.* Paris, 1881, gd in-8°.

FLAUBERT G. *Correspondance.* Paris, Charpentier, 1889, 2 vol. in-18.

FONTENELLE. *Pages choisies.* Préface de Potez. Paris, Colin, 1909, in-18. — *Entretiens sur la pluralité des mondes.* Paris, Hiard, 1831, in-12. 1re éd. en 1686. — *Œuvres.* Paris, 1742, 6 vol. in-12 ; t. V et VI, Eloges.

FOUILLÉE A. *La morale, l'art et la religion, d'après Guyau.* Paris, Alcan, 1901, in-8°, 4e éd. — *La Pensée et les nouvelles écoles antiintellectualistes.* Ibid. 1911, in-8°. — *L'Evolutionnisme des Idées-Forces.* ibid. 1870, in-8°.

FOURIER. *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales.* Leipsig, 1808, in-8°.

FRÈRE Et. *Louis Bouilhet.* Paris, Soc. d'impr., 1907, in-18.

GAUDRY Albert. *Essai de paléontologie scientifique.* Paris, Masson, 1896, in-8°.

*GAULTIER Paul. *La Pensée contemporaine. Les grands Problèmes.* Paris, Hachette, 1911, in-16.

GEOFFROY-SAINT-HILAIRE. *Notions sur la Philosophie naturelle.* Paris, Denain, 1838, in-8°.

GHIL René. *En méthode à l'œuvre.* Edition complète annulant les précédentes. Paris, Messein, 1904. — *De la Poésie scientifique.* Paris, Gastein-Serge s. d. (1909), in-4°. — *Les Précurseurs de la poésie scientifique en France.* (Communiqué en manuscrit.)

GIARD Alfred. *Controverses transformistes.* Paris, Naud, 1904, in-8°.

*GILLIARD Ed. *Henri Warnery.* Lausanne, Payot, in-8°.

GŒTHE. *Œuvres d'histoire naturelle,* traduit par Ch. Martin. Paris, 1837, in-8°.

GOURMONT (Remy de). *Esthétique de la langue française.* Paris, Mercure, 1899, in-16. — *Le livre des Masques et le deuxième livre des Masques.* Paris, Mercure, 1896 et 1898, in-8°.

*GRASSET (Dr J.) *Les Limites de la Biologie.* Paris, Alcan, 1902, in-16.

GRIMM. *Correspondance,* éd. Tourneux. Paris, 1877-1882, 16 vol. in-8°.

HÆCKEL. *Etat actuel de nos connaissances sur l'origine de l'homme,* mémoire trad. par le Dr Laloy. Paris, Schleicher, 1900, in-8°. *Histoire de la Création des êtres organisés d'après les lois naturelles,* trad. Letourneau. Paris, Reinwald, 1884, in-8° (1re éd. en 1874), et Paris, Schleicher, 1908, in-8°. — *Les Enigmes de l'Univers.* Paris, Schleicher. 1902, in-8°. — *Le Monisme.* Paris, Schleicher, 1908, in-8°. — *Anthropologie,* trad. fr., 1877, in-8°.

*HATIN E. *Bibliothèque historique et critique de la presse périodique française.* Paris, 1866, in-8°. — *Histoire du Journal en France.* Paris, Havard, 1846, in-8°.

*HOEFER. *Histoire de la Zoologie.* Paris, Hachette, 1873, in-12. —

*Histoire de la botanique, de la minéralogie et de la géologie.* ibid., 1872, in-12.

HOULLEVIGUE. *L'Evolution des sciences.* Paris, Colin, 1912, in-12.

HOUSSAY Frédéric. *Nature et Sciences naturelles.* Paris, Flammarion, 1903, in-18. — *Discours* à la distribution des prix du lycée Lakanal. Sceaux, Charaire, 1907.

HUGO de VRIES. *Espèces et Variétés*, trad. fr. Paris, Alcan, 1908, in-8°.

HUMBOLDT (Alex. de). *Le Cosmos*, trad. Faye. Paris, Gide, 1846, 4 vol. in-8°.

HURET J. *Enquête sur l'évolution littéraire.* Paris, Charpentier, 1891, in-8°.

HUXLEY. *De la place de l'homme dans la création.* Paris, Baillière, 1868, in-8°.

JOUSSAIN A. *Romantisme et Religion.* Paris, 1910, in-16.

JULLIEN Bernard. *Histoire* de la littérature française à l'époque impériale. Paris, Paulin, 1844, 2 vol. in-12.

*LA GOURNERIE (de). *La science en vers.* Nantes, 1876, in-8°. (Extrait de la *Revue de Bretagne et de Vendée*, nov. et déc. 1875.)

LAHOR J. *Le bréviaire d'un panthéiste.* Paris, Fisbacher, 1906, in-18. — *Histoire de la littérature hindoue.* Paris, Charpentier, 1888, in-18.

LALANDE (de). *Traité d'Astronomie.* 2e éd., Paris, Vve Desaint, 1771, 3 vol. in-4°. — *Astronomie des Dames.* Nouv. éd., Paris, Salmon, 1824.

LAMARCK. *Philosophie zoologique.* Paris, Dentu, 1809, 2 vol. in-8°.

LAPLACE. *Œuvres.* Paris, impr. roy. 1843, 7 vol. in-4°. — *Exposition du système du monde.* Paris, 1814, in-4°, 4e éd. 1re éd. en 1796, 2 vol. in-8°.

LAPPARENT (de). *Leçons de géographie physique.* Paris, Masson, 1898, in-8°.

LASSERRE. *Le romantisme français.* Paris, Mercure, 1907, in-8°.

LAURENT G. *Les grands écrivains scientifiques.* Paris, Colin, (1906), in-18.

*LA VILLE DE MIRMONT (de). *Le Poète Louis Bouilhet.* Paris et Lausanne, 1888, in-16.

LE BON (Dr G.). *L'Evolution de la Matière.* Paris, Flammarion, 1905, in-18.

LE DANTEC. *Les limites du connaissable.* Paris, Alcan, 1902, in-8°. — *L'Unité dans l'Etre vivant.* Paris, Alcan, 1902, in-8°.

LEMAITRE J. *Les Contemporains.* Paris, Lecène-Oudin, s. d., 7 vol. in-16.

LENEL S. *Un Homme de lettres au* XVIIIe *siècle : Marmontel.* Paris, Hachette, 1902, in-8°.

*LESSER. *Théologie des Insectes*, trad. Lyonnet, nouv. éd. Paris, Chaubert, 1745, 2 vol. in-8°.

*LÉTOURNEAU. *Biologie.* Paris, Schleicher, 1909, in-8°.

*LIGONDÈS (du) et MOREUX. *Formation mécanique* du Système du monde. Paris, Gauthier-Villars, 1897, in-8°.

LÜBBOCK. *L'Homme avant l'histoire*, trad. Paris, 1867, in-8°.

LYELL. *Principes de Géologie* ou illustration de cette science (1833). trad. sur la dernière éd. anglaise par Ginestou. 1793, Garnier, 2 vol. in-8°.

*MAIGRON. *Fontenelle* : L'homme, l'œuvre, l'influence. Paris, Plon, 1903, in-8°.

MAILLET (de). *Telliamed.* Amsterdam, chez L'Honoré. 1748, 2 vol. in-8°.

MERCIER L. S. *Mon bonnet de nuit.* Neufchâtel, 1748, 4 vol. in-8°.

MEUNIER Stanislas. *Géologie.* Paris, Vuibert et Nony, 1908, in-8°. — *L'évolution des théories géologiques.* Paris, Alcan, 1911, in-16. — *Les Harmonies de l'évolution terrestre.* Paris, Mercure, 1908, in-16.

MICHELET Jules. *La Mer.* Paris, Hachette, 1861, in-12.

*MICHAUT G. *La Fontaine.* Paris, Hachette, 1913, in-12.

*MILLOUÉ (L. de). *Bouddhisme.* Paris, Leroux, 1907. (*Annales* du Musée Guimet, t. 22).

MIRABAUD (J.-B. de) ou Fr. BERNARD (V. Barbier, *dict. des anonymes). Le Monde, son origine et son antiquité.* Londres, 1751, in-12.

*MONTÉGUT Emile. *Nos morts contemporains.* Paris, 1883-1884, 2 vol. in-18.

MOREUX (Abbé). *Que deviendrons-nous après la mort ?* Paris, Scientifica, 1919, in-12.

MORNET Daniel. *Les sciences de la nature en France au* XVIII^e *siècle.* Paris, Colin, 1911, in-18. — *Le Sentiment de la Nature en France*, de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre. Paris, Hachette, 1907, in-8°.

NIEUWENTYT. *L'Existence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature.* Paris, Vincent, 1725. in-4° (1^re éd. en Hollande, chez Vallers, en 1715).

NIETZSCHE. *Ainsi parlait Zarathoustra.* Paris, Mercure, in-18, 7^e éd.

NOLLET (Abbé). *Physique expérimentale.* Paris, Guérin, 1743, 6 vol. in-12.

*NORDAU Max. *Vus du dehors, Essai de critique scientifique et philosophique.* Paris, Alcan, 1902, in-8°.

ORBIGNY (d') *Cours élémentaire de paléontologie stratigraphique.* Paris, 1851-1852, 3 vol. in-12. — *Dictionnaire universel d'histoire naturelle* sous la direction d'Orbigny. 1868, 28 vol. in-8° (avec discours préliminaire sur l'histoire des sciences).

PALISSOT. *Œuvres.* Liège, Plomteux, 1777, 7 vol. in-8°.

PALLAS. *Observation* sur la formation des montagnes et les changements arrivés à notre globe, pour servir à l'histoire naturelle de M. le comte de Buffon. St-Pétersbourg et Paris, Méquignon, 1782, in-12, trad. Gobet; 1^re éd. Paris, Sigaud, 1779, in-12.

PARGAME. *Origine de la vie.* Paris, Schleicher, 1908, in-8°.

PARIS Gaston. *Penseurs et Poètes.* Paris, Calmann-Lévy, 1896, in-18.

PARMENTIER Florian. *La littérature et l'époque.* Paris, Figuières, 1912, in-12.

PENNETIER. *L'origine de la vie.* Paris, Rotschild, 1868, in-8°, (2^e éd.)

PÉRIER Ed. *La philosophie zoologique avant Darwin.* Paris, Alcan, 1884, in-8°.

Périer P. M. *Une religion astronomique. Doctrines philosophiques et théologiques de M. l'astronome C. Flammarion.* Coutances, 1895, in-8°.

Pezzani A. *La Pluralité des existences conforme à la pluralité des mondes.* Paris, Didier, 1865, in-8°.

Pluche (Abbé Noël). *Histoire du ciel.* Paris, Vve Estienne, 1739, 2 vol. in-12. — *Le spectacle de la Nature*, ibid., 1732-1749, 9 vol. in-12.

Poincaré Henri. *La Science et l'Hypothèse.* Flammarion, 1902, in-12. — *La valeur de la science.* Ibid, 1905, in-12. — *Discours de réception à l'Académie française.* 29 juin 1909.

Poincaré Lucien. *La Physique moderne, son évolution.* Flammarion, 1906, in-12.

Potez H. *L'Elégie en France avant le Romantisme.* Paris, Calmann-Lévy, 1898, in-18.

Pouchet F. A. *L'Univers. Les infiniment petits et les infiniment grands.* Paris, Hachette, 1868, in-8°.

Pressensé (de). *Les Origines.* Paris, Fischbacher, 1883, in-8°. (2e éd.)

Proudhon. *Système des contradictions économiques, ou Philosophie de la misère.* Paris, 1846, 2 vol. in-8°.

Quatrefages (A. de). *L'Espèce humaine.* Paris, Germer Baillière, 1877, in-8°.

Ramsay. *Les Voyages de Cirus.* Paris, 1728, in-16.

*Rebière A. *Mathématiques et mathématiciens.* Paris, Nony, 1889, in-8°. 3e éd. 1898.

Regnault (le P.). *Entretiens de Physique d'Ariste et d'Eudoxe.* Paris, Durand, 1729, 3 vol. in-12, puis 5 vol.

Regnault de Bécourt. *La Création du Monde*, par un austrasien. Givet, Degamache Barbaise, 1816, in-8°.

Renan E. *L'Avenir de la Science ;* pensées de 1848. Paris, Calmann-Lévy, 1890, in-8° (3e éd.). — *Dialogues et fragments philosophiques.* ibid., 1876, in-8°. — *Correspondance* de Renan et de M. Berthelot, 1847-1892, ibid., 1898, in-8°.

Renard G. *La méthode scientifique de l'histoire littéraire.* Paris, Alcan, 1900, in-8°.

Renouvier. *V. Hugo. Le Philosophe.* Paris, Colin, 1900, in-16. — *V. Hugo. Le Poëte.* ibid., 1893, in-12.

Reynaud Jean. *Terre et Ciel.* Paris, Furne, 1854, in-8°.

Ribot Théoph. *La logique des Sentiments.* Paris, Alcan, 1905, in-8°.

Rivarol. *Petit almanach des grands hommes.* Paris, 1788, in-12.

Robinet (Dr) *La Philosophie positive.* Paris, Alcan (bibliothèque utile) s. d. in-16.

Robinet. *Parallèle de la condition et des facultés de l'homme avec la condition et les facultés des animaux.* Bouillon, 1770, in-12. — *De la Nature.* Amsterdam, van Harrewelt, 1761, in-8° et 1762, anonyme, 2 vol. in-8°.

Rocheblave Samuel. *Œuvres choisies* de Jean Lahor, précédées d'une biographie. Paris, lib. des *Annales*, 1909, in-12.

Rosny J. H. aîné. *La Guerre du Feu.* Paris, Charpentier, 1911, in-18. — Boex-Borel : *Le Pluralisme.* Paris, Alcan, 1909, in-8°.

*ROUSSILLE J. *Au commencement était le rythme.* Paris, éd. des Poèmes, 1905, in-16.

SAINTE-BEUVE. *Causeries du Lundi.* Paris, Garnier, 1851-1862, 15 vol. in-12. — *Portraits littéraires.* Paris, Garnier, 1862-1864, 3 vol. in-12. — *Chateaubriand et son groupe littéraire.* Paris, Garnier, 1861, 2 vol. in-12.

SCHOPENHAUER. *Le Monde comme volonté et comme représentation.* Leipsig, 1819, 2e éd., 1844. Trad. franç. de Burdeau. Paris, 1888-1890, 3 vol.

SÉCHÉ Alphonse. *Les caractères de la Poésie contemporaine.* Paris, Sansot, 1913, in-16.

SÉCHÉ Léon. *Alfred de Musset.* Paris, Mercure, 2 vol. in-8o.

SIGAUD de LAFONT. *Dictionnaire de Physique.* Paris, 1781-1782, 5 vol. in-8o.

SOURIAU Maurice. *Népomucène Lemercier et ses correspondants.* Paris, Vuibert et Nony, 1908, in-16. — *La rêverie esthétique.* Paris, Alcan, 1906, in-16. — *Les idées morales de V. Hugo.* Paris, Bloud, 1908, in-16.

SPENCER Herbert. *Principes de biologie*, trad. Cazelles. Paris, 1910, 2 vol. in-8o.

*SULZER. *Tableau des beautés de la Nature*, trad. de l'allemand, par Roques. Francfort, Vve Knoch et Esslinger, 1754, in-12.

SWEDENBORG. *De la nouvelle Jérusalem et de sa doctrine céleste.* Londres, Hawes, 1782, in-8o. — *Les Merveilles du Ciel et de l'Enfer et des terres planétaires et astrales*, trad. par A. J. P. Bertin. Decker, 1786, 2 vol. in-8o.

VACHEROT Et. *La métaphysique et la science*, ou Principes de métaphysique positive. Paris, Chamerot, 1863, 3 vol. in-18. 1re éd. en 1858, 2 vol.

*VALSON Alph. *Du sentiment de l'idéal et de la Poésie* dans les sciences et chez les savants. Discours de réception à l'Académie de Lyon, 19 déc. 1882.

VAUTHIER G. *Essai sur la vie et les œuvres de Népomucène Lemercier.* Toulouse, Chauvin, 1886, in-8o.

*VELLAY et LE CARDONNEL. *La Littérature contemporaine.* Paris, Mercure, 1905.

VIANEY Joseph. *Les Sources de Leconte de Lisle.* Montpellier, Coulet, 1907, in-8o.

VOGUÉ (de). *Le Roman Russe.* Paris, 1886, in-8o.

WOLF C. *Les Hypothèses cosmogoniques.* Paris, Gauthier-Villars, 1886, in-8o.

ZYROMSKI. *Sully-Prudhomme.* Paris, Colin, 1907, in-16.

**Périodiques**

*Année littéraire (l')*, de Freron, v. p. 70.

*Annuaire du Bureau des Longitudes*, p. 20.

*Correspondant*, p. 111, 209, 219.

*Bulletin* de l'Association amicale des anciens élèves de l'Ecole normale supérieure, p. 203.

*Journal de l'Université des Annales*, p. 23, 286.

*Journal des Débats et Décrets*, p. 116.
*Mercure de France* (ancien et nouveau), p. 48, 61, 114, 215, 254.
*Revue Bleue*, p. 12, 13, 180, 210, 215, 234, 249, 254.
*Revue des Cours et Conférences*, 1902-1903, p. 75, 79.
*Revue des Cours littéraires*, p. 79.
*Revue critique*, p. 116.
*Revue des Deux-Mondes*, p. 13, 35, 91, 106, 109, 124, 168, 170, 189, 249.
*Revue générale des sciences pures et appliquées*, p. 173.
*Revue de métaphysique et de morale*, p. 170.
*Revue (Nouvelle)*, p. 17, 181, 215.
*Revue de Paris*, p. 84.
*Revue philosophique*, p. 9, 213.
*Revue de Psychiâtrie*, p. 283.
*Revue universitaire*, p. 112.
*Portraits d'hier*, p. 232.

### Dictionnaires

*Nouvelle Biographie générale* depuis les temps reculés jusqu'à nos jours, par Hœfer. Didot, 1862-1877, 46 vol. in-8°.

*Biographie nouvelle des contemporains*. Arnould, Jay, Jouy, etc. Paris, libr. historique, 1820, 20 vol. in-12.

*Biographie universelle ancienne et moderne*. Michaud. Paris, Michaud, 1811-1833, 55 vol. in-8°.

*Biographie universelle ou dictionnaire historique*. Feller. Besançon et Paris, 1838-1839, 5 vol. in-8°.

*Dictionnaire universel des contemporains*. Vapereau. Paris, Hachette, 1865, 5 vol. in-8°.

*Dictionnaire général de biographie, d'histoire, de mythologie, de géographie ancienne et moderne*. Dezobry et Bachelet. Paris, Delagrave, 1876, 2 vol. in-8°.

*Dictionnaire Larousse*. Paris, 1870, 17 vol.

*Dictionnaire portatif des poètes français morts depuis 1050 à 1804*, par L. Philipon-la-Madelaine. Paris, Capelle et Renaud, 1805, 1 vol. in-12.

*Dictionnaire des sciences anthropologiques*. Paris, Doin, Marpon et Flammarion, s. d. g^d in-8°.

*Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*. Bouillet. Paris, Hachette, 1858, g^d in-8°.

*Galerie historique des contemporains, ou nouvelle Biographie*. Julian, Lesbroussart, etc. Bruxelles, 1818, 8 vol. in-8°.

*Grande Encyclopédie*. Paris, Lamirault, s. d., 31 vol.

*Les Siècles littéraires de la France* par Des Essarts. Paris, an VIII (1800), 7 vol. in-8°.

# TABLE ALPHABÉTIQUE

## des Noms propres de Personnes



# ERRATA

Page 9, note 1, ligne 5 ; au lieu de *Dépéret*, lire *Depéret*.
P. 10, l. 36 ; au lieu de *naturcellement*, l. *naturellement*.
P. 11, l. 9 ; au lieu de *la découverte de corps radio-actifs*, l. *des corps radio-actifs*.
P. 12, l. 34 ; au lieu de *Beaudelaire*, l. *Baudelaire*.
P. 14, l. 33 ; au lieu de *vérite*, l. *vérité*.
P. 14, 16, 24, 35, 100 ; au lieu de *Goëthe*, l. *Gœthe*.
P. 16, l. 37 ; au lieu de *A. Poincaré*, l. *H. Poincaré*.
P. 16, n. 1 ; au lieu de *Rémy*, l. *Remy*.
P. 17, n. 2, l. 5 ; au lieu de *analyse spectale*, l. *spectrale* ; et au lieu de *telégraphie*, l. *télégraphie*.
P. 18, l. 34 ; au lieu de *des lois*, l. *les lois*.
P. 19, l. 13 ; au lieu de *uu*, l. *un* ; l. 40 ; au lieu de *Cordillières*, l. *Cordillères*.
P. 20, n. 1 ; au lieu de *Jansen*, l. *Janssen* ; au lieu de *Delisle de Salles*, l. *Delisle de Sales*.
P. 21, l. 24 ; au lieu de *quatré*, l. *quatre*.
P. 23, l. 3 ; au lieu de *intérieure*, l. *antérieure*.
P. 24, l. 13 ; au lieu de *richesse*, l. *richesses*.
P. 31, l. 29 ; au lieu de *Needam*, l. *Needham*.
P. 33, l. 31 ; au lieu de *rentrent*, l. *entrent*.
P. 34, l. dernière ; au lieu de *Pluche très lu*, l. *Pluche, très lu*.
P. 37, l. 25 ; au lieu de *quelles soient*, l. *qu'elles soient* ; l. 20, au lieu de *scientiques*, l. *scientifiques*.
P. 41, l. 24 ; au lieu de *au gré de de*, l. *au gré de*.
P. 43, au lieu de *1749*, l. *1747*.
P. 44, l. 8 ; au lieu de *nous nous demandons*, l. *nous nous demanderons* ; l. 20 ; au lieu de *incaabple*, l. *incapable* ; l. 27 ; au lieu de *désespoir de ne rien savoir*, l. *de rien savoir*.
P. 45, l. 3 ; au lieu de *l'année où fut édité*, l. *deux ans avant l'Anti-Lucrèce*.
P. 53, l. 38 ; au lieu de *Mercîer*, l. *Mercier* ; n. 1 ; au lieu de *globles*, l. *globes*.
P. 57, l. 2 ; au lieu de *déclarent*, l. *déclarent-ils*.
P. 61, n. 2 ; lire *Son ouvrage à Laplace : « Je n'ai rien négligé »*.
P. 62, n. 1 ; au lieu de *Arnault*, l. *Arnauld*.
P. 63, l. 14 ; au lieu de *poètique*, l. *poétique*.
P. 64, l. 4 ; au lieu de *il cherche à*, l. *il veut* ; l. 19, au lieu de *entonsiasme*, l. *enthousiasme* ; l. 41 ; au lieu de *Tremblay*, l. *Trembley*.
P. 67, l. 26 ; au lieu de *odeu-*, l. *odeur*.
P. 80, l. dernière ; au lieu de *fraité*, l. *traité*.
P. 81, l. 3 ; au lieu de *grands écrivains*, l. *grands bienfaiteurs*.
P. 83, n. 1 ; au lieu de *8*, l. *1*.
P. 84, n. 1 ; au lieu de *18 5*, l. *1835*.
P. 86, l. 7 ; au lieu de *n'étaicnt*, l. *n'étaient* ; l. 43 ; au lieu de *Théore*, l. *Théose* ; l. 44, au lieu de *Psycholie*, l. *Psycolie*.
P. 87, l. 1 ; au lieude *Pyrophyre*, l. *Pyrophyse*.
P. 88, l. 1 ; au lieu de *Axigènes*, l. *Axigères*.
P. 91, l. 17 ; au lieu de *médiocre part*, l. *modeste part*.

P. 97, l. 4 ; au lieu de *opéré*, l. *fourni*.
P. 100, l. 10 ; au lieu de *pour ne nommer*, l. *pour ne citer* ; l. 43, au lieu de *sciècle*, l. *siècle*.
P. 116, l. 10 et 12 ; au lieu de *Barillot*, l. *Barrillot*.
P. 122, l. 32 et 34 ; au lieu de *scholastique*, l. *scolastique*.
P. 135, l. 39 ; au lieu de *Virchow*, l. *Wirchow* ; n. 1, au lieu de *Godsmith*, l. *Golsdmith*.
P. 143, l. 36, et. 144, l. 6 ; au lieu *paléonthériums*, l. *paléothériums*.
P. 144, l. 15, au lieu de *ptérodactile*, l. *ptérodactyle*.
P. 159, l. 35 ; au lieu de *trop familier*, l. *trop familier !*
P. 164, l. 37 ; au lieu de *halètement*, l. *halétement*.
P. 169, l. 12 ; au lieu de *1765*, l. *1865*.
P. 171, l. 9 ; au lieu de *poétesse*, l. *poètesse*.
P. 174, l. 15 ; au lieu de *industrie » ; et*. l. *industrie », et*.
P. 183, l. 7, au lieu de *Sully-Prdhomme*, l. *Sully-Prudhomme*.
P. 192, enlever le point au vers de la dernière ligne.
P. 198, l. 21 ; au lieu de *Bonnefoi*, l. *Bonnefoy*.
P. 207, l. 9 ; au lieu de *Raynaud*, l. *Reynaud*.
P. 200, l. 30 ; au lieu de *l'évolulion*, l. *l'évolution*.
P. 280, l. 11 ; au lieu de *la Juslice*, l. *la Justice*.
P. 283, l. 16 ; au lieu de *scholastique*, l. *scolastique*.
P. 296, l. au lieu de *Montbrion*, l. *Monbrion*.

# TABLE DES MATIÈRES

**Préliminaires**



**La préparation de la poésie scientifique.**
**L'école didactique et descriptive (1750-1820).**



**La préparation de la poésie scientifique** (*suite*).
**L'école romantique (1820-1850).**



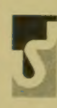
**La grande poésie scientifique (1850-1900).**

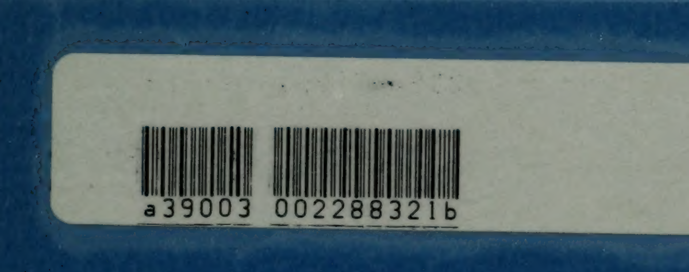
**Conclusion**





Imprimerie A. AUXENFANS, Bourges




a39003 002288321b

